BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
A
70
NAPOLI

XXXII. G. 30

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

Contenant des

REFLEXIONS MORALES SUR LES EPITRES ET EVANGILES,

Depuis le Dimanche de l'Octave de Pâque, jusqu'au dixiéme Dimanche aprés la Pentecôte.

HUITIE'ME EDITION

reveuë & corrigée.

TOME QUATRIE'ME.

Bibliotheque Nationale R.F.

Sur la Copie imprimée à Paris.

A LUXEMBOURG,

Chez ANDRE' CHEVALIER, Imprimeur & Marchand Libraire, 1703.

AVERTISSEMENT.

COmme le monde a d'ordinaire peu de curiosité & peu de créance pour tout ce que les Auteurs alléguent au commencement de leurs ouvrages, afin de justifier le dessein qu'ils ont pris de les composer ou de les rendre publics : il est fort inutile de l'entretenir, dans des avertissemens de ces sortes de discours. Mais il n'en est pas de même de certains scrupules & de certaines difficultez sur l'ouvrage même dont il se sent souvent fort choqué, à moins que l'on n'ait soin de l'en éclaircir. C'est une deference

qu'il éxige, & il prend avec raiſon pour un défaut de lumiere ſi l'on ne les devine pas, ou pour une negligence blâmable ſi en les devinant, on ne prend pas la peine de les prevenir. On peut mettre de ce nombre les difficultez que l'on forme ſur les titres. Il y en a à qui il ſuffit pour ſe rebuter d'un livre que le titre leur en déplaiſe: & ſouvent ce n'eſt pas tout à fait ſans raiſon. Car il n'y a guéres de lieu de rien attendre de bon de ceux qui n'ont pû s'empêcher de faire paroître la bizarrerie de leur eſprit dans le titre même de leurs livres.

Mais il ſemble qu'on doit être plus indulgent quand ce que l'on y trouve à redire ne conſiſte qu'en ce que le titre ne paroît pas aſſez juſte, & ne donne pas aſſez preciſément l'idée de la matiere qui y eſt traitée.

L'objection que l'on ſçait que quel-

quelques personnes ont fait contre celui de *Continuation des Essais de Morale* qu'on a donné à ce petit ouvrage, n'est que de ce dernier genre. Et elle n'est fondée que sur ce qu'il leur semble que ces reflexions sur les Epîtres & les Evangiles de toute l'année n'ont pas assez de raport avec des traitez qui ont paru sous le nom *d'Essais de Morale*, pour rapporter le titre de *Continuation de ces Essais.*

Quand cela seroit, le défaut ne seroit pas si considerable qu'il ne pût être compensé par quelques avantages de ce titre que l'on remarquera dans la suite. Mais on peut dire même que cela n'est pas. Car lors qu'un titre est si general qu'il peut convenir à differentes sortes de traitez, ce n'est pas s'en éloigner que d'y en enfermer qui soient assez differens entre eux, pourveu qu'ils conviennent dans

la qualité commune qui eſt marquée par le titre. C'eſt ce qui ſe rencontre dans ces diſcours ſur les Epîtres & les Evangiles qui compoſent ce qu'on a appellé *Continuation des Eſſais de Morale.* Car qui en conſiderera les ſujets & la maniere dont on les y traite, reconnoîtra ſans peine qu'on a eu tout autant de droit d'y donner le titre *d'Eſſais de Morale* qu'aux traitez mêmes qui le portent, & que la reſſemblance de ces deux ouvrages donnoit lieu de faire paſſer le ſecond pour une continuation du premier.

Ce ſont des *Eſſais*; puis qu'il s'en faut bien que les ſujets n'y ſoient traitez avec l'étenduë qu'ils le pourroient être, & que les vûës & les ouvertures que l'on y propoſe, pourroient donner lieu à les traiter plus parfaitement. Ce ſont des *Eſſais de Morale*; puis qu'il

n'y entre que des reflexions sur les devoirs communs de la vie Chrêtienne.

Ce ne sont point des pensées rares, élevées, mysterieuses, qui ayent pour but de rehausser l'idée que le commun du monde a des Mysteres de la foi. Ce ne sont point des éclaircissemens subtils ou sçavans des difficultez qui s'y rencontrent, ni des réponses aux objections par lesquelles les heretiques les combattent.

Ce ne sont point de ces mouvemens vifs & impetueux & de ces invectives fortes contre les desordres du monde que l'autorité du ministére Evangelique permet aux Predicateurs & aux Pasteurs.

Ce ne sont point de ces figures pompeuses, & de ces discours brillans qui attirent l'admiration du commun du monde.

Ce n'est point aussi une explica-

tion ſuivie ou litterale ou allégorique des Epîtres & des Evangiles, comme on en trouve dans pluſieurs livres.

Ce ſont des diſcours ſans chaleur, ſans élevation, dans leſquels on a eu ſeulement en vûë d'arrêter ſimplement l'eſprit de ceux qui liſent les Epîtres & les Evangiles que l'Egliſe propoſe chaque Dimanche, ſur certaines veritez capitales qui y ſont expreſſément contenuës, ou qui en ſont des conſéquences neceſſaires que la lettre de l'Ecriture fournit à ceux qui y font quelque attention.

Enfin ce n'eſt que l'éxécution d'un devoir commun à tous les Chrêtiens, qui ſont tous obligez de ſe nourrir des veritez contenuës dans les endroits de l'Ecriture que l'Egliſe leur propoſe le long de l'année pour les édifier & pour les inſtruire.

On ne voit donc pas pourquoi

il

il n'auroit point été permis de donner à ces ſortes de diſcours le nom d'*Eſſais de Morale*, puis qu'ils n'en ſont pas moins diſcours de Morale, parce que les véritez qu'on y propoſe y ſont jointes de plus prés à la ſource & à la régle de la vraie Morale qui eſt contenuë dans l'Ecriture, & principalement dans les Evangiles & les écrits des Apôtres. Soit qu'on propoſe d'abord une vérité, & qu'on la prouve enſuite par les principes de l'Ecriture, ſoit qu'on propoſe d'abord les paroles de l'Ecriture, & qu'on en tire par forme de conſéquence les véritez qu'elles contiennent, c'eſt toûjours la même choſe, c'eſt-à-dire, que ce ſont toûjours des véritez de Morale prouvées & autoriſées par l'Ecriture, comme c'eſt le même chemin de monter du bas d'une montagne en haut, ou de deſcendre du haut au bas.

C'eſt en effet la principale difference qu'il y ait entre les diſcours qui ont paru ſous le titre d'*Eſſais de Morale*, & ceux-ci que l'on a apellé la *Continuation des Eſſais, &c.* On propoſe dans les prémiers certaines véritez, & l'on remonte juſqu'aux principes dont elles naiſſent & qui y ſervent d'éclairciſſement & de preuves. Mais dans le ſecond ce ſont les paroles de l'Ecriture que l'on propoſe d'abord, & l'on deſcend de là aux conſéquences qui s'en tirent.

Il eſt vrai qu'il naît de là une autre difference. C'eſt qu'ayant propoſé d'abord dans les premiers traitez, certaines véritez de Morale qui en ſont le ſujet, comme il ne s'agit dans la ſuite que de les établir & de les développer, on s'y arrête davantage; ce qui fait que ces véritez y ſont traitées avec plus d'étenduë: au lieu qu'ayant eu deſſein ici d'é-

d'éclaircir en un certain nombre de points, non une seule vérité, mais les principales de celles qui sont contenuës dans une Epître ou un Evangile, on a été obligé de se resserrer beaucoup davantage, & d'en proposer un plus grand nombre; parce que chaque Epître & chaque Evangile en contient plusieurs. Mais soit que l'on en propose de plus ou de moins étenduës, on a également droit de les renfermer sous le titre commun d'*Essais de Morale* qu'on y a donné.

On auroit pû néanmoins distinguer ces différentes maniéres de traiter les véritez de Morale par des titres différens, & donner, par exemple, à cet ouvrage le titre de pensées ou de réflexions Chrêtiennes sur les Epîtres & Evangiles de l'année. Mais on a consideré qu'on l'auroit confondu par là avec quantité d'autres livres qui portent les mêmes ti-

trés. De ſorte qu'au lieu que la fin des inſcriptions eſt de diſtinguer les ouvrages & de les faire connoître, celles-là n'auroient point eu d'autre effet que de cacher celui-ci dans cette foule, & d'empêcher qu'on ne pût avoir aucune idée de ſon caractére particulier. Voilà plus qu'il ne faut de raiſons pour juſtifier une choſe de ſi peu de conſéquence.

Mais il n'eſt pas ſi facile de répondre à une autre objection qui eſt faite ſur le fond même par des perſonnes trés-judicieuſes. C'eſt, diſent-ils, qu'on ne voit pas bien quel beſoin le monde avoit d'un livre tel que celui-ci, ni quelle utilité il en peut tirer. Il n'eſt déja que trop chargé de la multitude des livres qu'on publie ſur de pareils ſujets. On ne voit autre choſe que des conſidérations, des méditations, des inſtructions ſur les Epîtres & les Evangiles. Il y auroit de la préſomp-

ſomption à croire qu'on y a mieux réüſſi que les autres : & ſi l'on ne le prétend pas, il y a de l'injuſtice à fatiguer encore le monde par de nouveaux livres ſur ces mêmes ſujets qui ne valent pas mieux que ceux qui ſont déja imprimez.

Cette objection me paroît ſi ſolide & ſi raiſonnable, que ſi pour rendre public cet ouvrage il étoit néceſſaire d'être perſuadé qu'il fût plus eſtimable que les autres qui ont été faits ſur les mêmes matieres, je ne pourrois faire autre choſe que de le condamner à la ſuppreſſion.

Mais il ſemble que ſans former ce jugement, on y peut répondre que l'utilité des livres ne dépend pas uniquement de ce qu'ils ont effectivement d'eſtimable, ce que l'on peut apeller leur mérite réel & abſolu ; & qu'il dépend encore davantage de la proportion qu'ils ont avec l'eſprit & les diſpoſitions de ceux qui les liſent,

ce que l'on peut apeler un mérite rélatif. Or il peut arriver, & il arrive même trés-ſouvent, que les meilleurs livres ne ſont pas toûjours les plus utiles, faute de cette proportion. C'eſt ce qui a fait ſouhaiter à ſaint Auguſtin que l'on fît quantité de livres ſur les mêmes matiéres; parce qu'il y en a qui ſont lûs & goutez par les uns, que d'autres le ſont par d'autres, & qu'il ne faut pas eſpérer que les mêmes livres puiſſent plaire à tout le monde. Il y a dans les eſprits des hommes une infinité de différens jours, de différentes ouvertures, de différentes préventions, de différens goûts; ce qui produit en eux une diverſité infinie de jugemens. Ils ſont attirez ou rebutez par une infinité de différentes raiſons. Il y en a même à qui il ſuffit pour ne lire pas un livre, qu'il y ait dix ans qu'il ait été fait, & que l'on n'en parle plus dans les converſations du monde.

Ce

Ce n'eſt donc rien de dire contre un livre que les mêmes matiéres ont été traitées ailleurs, & peut-être plus ſolidement. Car il ne laiſſera pas avec cela de pouvoir être utile à bien des gens qui le liront, & qui ne ſeront pas diſpoſez à lire les autres. Qu'il y ait en cela de la fantaiſie plûtôt que de la raiſon, il n'importe. Il eſt de la raiſon, & de la charité de s'accommoder à ces fantaiſies des hommes, & d'avoir cette condeſcendance pour une foibleſſe à laquelle il n'eſt pas poſſible de remedier.

La plûpart des médecins ſont perſuadez qu'il ſeroit utile pour la ſanté des corps de ſe priver de cette grande variété d'alimens, & ſur tout de ceux qui ſont les plus agréables au goût, pour ſe réduire à une maniére de vie ſimple & uniforme. Peut-être que ce conſeil ſeroit en effet trés-bon : mais comme il

n'y

n'y a pas d'apparence qu'il ſoit jamais pratiqué, on ne ſauroit blâmer ceux qui permettent d'autres alimens, pourvû que ces alimens n'ayent point de mauvaiſes qualitez.

On peut dire la même choſe de cette variété des livres de pieté qui ſont entre les mains de tout le monde. Le meilleur ſeroit peut-être de s'en paſſer & de ſe réduire à un petit nombre pour en faire ſa nourriture ordinaire par une lecture réïtérée & une ſérieuſe méditation. Mais comme il y a peu d'eſpérance qu'on puiſſe réformer ſur ce point le commun des hommes & les empêcher de ſuivre dans leurs lectures leurs différentes inclinations : il eſt utile que la vérité ſe préſente à eux en tant de diverſes manières qu'elle puiſſe trouver entrée dans leur eſprit ſous quelqu'une des formes dont on l'aura revêtuë.

Il n'eſt donc nullement neceſſaire, en publiant un écrit, de croire qu'il ſoit meilleur & plus utile que les autres, ce qui ſeroit en effet une trés-grande préſomption. On peut même en former en le publiant un jugement peu avantageux & y reconnoître bien des défauts. Il ſuffit de croire qu'il puiſſe être proportionné à quelques eſprits & leur être utiles par cette proportion. Aprés tout on n'abolit pas les anciens livres quand on en donne de nouveaux : mais on fournit ſeulement à ceux qui trouveroient plus de goût dans les nouveaux livres, un moyen de n'être pas privez des veritez qui leur ſont utiles. Dieu ne s'eſt pas aſtraint à ne faire entrer ſes lumieres dans l'eſprit des hommes que par les voyes les plus excellentes. Il ſe ſert pour cela d'une infinité de moyens. Ainſi, ſans preferer ni

même

même égaler les livres qu'on publie à ceux qui ſont déja faits, il ſuffit qu'on ait droit de croire, que Dieu s'en puiſſe ſervir pour donner à quelques perſonnes la connoiſſance, & l'amour des veritez qu'on y trouve.

Il y a diverſes regles qu'on eſt obligé d'obſerver à l'égard de Dieu, dans la publication des livres de pieté, afin qu'elle lui ſoit agréable. Mais à l'égard des hommes il n'y en a proprement qu'une qui ſoit entierement indiſpenſable C'eſt qu'il n'y ait rien dans ces livres qui puiſſe nuire à ceux qui les liſent en corrompant leur eſprit par de mauvaiſes maximes. C'eſt ce que l'on a tâché d'obſerver dans celui-ci, avec tout le ſoin dont on a été capable. Il eſt permis ou pardonnable de ſe tromper dans tout le reſte: & ſouvent même ces défauts n'empêchent pas le ſuccés des livres.

Il

Il y en a de trés-bons qui réüſſiſſent peu. Il y en a des mediocres qui réüſſiſſent beaucoup. *Eſt quædam etiam in ejuſmodi rebus fortuna : quidam merentur famam ; quidam habent.*

On a donc eu raiſon de ne ſe pas arrêter à ce qu'on peut alleguer contre le peu de merite de cet ouvrage ; puiſque cela n'empêche pas qu'on n'ait l'ieu deſperer qu'il pourra être utile à ceux qui les liront, & avoir même quelque ſuccés par les raiſons que j'ai marquées.

Que ſi l'on en produit ici la ſeconde partie avant la premiere, c'eſt uniquemet la circonſtance du tems qui y a obligé. On s'attendoit qu'il pourroit paroître dés le tems de Pâque ; & qu'ainſi on y pourroit voir des reflexions ſur les Epîtres & les Evangiles de tout l'été. Cela n'a pû ſe faire par des retardemens arrivez à l'impreſſion : mais

mais on y en trouvera au moins ſur tout le tems qui reſte juſques à l'Avent : & la premiere partie qui ſuivra dans le tems qui lui eſt propre, reprendra ſon rang naturel, & l'on ne ſe ſouviendra plus alors de ce petit derangement que la neceſſité à produit.

APPROBATION.

J'*Ai lû un livre en quatre volumes intitulé* Continuation des Eſſais de Morale ſur les Epîtres, ſur les Evangiles, & ſur les Myſteres. *A paris ce .... de Juillet*, 1687.

COURCIER.

AP-

APPROBATION

DES

DOCTEURS.

COmme la Religion conſiſte dans la foi & dans les mœurs, & qu'en même tems que l'Egliſe travaille à gagner ſes ennemis en leur découvrant la verité qu'ils ignoroient, elle tâche de ſanctifier ſes enfans en les engageant àfaire honneur à leurs ſentimens par leurs actions : c'eſt donner au zéle toute l'étenduë qu'il peut avoir, que de s'employer ſans reſerve à ſeconder l'Egliſe dans ces deux choſes qui fixent ſes deſſeins & qui partagent ſa conduite. Chacun ſait combien l'Auteur qui donne cet ouvrage au public, a contribué au plein triomphe que la foi de l'Egliſe a remporté ſur ſes ennemis. Nous goûtons avec plaiſir les fruits d'une gloire qui lui a couté tant de peines, & nous apprenons avec joie qu'il vient tout de nouveau de prendre les armes pour repouſſer

les

les derniers efforts d'un parti, qui foible, languiſſant & preſſé de toutes parts ſemble ne pouvoir plus ſe ſoûtenir que par de nouveaux ſyſtêmes, & par des paradoxes inoüis. Mais comme rien ne peut échaper à la doctrine & à la charité de l'Auteur, il ne ſe borne pas à défendre l'Egliſe contre ſes ennemis, il travaille utilement au ſalut de ſes enfans, également habile & heureux à connoître avec pénetration, à montrer avec évidence, à développer avec netteté & les dogmes que l'on doit croire & les maximes que l'on doit ſuivre pour appartenir de cœur & d'eſprit à J. Christ & à ſon Egliſe. Il diſſipe les nuages de l'ignorance & de l'erreur. Il conduit à la vertu par des pas de lumiére, & de la même main dont il a tant de fois élevé des trophées à la verité de la foi, il ſoûtient la pureté de la Morale, & la fait triompher de la cupidité des paſſions, & du crime. On a déja vû pluſieurs ouvrages dont il nous a enrichis. Il le fait encore dans les livres qui

ont

ont pour titre : *Continuation des Eſſais de Morale.* Tout y eſt plein de ſolidité & d'inſtruction. La Doctrine y prepare le monde à la pieté. L'Auteur va au cœur par l'eſprit. Il joint l'onction à la force, & par tout il gagne & il enleve, parce que par tout il perſuade & il convainct. Ceux qui liront ces livres avec application, y apprendront l'heureux art d'entrer dans les deſſeins de l'Egliſe, qui dans les Dimanches & les Fêtes ne propoſe aux fidelles certains endroits choiſis de l'Ecriture, qu'afin que ce qu'ils entendent lire ſoit le ſujet de leur inſtruction, le ſoutient de leur eſperance, & le principe de leur conſolation. Le pecheur malgré les nuages des paſſions s'y reconnoîtra lui-même. Il y verra la grandeur de ſes égaremens, il en decouvrira les ſources, il en prévoira les ſuites : pourveu qu'il ne ſoit pas ſemblable à un homme, qui aprés s'être regardé dans un miroir s'en va & oublie à l'heure même quel il étoit, il aura honte de n'être pas

ce

ce qu'il doit être, & cherchera dans la pénitence des forces pour s'affranchir de l'empire du démon. Le juſte s'y ſentira de plus en plus animé à rendre grace à la miſericorde qui l'a prevenu de ſes benedictions ; à combatre la cupidité dont il découvrira les artifices & les illuſions, à faire ſon ſalut avec crainte & tremblement ; à affermir ſa vocation & ſon élection par les bonnes œuvres. Peres, enfans, maîtres, domeſtiques, Magiſtrats, Princes, Religieux, Prêtres, Pontifes, tout le monde y peut profiter : & de tant d'états différents qui partagent la ſocieté civile, & qui font cette agréable variété de l'Egliſe dont parle le Roi Prophête, il n'en eſt pas un ſeul qui ne puiſſe y trouver les régles d'une conduite également ſainte devant Dieu & irreprochable devant les hommes. A Paris le 25. Juillet, 1687.

BLAMPIGNON.
Curé de S. Méderic.

L. HIDEUX,
Curé des SS. Innocens.

AUTRE APPROBATION.

*LEs quatre volumes d'*Essais de Morale *qui ont paru il y a quelques années, ont eu une approbation si generale, qu'il suffit de dire qu'en voici la continuation pour en donner une juste idée. On y reconnoit la malice la plus raffinée du cœur humain, representée avec des traits si vifs & si naturels, que le plus grand aveuglement de l'amour propre n'empêche personne de reconnoître aisément sa propre corruption dans les portraits que ce livre lui fournit, & que chacun au contraire est forcé d'avoüer interieurement, qu'il est tel en effet qu'il s'y voit dépeint, & que c'est de soi en par-*

particulier qu'on a voulu parler ſous des termes généraux. Il falloit l'Auteur de ces Eſſais pour faire faire à l'homme dans la connoiſſance de ſa miſere, des découvertes dont une penetration commune & ordinaire n'eſt jamais capable ; & pour lui apprendre auſſi à la guérir d'une maniere d'autant plus ſure, qu'il n'y employe pour remedes, ſur tout dans ces derniers volumes que l'on donne au public, que la ſeule regle infaillible de nos mœurs, dont il applique les maximes particulieres à chaque déréglement qu'il combat avec autant de force que de juſteſſe. C'eſt ce caractere particulier qui rend cet ouvrage ſi recommandable & ſi utile, qui en a fait deſirer long-tems la ſuite

que

que l'on voit heureuſement aujourd'hui, & qui doit obliger tous les gens-de-bien à prier Dieu qu'il laiſſe aſſez de vie & de ſanté à l'Auteur pour donner à cette vaſte & importante matiere toute ſon étenduë. Ce ſont les vœux que nous faiſons aprés avoir lû cet ouvrage avec application ſans y avoir rien trouvé que de trés-orthodoxe. A Paris le 22. Juillet. 1687.

VARET.

DE RIVIERE.

D'ARNAUDIN.
Curé de S. Martin à S. Denis.

CON-

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

SUR L'EPITRE DU I. DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PAQUES.

Omnis qui natus est ex Deo, vincit mundum 1. *Joan* 5. 4.

Tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde.

I.

VAINCRE le monde, c'est surmonter l'impression de toutes les creatures: qui se montrant à nous, nous attirent à les aimer & à y mettre nôtre bonheur & nôtre fin. Vaincre le monde, c'est surmonter tous les artifices du demon qui connoissant nos foiblesses & nos passions, est continuellement appliqué à employer ces creatures pour nous renverser, qui étudie toutes nos mauvaises incli-

nations, & nous montre tous les vices par la face la plus propre à nous y engager. Vaincre le monde c'eſt reprimer une foule innombrable de mauvais deſirs qui nous portent à ſortir de nous-mêmes pour remplir par la joüiſſance des créatures, le vuide que nous trouvons en nous. Vaincre le monde, c'eſt ſurmonter l'orgueïl, l'amour de l'indépendance, le deſir de dominer ſur les autres, ſoit par une puiſſance qui les force, ſoit par une eſtime libre & volontaire qui les rende nos admirateurs. Vaincre le monde, c'eſt decouvrir toutes les erreurs par leſquelles le mal ſe preſente à nôtre eſprit ſous l'apparence du bien, & les voies tortuës & égarées ſous l'apparence de la voie droite. Vaincre le monde, c'eſt ne ſe laiſſer pas aller par les injuſtices qu'on exerce contre nous, à la colere, à la haine, à l'impatience & au deſeſpoir. Vaincre le monde, c'eſt ſurmonter toutes les terreurs par leſquelles en nous menaçant de la perte des biens temporels & même de nôtre vie, on nous voudroit detourner de la voye de la juſtice. Voilà l'ouvrage que tous les Chrêtiens ont à accomplir pour ſe ſauver. Il faut ou vaincre le monde en toutes ces manieres, ou perir en ſe laiſſant ſurmonter en quelqu'une. Et il eſt facile de voir que ſans un puiſſant ſecours de la grace, il eſt impoſſible d'en venir à bout, comme ſaint Auguſtin le dit

dans

dans ces paroles qui comprennent en abbrégé tout ce qui vient d'être dit: *Magnâ gratiâ opus eſt, ut cum omnibus terroribus, erroribus, amoribus vincatur hic mundus.*

II.

Ce combat contre le monde ne dure pas ſeulement un certain tems, ni une certaine partie de nôtre vie, il eſt continuel. Nous avons affaire à des ennemis infatigables & irreconciliables. Si une tentation ne leur réüſſit pas, ils en emploient une autre. S'ils trouvent nôtre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par ailleurs. Ils joignent les tentations extérieures aux interieures. Si nous évitons un piege, ils nous en dreſſent pluſieurs autres. Et ſi nous ſommes demeurez victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inſpirent enſuite de cette victoire.

Il ne faut pas ſeulement reſiſter aux tentations qui nous attaquent ouvertement, mais auſſi aux preparations des tentations dont le demon a deſſein de ſe ſervir en tems & lieu pour nous renverſer, comme aux grandes occupations, aux diſtractions, aux diſſipations d'eſprit, à l'oubli de Dieu qui nâit de la multitude des affaires aux neceſſitez de la vie, à l'abatement, à la puſillanimité, à la triſteſſe.

L'occupation du diable eſt de remplir tout nôtre chemin de pierres auſquelles il

juge que nous pourrons nous heurter; de semer dans nôtre esprit de faux principes qui nous affoiblissent dans les occasions & qui nous ôtent la force de resister aux tentations. Il les voit, & nous ne les voyons point; & il travaille toûjours à nôtre perte. sans que nous nous en appercevions.

III.

Ce n'est pas une guerre où il ne s'agisse que de perdre la liberté, les biens, & la vie, pour un peu de tems, comme les guerres du monde les plus cruelles & les plus animées. Nos ennemis ont bien d'autres desseins contre nous: & les expressions mêmes de l'Ecriture qui les compare à des lions rugissans prêts à devorer leur proie, *rugientibus præparatis ad escam*, sont encore infiniment éloignées de representer toute leur rage & toute la malice de leurs desseins contre nous. Ce qu'ils pretendent est de nous rendre miserables pour l'éternité, de nous insulter à jamais sans que leur rage puisse être assouvie. Leurs traits, selon saint Paul, sont des traits enflammez, qui ne sont pas seulement capables de percer les cœurs, mais de les embraser & d'y reduire en cendre tout ce qu'ils pouvoient avoir amassé de merites & de vertus. Ce sont-là les ennemis que nous avons à combattre toute nôtre vie.

Eccli. 51. 4.

I V.

IV.

En conſiderant la force de ces ennemis & nôtre propre foibleſſe, il y auroit ſujet de deſeſpeter de les pouvoir vaincre, ſi Dieu ne nous donnoit un ſecours qui eſt au deſſus de leurs forces, quelques grandes qu'elles ſoient. C'eſt ce ſecours qui eſt marqué par ces paroles de ſaint Jean : *Omni ſq; ui natus eſt ex Deo, vincit mundum.* Tous ceux qui ſont nez de Dieu ſont victorieux du monde. Car cette naiſſance ſpirituelle n'eſt autre choſe que le don du Saint Eſprit qui nous rend enfans de Dieu, & cet Eſprit d'adoption qui nous fait crier, comme dit l'Apôtre : *Mon pere, mon pere*, Or quelque force qu'ait le demon, il n'en a pas tant que l'Eſprit de Dieu. Il faut au contraire qu'il cede à cét Eſprit lors qu'il vient le dépouiller de ceux qu'il avoit rendu captifs. C'eſt ce plus fort, dont parle l'Evangile qui entre dans la maiſon du fort armé, & qui lui ravit ceux qu'il tenoit enchaînez. Cét Eſprit eſt lumiere & amour. Par ſa lumiere il diſſipe les tenebres & les illuſions du monde. Par l'amour qu'il inſpire il detruit le regne de l'amour du monde & de ſes paſſions. Si le demon a une infinité d'adreſſes l'eſprit de Dieu en a encore plus pour les repouſſer & les rendre inutiles. Enfin avec ſe ſecours nous avons droit de nous promettre une victoire aſſurée, parce que cet Eſprit eſt le don de Jesus-

Gal. 4. 6.

Luc. 11. 22.

sus-CHRIST qui a vaincu le monde & pour lui & pour nous.

V.

Mais il ne faut pas s'imaginer que cét Esprit ayant une fois pris possession des cœurs, il n'y ait plus rien a crindre à l'avenir pour ceux qui l'ont reçû, parce qu'il est dit que *tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde.* Ils en sont en effet victorieux dés lors qu'ils ont reçû cet Esprit, mais ils n'en sont pas victorieux pour toûjours, parce qu'ils le peuvent perdre, qu'ils le peuvent bannir. L'esprit de Dieu n'entre dans les cœurs & ne leur communique la naissance spirituelle, qu'en leur faisant surmonter le monde. Mais il n'en prend pas dans cette vie une possession inalienable. Il veut qu'on travaille à le retenir & à le conserver. C'est dans ce soin que consiste tout l'exercice de la vie Chrêtienne. C'est là le sujet de ces exhortations de saint Paul. *Gardez-vous bien d'éteindre le Saint Esprit : Spiritum nolite extinguere*, & de celle-ci : *Prenez garde de ne pas contrister le Saint Esprit de Dieu : Et nolite contristare Spiritum Sanctum Dei.*

Thess. 5. 19. *Epheſ.* 4. 30.

Il est vrai que ce même Saint Esprit nous assiste dans cette resistance au demõ qui tâche de rentrer dans sa maison. Il est toûjours prêt d'accorder son secours à ceux qui le lui demande comme il faut. Mais il est vray aussi qu'il y en a bien entre ceux qui l'ont

l'ont reçû, qui negligent d'implorer son secours, & qui par une perfidie honteuse ouvrent les portes au demon & le reçoivent dans leur cœur.

VI.

Il ne faut pas pretendre trouver en ce monde une assurance entiére que ce malheur n'arrivera pas. Dieu ne nous en veut donner aucune de cette sorte, parce qu'il nous est utile de n'en avoir point & d'avoir lieu de craindre toûjours.

Il nous doit suffire que nous en ayons qu'il n'est pas encore arrivé, c'est-à-dire d'avoir une marque qui nous assure autant qu'on en peut être assuré en cette vie, de la présence du Saint Esprit, incompatible avec le régne du peché. Et c'est ce que nous pouvons trouver dans ces paroles mêmes. *Omnis qui natus est ex Deo, vincit mundum.* Car elles ne signifient pas que dés qu'on a reçû une fois le St. Esprit on vaincra toûjours le monde, mais elles signifient que le Saint Esprit n'entre dans les cœurs qu'en leur faisant surmonter le monde, & qu'ainsi celui qui ne le surmonte point, n'a point le Saint Esprit. Ainsi la victoire sur le monde est la marque qu'on a reçû le Saint Esprit. Et le défaut de cette victoire est une marque ou qu'on ne l'a point reçû, ou qu'il n'est plus dans nôtre cœur. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on se convertisse à Dieu, & qu'on

devienne enfant de Dieu d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit.

Il faut changer d'amour & par conſéquent d'actions. Et c'eſt ce qui fait voir l'illuſion de ceux qui prétendent être convertis à Dieu, ſans qu'il paroiſſe en eux aucun changement effectif, qui aiment les biens du monde avec la même paſſion qu'ils les aimoient, qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les recherchoient; qui ne ſont pas moins ſenſibles aux injures qu'ils étoient auparavant, qui ne donnent pas plus de temps qu'ils faiſoient aux actions de pieté, & qui occupent, comme ils faiſoient, tout leur eſprit des choſes du monde. Car quelle marque ces gens ont-ils qu'ils ayent vaincu le monde, puiſque l'eſprit du monde n'eſt pas moins vivant, ni moins agiſſant en eux qu'il étoit? Il eſt vrai qu'ils s'abſtiennent de certaines actions manifeſtement criminelles: mais cela n'empêche pas que le monde ne regne en eux, puis-qu'il eſt l'objet du gros de leurs actions, qu'ils font avec inclination, avec joye, avec diligence tout ce qui regarde le monde, & avec longueur, avec chagrin, avec negligence tout ce qui regarde Dieu. Le diable veut bien entrer dans ces ſortes de compoſitions, & accorder à la crainte qu'on a de ſe damner l'exemption de certaines

actions

actions criminelles, pourvû qu'on lui accorde l'empire du cœur, & qu'on l'y laisse dominer en regardant toûjours les choses du monde comme son bien & sa felicité; ayant toûjours l'esprit & le cœur occupé du monde, & en ne donnant à Dieu, où plutôt à la crainte de se damner, que l'abstinence de certaines actions dont on se passe aisément pourvû qu'on joüisse avec liberté des autres plaisirs du monde. Il ne faut, pour se détromper de cette illusion, qu'avoir recours à la lumiere de ce passage: *Omnis qui natus est ex Deo, vincit mundum,* & en conclure que si le monde n'est point vaincu en nous, nous n'avons point de part à cette renaissance divine qui ne s'établit dans le cœur qu'en banniſſant l'empire de l'amour du monde.

V I I.

Et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.

Et la victoire par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de nôtre foi.

La marque qu'on est né de Dieu est donc, comme on a dit, que l'amour du monde soit vaincu en nous: mais cette victoire ne s'obtient pas par la préference des biens visibles à d'autres biens visibles. C'est par la préference des biens invisibles que nous ne pouvons montrer, aux biens grossiers & sensibles que l'on montre.

C'eſt en cela que conſiſte la victoire de la foi, & c'eſt en quoi Dieu a établi la voie du ſalut. Il n'y a nulle proportion entre les uns & les autres, ſelon la raiſon même. Car quelle proportion y a-t-il des biens éternels avec des biens paſſagers, des biens immenſes & infinis avec des biens ſi frivoles qu'il vaut mieux s'en paſſer que d'en joüir? Cependant cette ſeule différence que les uns ſont preſens & viſibles, & les autres abſens & inviſibles, fait une telle impreſſion ſur l'eſprit, que ſans une force ſurnaturelle que la foi donne, on ne préfére jamais ce qui eſt inviſible à ce qui eſt viſible; ce qui eſt abſent à ce qui eſt préſent.

L'homme veut voir ſon objet & ſon bien. Il n'aime pas qu'on le remette à un autre tems. Et la ſtupidité où il eſt tombé par le peché, lui donne de la défiance de tout ce dont il n'eſt pas aſſuré par les ſens. Il a toutes les peines du monde à donner quelque réalité à ce qu'il ne voit pas. Et l'attache que le peché lui donne pour les choſes ſenſibles, eſt ſi forte & ſi violente, qu'il a fallu même pluſieurs ſiécles pour lui donner quelque idée d'un objet ſpirituel. C'eſt pourquoi des auteurs judicieux ont remarqué que dans les premiers livres de l'antiquité payenne où l'on a voulu repreſenter des Héros, on ne leur a jamais attribué aucune paſſion pour des objets ſpirituels, tant ces objets étoient éloignez de leur penſée.

Ce-

Cependant c'eſt dans l'amour & la préférence de ces objets qu'il a plû à Dieu d'établir le ſalut des hommes : *Et hæc eſt victoria, quæ vincit mundum fides noſtra.*

VIII.

Ce qui augmente la difficulté de cette préference, eſt que l'on connoit preſque dans tous ceux qui nous environnent un amour des choſes du monde accompagné d'un ſecret mépris pour ceux qui ne les aiment pas & ne les recherchent pas. On ſçait qu'ils regardent les objets ſpirituels comme des idées ſans réalité, & qu'ils font conſiſter la ſageſſe à s'attacher au preſent. Quoique ces jugemens ne s'expriment pas en termes formels, ils ſe font fort bien ſentir par toutes les actions, & preſque par toutes les paroles des hommes. Or c'eſt une foibleſſe naturelle à l'eſprit humain d'avoir peine à s'attacher à un objet, lors qu'il voit dans l'eſprit des autres des ſentimens de mépris & de défiance pour cet objet.

Mes larmes ont été mon pain le jour & la nuit, diſoit David, *en entendant dire tous les jours : Où eſt vôtre Dieu ? Fuerunt mihi lacrymæ meæ panis die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi eſt Deus tuus ?* La cauſe de ſa triſteſſe étoit qu'il ne pouvoit montrer le Dieu qu'il adoroit, parce qu'il eſt inviſible. Et l'on ne tombe pas dans un moindre découragement, quand on aper- *Pſ.* 41. 4.

çoit dans l'esprit des autres l'estime qu'ils ont pour les biens sensibles. Car par cette estime ils demandent en quelque sorte à ceux qui se proposent d'autres objets : Où est vôtre bien ? *Ubi est bonum tuum* ! Et ils le demandent même avec insulte ; parceque l'on sent qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui cherchent des biens qu'ils estiment sans solidité. L'ame a de la peine à se soûtenir contre ce torrent des jugemens des hommes ; & s'ils ne la jettent pas dans un abattement entier, ils lui causent au moins de la tristesse & de la langueur quand elle n'est pas fortifiée par les lumieres de la foi, dont l'effet est de nous donner la force d'aimer des biens mépriſez & décriez par les autres, & de les préférer à ceux qu'ils estiment.

I X.

Quis est qui vincit mundum nisi, qui credit quia Christus est Filius Dei ?

Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jesus-Christ est le Fils de Dieu ?

Nous avons besoin de la foi, non-seulement pour nous découvrir les biens invisibles & spirituels, mais aussi pour nous apprendre de qui nous pouvons tirer le secours qui nous est nécessaire pour vaincre le monde. Nous aurions beau connoître Dieu lui-même : si nous ne connoissions

avec

avec cela le Libérateur, nous demeurerions ſans force & ſans mouvement, aſſujetis à l'amour du monde & ſans aucun pouvoir de nous délivrer de la ſervitude. C'eſt JESUS-CHRIST ſeul qui nous en peut délivrer. Et c'eſt pourquoi ſaint Jean ajoûte: *Qui eſt celui qui eſt victorieux du monde, ſinon celui qui croit que* JESUS-CHRIST *eſt le Fils de Dieu*? Car pour avoir recours à lui comme Auteur de la grace & Libérateur des hommes, il faut le croire Fils de Dieu. Il n'y a que cette qualité qui lui donne le pouvoir de nous faire vaincre le monde par ſa grace. Le don de la grace n'appartient qu'au Médiateur; & il ne ſeroit pas Médiateur s'il n'étoit Fils de Dieu; étant Dieu comme Fils de Dieu; comme il eſt homme entant que fils de l'homme; ce qui le rend capable de réünir & de reconcilier les hommes avec Dieu.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PASQUES.

Cùm ergo serò essèt die illo, uno Sabbatorum, &c. *Joan.* 20. 19.

Sur le soir du même jour qui étoit le premier de la Semaine, les portes du lieu où les disciples étoient assemblez de peur des Juifs, étant fermées, &c.

I.

CEt Evangile contient deux apparitions de JESUS-CHRIST ressuscité. L'une pour les onze Apôtres en l'absence de saint Thomas. L'autre huit jours aprés pour les mêmes Apôtres en la présence de saint Thomas, destinée particuliérement à le guérir de son incrédulité, & à le convaincre par les marques mêmes qu'il avoit demandées.

JESUS-CHRIST se trouva dans l'une & dans l'autre au milieu de ses Apôtres, quoique les portes du lieu où ils étoient, fussent fermées, pour leur faire voir par ce miracle que tout lui est ouvert, & que tous

tous les corps lui ſont aſſujetis auſſi bien que tous les eſprits & tous les cœurs.

Il leur donne ſa paix dans l'une & dans l'autre, paix bien différente de celle du monde, paix qui conſiſte dans la réconciliation avec Dieu, & dans la confiance en ſa grace & en ſon amour, paix qui calme les paſſions & établit l'ame dans la tranquilité par la ſoûmiſſion à tous les ordres de Dieu. Car quel trouble peut avoir une ame qui ſait que Dieu fait tout, & qui aime tout ce que Dieu fait, qui aime la juſtice, & qui ſçait qu'il n'arrive rien que de juſte, & qui a une juſte confiance que Dieu l'a reçuë dans ſa grace & la veut ſauver pour l'éternité ? Voilà ce que c'eſt que cette paix que JESUS-CHRIST donne à ſes Apôtres.

II.

Cette paix fut accompagnée de la miſſion & du don du Saint Eſprit, & d'une miſſion ſemblable à celle que JESUS-CHRIST avoit reçuë de ſon Pere, ou qui étoit plutôt une extenſion de cette miſſion : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos.* Cette miſſion comprenoit le chois qu'il faiſoit d'eux pour annoncer l'Evangile, & le pouvoir qu'il leur donnoit de remettre les pechés. Car ces deux dons doivent être inſéparables. Et rien n'eſt plus terrible que d'éxercer le dernier ſans avoir reçû le premier, c'eſt-à-dire de n'être point appelé par le chois de Dieu, & d'exercer néanmoins le miniſtére de

de remettre & retenir les pechez. Quel larcin plus criminel que d'uſurper cette miſſion que le Pere a donnée à ſon Fils, & que le Fils s'eſt reſervé de donner à qui il lui plaît; de vouloir, malgré qu'il en ait, être ſon miniſtre, & cela non pour le ſervir & l'honorer, mais pour s'honorer ſoi-même, & pour faire ſervir ce miniſtere à ſes intérêts? Car c'eſt l'uſage qu'en font tous ceux qui s'y engagent ſans que JESUS-CHRIST les y appelle. Ils n'ont aucun deſſein de contribuer à la gloire de JESUS-CHRIST, Ils ne tendent qu'à ſe procurer une gloire toute humaine ou des avantages tout humains. Ainſi ils font ſervir la plus grande choſe du monde à la plus vile, & ils ne prétendent pas ſeulement acquerir le don de Dieu pour de l'argent, comme Simon le Magicien; Mais faire ſervir le don de Dieu qu'ils uſurpent, à s'aquerir de l'argent ou d'autres choſes auſſi viles que l'argent.

III.

Cette miſſion des Apôtres ne contient que ce peu de paroles : *Sicut miſit me Pater; & ego mitto vos.* Mais ces paroles ſont le principe de tout ce qui s'eſt fait dans la ſuite des ſiécles par les miniſtres de l'Egliſe; tout cela n'étant qu'un effet de cette miſſion que JESUS-CHRIST donna à ſes Apôtres, & que les Apôtres ont tranſmiſe à leurs ſucceſſeurs. Tous ceux à qui les pechez ont été remis n'ont reçu cette gra-

grace que par l'efficace de ces paroles. Nous ne pouvons pretendre aux graces des Sacremens qu'en vertu de cette miſſion. Enfin tout ce qui s'opere dans l'Egliſe en eſt un effet, ſoit que cette puiſſance ait été legitimement reçûë, ſoit même qu'elle ait été uſurpée. Car elle ne laiſſe pas d'operer ſur les ames par les Sacremens qui leur ſont conferez par des miniſtres qui ont reçû ce pouvoir injuſtement. L'injuſtice de leur uſurpation n'empêche pas l'efficace de la miſſion de JESUS-CHRIST. Elle les rend criminelles; mais elle ne prive pas les Sacremens de JESUS-CHRIST des effets qu'ils doivent produire ſur les ames bien diſpoſées, & qui ne participent point à ce crime. Etrange & admirable efficace de la parole de Dieu, bien differente de celle des diſcours des hommes, qui pour pompeux & magnifiques qu'ils ſoient, ſont ſans force & ſans effet!

IV.

Combien la miſſion que les Apôtres ont reçûë eſt-elle plus glorieuſe que celle de tous les conquerans dont Dieu s'eſt ſervi pour faire des changemens dans l'ordre du monde! Leur miniſtere peut bien être auſſi appellé une miſſion de Dieu, & c'eſt de Dieu qu'il tire toute ſa force & toute ſon efficace. Mais cette miſſion ne ſe terminoit qu'à faire perir des hommes & à fonder des Empires que d'autres ont détruits de-

depuis. Le miniſtére des Apôtres étoit d'une autre nature. Il étoit deſtiné à ſauver les hommes & à fonder un Empire éternel qui ne ſera jamais détruit. Auſſi ces conquérans n'étoient pas tant des inſtrumens de la miſericorde de Dieu que de ſa juſtice. Leur miſſion n'étoit qu'une permiſſion de Dieu qui lâchoit la bride à leur ambition, & qui ſe ſervoit d'eux comme d'une verge pour punir les hommes, comme d'un rets pour les envelopper & leur faire ſouffrir la peine qu'ils meritoient. Et ils étoient eux-mêmes deſtinez au feu aprés qu'ils n'avoient exercé ce miniſtere, parce qu'ils n'avoient point d'autre vûë que de contenter leur ambition & leurs paſſions. Mais les Apôtres en recevant ordre de fonder cet Empire éternel étoient deſtinez à être Princes de cet Empire, à en joüir les premiers, & à être élevez à une grandeur qui ne leur ſera jamais ravie. Voilà quelle eſt la difference de leur miſſion d'avec celle de ces ames cruelles & ambitieuſes dont Dieu s'eſt ſervi pour exercer ſa juſtice ſur les hommes.

V.

JESUS-CHRIST en envoyant ſes Apôtres leur donna le Saint Eſprit. *Inſufflavit eis Spiritum Sanctum*, & leur communiqua en même tems le pouvoir de remettre & de retenir les pechez des hommes. Cela fait voir que le pouvoir de remettre

les

les pechez ne devroit point être ſeparé du S. Eſprit, & que c'eſt un deſordre quand on éxerce l'un ſans l'autre. Les Prêtres ſont les inſtrumens de la remiſſion des pechez, mais ils en doivent être des inſtrumens vivans. Ils doivent allumer l'amour dans les cœurs des autres, par le moyen de celui dont ils doivent eux-mêmes être remplis. Ce doit être un feu qui allume un autre feu. Ce n'eſt pas que la charité de l'Egliſe ne ſupplée au défaut de celle des mauvais Miniſtres, & ne rende les Sacremens efficaces, lors même qu'ils ſont adminiſtrez par des perſonnes qui n'ont point le S. Eſprit dans le cœur. Mais quand cela arrive c'eſt par un deſordre contraire à l'intention de J. C., parce que ces Miniſtres vuides de l'Eſprit de Dieu, ne devroient penſer qu'à le recouvrer, & ne s'ingeret pas, pendant qu'ils en ſont privez, à l'adminiſtration des Sacremens. C'eſt un attentat qu'ils commettent contre J. C. en s'y ingerant, & ils ne font par là que ſe rendre plus criminels en ſeparant ce que Dieu ne veut pas qu'on ſepare, l'habitation du S. Eſprit dans le cœur, de l'exercice du miniſtere de la remiſſion des pechez. Auſſi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de benediction dans ce qu'ils font à l'égard des ames, parce qu'encore qu'il ſoit certain que leur miniſtere a ſon effet à l'égard des amesbien diſpoſées, il arrive ſouvent auſſi qu'il ne l'a

pas,

pas, parce qu'un Miniſtre animé du S. Eſprit, contribuë beaucoup par ſes paroles & par ſes prieres à les faire entrer dans ces diſpoſitions, & c'eſt ce que les miniſtres privez de grace ne ſçauroient faire.

VI.

S. Thomas ne s'étant point trouvé à cette apparition de JESUS-CHRIST ne put croire ce qu'on lui en rapporta. Et J. C. voulut bien pour le guerir de cette incredulité, ſe faire voir en ſa preſence huit jours aprés; & lui donner permiſſion de toucher ſes mains & ſes pieds & la playe de ſon côté.

On voit dans l'Evangile, qu'il refuſoit toûjours aux Phariſiens de les convaincre à leur mode; & cependant c'eſt ce qu'il accorde ici à Thomas. C'eſt qu'il diſtinguoit parfaitement le fond de ſon cœur, de celui des Phariſiens. Les Phariſiens demandoient certains miracles particuliers avec undeſir ſecret de contredire la verité. Comme ils le haïſſoient, ils étoient bien aiſes de n'avoir pas ſujet de la croire. Ils cherchoiét à s'en deffendre, & ils prenoient prétexte de cette demande de nouveaux miracles, de ne pas croire ceux qu'il leur avoit fait voir. Leur malignité leur auroit fait trouver des raiſons de doute ſur ces prodiges qu'ils demandoient, comme ils en trouvoient ſur ceux dont ils étoient témoins. Ainſi J. C. penetrant la malice de leur cœur, ne ſe rendit point à leur demande

Mais

Mais Thomas étoit dans une diſpoſition toute contraire. Il ne deſiroit rien davantage que la Reſurrection de JESUS-CHRIST : & c'étoit ce deſir même qui l'empêchoit de la croire. Il vouloit s'aſſurer pleinement de la realité d'un bien qu'il ſouhaitoit ardemment. JESUS-CHRIST lui accorda donc ce qu'il demandoit. Il lui montra ſes pieds, ſes mains, ſon côté. Il convainquit ſa défiance, & il l'en reprit avec une douceur admirable ; *Noli eſſe incredulus ; ſed fidelis*. Il fit ainſi pour lui ce qu'il avoit fait pour tous les autres aſſemblez, afin de faire voir qu'un ſeul élû auroit été capable de lui faire faire tout ce qu'il a fait.

VII.

Comme cette manifeſtation étoit accompagnée de la part de JESUS-CHRIST, d'un trés grand amour pour Thomas, elle produiſit en lui cette illuſtre confeſſion de ſa Divinité marquée par ces paroles : *Mon Seigneur & mon Dieu* : DOMINUS *meus & Deus meus* ? Confeſſion plus forte, plus nette, plus preciſe qu'aucune qui eut été faite ; Car ces paroles n'expriment pas ſeulement la foi de S. Thomas ni ſa penſée. Elles marquent la foi que JESUS-CHRIST vouloit qu'on eut de lui ; puis qu'il declare heureux, en lui repondant, ceux qui croiroient ſans avoir vû ce que S. Thomas crut aprés l'avoir vû : *Quia vidiſti me, Thoma credidiſti, beati qui non viderunt & crediderunt*

derunt. On eſt donc heureux de croire que Jesus Christ eſt Dieu. Car c'eſt ce que S. Thomas croyoit, comme il paroît par ces paroles, ce qui eſt une preuve invincible contre les Hérétiques & anciens & nouveaux qui ont attaqué la Divinité de J. C.

VIII.

Cette preuve eſt d'autant plus forte qu'elle en ſupoſe neceſſairement une autre qu'il eſt aiſé de découvrir. Car la manifeſtation que Jesus-Christ fit de ſon Corps reſſuſcité à S. Thomas, ne prouvoit directement que la Reſurrection de Jesus-Christ: & cette Reſurrection pouvoit être un effet de la puiſſance de Dieu, ſans qu'il s'enſuivit de là que Jesus-Christ fut Dieu lui-même. Dieu l'auroit pû reſſuſciter comme il a reſſuſcité pluſieurs autres morts. D'où vient donc que Saint Thomas en conclut que Jesus-Christ étoit Dieu? *Dominus meus & Deus meus.* C'eſt que Jesus-Christ s'étoit attribué la Divinité devant ſes Apôtres, & leur avoit parlé de ſa Reſurrection, comme étant ſon propre ouvrage. C'eſt qu'il avoit parlé de tous ſes miracles, comme les operant par ſa propre force. C'eſt qu'il s'étoit aſſocié à toutes les actions de ſon Pere. *Pater meus uſque modo operatur & ego operor.* Ainſi la Reſurrection de Jesus-Christ prouvant qu'il étoit croyable en tout ce qu'il

avoit

avoit avancé, elle prouvoit qu'il falloit croire tout ce qu'il avoit dit de lui-même. Elle faisoit recevoir ce témoignage comme entierement digne de foi, & par conséquent ce témoignage portant que JESUS-CHRIST étoit Dieu; sa Resurrection obligea Saint Thomas à en faire cette haute confession. Ainsi la confession de Thomas prouvant invinciblement que c'étoit l'idée que JESUS-CHRIST avoit donnée à ses Apôtres par ses discours, la Resurrection de JESUS CHRIST prouve qu'il faut s'attacher à cette idée, & la réponse de JESUS-CHRIST à cette confession est une confirmation authentique de la verité de cette confession.

IX.

On ne doit pas conclurre de ces paroles de JESUS-CHRIST : *Vous avez crû, Thomas, parce que vous avez vû. Heureux ceux qui croyent sans avoir vû*: que le commun des Chrêtiens qui n'ont jamais vû JESUS-CHRIST soit plus heureux que Saint Thomas, & par conséquent que leur foi soit plus excellente que la sienne. Il s'ensuit seulement de là, que toutes choses étant égales, il y a plus de bonheur à croire sans avoir eu des preuves sensibles de ce que l'on croit, que de ne croire qu'après ces sortes de preuves. Mais il peut y avoir de grandes inégalitez dans le reste, qui fassent que cette foi accompagnée de preuves sensibles soit infiniment plus excel-

excellente que cette autre foi destituée de ces preuves. Et c'est ce qui se rencontre dans celle de Saint Thomas. Le moyen par lequel il arriva à la foi n'étoit pas en soi le plus excellent; mais la foi qu'il reçut de Dieu, étoit une foi excellente qui le disposoit à donner sa vie pour JESUS-CHRIST & qui lui fit entreprendre de prêcher son Evangile jusqu'aux extremitez du monde avec mille peines & mille dangers. Ce que JESUS-CHRIST lui dit donc étoit pour lui un juste sujet d'humiliation, & d'une humiliation fondée sur la verité. Mais cette humiliation ne donne nullement droit au commun des Chrêtiens de preferer leur foi languissante & presque sans vie & sans actions, à celle de S. Thomas pleine d'une ardeur & d'une charité Apostolique.

X.

Mais l'instruction qu'on doit tirer de cette parole de JESUS-CHRIST ne laisse pas d'être fort importante pour le reglement de nos mœurs. Car la peine que l'homme a aux choses sensibles fait qu'il cherche de la sensibilité par tout, & dans la devotion même. On voudroit en quelque sorte joüir de sa recompense dés ce monde, & goûter les choses de Dieu d'une maniere qui laissât quelque satisfaction dans les sens. Ainsi on se décourage souvent quand on en est réduit à la seule foi. C'est ce qui rend la devotion si inconstan-

te.

re & ſi dépendante de l'humeur qui nous domine. Aujourd'hui l'on eſt plein de courage, demain on eſt dans l'abatement. On croit pouvoir tout entreprendre en certains tems : en d'autres on s'éloigne de tout par puſillanimité, l'ame prennant toutes ces différentes formes ſelon les différentes impreſſions dont l'imagination eſt frappée, l'unique remede de ces inégalitez eſt de ſe conduire par la foi,& non par ſes ſentimens & par ſes humeurs; de marcher avec courage vers ce qu'elle nous propoſe, ſans faire réflexion ſi l'on eſt conſolé ou non conſolé, ſi l'on eſt dans les tenebres ou dans la lumiere, ſi l'on eſt dans la triſteſſe ou dans la joye. C'eſt proprement là ce qu'on peut appeller une devotion de foi, parce que la foi eſt l'unique lumiere à laquelle elle s'attache, & qu'elle eſt fondée uniquement ſur une reſolution forte d'aller à Dieu juſqu'à la fin de ſa vie, ſans lui demander aucune recompenſe ni aucune aſſurance pour cette vie.

XI.

Il eſt vrai que quelque forte reſolution que l'on ait de ſervir Dieu avec une fermeté égale & uniforme, on ne ſçauroit appaiſer toutes les agitations & les inegalitez purement interieures. On paſſe toûjours un peu par ces divers états, & l'on éprouve toûjours quelques effets de ſon humeur, & de ſon temperament. Mais ceux qui par une longue mortification ſe ſont accoûtu-

mez à ne vivre pas ſelon leurs ſentimens; mais ſelon la foi, empêchent au moins qu'il ne paſſe rien de ces inégalitez interieures dans les actions, ni dans les paroles. Ils conſervent le même viſage, & le même ton dans les différens accidens de la vie. On ne dit jamais qu'ils ſoient de mauvaiſe humeur, qu'ils ſoient triſtes, chagrins, accablez, découragez, qu'ils ſoient dominez par la colére, par l'impatience. S'ils ſentent ces mouvemens, ils ne s'y livrent pas, & l'accoûtumance même qu'ils ont de ne les écouter pas, fait qu'ils les ſentent moins, parce que toute l'attention de leur ame ſe porte à rechercher tranquillement ce que Dieu veut d'eux. Une ame dans cette diſpoſition ſe ſert de la devotion ſenſible, quand Dieu permet qu'elle en ſoit touchée: mais elle ne s'y attache point, & elle ne marche pas avec moins de fidelité quand elle en eſt dépourvûë. Au lieu de ſe lamenter inutilement, elle remédie aux cauſes qui peuvent avoir attiré cette privation, & quand elle n'en connoît point, elle s'humilie, & marche avec courage ſous la conduite de la foi. Elle ne ſe décourage point de ce que Dieu ne lui accorde pas l'effet de ſes prieres. Il lui ſuffit de ſçavoir que Dieu veut qu'elle le prie juſqu'à la mort, & elle s'applique à accomplir en ce point ſa volonté. Au lieu de s'inquieter de ſes imperfections, elle ſonge efficacement, mais tranquillement à les corriger,

riger, reſoluë de ſouffrir tous les retardemens de Dieu, & d'être ſoûmiſe à tous ſes ordres.

XII.

Mais comme il ſe gliſe de l'illuſion par tout, il faut prendre garde qu'on pourroit auſſi fort abuſer de cette égalité d'eſprit & de cette prétenduë vie de foi, ſi on la portoit juſqu'à ne ſe mettre nullement en peine de ſes fautes, de la privation de ferveur, & des diſtractions, lorſque l'on y donne occaſion par une vie molle, relâchée, & diſſipée, & ſi ſous pretexte qu'il ne faut pas chercher d'aſſurance dans cette vie, on négligeoit de faire attention aux doutes raiſonnables que l'on a ſujet de former ſur ſon état, & que l'on ne ſe mit pas en peine d'aſſurer ſa vocation par les bonnes œuvres. Dieu veut au contraire qu'on cherche toutes les aſſurances que l'on peut trouver, mais avec deux conditions. L'une qu'on les cherche ſans inquiétude & avec tranquilité. L'autre que lors qu'on a fait de bonne foi ce que l'on pouvoit pour aſſurer ſon ſalut, on demeure en repos dans l'incertitude qui reſte. Mais ce n'eſt qu'aprés avoir fait tout ce qui eſt poſſible ſelon la foi, qu'il faut ſe mettre dans ce repos. Car ſi ce repos empêchoit de travailler, & étouffoit des doutes legitimes, ce ſeroit un repos d'illuſion qui ne viendroit pas de la lumiére, mais plûtôt de l'obſcurciſſement de la foi.

2. *Pet.* 1. 10.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE D'APRE'S PAQUE.

In hoc enim vocati estis; quia & Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. 1. *Pet.* 2. 21.

C'est à quoi vous avez été appellez, puis que JESUS-CHRIST *a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas.*

I.

ON ne fait pas d'ordinaire assez de reflexion sur les paroles de cette Epître, qui marquent aux Chrêtiens leur vocation dans toute son étenduë. On comprend bien qu'ils sont appellez au Royaume de Dieu; & à en être coheritiers avec JESUS-CHRIST. Mais on ne conçoit pas de même qu'ils soient appellez à l'imitation de JESUS CHRIST & principalement à celle de ses souffrances. Les hommes voudroient bien separer ces deux choses; joüir dans l'autre vie de la felicité du Ciel, sans

ſans paſſer dans celle-ci par les maux de la terre, & ſans ſe priver d'aucun de ſes biens. Mais Saint Pierre nous montre que cette penſée n'eſt pas raiſonnable. Nous ſommes à la verité appellez aux biens du Ciel, mais par les maux du monde. Ainſi nôtre vocation a deux parties eſſencielles. L'une d'être appellez à la participation de la recompenſe de Jesus Christ. Et l'autre d'être appellez à marcher ſur ſes pas, & à ſuivre les traces de ſes ſouffrances. *Chriſtus paſſus eſt pro nobis, nobis relinquens exemplum, ut ſequamini veſtigia ejus.* Ne nous y trompons donc pas. Le Ciel nous eſt à la verité promis, mais il ne l'eſt qu'à cette condition. *Si tamen compatimur, ut & conglorificemur.* Qui renonce à la condition, renonce à la promeſſe, & ne doit pas s'étonner qu'on le prive du fruit de ſa vocation; puiſqu'il refuſe d'en accomplir la condition.

III.

Mais eſt ce donc dira t'on, qu'on eſt obligé de ſe procurer des maladies, de s'attirer des exils & des diſgraces? Eſt-ce là ce qu'emporte cette imitation de Jesus-Christ à laquelle nous ſommes obligez? Non Jesus-Christ lui-même n'eſt pas allé à la croix ſans qu'on l'y ait mené. Il ſuffit à cet égard d'avoir dans le cœur deux diſpoſitions. La premiere eſt de marcher inviolablement dans la voie de la juſtice, & de ne s'en écarter jamais de quel-

ques maux dont on ſoit menacé, & de rendre témoignage à la verité toutes les fois qu'on le doit. Car on ne ſçauroit marcher dans cette diſpoſition ſans s'attirer des maux, & ſouvent ſans ſe perdre dans le monde. Et ces maux mêmes ſont d'autant plus grands & plus fréquens qu'on eſt dans une condition plus élevée. Car il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir dans ces états éminens, ſans déguiſer la verité & ſans abandonner la juſtice en certaines occaſions. Quiconque donc eſt reſolu de ne plier jamais ſous aucune injuſtice, ne ſçauroit guére éviter ce qu'on appelle ruine & renverſement de fortune d'une maniére ou d'une autre. Que ſi ces exemples ſont rares, c'eſt qu'il n'y a rien de plus rare que la reſolution inébranlable de ne conſentir point à l'injuſtice, & la lumiére pour la diſcerner. Car l'eſprit humain a mille adreſſes pour ſe diſpenſer de ſouffrir & pour ſe perſuader qu'il ſouffriroit inutilement, & qu'ainſi il n'y eſt pas obligé.

La ſeconde partie de cette diſpoſition eſt de ne pas regarder les maux que la Providence nous envoie preſque infailliblement, comme des objets d'averſion, de gemiſſement, de triſteſſe, mais plûtôt comme des ſujets de joye. Un Chrêtien doit gemir dans les honneurs, dans les richeſſes, & dans les proſperitez du monde, parce que tout cela le rend diſſemblable

ble à J. C. qui a vécu dans un état tout contraire à celui-là. De ſorte que quand Dieu l'en ôte par les adverſitez & les diſgraces du monde, il doit croire qu'il commence à porter les livrées de J. C. & remercier Dieu de le faire entrer dans l'accompliſſement des devoirs de ſa vocation. C'eſt, dit on, un homme perdu & abimé, jamais il ne s'en relévera. Voila ſa fortune arrêtée & renverſée. Qu'eſt ce que cela veut dire? Cela veut dire que c'eſt un homme ſauvé, tiré du fond de la mer, & mis dans la voie de ſon ſalut. Voilà quelle eſt la juſteſſe du langage du monde.

III.

Mais, ſuffit il, dira-t-on, pour ſuivre l'exemple de J. C. d'être préparé aux maux que la Providence nous envoie, & de les regarder comme des biens? N'eſt on point obligé de s'en procurer ſoi-même? Car ſi cela étoit, un homme dans une condition médiocre, à couvert des grandes tempêtes & des grandes diſgraces du monde, pourroit mener une vie commode & tranquille dans la jouïſſance des plaiſirs de cette vie. Ainſi nous ferions des Chrêtiens une troupe de Philoſophes Epicuriens qui ſe procureroient une vie voluptueuſe, en ne ſe mêlant de rien. C'eſt ce qui oblige de porter plus loin cette imitation de J. C. & de ne la mettre pas ſeulement dans la ſouffrance des maux involontaires que la Providence

nous envoie, mais auſſi dans la privation volontaire des biens du monde auſquels on peut renoncer, & dans la pratique d'une vie dure & laborieuſe. C'eſt une choſe honteuſe à un Chrêtien de vivre dans la moleſſe & la bonne chere. Il eſt obligé de retrancher de ſa table tout ce que la bienſeance lui permet ; & de ſe retrancher lui-même dans l'uſage de ces choſes, tout ce qu'il peut non ſeulement ſelon les loix de la ſobriété, mais ſelon celles de la pénitence. Car c'eſt une grande illuſion que de s'imaginer qu'il y ait des perſonnes dans le monde qui ſoient obligées par leur état de vivre dans les delices & de ſe diſpenſer des loix de la pénitence: & il n'y a rien de ſi aiſé que de ſe détromper de cette erreur ; non ſeulement par les maximes du Chriſtianiſme qui n'en diſpenſent perſonne, mais auſſi par l'exemple d'une infinité de Princes & de Rois qui n'ont pas été moins exacts que les autres dans la pratique des auſtéritez & des jeûnes ordonnez par l'Egliſe. Perſonne de même n'eſt diſpenſé de la fuite du luxe, & des magnificences inutiles. Il n'eſt point permis aux Chrêtiens de donner des exemples qui le puiſſent augmenter ni entretenir. Il n'eſt permis à perſonne de mener une vie de divertiſſement. Il n'eſt permis à perſonne de chercher à s'élever & à s'agrandir, ni ſoi ni les ſiens: & s'il y a des perſonnes qui ſont

élevées

élevées juſtement à une conditiõ plus haute que leur naiſſance ne demandoit, il faut que ce ſoit le beſoin des autres plutôt que leur ambition qui les y éléve. Il y a, par exemple, des perſonnes de bon eſprit qui peuvent fort bien ſatisfaire à de grands emplois, quoi qu'ils ſoient nez d'une condition plus rabaiſſée. Il eſt juſte de les y porter quand le bien public le demande: mais il n'eſt pas juſte qu'ils s'y portent eux-mêmes, parce qu'il n'eſt pas juſte qu'ils rendent leur ſalut plus difficile, ni qu'ils s'éloignent de l'exemple de JESUS-CHRIST, dont toute la vie n'a été qu'un rabaiſſement & un anéantiſſement continuel. En un mot l'exemple de JESUS CHRIST a conſacré l'humiliation, l'anneantiſſement, les ſouffrances, la pauvreté, les injures, la privation des plaiſirs & des biens du monde, la pénitence & le travail. Voilà ce que les Chrêtiens doivent regarder comme des biens ſolides & conformes à leur vocation. C'eſt là ce qu'ils doivent conſidérer non ſeulement comme un objet de leur patience; mais comme l'objet de leurs deſirs. *In hoc vocati eſtis*, dit Saint Pierre. *In hoc poſiti ſumus*, dit un autre Apôtre. 1. *Pet.* 2. 21. 3. 9. 1. *Theſſ.* 3. 3.

Et au contraire ce qu'il a rebuté, ce qu'il a rejetté par ſon exemple & par toute la conduite de ſa vie, ce qu'il a comme dégradé ſont les délices, le luxe, la grandeur, le faſte, la pompe. C'eſt donc auſſi ce que nous de-

vous rejetter, ce que nous devons haïr, & dont nous devons gémir, ſi nous nous y trouvons engagez par quelque néceſſité.

I V.

En examinant, ſelon ces maximes, la vie du commun des Chrêtiens, on a peine d'en trouver à qui ce nom convienne véritablement. Car à moins que de s'aveugler, on ne ſauroit nier que preſque tout le monde ne tende à ſa propre élévation ou à celle des ſiens, & à mener une vie commode, accompagnée de tous les plaiſirs qui ne nous deshonorent point devant les hommes. Où voit-on des gens qui tendent ſerieuſement à ſe rabaiſſer, qui ſe trouvent heureux d'être pauvres, & qui ne cherchent point à ſortir de leur état? Cependant cela ne ſuffit pas encore: & l'exemple de J. C. nous doit porter plus loin. Il faut ſouffrir comme J. C. & s'humilier comme lui, puis qu'il nous en a donné l'exemple, *vobis relinquens exemplum; ut ſequamini veſtigia ejus.* Mais il faut ſouffrir en reconnoiſſant l'extrême différence qu'il y a entre J. C. & nous. C'eſt ce que Saint Pierre nous marque dans les paroles ſuivantes: *Qui peccatum non fecit, nec inventus eſt dolus in ore ejus. Lui* dit-il, *qui n'avoit commis aucun peché & de la bouche duquel nulle parole trompeuſe n'eſt jamais ſortie.* C'eſt à-dire, que J. C. n'a point été obligé de ſouffrir pour ſes propres pechez, & qu'étant parfaitement innocent,

nocent, les souffrances ne lui étoient point dûës. Mais il n'en est pas de même de nous. Comme nous sommes au contraire tout pleins de pechez, nous ne sçaurions aimer la justice sans nous condamner nous-mêmes aux souffrances. Vouloir ne point souffrir & ne point s'humilier, est un sentiment injuste, au lieu qu'il auroit été juste dans J. C. s'il n'eût point voulu se charger de nos pechez.

Non seulement nous nous devons porter à l'humiliation & aux souffrances par un motif de justice, mais aussi par le plus grand & le plus solide interêt que nous puissions avoir. JESUS-CHRIST n'avoit aucune maladie à laquelle les souffrances & l'humiliation fussent nécessaires, parce qu'il n'avoit aucun orgueil à combattre, ni aucun amour du plaisir à vaincre. Ainsi l'on peut dire qu'elles lui étoient en quelque maniére inutiles pour lui-même. Mais nous avons au contraire des maux dont l'humiliation & les souffrances sont les uniques remédes. Il ne faut pas prétendre surmontrer l'orgueil qu'en s'humiliant, ni se détacher de l'amour des choses du monde qu'en renonçant à leur possession où à leur usage. Ainsi ce que JESUS-CHRIST nous exhorte de faire par son exemple, est un remède nécessaire à la guérison de nos maux. Il a fait comme un Médecin qui pour engager un malade à prendre un re-

méde pénible, le prendroit lui-même le premier ſans néceſſité : & c'eſt une choſe honteuſe aux Chrêtiens de refuſer au moins de l'imiter en cela, & de ne vouloir pas faire pour leur propre ſalut, ce que J. C. a fait pour les y engager par ſon exemple.

V.

JESUS-CHRIST étoit incapable d'agir autrement que ſelon une ſouveraine raiſon, & par conſequent il étoit incapable de rendre injure pour injure à ceux qui lui en faiſoient. Car ce qui porte les hommes à ſe vanger en cette maniére, c'eſt qu'ils s'imaginent diminuer leur mal en faiſant du mal à ceux dont ils en ont reçû. Les injures d'ailleurs leur font de la peine, parce qu'ils voudroient regner dans l'eſprit des autres par l'eſtime, & les injures font voir qu'ils n'y régnent pas. JESUS-CHRIST n'avoit rien de ces défauts. Il ne ſe ſoucioit point des jugemens des hommes, & n'en faiſoit pas ſon bien. Il regardoit les injures comme un mal pour ceux qui lui en faiſoient, & non pas pour lui. Il étoit donc incapable de tout ſentiment de colére & de vengeance. Quelque haine qu'il eût pour les pechez, il ſçavoit qu'il n'étoit pas venu au monde pour punir les hommes, mais pour les ſauver. S'il a donc dit quelquefois des paroles dures aux Phariſiens, ce n'étoient ni des injures, ni des effets de reſſentimens; C'étoient des inſtruc-

ſtructions utiles pour eux, qui leur faiſoient reconnoître leurs maux, & dont ils devoient par conſequent profiter. S'ils ne l'ont pas fait, c'eſt leur faute, & d'autres l'ont fait pour eux. Ce ſont les raiſons qui ont empêché JESUS-CHRIST de rendre injure pour injure: & nous y ſommes encore en quelque ſorte beaucoup plus obligez que lui; parce qu'étant tout pleins de reſſentimens & de colére, nôtre devoir eſt de reſiſter à ces paſſions & de ne les pas ſatisfaire par la plus prompte des vengeances qui eſt celle qui ſe tire par les paroles.

VI.

S. Pierre ajoûte encore que JESUS-CHRIST, *quand on l'a maltraité n'a point fait de menaces.* Les menaces dans les hommes marquent proprement un deſir de vengeance pour l'avenir, & une impuiſſance de ſe vanger pour le preſent. On déclare par là qu'on deſire de faire quelque jour ce qu'on n'eſt pas en état de faire preſentement. Et ainſi elles ne conviennent point à des Chrétiens qui ne doivent avoir pour leurs ennemis que des penſées de paix, que des ſouhaits pour leur converſion & pour leur veritable bien. Et c'eſt pour cela que JESUS-CHRIST n'a point voulu uſer de menaces, quoi qu'étant le maître & le juge des hommes, il eût droit de les punir, & par conſequent de les ménacer. Mais il ne l'a pas voulu faire, parce qu'étant

qu'étant venu au monde pour nous donner exemple, cet exemple nous auroit été dangereux. Il a donc renoncé aux menaces auſſi-bien qu'à la vengeance, & nous a donné l'exemple d'une patience entiere & parfaite dont nous ne ſçaurions nous éloigner ſans ſatisfaire nos paſſions qui ſont nos veritables ennemis.

VII.

Il s'eſt livré entre les mains de celui qui le jugeoit injuſtement.

Il y a dans le grec *juſte*, qui ſemble faire un ſens contraire: mais ces deux ſens retombent dans le même, & ſont également veritables. JESUS-CHRIST s'eſt
c.22. livré à Pilate, aux Juifs, aux demons, &
53. à tout ce qu'il appelle lui-même *la puiſſance des tenebres* qui le jugeoit trés-injuſtement. Mais il s'y eſt livré en reſpectant l'ordre de ſon Pere & en reconnoiſſant ſa puiſſance dans ces inſtrumens injuſtes. Il s'eſt donc auſſi livré a ſon Pere qui l'a jugé juſtement, & qui le regardant comme chargé des pechez des hommes, pour leſquels il vouloit ſatisfaire, exerçoit ſur lui une juſte punition. JESUS-CHRIST n'a point ſouffert par contrainte. Il n'a point falu le forcer. Il s'eſt livré lui même à la mort & aux ſouffrances. Il a accepté les ordres de ſon Pere avec une volonté toute libre. C'eſt auſſi ce qu'il exige de nous. Il veut que le partage des maux qu'il

nous

nous destine, devienne volontaire par nôtre acceptation ; que nous nous livrions & à la justice de Dieu & à l'injustice des hommes ; & que nous rendions les maux les plus necessaires & les plus inévitables siens par nôtre consentement & par nôtre approbation. C'est ce que doit produire en nous l'exemple de cette grande obeïssance de JESUS-CHRIST. Il est bien juste que s'étant offert pour nos pechez à des tourmens si demesurez, nous recevions avec reconnoissance la petite mesure qu'il nous en laisse. C'est un present de JESUS-CHRIST souffrant, & souffrant pour nous. Ce n'est qu'une goute de son Calice, qui n'est destinée qu'à nous faire connoître foiblement ce qu'il a souffert pour nous, & à nous rendre participans de sa gloire par l'imitation de ses souffrances.

VIII.

C'est aussi ce que Saint Piere nous dit dans les paroles suivantes : *C'est lui qui a porté nos pechez en son corps sur la croix, afin qu'étant morts pour le peché, nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses playes que vous avez été gueris.* Il veut dire, que ce que Jesus-Christ a souffert, nous étoit dû & non pas à lui, qu'il a porté sur lui même la peine de nos pechez ; & que nous devions même souffrir éternellement ce qu'il a souffert passagerement. Ainsi ce qui nous reste

à

à ſouffrir n'eſt qu'une trés-petite partie de ce que nous devions ſouffrir. Les mérites de JESUS-CHRIST, rendent ces ſouffrances temporelles, d'éternelles qu'elles devoient être, & les rendent des remédes, au lieu qu'elles euſſent été de ſimples punitions. Nous ſommes guéris par la ſouffrance des maux que Dieu nous envoie; mais ce n'eſt pas par la force de ces ſouffrances. C'eſt par celle des ſouffrances de JESUS-CHRIST qui nous eſt communiquée. Ainſi c'eſt par les meurtriſſures de JESUS-CHRIST que nous ſommes guéris, dit l'Apôtre. Il en fait un baume qui fait changer de nature à nos maux, & nous aurions grand tort de les refuſer & d'en avoir de l'éloignement, puis qu'étant mêlez avec ceux de JESUS-CHRIST, ils ſont les vrais remédes de nos plaies.

IX.

C'eſt en cette maniére que s'accomplit en nous ce qui eſt dit à la fin de cette Epitre, *Car vous étiez comme des brebis égarées; mais maintenant vous êtes retournez au Paſteur & à l'Evéque de vos ames.* Les hommes étoient en effet comme des brebis égarées expoſées à des bêtes farouches qui les devoroient. Aucun n'échapoit de cette horrible boucherie. Il a fallu que ce divin Paſteur deſcendit du ciel pour délivrer celles qui le ſuivroient & ſe mettroient ſous ſa garde. C'eſt le ſeul moyen

que

que nous ayons pour éviter cet effroyable carnage. Il n'y a qu'à nous tenir unis à ce Pasteur. Il écartera ces bêtes furieuses, & nous en garantira. Mais pour le suivre, il faut marcher avec lui dans le chemin où il nous mene. Il y a quelques difficultez; mais il en prend sur lui la plus grande partie. Il porte les foibles, il soulage les malades. Il n'y a qu'à s'abandonner à lui & à le laisser juger de ce qui nous est propre. Il est le Pasteur & l'Evêque, comme parle l'Apôtre, mais le Pasteur & l'Evêque de nos ames: C'est à la gueriſon de ces ames qu'il travaille principalement, & nous devons être bien aises que pour leur procurer une gueriſon solide, il épargne moins nos corps qui trouveront leur santé & leur renouvellement parfaite dans la gueriſon de nos ames.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRE'S PASQUE.

Ego ſum Paſtor bonus. *Joan.* 10. 11.
Je ſuis le bon Paſteur.

I.

IL eſt bien clair que c'eſt à nous que JESUS-CHRIST annonçoit ces veritez, puiſqu'il ne pouvoit pas ignorer que les Juifs n'y entendoient rien, & qu'ils ne ſavoient ni ce que c'étoit que ces brebis pour leſquelles il diſoit qu'il donnoit ſa vie ni quelles étoient ces autres brebis qu'il devoit amener à la bergerie. Mais les Juifs ne laiſſoient pas d'être coupables de ce qu'ils ne profitoient pas de ces veritez ; parce que c'étoit leur mauvaiſe diſpoſition qui les empêchoit de les entendre, & que même, quoiqu'ils ne les entendiſſent pas, ils en pouvoient profiter en s'y ſoumettant humblement, en deſirant ſincerement de les comprendre, & en demandant avec modeſtie d'en être inſtruit. C'eſt la maniere dont ils doivent recevoir ce qu'ils n'entendoient pas dans le diſcours de JESUS-CHRIST, y ayant une infinité de

de choſes en lui & ſur tout dans ſes miracles qui faiſoient que ce reſpect lui étoit dû. C'eſt auſſi la maniere dont nous devons recevoir tout ce qui paſſe nôtre intelligence dans l'Ecriture & dans la doctrine de l'Egliſe. L'humble ſoûmiſſion peut ſuppléer à l'intelligence. Elle le peut meriter, ou nous en acquerir le fruit. Mais c'eſt une horrible inſolence de rejetter les veritez & d'en faire le ſujet de ſes railleries, parce qu'on ne les comprend pas, comme firent ces Juifs qui ſur le diſcours que J. C. leur fit, prirent des pierres pour le lapider. *Suſtulerunt ergo lapides Judæi ut lapidarent eum.* *Joan.* 10. 31.

II.

J. C. prevoyoit cet effet de ſon diſcours; mais il ne s'abſtint pas de le faire, parce qu'il avoit les Chrêtiens principalement en vûë; c'eſt-à-dire, ceux qui étant autrefois des brebis égarées, ſont entrez dans ſon troupeau & ſe ſont convertis au Paſteur & à l'Evêque de leurs ames, comme parle l'Apôtre S. Pierre dans l'Epître de ce jour.

C'eſt donc aux Chrêtiens particulierement à profiter de ces paroles, & à comprendre la bonté de ce Paſteur. Il a bien voulu nous la faire remarquer, parce que c'eſt nôtre bien de la connoître. Il la reduit à ce qu'il met ſa vie pour ſes brebis, & il exprime par-là tout ce qu'il a fait pour elles. Il eſt deſcendu du Ciel où *il étoit en la forme de Dieu, & il s'eſt anéanti en prenant*

Philip. 2. 6. 7. *nant la forme de serviteur*, afin de leur pouvoir donner cette vie humaine qu'il avoit prise. Il n'a pas attendu pour cela le tems de sa mort. Il l'a donnée dés le moment de son entrée au monde : *Sacrificium & oblationem noluisti .. tunc dixi : Ecce venio.* Et aprés l'avoir donné dés le commencement, il a toûjours continué de la donner.

Ps. 39. 7. 8. *Heb.* 10. 7.

Il la donnoit dans ses prieres en s'offrant à Dieu pour les hommes. Il la donnoit dans ses travaux ; dans ses voyages, dans ses predications, dans ses miracles ; puis que tout cela avoit pour but leur salut, & qu'il sçavoit bien que tout cela lui devoit procurer la mort. Et c'est pourquoi J. C. ne dit pas qu'il donnera sa vie pour ses brebis ; il dit qu'il la donne. C'est un don continuel qu'il faisoit de sa vie pour ses brebis, & ce don étoit joint à toutes ses actions. Quel amour approche de cet amour ? Quelle bonté égale cette bonté ? Donner sa vie continuellement pour ceux que l'on aime, c'est à quoi la foiblesse des hommes & l'imperfection de leur amitié ne sçauroit aspirer. C'est ce qui étoit reservé à JESUS-CHRIST : & c'est ce que nous devons adorer en lui. Il est le bon Pasteur par excellence & par des titres singuliers & incommunicables aux creatures.

III.

Etant le bon Pasteur il ne pouvoit pas avoir les qualitez des mauvais. Mais afin

de

de nous les faire mieux remarquer, il nous les decrit en trois manieres; en les appellant *mercenaires*, en disant qu'ils ne sont pas *Pasteurs*, & qu'ils ne sont pas *proprietaires* des brebis.

Les mercenaires ne s'appliquent à leurs brebis qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage. Si cet avantage manque, ils les quittent aussi-tôt. Ils n'ont garde d'exposer leur vie pour elles, parce qu'ils l'aiment bien plus que leurs brebis.

Ceux qui dans le soin des ames dont ils se chargent, regardent principalement les avantages temporels, ne s'exposent point pour elles, parce que cela ne leur peut paroître avantageux temporellement. Ainsi ils cedent à la crainte ou à l'interêt, ou ils fuient les loups, ou ils se rangent même du côté des loups.

IV.

Ceux qui ne sont pas Pasteurs, cherchent leur propre gloire, & non l'avantage de ceux qui leur sont soumis. Ils se contentent d'un soin superficiel qui les honore, & ne descendent point à un détail qui les fatigueroit, & sans lequel neanmoins on ne sçauroit remedier aux maladies des ames ni pourvoir à leurs besoins.

Enfin ceux qui ne sont pas proprietaires des brebis, ne regardant pas leur perte comme la leur propre. Leur vie & leur mort leur est indifferente. La vûë qu'ils ont

ont qu'elles ne leur appartiennent pas; leur ôte toute ardeur à les conſerver. Ce ſont là les caracteres des mauvais Paſteurs. JESUS-CHRIST les propoſe, afin que les Paſteurs de ſon Egliſe les évitent, & que nous en reconnoiſſions en lui de tout contraires. Il n'a recherché dans tout ce qu'il a fait pour nous, que nôtre ſalut. Il s'eſt appliqué à tous les beſoins de ſes brebis. Il les regarde comme étant à ſoi, & comme les ayant reçûës de la main de ſon Pere pour les ſauver. Il n'en veut perdre aucune de celles que ſon Pere lui a données.

V.

L'eſprit mercenaire n'eſt jamais permis dans les actions même communes, parce qu'elles doivent toutes être faites par l'eſprit de charité qui eſt toûjours deſintereſſé. Il y en a neanmoins pluſieurs dont il eſt permis d'exiger une recompenſe humaine, comme, par exemple, tous les ouvrages des Artiſans & beaucoup d'autres offices humains, tels que ſont ceux des Avocats & des Intendans: & dans ces ſortes d'actions, il n'y a point de contrarieté, qu'elles ſoient faites par un motif de charité, qu'elles ſe raportent ainſi principalement & gratuitement à Dieu, & qu'on en tire neanmoins de ceux pour qui on les fait, le prix & la recompenſe, parce que tenant lieu à ceux qui les font, d'un

moyen

moyen que Dieu leur donne pour se procurer leur subsistance temporelle, il leur permet aprés les lui avoir offertes, d'en recevoir encore des hommes une juste recompense. Mais il n'en est pas de même du soin des ames. C'est une chose trop grande & trop précieuse pour y chercher autre chose que Dieu même. Il en veut être lui-même la recompense : mis il ne permet pas d'en chercher une autre. L'Eglise nourrit ses Ministres pour leur donner moyen de travailler : mais elle ne pretend pas les recompenser. Que les Ministres de l'Egli- „ se, dit un Concile aprés S. Augustin, re- „ çoivent du peuple ce qu'ils ont besoin „ pour les necessitez de cette vie ; mais „ qu'ils n'attendent leur recompense que „ de Dieu : *Accipiant justentationem ne-* „ *cessitatis à populo, mercedem dispensa-* „ *tionis à Domino.* Dieu ayant assujetti ses „ Ministres aux necessitez communes, il faut bien que les peuples y fournissent, afin de donner moyen à ces ministres de les servir ; mais ce n'est point par maniere de recompense, n'y ayant aucune proportion entre les services qui ont pour objet le salut des ames, & ces assistances temporelles dont ils ont besoin.

Concil. Aquisgranni, 816. l. 1. c. 12. ex Aug.

VI.

Il s'ensuit de là que tout Ministre de l'Eglise qui a sans l'assistance des peuples, de quoi subsister, ne peut rien prendre du bien

bien de l'Egliſe, ni rien recevoir des peuples que pour le diſtribuer en aumônes. La raiſon en eſt que s'il l'appliquoit à ſoi-même, ce ſeroit une recompenſe de ſon travail, & non un ſecours de ſa neceſſité, puis qu'on ſuppoſe qu'il n'en a pas. Il ſeroit donc un vrai mercenaire, qui non ſeulement ne pourroit eſperer de Dieu la recompenſe qu'il a promiſe aux ſerviteurs fidelles, mais qui en devroit attendre un rigoureux châtiment. Car c'eſt une eſpece de ſimonie que d'exercer ces miniſteres ſi grands & ſi relevez pour de viles recompenſes. Il ſeroit inutile de dire que ſouvent l'Egliſe offre ces recompenſes, ſans qu'on les exige, ni qu'on les recherche. Car il ne faut pas croire que l'Egliſe veüille agir contre l'intention de l'Egliſe. Or elle y agiroit, ſi elle employoit les biens temporels dont elle eſt dépoſitaire, à autre choſe qu'à l'entretient neceſſaire de ſes miniſtres, ou à l'aſſiſtance des pauvres. Ainſi, quand un Collateur donne un benefice à un homme qui a dequoi vivre, il ne lui peut donner le droit de vivre du bien de l'Egliſe, puis qu'il n'eſt pas du rang de ceux que l'Egliſe peut nourrir, & il ne fait que l'établir diſtributeur & économe des revenus de ce benefice, dont il ne peut être qu'un pur adminiſtrateur, ſans aucun droit de s'en rien appliquer. Le bien de l'Egliſe eſt le bien des pauvres. On n'en peut rien re-

recevoir que comme pauvre : & qui ne l'eſt pas, en devient uſurpateur s'il en uſe pour lui même.

VII.

Non ſeulement le paſteur eſt mercenaire quand il exige quelque-choſe de ſes brebis pour les aſſiſtances qu'il leur rend, mais il eſt mercenaire quand il n'expoſe pas pour elles ſa propre vie & tout ce qu'il a, & quand des interêts humains le portent à les abandonner, & à ne les pas défendre contre ceux qui leur peuvent nuire. Car il prefére alors ſes interêts au ſalut de ſes brebis. Il les aime davantage qu'elles & que l'ordre de Dieu qui l'en a chargé. Ces interêts humains lui tiennent alors lieu de recompenſe. Ils ſont le principal objet de ſon amour. Il met ſon bien à ſe les conſerver, c'eſt-à-dire, qu'ils lui tiennent lieu de Dieu. Les Miniſtres de JESUS-CHRIST doivent être les vicaires de ſon amour auſſi bien que de ſon pouvoir ſur les ames. Ils doivent avoir part à ſes diſpoſitions, commes ils ont part à ſa puiſſance. Or quiconque ne prefere pas le bien des ames à ſa propre vie & à tous ſes interêts, bien loin de ſuivre l'exemple de JESUS-CHRIST, eſt contraire à ſes diſpoſitions eſſencielles. Il n'eſt point le bon paſteur, puis qu'il ne met point ſa vie pour ſes brebis, & par conſequent il ne peut être qu'un mercenaire.

VIII.

Il ne faut pas croire que les Paſteurs ne rencontrent plus d'occaſions de donner leur vie pour leurs brebis dans les tems qui ne ſont pas des tems de perſecution ni de martyre. Dieu qui veut toûjours en ſanctifier pluſieurs, ne permet jamais que ces occaſions leur manquent. Outre que les ſoins & les ſollicitudes de la charge paſtorale en conſument pluſieurs, & leur donnent moyen de s'offrir à Dieu comme des holocauſtes que la charité conſume peu à peu: il y a de plus une infinité de rencontres, où pour l'interêts de ſes brebis, un vrai Paſteur eſt obligé de s'expoſer à de trés grandes perſecutions. Il faut ſouvent perdre l'amitié des brebis mêmes en leur diſant la verité. Il eſt preſque inévitable qu'on n'attire l'averſion des hommes du monde, leurs mediſances, leurs inſultes. Tout cela va ſouvent à pouſſer à bout un bon paſteur, & à lui avancer la mort par les traverſes qu'on lui ſuſcite. On previent contre lui la plûpart du monde. On fait en ſorte que l'on le confond avec quantité de gens qui s'attirent des affaires par leur imprudence & par un zele ſans diſcretion. On afflige ſon cœur par les calomnies, & il eſt difficile que la nature ne ſuccombe à tant d'épreuves differentes. Or ſouffrir tous ces maux pour l'amour de ſes brebis, c'eſt donner ſa vie pour elles & endurer une eſpéce de martyre.

Je-

IX.

JESUS-CHRIST ſe repreſente encore comme le bon Paſteur par cette marque. Qu'il connoît ſes brebis, & que ſes brebis le connoiſſent, & cette marque paroît en lui d'une maniere particuliere & incommunicable à ſes miniſtres. Comme Dieu il les connoît dés l'éternité, & la connoiſſance qu'il en a, eſt une connoiſſance de chois & d'amour: & elle eſt la cauſe de ce qu'elles le connoiſſent & qu'elles l'aiment dans le tems. *Et cognoſco oves meas, & cognoſcunt me meæ.* Cette connoiſſance eſt ce qui les fait brebis. Il les connoît donc d'une maniere bien differente de celle dont il connoît les autres hommes qui ne ſont pas de ce nombre. Car il les connoît par une connoiſſance efficace qui produit en eux ce qu'il y connoît. Il les aime, & il les rend par ſon amour dignes d'être aimez. O aveuglement & ſtupidité des hommes! de s'occuper des penſées que les autres ont ſur eux ſouvent incertaines & temeraires, & toûjours paſſageres & de peu de durée, & de ſonger ſi peu à ces penſées éternelles que Dieu a euës toûjours ſur eux; qui ſont la cauſe de tous leurs biens, qui ne ceſſent jamais, & qui ne ſont qu'une vûë continuelle & invariable qui les met dans l'état où Dieu veut qu'ils ſoient dans les divers temps; Le moins que la pieté puiſſe donc faire, c'eſt d'ado-

rer ſouvent cette connoiſſance de Dieu ſur nous, afin d'avoir lieu d'eſperer d'être de ces brebis dont JESUS-CHRIST dit qu'il les counoît & qu'elles le connoiſſent. X.

JESUS-CHRIST comme homme n'a pas, à la verité, cette connoiſſance éternelle de ces brebis, puis qu'il a commencé d'être homme dans le tems. Mais on ne peut nier qu'il ne l'ait euë au premier moment de ſon être, & qu'il ne l'ait toûjours euë depuis. Car s'étant offert à Dieu ſon Pere, à mourir pour elles dans le premier moment de ſon être, il faut par neceſſité qu'il les ait connuës. Il n'en eſt pas de même de ſes miniſtres. Ils n'ont pas la lumiere ni l'étenduë de l'ame de JESUS-CHRIST, & ainſi ils ne peuvent connoître qu'imparfaitement les ames dont ils ſont chargez. La connoiſſance des brebis, telle qu'elle peut convenir à des hommes foibles, c'eſt neanmoins un des principaux caracteres des vrais paſteurs. Ils les connoiſſent, parce-qu'ils les aiment. L'amour les applique à elles, & leur ouvre les yeux pour decouvrir leurs beſoins. Il leur en rappelle ſouvent le ſouvenir : & ſi la connoiſſance qu'ils en ont, n'eſt pas continuelle, elle eſt au moins trés-frequente. Il n'y a point au contraire de plus grandes marques d'un mauvais paſteur, que de n'être point occupé de ſes brebis, de ne ſe mettre

pas

pas en peine de les connoître, de vivre en repos parmi leurs miseres exterieures & interieures, sans s'en informer. Cette negligence volontaire, qui vient de la froideur de leur amour, attire d'ordinaire une extrême privation de lumiere, & fait ainsi que ces pasteurs sont souvent les moins instruits des desordres qui regnent parmi les peuples, & qu'ils croient que tout va bien, lorsque les ames se perdent par tout.

XI.

Comment les connoîtroient-ils, puisqu'ils se mettent volontairement dans l'impuissance de les connoître? Les uns se chargent de tant d'affaires qu'il ne leur reste presque aucun tems pour s'instruire des necessitez de leurs brebis. L'ambition secrete qui les domine, fait qu'ils ne bornent jamais leurs occupations, & qu'ils aiment mieux s'aquitter superficiellement de plusieurs, que d'en faire quelques unes avec le soin necessaire. Il y en a quantité qui ne cherchant que l'honneur & le profit dans ces emplois, se dechargent autant qu'ils peuvent de ce qui ne se raporte pas à ces deux fins. Ils tâchent de satisfaire les grands & les riches, & ils laissent à d'autres, le soin des petits, qui est le plus laborieux, & ainsi ils trouvent moyen de se faire une vie commode & aisée & même divertissante dans cet état. D'autres ne sçavent pas même dequoi ils doivent s'infor-

mer, & n'ayant aucune idée de la grandeur des maladies des ames, ni de la difficulté qu'il y a à les guerir, ils s'en tirent sans peine & en peu de tems, & reduisent leur ministére à peu de choses, parce qu'ils n'en connoissent pas l'étenduë.

XII.

Jesus-Christ durant sa vie a amené à sa bergerie quelques unes de ses brebis, & il y amenera les autres par ses disciples, quelques dispersées qu'elles soient. C'est à quoi tout le cours des siecles doit être employé. Il n'en laissera aucune. Elles écouteront toutes sa voix. Elles le suivront toutes. Elles entreront toutes dans l'Eglise de la Terre, & de là dans celle du Ciel. C'est là où elles seront toutes rassemblées, & où Jesus-Christ exercera envers elles l'office de Pasteur pour toute l'éternité, en les rendant participantes de sa gloire & de sa vie, & en les unissant avec son Pere d'une maniere que nous ne saurions exprimer ni concevoir. C'est tellement là le principal des ouvrages de Dieu, que tout le reste sera comme anéanti. Si les reprouvez subsistent quant à l'être, ils seront dans un rabaissement incomprehensible. Tous les élûs seront des Rois pleins de gloire qui regneront dans le Ciel & sur la Terre, & il ne restera des reprouvez aucun souvenir qui ne contribuë à leur avilissement. Ils seront sans force, sans appui, sans con-

consolation, sans amis. Ils ne verront rien dans les pensées des autres qui ne les afflige. En un mot, ils seront accablez de toutes sortes de maux sans mélange d'aucun bien. Et au contraire la societé des élûs sera comblée de toutes sortes de biens, & ne verra rien que de favorable & de consolant dans les pensées de Dieu, de JESUS-CHRIST & des élûs.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

Fratres, obsecro vos tanquam advenas & peregrinos, obstinete vos à carnalibus desideriis quæ militant adversus animam. 1. *Pet.* 2. *v.* 11.

Je *vous exhorte, à vous abstenir comme étant étrangers & voyageurs* en ce monde, *des passions charnelles qui combattent contre l'ame.*

I.

L'Apôtre Saint Pierre nous enseigne dans cette Epître, qu'en qualité de Chrêtiens, nous devons être étrangers & voyageurs dans ce monde, & que ces deux qualitez d'*étrangers* & de *voyageurs* ne nous permettent pas d'avoir des desirs charnels, & d'attacher nôtre amour aux choses du monde. Car c'est l'amour proprement qui nous rend citoyens du lieu où nous prétendons jouïr de ce que nous aimons. Si cet objet est dans le monde, nous sommes citoyens du monde, & s'il est

eſt hors du monde & dans la céleſte Jéruſalem, nous ſommes citoyens de Jeruſalem. L'amour nous arrête dans l'objet aimé. Il nous fait tendre à ſa joüiſſance. Il fait donc que nous ceſſons d'être voyageurs, puiſque nous nous arrêtons à cet objet. Si nous nous y arrêtons totalement & que nous le préférions à tout, il eſt clair que devant la fin de nôtre voyage, il nous ôte entierement la qualité de voyageurs. Mais ſi nous avons deſſein d'aller plus avant, il retarde ſeulement nôtre voyage, & il fait qu'il y a toûjours à craindre que nous ne nous y arrêtions abſolument, comme ceux qui charmez des délices & de la beauté d'un lieu qu'ils rencontrent dans le cours d'un voyage, en font leur ſéjour & leur patrie, & perdent le deſir d'aller plus avant. Il eſt donc clair que nous ne ſçaurions nous attacher par amour à aucune choſe du monde, ſans perdre, ou en tout, ou en partie, la qualité de voyageurs: & par-là nous perdons auſſi, ou en tout, ou en partie la qualité de citoyens du Ciel. Car nous n'avons cette qualité, que parce-que nous y tendons par nôtre amour & par nos deſirs, & que nous y aſpirons comme au lieu de nôtre bonheur.

II.

Mais s'il ne nous eſt pas permis d'aimer les choſes du monde, il eſt clair qu'il ne nous eſt pas permis de les deſirer, puiſque

le desir est l'effet naturel de l'amour, ou plûtôt que c'est l'amour même en tant qu'il ne possede pas son objet & qu'il y tend seulement. Car l'amour a diverses formes selon que son objet est absent ou présent, qu'il est regardé comme facile à acquérir, ou comme difficile, qu'on en jouït, qu'on en est privé, ou qu'on rencontre des obstacles à sa possession, ou qu'on n'en rencontre point. C'est ce qui fait les diverses passions qui, comme dit S. Augustin, ne sont que des diverses formes de l'amour. Ainsi l'amour des choses du monde nous étant interdit, toutes les passions volontaires à l'égard de ces mêmes choses, le sont aussi. S'il ne nous est pas permis de les desirer, comme dit saint Pierre, il ne nous est donc pas permis d'avoir de la joie dans leur possession, ni de la tristesse quand nous en sommes privez, ni de nous mettre en colére contre ceux qui nous les veulent ravir, ou nous empêcher de les obtenir; ni de craindre qu'on nous les ôte. Toutes ces passions, quand elles sont volontaires, sont mauvaises, & quand elles ne le sont pas, elles marquent néanmoins que le cœur est gâté & corrompu. Ainsi l'Apôtre saint Pierre, en nous défendant l'amour des choses du monde qu'il exprime par le mot de *desirs*, nous interdit aussi toutes les autres passions. Et il veut que nous soyons dans une parfaite indifference à l'égard de toutes ces choses.

Mais

III.

Mais quelle eſt, dira-t-on, l'étenduë de ces deſirs charnels que ſaint Pierre nous défend ? Il eſt facile de le marquer. Car tout ce qui n'eſt point Dieu, eſt charnel, ſelon l'Ecriture, parce que c'eſt une ſuite de la corruption du cœur, qui nous ayant ſéparez de l'amour de Dieu, a porté l'ame à vouloir remplir par la poſſeſſion des créatures le vuide qu'elle reſſent. Que ces objets ſoient ſpirituels, ou corporels, les deſirs que nous en avons ſont toûjours charnels dans le langage de l'Ecriture. C'eſt pourquoi S. Paul met entre les œuvres de la chair les diſſenſions, & les jalouſies. Ainſi ce n'eſt pas un deſir moins charnel de deſirer la gloire & la réputation, & tout ce qui ſert à y arriver, que de deſirer les plaiſirs du corps, parce que ces objets ne ſont pas plus nôtre véritable bien. Dieu ne ſouffre pas plus que nous partagions nôtre amour entre lui & la reputation, entre lui & l'affection des hommes, que ſi nous le partagions entre lui & la bonne chére & les autres plaiſirs du corps. C'eſt toûjours un partage d'une choſe qui lui étoit toute duë. C'eſt toûjours un aviliſſement de l'ame qui étant créée pour Dieu, ſe rabaiſſe en voulant jouïr d'une créature ou égale ou inférieure à elle. Dieu eſt aſſez grand pour être l'unique objet de nôtre cœur, & c'eſt lui faire injure que de partager ce cœur, parce que c'eſt lui

déclarer qu'il ne le mérite pas tout entier.

IV.

Mais ne peut-on pas, dira-t-on, desirer certaines qualitez qui servent d'instrument aux vertus, & qui peuvent être employées à procurer la gloire de Dieu, comme l'éloquence, la science, la subtilité d'esprit, la mémoire, l'adresse, & tous les autres talens spirituels? car comment les pourroit-on rechercher si on ne les desire? Et cependant c'est une des occupations des plus ordinaires des hommes que de cultiver ces qualitez. Ce que nous devons répondre à cela, c'est qu'il est certain que nous ne les devons point aimer pour elles-mêmes, & pour nous attirer l'estime des hommes, & que c'est un beaucoup plus grand bien d'en être privé en ne les aimant point : que de les avoir en les aimant. Ainsi c'est une loüange fort équivoque que celle qu'on donne aux gens, à cause de ces qualitez. Car si elles sont jointes avec une vaine complaisance, on les loüe de leur malheur. C'est l'usage qu'on en fait qui peut être estimable, & non pas les qualitez mêmes, & quand on blâme ou qu'on mépriſe quelqu'un pour ne les avoir point, peut-être qu'on le blâme & qu'on le mépriſe de ce qui sera le fondement de son salut. C'est un grand talent que d'avoir celui de l'humilité, & qui surpasse infiniment tous les autres, & la pri-

va-

vation des talens exterieurs eſt ſouvent le moyen dont Dieu ſe ſert pour la procurer à ceux qu'il aime. C'eſt ce qui fait voir que la plûpart des diſcours des hommes ſont téméraires, parce qu'ils ne ſçavent ſi ce qu'ils eſtiment ou qu'ils blâment, eſt bon ou mauvais. Quand on louë, par exemple, un homme d'avoir bien réüſſi dans quelque action publique, on ne ſçait ce que l'on dit. Car ſi cet homme s'en éleve & en a conçû de la complaiſance, il n'a été qu'*une cymbale retentiſſante*, qui bien loin de mériter les loüanges, ne merite que du mépris. Une action ſans charité n'eſt rien, ſelon l'Apôtre. Quiconque louë donc quelque choſe ſans ſçavoir ſi elle eſt jointe à la charité, la louë ſans ſçavoir ſi c'eſt un néant ou une réalité.

L'uſage du monde a pourtant établi que l'on loüe les qualitez humaines, lors qu'elles ſont eſtimables en elles-mêmes, & qu'on en peut faire bon uſage, mais cette coûtume ne peut pas preſcrire contre la verité: & il faut au moins que ceux qui parlent de cette ſorte, ſoient perſuadez interieurement que ces talens qu'ils eſtiment, ne rendent ceux qui les ont plus eſtimables qu'à proportion du bon uſage qu'ils en font.

V.

On pourroit peut être dire, qu'il s'enſuit de ces principes, que perſonne ne ſe doit mettre en peine d'acquerir ces talens, parce

parce qu'y ayant un bien certain à ne les avoir pas, & y ayant beaucoup de danger à les avoir, l'experience faiſant voir que la plûpart du monde en abuſe, la condition de ceux qui ne les ont pas, eſt beaucoup meilleure que celle de ceux qui les ont. Et l'on conclura de là que ces maximes vont à introduire une pareſſe & une ignorance generale parmi les hommes. Mais la concluſion ſeroit mal tirée: & tout ce qu'on en doit conclurre, c'eſt que de ſoi-même un homme ſe doit tenir plus heureux de n'avoir point de talens que d'en avoir, & que s'il étoit à ſon chois, il devroit plûtôt prendre le parti de n'avoir rien qui lui attirât de la reputation dans le monde, que d'avoir des talens éclatans qui frappent les yeux & l'eſprit des hommes. Mais la veritable morale eſt que les hommes ne doivent point croire que cela ſoit à leur chois. C'eſt Dieu qui donne le commencement des talens par les qualitez naturelles qu'il donne à chacun. Celui qui les a reçuës, doit ſe croire obligé d'en uſer ſelon les regles de Dieu, puis qu'il lui en doit rendre compte. Et pour en uſer de cette ſorte, il ne faut pas s'en croire ſoi-même, mais conſulter des perſonnes desintereſſées & des directeurs éclairez. Que ſi ces directeurs voyant d'une part l'extrême neceſſité de l'Egliſe ou de l'Etat, & de l'autre les talens naturels de quelqu'un qui lui don-

donnent moyen de rendre ſervice à l'un ou à l'autre, lui conſeillent de les cultiver, il eſt alors plus dangereux à cette perſonne de negliger ces talens que de s'appliquer ſerieuſement à les perfectionner.

Il faut encore conſiderer que ce qui eſt plus ſûr en ſoi, ne l'eſt pas à l'égard de tout le monde; parce qu'il y a des diſpoſitions qui rendent certaines vertus comme impoſſibles. Il eſt plus ſûr en ſoi de ne s'engager point dans les emplois qui ayent beſoin de talens, mais il y a des perſonnes à qui la vie particuliere eſt ſi dangereuſe, qu'il vaut mieux pour eux de tâcher d'acquerir les talens qui rendent capable des emplois, que de demeurer dans une eſpece d'oiſiveté qui eſt ſouvent jointe à beaucoup de vices. Entre les inconveniens il faut choiſir les moindres, & il y en a ſouvent moins dans la vie laborieuſe que l'on mene en travaillant à acquerir les qualitez que le monde eſtime, qu'à couvrir ſa pareſſe naturelle par une fauſſe humilité qui donne ſouvent entrée à toutes ſortes de vices. La privation humble des talens qui ne deregle point l'ame, eſt peut-être plus eſtimable que les talens mêmes. Mais il n'y a rien de pire que cette même privation quand elle rend l'ame brutale, & que ſans l'humilier, elle fait ſeulement qu'on ſe contente de vivre dans l'oiſiveté & dans la pareſſe.

V. I.

Conduiſez vous parmi les Gentils d'une maniere pure & ſainte, afin qu'au lieu qu'ils médiſent de vous, comme ſi vous étiez des méchans, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire, les portent à rendre gloire à Dieu.

C'eſt une erreur aſſez ordinaire que de s'imaginer que quand on n'eſt point chargé du ſoin des autres par un miniſtére particulier, on ne répondra point de leurs fautes; & qu'on n'eſt point obligé de procurer leur converſion. Cette erreur eſt contraire à ce precepte de l'Ecriture qui commande à chacun de ſervir ſon prochain: *Unicuique mandatum eſt de proximo ſuo.* Elle eſt contraire à l'ordre de la charité: car y ayant des actions qui bleſſent le prochain & d'autres qui ſont capables de l'édifier, il eſt clair que la charité nous oblige à éviter celles qui le bleſſent, & à préferer celles qui l'édifient. Autrement il ſe trouveroit que nous prefererions nôtre ſatisfaction particuliere au ſalut du prochain, ce qui eſt un renverſement viſible de cet ordre. La difference qu'il y a donc ſur ce point entre ceux qui ſont obligez par leur miniſtére de ſervir le prochain, & ceux qui n'ont point contracté cette obligation, c'eſt que les uns ſont obligez de veiller ſur les actions & de

Eccleſ. 17. 12.

s'in-

s'informer de ſa conduite, au lieu que les autres ne ſont obligez qu'à veiller ſur leurs propres actions, & à faire en ſorte qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui puiſſe ſcandalizer le prochain, & qui ne ſoit capable de l'édifier.

Il ne faut pas croire que cette maniére de ſervir le prochain ſoit de peu d'utilité & de peu de fruit. Elle contribuë ſouvent autant à la converſion des ames, que toutes les inſtructions qu'on leur peut donner. C'eſt une inſtruction vivante & continuelle qui s'inſinuë dans l'ame avec d'autant plus de facilité qu'elle y trouve moins d'oppoſition. C'eſt donc un trés-grand mal de ne tâcher pas à contribuer au ſalut du prochain en cette maniére. On n'a point la charité dans le cœur, ſi on ne le deſire ſincérement comme le ſien propre, & ce deſir ne peut être vrai & ſincére, s'il ne nous porte à nous abſtenir de ce qui peut produire de mauvais effets dans l'eſprit du prochain, & ne nous engage à faire les choſes qui en peuvent produire de bons. Il y a néanmoins ces deux régles à obſerver ſur ce point, qu'on n'eſt pas obligé de s'abſtenir des choſes qui étant utiles à nos ames ne ſcandalizent les autres que parce qu'ils ſont dans une diſpoſition notoirement injuſte, & qu'on n'eſt pas de même obligé de faire pour l'édification du prochain des actions auſquelles nous ne ſommes point

obligez

obligez par un devoir de Juſtice, lorſque nous avons lieu de croire qu'elles ſeroient préjudiciables à nôtre ſalut.

VII.

Soyez donc ſoûmis, pour l'amour de Dieu, à tout homme qui a du pouvoir ſur vous, &c.

Il n'y a point ni d'indépendance ni de dépendance pareille à celle des Chrêtiens. Ils n'obéiſſent à aucun homme, & obéiſſent à tous les hommes, & c'eſt la même diſpoſition qui fait l'un & l'autre. Comme leur amour les attache à Dieu, & qu'ils ſont perſuadez qu'ils lui doivent toutes leurs actions, & qu'ils ſont obligez de ſuivre ſa volonté en toutes choſes, ils ne font aucune action, pour obéïr proprement aux créatures, parce qu'ils n'y en a point qu'ils ne doivent faire par le pur motif d'obéïr à Dieu. C'eſt en quoi conſiſte leur indépendance. Leur aſſujettiſſement à Dieu les délivre de toute autre ſervitude, & cela paroît manifeſtement lorſque ce qu'exigent les créatures, eſt contraire à ce que Dieu demande d'eux. Car alors elles ne trouvent plus en eux aucune volonté de leur obéïr. Mais il n'y a rien auſſi de plus dépendant qu'un Chrêtien, parce que Dieu veut qu'il préfére ordinairement la volonté des autres à la ſienne, & ſur tout il l'oblige d'obéïr à ceux qui ont droit de lui commander ſelon l'ordre du monde.

Et

Et rien ne l'en peut diſpenſer que lorſque les commandemens des hommes ſont contraires à ceux de Dieu. Ainſi il n'y a rien de plus attaché aux Loix & aux commandemens des Princes qu'un bon Chrêtien. Le commun du monde ne leur obéït que parce qu'ils craignent d'être punis s'ils ne le font ; mais un Chrêtien leur obéït, parce que c'eſt l'ordre de Dieu, & que la volonté du Superieur lui repreſente celle de Dieu même. Ainſi c'eſt une obéïſſance non ſeulement du corps, mais du cœur, & elle eſt ainſi toute autrement forte que celle qui n'eſt fondée que ſur la crainte de la peine, ou ſur quelqu'autre raiſon humaine.

VIII.

Car Dieu veut que par vôtre bonne vie vous fermiez la bouche aux ignorans & aux inſenſez.

On ne ſçauroit empêcher tous les jugemens injuſtes des hommes : & Dieu ne nous rendra pas reſponſables de tous leurs emportemens, pourvû que nous y employons le moyen qu'il nous preſcrit, qui eſt d'y oppoſer une vie uniforme & exemte de reproche. Ces diſcours inſenſez ſont ſans doute un ſcandale injuſte & ſans raiſon. Cependant Dieu veut qu'on y ait égard juſqu'à quelque point. Il faut remedier aux ſcan-

ſcandales des foibles, & en s'abſtenant des actions qui les ſcandaliſent, & aux ſcandales déraiſonnables & injuſtes non pas en s'en abſtenant, mais en les continuant d'une maniere ſi reglée qu'ils ceſſent enfin de medire de nous. L'uniformité d'une vie qui ne ſe dément en rien, a une force trés-grande pour confondre les eſprits déraiſonnables. Car on ne médit des perſonnes qu'autant qu'on eſpere d'être crû. Or il ſe forme par la continuation de la bonne vie une impreſſion ſi forte ſur la plûpart des eſprits, que les plus méchans deſeſperant de la pouvoir changer, ſont obligez de ſe taire.

IX.

Etant libres, non pour vous ſervir de vôtre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaiſes actions, &c.

Les Chrêtiens ſont libres en bien des manieres. Ils ſont libres premierement de toutes les obſervations legales impoſées aux Juifs, comme, par exemple, de la diſtinction des viandes, & de mille autres pratiques incommodes. Ils ſont libres même dans l'obſervation des loix de Dieu les plus indiſpenſables, parce que ce n'eſt point par crainte ni par un eſprit ſervile qu'ils y obéïſſent, mais par un eſprit d'amour oppoſé à l'eſprit de ſervitude & de crainte. Ainſi la Religion Chrêtienne eſt

une

une loi de liberté. Mais de crainte qu'on n'abusât de ce mot, Saint Pierre le resserre dans de justes bornes. Il ne veut pas qu'on s'en serve pour agir par caprice & par fantaisie. Il faut que la prudence & la charité reglent tout. Il y a mille choses permises en soi, dont on est obligé de s'abstenir pour ne pas scandaliser le prochain & pour ne pas donner lieu à des discours temeraires & injustes. S. Paul declare lui-même que s'il voit que son frere se scandalise de ce qu'il mange de la chair, il aime mieux s'en priver pour toûjours. Ces vûës generales de charité & de prudence resserrent donc infiniment la liberté qui appartient aux Chrêtiens, mais elles s'accordent neanmoins avec elle, parce qu'elles n'en changent pas le motif, & que le Chrêtien agissant toûjours avec amour, agit toûjours librement. Il est bien aise de pouvoir rendre cette obéïssance à Dieu en la personne de ses freres, & de se priver de ses actions pour contribuer à leur salut. Car c'est encore une des manieres dont la loi Chrêtienne nous rend libres en ce qu'elle nous délivre des attaches. Un Chrêtien proprement ne doit aimer que la charité envers Dieu, & envers le prochain, & il se sépare sans peine de tout ce qui y est contraire, ou de sa nature ou par l'impression que les autres en ont. Il ne tient à rien, & c'est en quoi consiste sa liberté. 1. *Cor.* 8. 13.

SUR

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

Modicum, & jam non videbitis me & iterum modicum, & videbitis me, &c. *Joan.* 16. 16.

Encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus, & encore un peu de tems & vous me verrez.

I.

JESUS CHRIST exerça ſes Apôtres par la viciſſitude de ſon abſence & de ſa preſence. Il s'abſenta d'eux par la mort. Il leur rendit ſa preſence par ſa reſurrection. Il exerce de même ſes Elûs par les changemens & les viciſſitudes qu'il leur fait éprouver. Il ſe retire quelquefois d'eux, & aprés s'être caché pendant quelque tems, il les conſole de nouveau par ſa preſence. Il les conduit ainſi par ces divers changemens à une diſpoſition immobile. La conſtance & l'uniformité d'humeurs & de ſentimens eſt l'état où ils doivent tendre: mais on n'y parvient pas par un état exemt de varieté & de changement. C'eſt au contraire en éprouvant la proſperité & l'adverſité,

sité, l'inconſtance des humeurs des hommes, leurs diverſes fantaiſies, & enfin la diverſité de ſes propres humeurs, l'inſtabilité de ſes deſirs, qu'on apprend à n'être ſurpris de rien, & à juger équitablement & uniformement de toutes choſes.

II.

Que ſi l'on demande pourquoi Dieu choiſit cette voye de viciſſitude & de changement pour conduire les hommes à la ſtabilité, il eſt aiſé de répondre qu'il le fait par diverſes raiſons. Il n'y a point de diſpoſition qui leur ſoit plus neceſſaire que celle d'un grand mépris de ſoi-même & de toutes les choſes paſſageres. Or rien ne les y conduit plus directement que l'épreuve de leur propre inconſtance. Il eſt bon qu'ils apprennent que tout paſſe, & même les vûës & les ſentimens de leur ame. On regarde les maux quand on yeſt, comme s'ils devoient être perpetuels. Cependant on les voit ceſſer, ou parce qu'on eſt délivré de ce qui nous cauſoit de la peine, ou parce qu'on connoît que ce qu'on croyoit inſupportable, ne l'eſt pas. On s'imagine quelquefois qu'on eſt en état de n'être ébranlé de rien. *Ego dixi in abundantia mea: non movebor in æternum.* Et l'ébranlement qui *Pſ.29.7*
ſuit de prés cette preſomption, convainc beaucoup mieux l'ame de ſa foibleſſe & de ſon inconſtance que ſi elle étoit demeurée dans une immobilité apparente. Elle apprend

prend donc par ces varietez qu'elle éprouve à juger invariablement de ſoi même & à ſe regarder toûjours comme étant ſans force, ſans vigueur, ſans fermeté, & ayant beſoin d'être affermie & fixée par la grace de Dieu. Elle apprend par ſon inconſtance même à deſirer conſtamment l'immutabilité qui ſera dans l'autre vie la recompenſe des juſtes, à ſe défier toûjours du monde & de ſoi-même dans celle-ci, & à ne chercher pas ſa force & ſa ſtabilité dans ſoi-même, mais dans la grace de Dieu.

III.

La conduite de JESUS-CHRIST ſur les Apôtres fut de les nourrir en quelque ſorte de lait dans leur enfance ſpirituelle, en les ſoûtenant par ſa preſence viſible & par des inſtructions proportionnées à leur état. Il permit enſuite la tempête qu'ils éprouverent dans ſa paſſion, qui non ſeulement affligea leur ame par la ſouſtraction de ſa preſence, mais les abatit & les porta juſqu'à la perte de la foi. La Reſurrection de JESUS-CHRIST, en leur rendant ſa preſence par intervalles, fortifia leur foi, & les mit en état de ſouffrir non ſeulement ſans découragement, mais même avec joye qu'il ſe retirât d'eux pour tout le reſte de leur vie. Ainſi la premiere preſence de JESUS-CHRIST les laiſſa foibles, & la ſeconde ayant été precedée de

de leur ébranlement, les remplir de tant de force & de courage que rien ne fut plus capable de les ébranler. C'eſt ce qui arrive dans tous les changemens par leſquels Dieu a deſſein d'affermir les ames, & c'eſt ce qui fait auſſi que le monde en juge mal. On croit, par exemple, qu'un homme eſt imprudent, parce qu'il a fait une faute d'imprudence, & qu'il eſt tombé par-là dans quelque inconvenient. Et il en eſt peut-être au contraire d'autant plus prudent qu'il ſçait mieux ce que coûte l'imprudence. On croit qu'un homme eſt foible, parce qu'il a témoigné de la foibleſſe en telle & telle occaſion; & c'eſt peut-être par-là que Dieu l'aura fortifié en l'humiliant, & en lui ôtant la fauſſe confiance qu'il avoit en lui-même, qui étoit la cauſe effective de ſa foibleſſe. Cela nous apprend d'une part à être extrémement retenus dans les jugemens que nous portons des autres, puiſque nous ne ſçavons pas quel profit ils ont fait de leurs fautes, & à tâcher de l'autre à faire un bon uſage des nôtres, en devenant plus convaincus de nôtre foibleſſe & plus attachez à Dieu qui peut ſeul nous affermir dans l'inſtabilité des évenemens de cette vie.

IV.

Ce que JESUS-CHRIST avoit dit à ſes Diſciples qu'en peu de tems il ne le verroient plus, & que peu aprés ils le verroient, leur ayant paru obſcur, ils ſe de-

mandérent les uns aux autres ce que cela vouloit dire, & J. C. penetrant leurs penſées, prit ſujet, non de leur expliquer ce qu'il leur avoit dit, mais de leur donner une nouvelle inſtruction. Et par là il nous apprend que nous devons ſouhaiter, non qu'il ſatisfaſſe nôtre curioſité, mais qu'il nous donne dans chaque tems les lumieres dont nous avons beſoin. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit permis de deſirer & de demander à Dieu l'intelligence de certaines veritez, mais il faut que ce ſoit avec cette condition que nous ne les demandions qu'au cas que cette intelligence nous ſoit utile. Car cela n'eſt pas toûjours, & il nous eſt ſouvent plus avantageux d'ignorer certaines choſes, & que nôtre eſprit ſoit humilié & mortifié dans ſa curioſité par cette ignorance, que d'en être parfaitement inſtruit. C'eſt pourquoi ſaint Auguſtin témoigne que dans les choſes qu'il deſiroit de ſçavoir il étoit également ſatisfait, ſoit que Dieu lui en donnât l'intelligence, ſoit qu'il lui fit connoître qu'il n'en avoit pas beſoin. C'eſt ce qu'il dit en particulier ſur la queſtion de l'origine de l'ame, & c'eſt ce que nous devons avoir dans l'eſprit à l'égard de tout ce que nous deſirons de connoître.

V.

Nous n'avons pas beſoin même de cette alternative à l'égard de la plûpart des choſes. Car nous pouvons voir clairement qu'elles

qu'elles nous ſont inutiles, & qu'il nous eſt plus avantageux de les ignorer que de les ſçavoir. Qui ne ſçait point le ſecret de ſes amis, n'eſt point en dãger de le découvrir par legereté ou par imprudence. Il n'eſt point ſoupçonné de l'avoir découvert, & il eſt par conſequent exemt de tous les reproches que ces ſoupçons attirent. Il n'eſt point non plus en danger de donner de mauvais conſeils, ni d'autoriſer des affaires mal entrepriſes. C'eſt donc tout à fait injuſtement qu'on s'offenſe de ce qu'on ne nous dit pas tout, puiſque cette reſerve nous eſt utile. Cependant on s'en offenſe, & l'on ſe picque que nos amis ne nous font pas confiance de leurs plus ſecrettes penſées. C'eſt que l'on aime plus la ſatisfaction de ſon amour propre, que la ſureté de ſa conſcience. La confiance nous flate, parce que c'eſt une marque qu'on nous croit prudens, & l'on aime mieux cette vaine reputation de prudence que d'être exemt du danger d'être effectivement imprudent. Il eſt vrai que les Payens ont crû que quand on avoit un ami, il lui falloit tout dire. Mais c'étoit une conſéquence de l'idée fauſſe & chimerique de l'amitié qu'il leur avoit plû de ſe former. L'amitié ne nous doit point aveugler ſur le ſujet de nos amis, ni nous porter à prétendre qu'ils ſe doivent aveugler à nôtre égard. Ils peuvent connoître nos défauts comme nous pouvons connoître les leurs,

& c'eſt même un des principaux devoirs de l'amitié de travailler reciproquement à s'en corriger. On peut donc connoître que quelque ſecret eſt dangereux à un ami, qu'il eſt capable d'en abuſer par indiſcretion ou autrement. Et en ce cas il eſt certain que la raiſon nous oblige de le lui cacher, & qu'il ne doit point s'en offenſer comme d'un défaut d'amitié. On cache aux malades ſelon le corps quantité de choſes qui les peuvent inquieter, de crainte de nuire à leur ſanté. Pourquoi ne fera-t-on pas le même à l'égard des amis malades ſelon l'ame? Et pourquoi ne leur cacherions-nous pas de même tout ce que nous jugeons leur pouvoir nuire? Il eſt vrai qu'on ſe peut tromper en croyant ſes amis ou indiſcrets ou imprudens. Mais tandis que cette penſée qu'on a d'eux ne ſe termine qu'à leur cacher des choſes inutiles: elle ne leur fait point de tort; & c'eſt être trop délicat ſur ſoi-même que de ne pouvoir ſouffrir d'être ſoupçonné d'aucun défaut.

VI.

JESUS-CHRIST ne voulut pas répondre, comme il a été dit, à la queſtion qu'il voyoit que ſes Apôtres avoient deſſein de lui faire. Mais au lieu de cet éclairciſſement qui leur auroit été inutile alors, & qu'ils tirérent de l'évenement, il leur donna une inſtruction importante, & par eux à tous les Chrétiens. C'eſt que pendant un

un certain tems ils seroient dans les pleurs & dans les gemissemens, & que le monde seroit dans la joye. Ce tems fut court à l'égard des Apôtres, parce qu'il ne comprend à leur égard que celui de la mort de JESUS-CHRIST. Mais il comprend pour les Chrêtiens tout le tems que Dieu employe à les faire mourir au monde, & à les dépoüiller des affections charnelles, qui est la mort du vieil homme representée par la mort de JESUS-CHRIST. Tout ce tems est pour les Chrêtiens un tems de gémissemens & de larmes. On ne meurt point au monde sans douleur & sans violence, puisque c'est par cette douleur que l'on y meurt. Dieu renverse pendant ce tems tout le lit sur lequel leur infirmité se repose: *Vniversum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* Il les prive tantôt d'un objet de leurs attaches, & tantôt d'un autre. Il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos ni aucune satisfaction dans leurs creatures. Voilà le partage ordinaire des Chrêtiens, & celui du monde est au contraire de se rejoüir. C'est surquoi on devroit conter, & sur quoi néanmoins on ne conte point. On est toûjours surpris quand les maux arrivent, faute de s'être bien mis dans l'esprit cette parole de J. C.: *Amen, amen dico vobis, quia plorabitis & flebitis vos, mundus autem gaudebit. Vous pleurerez & gemirez, &c.*

VII.

C'eſt tellement la conduite ordinaire de Dieu ſur les ames, que quoique cela n'arrive pas toûjours, parce que Dieu ne veut pas qu'il y ait aucune regle fixe & uniforme dans le monde, ni que les hommes ayent lieu de croire que leur fidelité envers Dieu ſoit toûjours ſuivie de maux temporels, néanmoins quand cela n'arrive pas, il veut que nous regardions alors ſa conduite comme extraordinaire, & il ſupplée aux afflictions dont il nous delivre par d'autres ſortes de peines interieures ou exterieures. Cependant il y a dans l'homme une telle pente pour les biens & les joyes du monde, qu'il y en a peu qui ne ſoient ébranlez par la felicité des méchans, & qui puiſſent ſouffrir une longue humiliation. Et c'eſt ce qui a fait que J. C. & ſes Apôtres ont pris tant de ſoin de nous fortifier ſur ce point, & de nous faire point eſperer un repos temporel en cette vie. Rien n'eſt ſi repeté dans l'Evangile ni dans les Ecrits des Apôtres, tant ils ont jugé neceſſaire, pour nous ſoûtenir dans les maux de cette vie, de nous bien graver cette verité dans l'eſprit.

VIII.

Jesus-Christ compare le tems de l'affliction & de la purification des juſtes à l'enfantement d'une femme qui eſt toûjours accompagné de douleur & de triſteſſe. *Mulier cùm parit, triſtitiam habet.* Car

ce

ce tems eſt en effet pour eux un veritable enfantement, puis qu'il s'agit de former en eux le nouvel homme, & de ſe revêtir de ſes diſpoſitions. Or Dieu ne veut pas que cela ſe faſſe ſans peine, & c'eſt pourquoi il avertit la premiere femme aprés ſon peché, qu'elle enfanteroit avec douleur, ce qui eſt vrai de l'un & de l'autre enfantement tant de l'homme charnel que de l'homme ſpirituel. L'homme s'étant livré à l'amour du monde, ne ſçauroit s'en ſéparer ſans douleur. Les peines que Dieu lui a impoſées s'étendent juſques-là. Il eſt dit à l'homme qu'il mangeroit ſon pain à la ſueur de ſon corps, & cela s'entend, ſelon S. Augùſtin, tant du pain corporel que du pain de la parole de Dieu, que l'homme ne penetre plus ſans travail & ſans une application penible. Il en eſt de même de l'amour de Dieu qui forme le nouvel homme. On ne le conçoit & on ne s'en remplit qu'avec douleur, parce qu'il faut pour lui faire place bannir de nôtre cœur l'amour du monde qui n'en ſort jamais qu'avec violence, c'eſt-à-dire, par les maux qui nous degoûtent du monde & qui nous en fait conoître le néant & la vanité. Toutes les comparaiſons dont l'Ecriture où l'Egliſe expriment la vie Chrêtienne tendent à nous en donner cette idée. S'il eſt dit, par exemple, que les Chrêtiens ſont des pierres vivantes édifiées ſur la pierre angulaire qui eſt JESUS-CHRIST

comme S. Pierre nous en assure, l'Eglise nous avertit que ces pierres se preparent par des coups de marteau & par les afflictions: *Tunsionibus, pressuris, expoliti lapides.* Enfin tout retentit de cet avertissement de J. C.: *Vous aurez des afflictions dans le monde: In mundo pressuram habebitis.* Et c'est une folie que de pretendre s'en delivrer autrement que par une patience invincible qui soit l'effet de la victoire que J. C. a remportée sur le monde: *Sed confidite: ego vici mundum.*

Joan. 16. 33.

IX.

Vôtre tristesse, ajoute nôtre Seigneur à ses Disciples, se changera en joye: *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* Et cela leur arriva par la Resurrection de J. C. qui rendit leur joye de beaucoup superieure à leur tristesse, mais qui ne les exemta pas néanmoins des diverses souffrances par lesquelles il plut à Dieu de les éxercer ensuite. Il en arrive de même à tous les bons Chrêtiens. Leurs maux paroissent continuels pendant toute leur vie, mais leur joye commence souvent long-tems avant la fin de leur vie. Aprés que Dieu a laissé ses Elûs boire une partie du calice qu'il leur a destiné, il leur fait trouver du plaisir & de la joye dans leurs souffrances mêmes. C'est pourquoi S. Paul louë les Thessaloniciens d'avoir reçû la parole de Dieu parmi de grandes afflictions, avec la joye du saint

Esprit

Eſprit : *Excipientes verbum in tribulatione multa, cum gaudio Spiritûs Sancti.* Ainſi les gens du monde jugent mal de la vie des Juſtes & des Elûs. Ils les voyent dans l'humiliation & dans les maux, & ils ne conçoivent rien que de triſte & d'affreux dans cette ſorte de vie. Mais ils ne ſçavent pas que Dieu adoucit ces maux par ſes conſolations, & qu'il leur y fait ſouvent trouver leur joye & leur repos.

Il n'en eſt pas de même des maux que Dieu envoye aux gens du monde. Les playes dont il les frappe, ſont des playes d'ennemi, ſelon le langage de l'Ecriture. Ce ſont des maux ſans conſolation parce qu'ils n'eſperent point qu'ils leur ſoient utiles pour l'autre vie, à moins que Dieu n'employe ces maux pour les convertir & les reduire au nombre de ſes brebis.

X.

Mais quand on n'eſpereroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort, dés-là que JESUS-CHRIST nous promet que tous ces maux ſeront changez, dans l'autre vie, en une joye qui ne finira jamais, la raiſon ne devroit pas héſiter le moins du monde à prendre le parti de les ſouffrir. Car qu'eſt ce que des maux de la longueur d'une vie, en comparaiſon de l'éternité? La vie d'un homme compa ée

à l'éternité eſt infiniment moins à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour acquerir des biens temporels pour toute ſa vie? Combien de maux trés-réels & trés-longs ſouffre-t-on tous les jours pour acquérir des biens trés-médiocres & trés-peu conſiderables? Que de peines dans les études, pour acquerir des ſciences dont le fruit eſt incertain? Que de fatigues & de dangers dans la guerre, pour parvenir à une recompenſe peu conſiderable, peu aſſurée, & de trés-peu de durée! L'aquiſition penible des petits biens de cette vie eſt ordinairement plus longue que la jouïſſance. Il les faut quiter ſouvent dés qu'on commence de les poſſeder. La plûpart même ne les acquiérent jamais, & cependant perſonne ne refuſe preſque d'en prendre la peine & le hazard, & il ſe trouve au contraire trés-peu de perſonnes qui veüillent ſincérement prendre les petites peines qui ſont jointes à l'aquiſition des biens éternels.

X I.

On peut faire un raiſonnement ſemblable ſur ce que l'Evangile nous fait entendre des joyes du monde, qui eſt qu'elles ſe changent infailliblement en des douleurs éternels. Car c'eſt ce qui marque l'oppoſition qu'il fait entre la joye du monde & la triſteſſe des juſtes, en nous diſant que

la

la triſteſſe des juſtes ſe change en une joye qui ne finira jamais, & que perſonne ne leur ravira. On ne veut pas, pour jouïr des biens du monde, s'expoſer à une grande douleur, quoi qu'elle ne dure que peu de tems. La crainte de la rouë & des ſupplices humains retient preſque tous les méchans, & les empêche de commettre les actions qui les méritent. S'il y a quelques furieux qui ne laiſſent pas de s'y porter, ce frein ſuffit, au moins au commun du monde, & les plus brutaux même en ſeroient détournez, ſi la rouë duroit un mois tout entier, & encore plus ſi elle duroit pluſieurs années, comme on dit que les ſupplices durent parmi les Japonnois, quoi qu'à diverſes repriſes. Comment eſt-il donc poſſible que pour acquerir des biens & de plaiſirs de peu de durée, on veüille s'expoſer à des tourmens éternels, & qu'il ſe trouve des gens aſſez fous pour le faire avec joye, avec aſſûrance, avec fierté, & même avec vanité ? Peut-on concevoir une plus grande extinction de raiſon ? C'eſt l'effet de ce que ces biens que Dieu promet, & ces maux dont il menace, ſont futurs & inviſibles. L'homme eſt tombé par le peché dans un ſi étrange aveuglement & dans une attache ſi forte aux choſes ſenſibles, qu'un bien infini qui n'eſt ni preſent, ni ſenſible, eſt ſouvent emporté dans la balance du cœur par les moindres maux ſenſibles preſens : & de

même des ſupplices infinis dans leur durée & inconcevable dans leur rigueur, font moins d'impreſſion ſur l'eſprit, que des biens & des plaiſirs dont on ne ſçauroit jouïr que pour des momens.

XII.

Ainſi la reforme que la pieté apporte dans les mœurs des hommes ne va qu'à corriger en eux des excés de folie dont ils ne ſont pas capables à l'égard de leurs affaires temporelles. Le Vice & la folie ſont inſéparables, & l'on ne peut ceſſer d'être inſenſé qu'en ceſſant d'être vicieux. On peut même paſſer plus avant, & dire avec verité que les plus gens de bien ne ſont pas entierement exemts de cette folie, quoique ce qui leur en reſte ſoit bien éloigné de celle des méchans. Car enfin en commettant des fautes, quelque legeres qu'elles ſoient, comme ils en commettent tous de ce genre-là, ils préferent des pailles, & des grains de ſable à des diamans & à des maſſes d'or d'un prix infini, c'eſt-à-dire, qu'ils préferent ces pechez aux vertus qui y ſont contraires. Qu'eſt-ce que la joüiſſance d'un petit plaiſir pour lequel on s'éloigne des regles exactes de la temperance, en comparaiſon de ce qu'on auroit aquis en les obſervant? Qu'eſt-ce qu'une curioſité inutile en comparaiſon du bien dont elle nous prive? Qu'eſt-ce qu'une vanité frivole en comparaiſon de ce qu'el-

qu'elle nous fait perdre du tréſor de l'humilité? Ce choix que l'on fait dans les fautes venielles eſt donc inſenſé & contraire à la raiſon ? Dieu permet néanmoins ces ſortes de fautes dans les plus juſtes, pour les avertir que tant qu'ils ſont en cette vie, ils ſont encore bien avant engagez dans l'aveuglement, pour leur faire connoître combien leur raiſon eſt incapable de les tirer de l'état où ils ſont, pour leur faire ſentir la grandeur de la playe que le peché à faite à leur ame, & la neceſſité de ſa grace pour la guérir & la delivrer du malheureux état où elle eſt.

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

Omne datum optimum, & omne donum perfectum desursum est descendens à Patre luminum &c. *Jacob.* 1. 17.

Toute grace excellente & tout don parfait vient d'enhaut & descend du Pere des lumieres.

I.

IL est vrai generalement que tout don & tout bien vient de Dieu, tant ceux qui nous viennent par le ministere des creatures que ceux qu'il nous fait par lui-même. Car il y a de l'ingratitude à ne pas reconnoître que les secours mêmes & les assistances que nous recevons des creatures, viennent non seulement des trésors de la puissance de Dieu, qui produit & qui conserve ces creatures, mais aussi des richesses de sa bonté qui se sert d'elles, comme d'instrumens pour nous les donner. C'est lui qui nous assiste dans nôtre enfance par nos peres, par nos meres, & par nos nourrices, qui nous instruit

ſtruit par les maîtres, qui nous guérit par les medecins, qui nous procure toutes les commoditez de la vie humaine par les artiſans & les ſerviteurs parce que rien de tout cela ne ſe fait, que Dieu n'ait une volonté particuliére qu'il ſe faſſe, & qu'il n'applique les creatures à l'éxécuter. Ces dons mêmes ſont infiniment plus excellens, entant qu'ils viennent de Dieu, qu'entant qu'ils paſſent par les creatures. Car elles y ajoûtent leurs vûës, & leurs intentions qui ſont ſouvent injuſtes & mauvaiſes, au lieu que celles de Dieu ſont toûjours juſtes & pleines d'équité, & de bonté.

Cependant entre les dons de Dieu, l'Apôtre Saint Jacques en diſtingue de certains qu'il appelle excellens & parfaits, & qu'il attribuë particulierement au Pere des lumieres, c'eſt-à-dire qu'il nous enſeigne que nous ne les pouvons recevoir qu'immediatement de lui & ſans le miniſtere des creatures. Et ces dons excellens & parfaits ſont ceux de la grace, de la chatité & de la juſtice. Dieu les verſe lui-même dans nôtre cœur par l'infuſion de ſon Eſprit : & ſans ces dons tous les autres nous ſont inutiles.

II.

Non ſeulement il prefere les dons de la grace à tous les autres, mais il ne fait pas même mention de tous les talens naturels, ni de toutes les qualitez humaines, comme

me ſi ce n'étoient pas ces dons de Dieu. C'eſt qu'en effet ce ſont tellement des dons de Dieu, que nous ne le devons ni deſirer ni demander. Dieu nous oblige d'en bien uſer quand il nous le donne, mais nous ne devons point deſirer qu'il nous les donne quand nous ne les avons pas, parce qu'ils peuvent être auſſi facilement des inſtrumens de nôtre perte que de nôtre ſalut. Il faut deſirer les biens des Elûs : mais pour ces talens naturels, il les donne ſouvent avec plus d'abondance aux reprouvez. C'eſt lui de qui depend la felicité temporelle. C'eſt lui qui donne les richeſſes, l'eſprit, l'éloquence. Cependant il a comblé de ces ſortes de dons ceux qui ne l'ont jamais connu & qui ne s'en ſont ſervis que pour l'offenſer & pour ſe perdre. Il les donne de même ſouvent aux plus dereglez d'entre les Chrêtiens. Ce ſont ceux qui en ſont ſouvent le mieux partagez, quoi qu'ils n'en faſſent point d'autre uſage que celui qu'un furieux fait du poignard dont il ſe perce le cœur. Qu'on faſſe reflexion ſur l'état du monde, & l'on verra qu'il eſt trés rare qu'on ſe ſerve de ce qu'on appelle talent, pour s'avancer dans la vertu, & qu'il eſt trés-ordinaire de s'en ſervir à ſa propre perte. C'eſt pourquoi quand un Chrêtien, qui a quelque lumiére, reconnoit qu'il en a reçû quelqu'un, au lieu de s'en réjoüir, il doit entrer dans des ſentimens de crainte, & demander à

Dieu

Dieu avec instance ou qu'il lui ôte ces dons humains qui lui attirent l'estime des hommes, ou qu'il lui donne la grace d'en bien user, en lui accordant ce don parfait, dont parle S. Jacques. Mais le monde fait tout le contraire. Il est infiniment plus touché des dons exterieurs que des graces interieures. Il en fait l'objet de ses loüanges & de ses desirs. Et c'est peut-être la raison pour laquelle l'Apôtre S. Jaques n'en a pas même voulu parler afin de nous apprendre mieux combien ils étoient peu considerables devant Dieu.

III.

Mais afin que ceux qui auroient reçû ces grands dons n'en conçoivent pas de l'orgueïl, Saint Jacques a soin de leur montrer la difference infinie qu'il y a toûjours entre l'inconstance & la mutabilité des créatures & l'immutabilité de l'être de Dieu. *Il ne peut*, dit-il, *recevoir ni de changement ni d'ombre par aucune revolution.* En effet il n'y a rien qui faſſe mieux connoître aux créatures combien elles sont éloignées de la perfection de Dieu, que l'immutabilité de son être, & la mutabilité du leur. Dieu voit éternellement toutes choses d'une vûë invariable. Il veut éternellement les mêmes choses. Sa lumiere n'est obscurcie par aucun nuage, & sa volonté n'est entrainée par aucune nouvelle apparence de bien. Il n'y a au con-

contraire qu'inconſtance dans les jugemens des hommes, parce qu'ils voyent tout imparfaitement. Ils ne voyent des objets que de legeres ſurfaces, & encore trés-étroites. Ainſi ce qui leur paroît bon aujourd'hui, leur paroît mauvais demain, parce qu'ils le regardent par un autre endroit. Il eſt vrai que nous ne pouvons aſpirer à cette vûë conſtante & uniforme des objets qui nous en feroit toûjours juger de la même ſorte. Cependant en attirant par la priere la lumiere de Dieu, & en s'accoûtumant à concevoir fortement certaines veritez qui ſont des principes de conduite, on peut retrancher une partie de la bizarerie & de l'inconſtance des jugemens humains. Et c'eſt ce qu'on doit avoir dans l'eſprit en honorant l'immutabilité de Dieu, qui nous oblige d'en approcher le plus prés que nous pouvons.

IV.

Mais comme il y a une mauvaiſe inconſtance, il y a auſſi une conſtance qui ne vaut pas mieux. L'inconſtance vient de la foibleſſe de nos lumieres, de la diverſité de nos paſſions, & de ce que deſirant en general d'être heureux, nous le voulons être tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre. Ce ſont tantôt des plaiſirs qui nous entraînent, tantôt la curioſité qui nous attire, tantôt la vanité qui nous flate. La poſſeſſion d'un bien nous en dégoute & nous

nous fait passer à la recherche d'un autre. Mais il y a des gens qui n'éprouvent pas toutes ces vicissitudes, parce qu'ils se laissent occuper si fortement d'une passion particuliere, qu'elle s'empare entierement de leur esprit & de leur cœur. Il y en a qui pouſſent trés-constamment leur pointe dans la recherche de leur fortune. Qui connoit leur intérêt, juge sûrement de ce qu'ils feront, parce qu'ils ne manquent jamais de le suivre. En un mot ils marchent fort droit vers l'objet de la passion qui les domine. Il ne paroit donc pas d'inconstance dans leur vie. Mais cette uniformité bien loin d'être plus estimable, ne marque au cõtraire que la force de leurs passions & de leurs tenebres. Car ce n'est pas la vûë de la verité qui les attache à un même objet. C'est au contraire une illusion forte & perseverante qui les retient dans l'erreur, & les fait toûjours agir de la même sorte.

V.

Il y a cela de commun entre cette inconstance & cette mauvaise constance, que ni l'une ni l'autre ne se conduit point par la verité, mais par des vûës & des pensées fausses : que l'Ecriture appelle des vanitez, & des folies pleines d'illusion : *Vanitates & insanias falsas.* Ce sont des vanitez, parce que ce sont des vûës d'objets vuides des vrais biens, & qu'on ne s'y en imagine que par l'illusion de l'orgueil. Ce sont des *Ps.* 39. 5.

folies

folies, parce que le choix qu'on en fait en préferant ces fantômes creux aux biens solides & éternels, eſt la plus grande de toutes les folies. Ce n'eſt pas que ces objets ne ſoient réels en eux-mêmes, mais ils ſont vuides & faux comme biens, parce qu'il eſt impoſſible qu'ils contentent l'ame & que pour un plaiſir paſſager, ils lui attirent des maux infinis. Au lieu d'y trouver ſa vie, elle y trouve ſa mort. Car quand elle s'attache à un faux objet, elle perd la vie de la verité & de la ſageſſe. Il y a des œuvres mortes, ſelon le langage de S. Paul, qui dit que Dieu purifiera nôtre ame des œuvres mortes: *Emundabit conſcientiam noſtram ab operibus mortuis.* Et ces œuvres mortes ſont celles qui naiſſent d'une ame morte. Voilà donc l'état de l'ame qui n'eſt point à Dieu. Elle eſt morte, elle n'a que des penſées mortes, des paroles mortes, des œuvres mortes. En un mot elle n'eſt plus en un ſens, parce qu'elle eſt privée de ſon vrai bien. Il faut pour qu'elle commence à être, que Dieu l'engendre de nouveau, qu'il la faſſe une nouvelle créature, qu'il lui redonne la vie, & il fait par une voye toute oppoſée à celle qui lui a donné la mort. Il fait entendre au fond de ſon cœur la parole de ſa verité, & lui en inſpire l'amour, c'eſt-à-dire qu'il lui fait connoître les biens veritables, & qu'il les lui fait aimer. Par cette connoiſſance & par cet amour, elle recou-

Heb. 9. 14.

vre

vre la vie, elle renaît, & elle devient une nouvelle creature. Mais comme Dieu ne trouve rien dans l'homme qui merite cette grace, puis qu'il eſt tout plongé dans la fauſſeté & dans la folie, il faut qu'il en trouve le motif dans ſa bonté & dans ſa miſericorde toute pure, qui eſt l'unique ſource de la reſurrection des ames. C'eſt le ſens de ces paroles de S. Jaques: *Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus*: C'eſt lui qui par le " mouvement de ſa pure volonté nous a " engendrez par la parole de la verité, afin " que nous fuſſions comme des premices " de ſes créatures. "

VI.

Ces paroles de S. Jacques: *Afin que nous fuſſions comme les premices de ſes créatures*: UT SIMUS *initium aliquod creaturæ ejus*, méritent une reflexion particuliere. Car elles marquent que Dieu ne conte plus pour rien les anciennes creatures, parce qu'elles ſont comme abîmées dans la fauſſeté & dans l'illuſion. Les nouvelles creatures, qui ſont engendrées par la verité ſont en quelque ſorte ſes uniques creatures, parce qu'il ne conſidere plus les autres. Si les méchans ſont reduits au néant aux yeux des gens de bien; *Ad nihilum redactus eſt in conſpectu ejus malignus*, ils le ſont bien davantage aux yeux de Dieu. Etrange condition des méchans que Dieu ne daigne pas même Pſ. 14. 4.

met-

mettre au nombre de ſes creatures, fuſſent-ils Rois, Princes, Grands, & Eminens dans le monde! Il ſemble même que la colere de Dieu contre le peché s'étendra ſur les creatures inſenſibles, & qu'il ait reprouvé tous ces anciens ouvrages, parce qu'ils ont ſervi d'objet d'attachement aux pecheurs. C'eſt pourquoi il ne promet point aux juſtes la terre ni les cieux que nous voyons, qui ont été comme ſoüillez par le dereglement des hommes, mais une nouvelle terre & de nouveaux cieux où la juſtice habitera, qui n'auront jamais ſervi & ne ſerviront jamais d'inſtrument au peché, & ſeront tout conſacrées à l'honneur de Dieu comme ſon temple. C'eſt ce que nous devons attendre
2. *Pet.* 3. 13. ſelon S. Pierre: *Nos verò cælos, & novam terram ſecundùm promiſſa ejus expectamus, in quibus juſtitia habitat.* Mais ces cieux & cette terre ne ſeront poſſedez que par les nouvelles creatures qui auront été tirées du néant de la fauſſeté & de la folie par la parole de verité.

VII.

Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum. *v.* 19.

Que chacun de vous ſoit prompt à écouter & lent à parler.

Comme l'homme ne trouve donc point la ſource de ſes biens dans ſoi-même, & qu'il

qu'il faut qu'il la recoive de Dieu par la parole de verité qu'il lui fait entendre au fond de ſon cœur, il n'eſt pas étrange que cet Apôtre preſcrive aux Chrêtiens d'être prompts à écouter & lents à parler. *Sit autem homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum.* Celui qui écoute veut apprendre la verité qu'il ne ſçait pas: & celui qui parle veut faire part aux autres de l'abondance de ſes lumieres. Or le commun des Chrêtiens qui ne ſont point engagez par leur miniſtere à l'inſtruction des autres, doivent ſe regarder toûjours comme étant encore dans la pauvreté & dans la diſette. Ils doivent donc rechercher à écouter la verité, ſoit qu'elle leur parle immediatement au fond de leur cœur, ſoit que Dieu la leur faſſe entendre par le miniſtere des creatures. On l'écoute dans ceux qui nous parlent de la part de Dieu. On l'écoute dans la lecture de l'Ecriture & des livres de pieté On l'écoute enfin dans toutes les inſtructions que nous pouvons tirer des évenemens du monde. Dieu parle dans tout cela, mais il ne parle qu'aux ames attentives & à qui le deſir de la verité donne cette promptitude pour l'entendre.

VIII.

Et tardus ad iram.

Lent à ſe mettre en colere.

Comme c'eſt la preſomption qui porte à parler & à ſe repandre avec les hommes & qu'il eſt bon de la reprimer par la connoiſſance de ſa pauvreté: c'eſt auſſi la même preſomption qui porte à la colere. On s'imagine avoir beaucoup de mérite & de raiſon, & l'on croit facilement ſur cela, que les autres ne nous rendent pas ce qu'ils nous doivent, qu'ils nous ôtent ce qui nous appartient, qu'ils ont tort de ne ſe pas rendre à nos ſentimens. Si l'on eſt donc encore aſſez imparfait pour reſſentir ces mouvemens qui ſont les ſources de la colere, il faut au moins que la connoiſſance de nos miſeres les reprime & les empêche de paroître. Celui qui eſt bien convaincu interieurement de ſon néant, n'eſt pas ſi ſuſceptible de ces mouvemens ni ſi prompt à les faire paroître. Que peut-on ôter à un homme qui croit n'avoir rien? Comment peut-on abaiſſer celui que l'humilité tient abatu & anéanti? Si on lui reproche des défauts qu'il a, il s'en humilie. Si on lui en reproche qu'il n'a pas, il s'occupe de ceux qu'il reconnoît en ſoi, & ſe croit encore favorablement traité. Si on ne l'aime pas, il croit n'être pas aimable, & ſi on ne le traite mal, il ſe juge digne

de

de ces mauvais traitemens. Ces ſentimens ſont juſtes, parce qu'ils ſont conformes à la verité, & par conſéquent ceux que la colére nous inſpire, ſont injuſtes. Ce n'eſt pas qu'il ſoit juſte que les autres nous outragent, mais c'eſt qu'il eſt juſte que nous le ſouffrions. C'eſt ce qui a fait dire à l'Apôtre Saint Jacques, que la colére qui nous inſpire des ſentimens tout contraires, n'opere point la juſtice de Dieu : *Ira enim viri juſtitiam Dei non operatur.*

IX.

Cette préſomption dont nous ſommes pleins, & qui eſt la ſource de la colére, eſt auſſi celle qui produit l'oppoſition à la verité. Comme elle tend à nous détromper de la fauſſe idée que nous avons de nous-mêmes, nous nous irritons contr'elle, comme nous voulant ôter quelque partie de nôtre bien. Il faut donc renoncer à cette préſomption injuſte pour ouvrir ſon cœur à la verité. L'Apôtre Saint Jacques appelle cette préſomption, impureté & abondance de malice, parce que c'eſt ce qui corrompt le cœur, & qui eſt la ſource de tous les pechez. Mais quand Dieu nous fait la grace de reconnoître & de haïr cette corruption ſecrette, nous ſommes alors en état de pratiquer ce que l'Apôtre nous preſcrit, de recevoir avec douceur la parole de la verité imprimée dans nos cœurs.

Il la faut recevoir avec douceur, c'eſt à-dire, ſans nous irriter de ce qu'elle nous reprend, de ce qu'elle nous rabaiſſe : de ce qu'au lieu de cette idée avantageuſe que nous avons de nous mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous ſommes pleins de corruption & de miſere.

Il la faut recevoir avec docilité, ſans avoir un deſir ſecret de la combattre ni de l'affoiblir. C'eſt en quoi conſiſte cette manſuetude que cet Apôtre nous preſcrit : *Cum manſuetudine ſuſcipite inſitum verbum.* Et c'eſt à cette verité ainſi reçuë qu'il donne cet éloge magnifique, qu'elle peut ſauver nos ames : *Quod poteſt ſalvare animas veſtras.* Eloge qui la diſtingue de toutes les connoiſſances Philoſophiques & de toutes les lumieres humaines. Quelque éclat qu'elles ayent, ce ne ſont point des connoiſſances dont on puiſſe dire qu'elles nous peuvent ſauver. Ce ne ſont point des connoiſſances vivifiantes. Si elles nous trouvent dans la mort, elles nous y laiſſent. Elles l'augmentent même ſouvent par l'enflûre qu'elles nous cauſent. Il n'y a que la verité Evangelique qui puiſſe ſauver les ames, en les humiliant par la connoiſſance de leurs pechez, & en leur en apprenant le remede.

V. 12.

SUR

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

Et nunc vado ad eum qui misit me, & nemo ex vobis interrogat me, Quo vadis ? *Joan* 16. 5.

Maintenant je m'en retourne vers celui qui m'a envoyé, & aucun de vous ne me demande où je vas.

I.

JESUS-CHRIST reprend ses Disciples de ce que leur ayant annoncé son depart du monde & son retour vers son Pere, cette nouvelle ne les avoit point portez à lui demander où il alloit. C'est que ce devoit être l'effet de cette nouvelle. Il y a une curiosité permise à l'amour sincere, & chacun est obligé de sçavoir où JESUS-CHRIST est allé, parce qu'on est obligé de tendre à y aller aprés lui. Mais les bornes étroites de l'esprit humain étouffent souvent ces justes curiositez qui y devroient naître. Quoique bien des gens ayent

de la complaiſance dans l'étenduë de leur eſprit, il n'y a rien dans le fond de plus borné. Une penſée qui l'occupe, exclut ſouvent toutes les autres. Et c'eſt une des cauſes les plus ordinaires du méconte où l'on tombe dans ſes jugemens & ſes entrepriſes, & des faux partis que l'on prend. Les hommes n'appliquent les mots d'inadvertance & d'inconſideration qu'a certains défauts de reflexions ſur des choſes viſibles. Mais ils s'étendent infiniment plus loin, & ils comprennent une infinité de fautes qui naiſſent de ce peu d'étenduë de nôtre eſprit, qui fait qu'étant occupé de quelque paſſion, il ne penſe point à tout le reſte. Les Apôtres attachez à la preſence viſible de JESUS-CHRIST furent ſaiſis de triſteſſe par la nouvelle qu'il leur apprit de ſon départ de ce monde & des perſecutions qu'il devoit ſouffrir des Juifs. Ces objets les rempliſſant, ils ne ſongerent plus à demander à JESUS-CHRIST où il alloit, afin de ſe preparer à le ſuivre. Mais JESUS-CHRIST, qui connoît la foibleſſe de l'homme & qui ſait diſtinguer entre les défauts d'attention qui naiſſent d'indifference & de froideur, & ceux qui n'ont pour ſource qu'une paſſion humaine & excuſable qui occupe nôtre eſprit, ne preſſe point ſes Apôtres ſur cela. Il ne leur en fait point de reproches: & aprés leur avoir marqué ce défaut en paſſant, pour les aver-

tir

tir de leur foibleſſe, il les en conſole par les paroles ſuivantes : *Je vous dis en verité, qu'il eſt utile que je m'en aille*, c'eſt à-dire, que je me ſépare de vous.

II.

C'eſt une étrange choſe que la ſeparation de la preſence de JESUS-CHRIST ait été neceſſaire aux Apôtres, & que le Saint Eſprit n'ait pû leur être donné avec abondance pendant qu'ils joüiſſoient de la vûë de JESUS-CHRIST. C'eſt le langage de l'Ecriture de dire, que ce qui n'eſt pas conforme aux regles de la ſageſſe infinie que Dieu garde dans l'éxécution de ſes deſſeins, ne ſe peut pas faire. Or la miſſion du Saint Eſprit ſelon cet ordre devoit procéder de JESUS-CHRIST glorieux & joüiſſant de toute ſa gloire & de toute ſa puiſſance. Il ne pouvoit donc être donné plûtôt, parce qu'il n'auroit pas paru que cette miſſion fût le fruit de la mort de JESUS-CHRIST & l'effet de ſa Reſurrection & de ſon Aſcenſion : outre que cette force divine étant deſtinée à attacher le cœur des Apôtres aux biens éternels & à JESUS-CHRIST connu par la foi, demandoit neceſſairement l'excluſion de ſa preſence viſible. Dieu ne veut point qu'on acquierre les vertus ſans les éxercer. Afin d'aimer JESUS-CHRIST inviſible & dans ſon état divin, il falloit être privé de la vûë de ſon état humain. C'eſt ce qui fait que

Dieu prive ſouvent les ſiens des perſonnes qu'ils avoient raiſon d'aimer & ſelon la nature & ſelon la grace, parce que ſans cette privation ils s'y ſeroient attachez, & ne ſeroient jamais parvenus à cette liberté parfaite, & à cette entier degagement qui ne nous fait dependre que de Dieu ſeul. Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant, il ne pût mettre les ames dans cette diſpoſition parfaite ? pendant même qu'elles jouïſſent de la preſence de ceux qu'elles aiment, comme il y mit la ſainte Vierge dés le tems même qu'elle étoit avec lui. Mais ce n'eſt pas là l'ordre commun de ſa ſageſſe. Il ne ſepare pas d'ordinaire les diſpoſitions des moyens de les aquerir, c'eſt-à-dire, qu'il ne donne les diſpoſitions & les vertus interieures qu'en les faiſant aquerir par un certain ordre de moyens qui les precedent, ſoit pour cacher ainſi les effets de ſa grace ſous une apparence humaine, ſoit pour empêcher les hommes de s'imaginer de pouvoir avoir les vertus ſans les pratiquer, & de ſe flater d'être effectivement dans certaines diſpoſitions, lors qu'ils ne font que les concevoir par l'eſprit, & qu'ils ne les ont jamais miſes en pratique.

III.

Mais *ſi je m'en vas*, ajoûta JESUS-CHRIST, *je vous l'envoirai.* SI *autem abiero, mittam eum ad vos.* Il étoit également

ment de l'ordre de Dieu & que les Apôtres ne reçuſſent point le Saint Eſprit qu'aprés la conſommation de la gloire de JESUS-CHRIST, & qu'ils le reçuſſent incontinent aprés. Il devoit leur temoigner qu'il n'étoit venu que pour cela, que c'étoit la fin de toutes ſes actions, & de toutes ſes ſouffrances. Ainſi il ne devoit pas retarder davantage qu'il a fait, à envoyer le Saint Eſprit. L'action propre au chef comme chef, eſt d'animer ſon corps & de lui donner le mouvement. Tout ce que Dieu fait eſt tellement placé dans ſon tems, qu'il ne devoit être fait ni plutôt ni plus tard C'eſt ce que nous devons imiter dans nos actions en y évitant la precipitation & la lenteur, l'empreſſement & la pareſſe. Il faut obéïr à Dieu, non ſeulement en faiſant ce qu'il veut de nous, mais en le faiſant dans le tems qu'il le veut, en ne prevenant point ce tems, & en ne differant point auſſi l'éxécution de ſes volontez. En agiſſant autrement on mêle ſa volonté propre avec l'éxécution de celle de Dieu. On y fait naître divers obſtacles qui nous empêchent de réüſſir. Car ſouvent ce qui renverſe nos meilleurs deſſeins, ce ſont certains contretems où l'on tombe par pareſſe ou par précipitation.

I V.

Et cum venerit ille, arguet mundum de peccato, & de justitia, & de judicio, *v.* 8.

Et lors qu'il ſera venu, il convaincra le monde touchant le peché, touchant la juſtice, & touchant le jugement.

Le S. Esprit a convaincu le monde de peché, c'eſt-à dire (comme Jesus-Christ l'explique lui-même) d'incredulité, qui eſt le principal de tous les pechez, en ce qu'elle en exclut le remede qui eſt la foi. Et il le fait en deux maniéres. L'une par une conviction qui corrige ceux qu'il en convainc. L'autre par une conviction à laquelle ceux qui ſont convaincus, reſiſtent par une malice opiniâtre & inflexible. L'une & l'autre ſorte de conviction a été l'effet de la deſcente du Saint Eſprit mais principalement la premiére, car il n'y a proprement que ceux qui ſe convertiſſent qui reconnoiſſent leur incredulité, qui en ſoient parfaitement convaincus, & qui le ſoient par le Saint Eſprit qui produit en eux cette conviction. Comme il forme dans le cœur une diſpoſition de ſincerité, il en bannit l'averſion pour la verité. Il fait qu'il s'y rend, qu'il s'y ſoumet, & qu'il reconnoît par conſéquent que l'oppoſition qu'il y avoit, étoit une pure opiniâtreté & une incredulité de malice.

Ceux

Ceux qui ſe convertiſſent ſont donc convaincu par le S. Eſprit & de leur incrédulité & de celles des autres. Ils voyent clairement que c'eſt la ſource de tous les pechez, parce que non ſeulement c'eſt ce qui empêche d'en obtenir le pardon, mais que cette averſion pour la verité qui la fait rejetter, vient de la cupidité qui domine dans le cœur, & qui y produit tous les pechez. V.

Non ſeulement le Saint Eſprit produit cet effet de convaincre les pecheurs, dés le commencement de leur converſion, de l'incredulité qui leur faiſoit rejetter la verité, mais il le produit dans tout le cours de la vie des juſtes. Il y a toûjours bien de ſecretes racines d'incredulité & de manque de foi cachées dans le cœur de ceux-mêmes qui ont été juſtifiez, & le Saint Eſprit les leur découvre peu à peu, à meſure qu'il s'empare de plus en plus du fond de leur cœur. Ce n'eſt qu'à l'aide de ce Soleil que nous découvrons la pouſſiére de nos ames. Le S. Eſprit continuë dans toute la vie des juſtes à les convaincre de peché & d'incredulité, parce qu'il les convainc de plus en plus de leurs attaches ſecrettes à la créature & de leurs retours ſur eux mêmes qui ſont contraires à l'eſprit de foi qui leur apprend à ne s'attacher qu'à JESUS CHRIST. Moins les hommes participent à l'Eſprit de Dieu, moins

ils voyent ces imperfections, parce qu'ils conçoivent moins cette obligation de se separer de l'amour des créatures & de se tourner totalement vers JESUS-CHRIST.

VI.

Le S. Esprit en convainquant les ames qui le reçoivent, des pechez contraires à la foi, les convainc aussi *de la justice* qui consiste à ne s'attacher à rien de visible, mais à porter toutes ses affections vers JESUS-CHRIST devenu invisible & assis à la droite de son Pere: *Et de justitia quia ad Patrem vado, & jam non videbitis me.* Il étoit nécessaire pour connoître cette justice de la foi, que JESUS-CHRIST allât prendre la place qui lui étoit duë, pour y être l'objet de nos adorations & y exercer l'office de médiateur, & qu'il se rendit invisible aux hommes en se separant d'eux, afin qu'ils ne fussent attachez à rien de visible, & que le Saint Esprit descendit sur eux pour y former cette justice qui nous separant des choses sensibles & presentes nous attachât uniquement aux choses invisibles & absentes, & nous fit chercher JESUS-CHRIST à la droite de son Pere pour nous approcher de Dieu, par son moyen, & être reçûs de Dieu, comme faisant partie du corps de son Fils. C'est là le propre effet du Saint Esprit, lors qu'il ressuscite une ame, & c'est ce qui fait que l'Apôtre Saint Paul dit aux Colos-

loſſiens : *Si vous êtes reſſuſcitez avec* JESUS-CHRIST *cherchez les choſes d'enhaut, où* JESUS-CHRIST *eſt à la droite de ſon Pére, & non pas les choſes qui ſont ſur la terre.* Voilà la juſtice dont le Saint Eſprit devoit perſuader les ames qui le devoient recevoir. Juſtice ſans laquelle elles ne peuvent être qu'injuſtes, parce que n'aimant point JESUS-CHRIST, elles aimeront néceſſairement les créatures, & ſe ſoumettront à elles, ce qui eſt une injuſtice qui dérobe à Dieu ſon honneur & ſa gloire. Il eſt bien injuſte que des ames rachetées par JESUS-CHRIST, ſe détachent de leur Rédempteur, que des eſclaves ne ſuivent pas leur Maître, que des membres ſe ſéparent de leur chef. Or qui ſe ſépare de JESUS-CHRIST glorieux, commet toutes ces injuſtices & ne connoît point ainſi la véritable juſtice, & c'eſt ce que cet Eſprit apprend aux ames dans leſquelles il habite.

VII.

Enfin le Saint Eſprit convainc ces ames qui le reçoivent, *du jugement* porté contre le démon, par lequel il a été dépoüillé avec juſtice de l'empire qu'il avoit ſur les hommes. Car comme on n'eſt délivré de cet empire du démon, que par le S. Eſprit, on ne connoît auſſi cette délivrance que par le S. Eſprit. Ceux qui ſont encore aſſujetis à cette domination, ne la connoiſ-

ſent point. Ils la prennent pour un état de liberté, parce qu'ils l'aiment. Il n'y a que ceux dont le Saint Eſprit a rompu les liens, qui les puiſſent bien connoître, & qui en voyent la miſére & la honte. Ils connoiſſent par conſequent le jugement que JESUS-CHRIST a porté contre le diable, en le chaſſant de ſa maiſon par une force ſupérieure à la ſienne, qui eſt celle de ſon Saint Eſprit. Ils ſouhaitent l'éxécution de ce jugement en eux & dans les autres. Ils travaillent à détruire en eux tous les reſtes de ces liens & toutes les marques de leur ſervitude, & ils s'appuyent uniquement pour cela ſur la force infinie de JESUS-CHRIST, qui ne fait, en délivrant ſes membres de la ſervitude du démon, qu'éxécuter l'arrêt qu'il a rendu contre lui, par lequel il l'a condamné à perdre l'empire ſur tous ceux en qui le Saint Eſprit habiteroit.

VIII.

Mais la deſcente du Saint Eſprit dans les cœurs des fidelles ne convainc pas ſeulement ceux qui le reçoivent, de ces divines véritez, il en convainc auſſi ceux mêmes qui les rejettent, non ſeulement par les paroles qu'il met en la bouche des Prédicateurs de l'Evangile, mais par la vie même des vrais Chrêtiens, qui leur font voir par leur exemple la force de la foi, la véritable juſtice, & l'expulſion du démon des cœurs des fidelles par l'habitation du

Saint

Saint Esprit. Toutes ces divines véritez auroient paru de belles idées. Si le Saint Esprit n'avoit formé une societé où l'on en vît l'effet & la pratique, où la foi en J. C. détruisît l'amour des créatures, où renonçant aux choses visibles, on s'attachât à J. C. devenu invisible par sa retraite du monde, où ceux qui la composent fissent voir par la Sainteté de leur vie, que l'empire du démon étoit détruit. C'est ainsi que le S. Esprit a repris & reprend continuellement le monde, du peché, de la justice, & du jugement. Ces preuves qui le doivent convaincre de la vérité, sont exposées à ses yeux. S'il les ferme pour ne les pas voir, c'est par une malice volontaire qui n'empêche pas l'évidence de ces preuves.

IX.

C'est ce qui fait voir que ceux dont la vie ne peut contribuer à enseigner aux hommes par leur exemple la vie de la foy, le détachement des créatures pour s'attacher à JESUS-CHRIST glorieux, la délivrance du joug du démon, n'ont guéres des marques d'avoir le Saint Esprit dans leur cœur. Car puisque JESUS-CHRIST déclare expressément que le Saint Esprit reçu dans les ames doit porter toutes ces lumiéres dans l'esprit du monde, ceux dont la vie ni les paroles n'ont rien de capable de convaincre les hommes de ces veritez, n'ont point par conséquent de

marques d'avoir reçu le S. Eſprit. C'eſt un grand ſujet de frayeur pour la pluſpart des Chrêtiens qui rempliſſent les Egliſes & qui participent aux Saintes ſolemnitez que l'on y célebre. Car combien y en a-t-il peu qui puiſſent pretendre que le Saint Eſprit confonde par eux l'incrédulité du monde ? Helas eſt ce confondre le monde de ce qu'il n'a pas la foy vive des biens à venir, que de ne faire paroître par ſa vie que l'amour & l'eſtime des biens preſens, que d'employer toute ſa vie à s'établir, à s'élever dans le monde, ſans que la foy de l'autre vie ait preſque aucune part à nôtre conduite ? Eſt-ce prouver au monde la deſtruction du regne du diable, que de porter ſes livrées & de ſeconder la plûpart de ſes deſſeins. X.

Plût à Dieu au moins que ce reproche ne pût être fait qu'à ceux qui paſſent leur vie dans les emplois ſéculiers, qui par leur état même ſont moins propres à inſpirer le mépris du monde ! Mais le plus grand mal du Chriſtianiſme, eſt que l'on n'a que trop de ſujet de le faire à pluſieurs d'entre ceux qui ſont particuliérement deſtinés à ſervir d'organe au Saint Eſprit pour convaincre le monde du peché d'incrédulité, c'eſt-a-dire à pluſieurs d'entre les Paſteurs, les Prédicateurs, & les Directeurs. Car comment pourroient-ils porter les ames à la vie de la foy, puiſqu'ils

ne

ne témoignent pas eux-mêmes y être bien établis, & qu'ils font paroître une infinité de ſentimens & d'inclinations contraires à la foy ? Tout leur extérieur, toutes leurs actions, toutes leurs paroles portent le caractére de gens qui tâchent de plaire au monde, qui en cherchent la gloire. Et cette diſpoſition eſt ſi contraire à l'eſprit de foy, que JESUS-CHRIST déclare qu'elle en rend les hommes incapables : *Quomodo vos poteſtis credere qui gloriam ab invicem accipitis* ?

XI.

JESUS-CHRIST avertit enſuite ſes Apôtres qu'ils n'étoient pas en état de porter beaucoup de choſes qu'il avoit à leur dire, ce qui nous apprend une verité trés-importante pour la conduite Chrêtienne. C'eſt qu'il ne faut pas ſeulement dire la vérité à ceux que l'on eſt obligé d'inſtruire, mais qu'il faut la proportionner à leur force, & prendre bien garde de ne les pas accabler par des veritez trop fortes. Car la verité a deux qualitez & deux effets. Elle ſoûtient & elle fortifie ceux qui ſont capables de la porter. Elle renverſe & accable ceux qui ont trop peu de vigueur & de force pour en ſoûtenir le poids. C'eſt ce qui nous doit obliger en demandant à Dieu ſes lumiéres, de ne les demander qu'à proportion de nos beſoins, & de nos forces. Car il fait ſouvent une plus grande gra-

grace à des ames en differant de les éclairer ſur certaines véritez, qu'en leur en donnant une entiére connoiſſance qui auroit beſoin d'autres forces que celles qu'elles ont pour en bien uſer.

XII.

Aprés cela JESUS-CHRIST promet à ſes Diſciples, que lors que le Saint Eſprit ſera venu *il leur enſeignera toute vérité.* Ce qui nous apprend qu'il n'appartient qu'au Saint Eſprit d'inſtruire ſûrement les ames, parce qu'en donnant les lumiéres, il donne en même temps la charité qui renferme la force de les porter. Ainſi il n'enſeigne point de véritez diſproportionnées. L'accroiſſement de la ſcience, lors qu'elle eſt ſéparée de la charité, & qu'on n'a pas ſoin de croire autant en l'une qu'en l'autre, eſt un poids dangereux, & qui tenant lieu de loi écraſe ſouvent les ames. Ce n'eſt ſouvent qu'une nourriture de leur curioſité, & un inſtrument de leur vanité, de leur ambition, de leur avarice ? mais en y joignant le Saint Eſprit & la charité, c'eſt une lumiére humiliante, qui nous montre le vrai chemin, qui nous y fait marcher, & qui nous rend capables de le montrer aux autres. Il ne faudroit donc point rechercher l'une ſans l'autre : mais il eſt permis de chercher l'une avec l'autre. *Enſeignez moi*, dit le Pſalmiſte, *la bonté, la diſcipline, & la ſcience* : BONITATEM

Pſ. 118. 66.

&

& disciplinam & scientiam doce me. Il ne demande ni la science, ni la discipline sans la bonté, c'est à dire, sans la charité, mais il demande toutes les trois ensemble à commencer par la charité. En un mot rien n'est plus utile aux ames qu'une pieté éclairée, & une charité lumineuse, & une science jointe à l'amour de Dieu. Mais rien n'est plus dangereux qu'une grande science qui n'est point établie sur une grande charité, parce que remplissant beaucoup l'esprit, elle laisse le cœur vuide & sans onction.

SUR L'EPITRE DU V. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

Eſtote factores verbi, & non auditores tantum. *Jac.* 1. 23.

Ayez ſoin d'obſerver la parole, & ne vous contentez pas de l'écouter.

I.

IL ſemble que l'inſtruction que l'Apôtre Saint Jacques nous donne par ces paroles, ſoit ſi commune qu'il y ait peu de perſonnes qui en ayent beſoin; parce que tout le monde en eſt pleinement perſuadé. Car qu'eſt-ce que la connoiſſance des choſes qu'il faut faire, ſeparée des actions, que la condamnation de ceux qui ne les font pas? Or quelle peut être l'utilité d'une verité qui ne fait que nous condamner? Cependant la connoiſſance du cœur de l'homme nous oblige d'avoüer que cette inſtruction eſt trés importante. Il eſt ſi porté à ſe tromper, qu'il ſubſtituë la connoiſſance de la verité à ſon accompliſſement. Il s'attribuë les vertus dont il a les idées

idées, & il s'imagine facilement qu'il eſt dans les diſpoſitions où il conçoit qu'il devoit être. C'eſt pour nous detromper de cette illuſion que cet Apôtre a crû nous devoir avertir qu'il faut être obſervateur de la parole de Dieu, & ne ſe pas contenter de l'écouter. Toute vertu connuë & non pratiquée ne nous rend qu'auditeurs. On s'imagine qu'on la poſſede, parce qu'on ſent pour elle quelque leger attrait. Mais il s'en faut bien qu'on l'aime effectivement. Ces attraits qu'on peut reſſentir pour des vertus qu'on n'a jamais exercées ne ſont que des impreſſions ſuperficielles qui diſparoiſſent quand il s'agit d'en faire les actions, parce que la concupiſcence qui ne s'oppoſe pas à la ſimple connoiſſance du bien, s'oppoſe fortement à la pratique. Il n'y a proprement que l'exercice des vertus qui ſoit capable de les entaciner dans le cœur. Sans cela ce ne ſont que des idées qui ſervent plus ſouvent à nourrir la vanité qu'à édifier la charité.

II.

Fallentes voſmet ipſos;

En vous ſeduiſant vous-mêmes.

Ceux qui ne ſont qu'écouter ſimplement la verité, ſans avoir ſoin de la mettre en pratique, ſe trompent eux-mêmes en pluſieurs manieres.

Premiérement, ils s'imaginent ſouvent la

avoir les vertus, parce qu'ils en ont l'idée. Ainſi ſans être en effet plus vertueux, ils n'en deviennent que plus orgueïlleux.

Secondement ils ſe perſuadent d'être plus diſpoſez à les pratiquer, à cauſe de la connoiſſance qu'ils en ont: & cependant ils y ſont ſouvent moins diſpoſez que les autres. Car ces connoiſſances ſteriles émouſſent la pointe des véritez, & les empêchent de penetrer dans le cœur. Une verité qu'on n'a jamais entenduë, cauſe d'abord à l'ame une certaine ſurpriſe qui l'ébranle & qui la touche, mais quand elle s'eſt accoûtumée à l'entendre, elle n'en eſt plus touchée.

Troiſiémement, ils croyent être plus riches par l'amas de ces veritez qu'ils ont dans l'eſprit, & elles ne ſont neanmoins au contraire qu'augmenter leur pauvreté. Car le lieu de la verité n'eſt pas l'eſprit, mais le cœur. Elle ne nous eſt donnée que pour y être adorée & pratiquée. Quiconque donc la retient dans ſon eſprit ſans la reduire en pratique, la retient dans un lieu indigne d'elle? & il eſt du nombre de ceux dont Saint Paul dit: *Qu'ils retiennent la verité dans l'injuſtice.* Qui *veritatem in injuſtitia detinent.* Enfin il en eſt non un poſſeſſeur legitime: mais un injuſte uſurpateur. La verité eſt dans lui comme un arrêt qui le condamne & qui rend témoignage contre lui. Ainſi le ſoin qu'il a d'en

Rom. II. 28.

d'en faire amas, eſt ſemblable à la folie d'une perſonne qui pour s'honorer feroit un amas de ſentences & d'arrêts qui le condamneroient au foüet & à la potence.

III.

L'Apôtre Saint Jacques, pour nous imprimer plus vivement l'inutilité d'écoûter ſimplement la verité ſans la pratiquer, ſe ſert d'une comparaiſon qu'il eſt bon de développer. Il dit que celui qui ſe contente de l'écoûter & qui ne la réduit point en pratique, eſt ſemblable à un homme qui regarde pour un moment ſon viſage dans un miroir, & qui s'en ſeparant auſſi-tôt, oublie incontinent l'idée qu'il en avoit priſe. La parole de Dieu eſt ce miroir. Elle eſt ſeule capable de nous repreſenter à nous mêmes, tels que nous ſommes. Elle nous avertit de nos défaurs, & elle nous donne lieu de nous connoître. Mais afin de rendre cette connoiſſance durable, & d'empêcher qu'elle ne s'efface, il faut la reduire en pratique, & que le cœur en ſoit penetré. Autrement elle ſe perd & ſe diſſipe, & on ne la connoît pas mieux que ſi on n'y avoit jamais fait de reflexion.

Il n'eſt pas même neceſſaire pour cela de ceſſer de l'écouter. Il faut quiter un miroir pour ceſſer de s'y voir, mais on peut continuer de s'appliquer à la conſideration des veritez, en ceſſant en même tems de s'y voir ſoi-même, parce qu'on les rapporte

à

à d'autres objets. Il y en a qui n'y voyent que les défauts des autres. On pourroit, diſent-ils, ſe ſervir de ce paſſage de l'Ecriture contre tels & tels. Un Predicateur n'y voit que l'uſage qu'il en peut faire dans ſes ſermons. Cette penſée, dira-t-il, ſera bien placée dans tel & tel diſcours, & j'en puis faire telle & telle application. Il ſe conçoit prêchant cette verité, mais il ne ſe prêche point lui-même. Un ſçavant y verra le moyen de s'aquerir la reputation d'homme éxact & pénetrant. Ainſi par l'application de ces veritez à ces uſages qui ſont hors de nous, on s'accoûtume à ne les appliquer jamais à ſoi-même, & tant s'en faut qu'on y apprenne à ſe connoître, que c'eſt un moyen de ne ſe connoître jamais, & de ne faire point reflexion ſur ſoi pendant qu'il ſemble qu'on eſt tout occupé des principales veritez du Chriſtianiſme.

L'uſage que l'Apôtre veut donc que nous faſſions de la verité, eſt de nous en ſervir pour faire des reflexions ſerieuſes ſur nôtre conduite & ſur nôtre vie, & de reduire ces connoiſſances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de nôtre vie. C'eſt-là l'unique moyen de l'imprimer dans nos cœurs, & d'empêcher qu'elle ne ſoit pas un vain ornément de nôtre memoire, mais une diſpoſition réelle de nôtre ame. C'eſt par là que nous devenons conformes à la vérité,

té, qu'elle habite en nous, & que ſon regne s'y établit. C'eſt enfin en cela que conſiſte le vrai bonheur des hommes ſelon Saint Jacques : *Hic beatus in facto ſuo erit.* Car la vérité ne manque jamais de recompenſer ceux qui la ſuivent & qui la pratiquent. Ils ſe font par ces actions un treſor éternel. Ils deviennent riches & abondans, au lieu que ceux qui ſe contentent de l'avoir dans la mémoire & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une honteuſe pauvreté, & que leur ame eſt affamée parmi ces véritez mêmes, parce qu'elle ne s'en peut nourrir qu'en les pratiquant.

I V.

Si quis videtur ſibi religioſus eſſe, non refrænans linguam ſuam, &c. *v.* 26.

Si quelqu'un d'entre vous ſe croit être religieux & qu'il ne retienne pas ſa langue comme avec un frein, mais que lui même ſéduiſe ſon cœur, ſa religion eſt vaine.

Il y a une telle communication du cœur à la langue, que c'eſt preſque la même choſe de regler la langue, que de regler le cœur. Il eſt difficile que le cœur ſoit déréglé, ſans que la langue le ſoit : mais il eſt impoſſible que la langue ſoit déréglée ſans que le cœur le ſoit. Car toutes les fautes qu'on fait dans les paroles, ſont en même tems des fautes

du

du cœur : & ne point vouloir reprimer ſa langue, c'eſt ne vouloir point corriger la corruption de ſon cœur, puiſque c'eſt le cœur qui fait parler la langue, ſelon l'Evangile. Tous les déreglemens de nos penſées neparoiſſent pas dans nos paroles, mais tous les dereglemens de nos paroles ſont certainement dans nos penſées. Il y a même quelque choſe de pis dans les paroles que dans les penſées. Car il y a bien des penſées qui ne ſont pas volontaires & qui ſe preſentent d'elles mêmes à l'eſprit ſans qu'il les approuve ni les autoriſe : mais les paroles ſont des penſées toutes volontaires, puis qu'on ne parle que parce qu'on veut parler.

V.

On ne doit donc pas s'éronner que l'Apôtre nous exhorte ici plûtôt à corriger nos paroles que nos penſées. Car quoique la ſource du dereglement des paroles vienne de celui des penſées, c'eſt neanmoins en corrigeant ſes paroles qu'on arrive à corriger ſes penſées & à n'en avoir que de juſtes & de raiſonnables. En s'accoûtumant à rejetter toutes les paroles que la raiſon condamne, & à ſe tenir dans les bornes d'une exacte verité : l'eſprit ſe regle peu à peu, & ſe deſacoûtume de fournir à la langue des paroles qu'il ait beſoin de rejetter. S'il eſt donc dit dans l'Ecriture, *qu'il faut conſerver ſon cœur avec toute*

ſorte

ſorte de ſoin, parce que c'eſt la ſource de la vie: OMNI *cuſtodia ſerva cor tuum, quia ex ipſo vita procedit*, on peut dire par une ſuite neceſſaire, qu'il faut garder ſa langue avec toute ſorte de vigilance. Et c'eſt auſſi ce que le Sage nous recommande en une infinité d'endroits, en nous avertiſſant même que la mort & la vie ſont au pouvoir de la langue: *Mors & vita in manibus lingua*: ce qui eſt confirmé par l'Evangile qui nous declare *que nous ſerons juſtifiez ou condamnez par nos paroles.* *Prov.* 4. 23. *Prov.* 18. 21. *Matth.* 12. 37.

VI.

Pour reduire plus facilement en pratique la correction de nos paroles, on peut dire qu'il faut particulierement s'apliquer à y corriger trois principaux defauts. La malignité, la temerité, & la preſomption. Il faut corriger la malignité, parce que la langue eſt l'inſtrument le plus prompt de toutes les paſſions malignes. C'eſt le canal que prennent ordinairement la colere, la haine, & l'envie, la joye du mal d'autrui, & toutes les autres paſſions qui tendent à nuire au prochain. C'eſt par elle que ſe produiſent au dehors les calomnies, les médiſances, les ſoupçons injuſtes, les injures, & generalement tout ce qui peut bleſſer la charité. C'eſt la porte par où ſortent les blaſphêmes & les emportemens contre Dieu, & toutes les ſaillies d'un eſprit dereglé & furieux. Enfin toutes les

paſſions qui ôtent à l'eſprit ſa tranquilité naturelle, altérent d'ordinaire le ton de nos paroles, & portent dans l'eſprit des autres de ſemblables mouvemens. Il faut retrancher tout cela de nos paroles, & parce que c'eſt le moyen de le retrancher de nôtre cœur, & parce que le mal devient infiniment plus grand en ſe communiquant aux autres par la parole. Car il eſt impoſſible de concevoir les maux que les paroles cauſent dans l'eſprit des autres, en y éteignant la charité, & en y excitant des paſſions déreglées. Une médiſance, ſelon Saint Bernard, peut cauſer la mort à une infinité d'ames. C'eſt une maladie contagieuſe qui infecte quelquefois toute une ville, & tous ces effets funeſtes ſont imputez à ceux qui ſe laiſſent aller à ces paroles malignes & déreglées.

VII.

Le monde connoît aſſez la malignité des paroles; & l'on peut dire que c'eſt l'unique défaut ſur lequel on faſſe quelque ſorte de reflexion. Mais on n'en fait preſque point ſur la temerité avec laquelle on avance une infinité de choſes ou fauſſes ou incertaines. Chacun prend des ſentimens & ſe fait des maximes avec une légereté prodigieuſe. On les ramaſſe dans les diſcours de gens ſans lumiere, on les reçoit ſans éxamen, on les produit ſans diſcernement. Il ſuffit à la plûpart du monde pour les avancer qu'ils les ayent dites pluſieurs fois. Ce qu'on

qu'on a reçû ſans éxamen devient certain à nôtre égard, en le répetant. C'eſt ainſi que le monde ſe remplit de jugemens faux & d'opinions témeraires. Chacun croit qu'il eſt honteux de reconnoître qu'il ne ſait pas quelque choſe. On aime mieux parler au hazard que de faire paroître qu'on ignore quelque choſe. Cette témerité eſt encore beaucoup plus dangereuſe, quand on l'employe à l'égard des cas de conſcience. Car une décision téméraire peut être ſouvent la cauſe d'une infinité de mauvaiſes actions. On engage par là les gens dans des vocations qui ne leur conviennent point. On leur ôte le ſcrupule ſur pluſieurs choſes dont ils en devroient avoir. Enfin on leur procure une fauſſe paix dans des états où le trouble leur ſeroit infiniment plus avantageux. Perſonne ne ſonge à obſerver cette regle du Sage : *Si eſt tibi intellectus, reſponde proximo, ſin autem manus tua ſit ſuper os tuum, ne capiaris in verbo indiſciplinato & confundaris.* „ Si vous avez de l'intelligence, répondez à vôtre prochain, ſinon que „ vôtre main ſoit ſur vôtre bouche, de „ peur que vous ne ſoyez ſurpris dans une „ parole indiſcrette & que vous ne tom- „ biez dans la confuſion. *Ecc* 14. *l.* 5.

VIII.

Ce défaut eſt ordinairement joint à un autre qui eſt la preſomption qui porte à propoſer ſes ſentimens d'une maniere fiere

& décisive. C'est-ce qui arrive principalement aux personnes qui sont élevées au dessus des autres, par leur qualité, par leurs charges, par leurs richesses, par leurs talens. Car toutes ces personnes trouvant une complaisance aveugle dans les autres, & n'étant presque jamais contredites, prennent une confiance dans leurs sentimens & dans leurs pensées, & attribuent à leurs lumieres ce qui n'est qu'un effet de l'impression qu'elles font sur l'esprit des autres par des qualitez qui n'ont rien de commun avec la verité. Ainsi elles prennent d'ordinaire un air de hardiesse & de confiance. Elles ne doutent de rien. Elles parlent décisivement de tout.

IX.

Comme il est clair que l'Apôtre saint Jacques a particuliérement eu dessein dans cette Epître d'instruire ceux qui ne sont pas chargez du soin d'autrui, & qui menent une vie particuliére, ce qui paroît par ce qu'il leur recommande d'être prompts à écouter & lents à parler, & de n'aspirer pas à devenir maîtres des autres, c'est particuliérement à ces personnes que s'adresse cet avis qu'il donne, que *la religion pure & sans tache devant Dieu nôtre Pere, est de visiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions, & de se conserver pur* de la corruption *du siécle.* RELIGIO *munda*
v. 27. *& immaculata apud Deum & Patrem hæc est,*

eſt, viſitare pupillos & viduas in tribulatione eorum, & immaculatum ſe cuſtodire ab hoc ſæculo. C'eſt à dire que cet Apôtre fait conſiſter la pieté ſolide en deux choſes. L'une à éviter la corruption du monde qui conſiſtant à l'aimer ne s'évite qu'en ne l'aimant point. L'autre à pratiquer les œuvres extérieures de charité envers toutes les perſonnes affligées & qui ont beſoin de nôtre ſecours. Il preſcrit generalement ces œuvres de charité à tous les Chrêtiens, parce qu'ils les doivent regarder comme une vocation générale à laquelle ils ſont ſuffiſamment appellez. Il faut une vocation particuliére pour inſtruire & pour enſeigner, mais il n'en faut point pour ſecourir le prochain & pour pratiquer les œuvres extérieures de charité qui nous ſont proportionnées. Il eſt vrai qu'il y a des perſonnes qui par un attrait particulier à la priére & à la contemplation s'abſtiennent même de ces œuvres pour demeurer dans la retraite & dans la ſolititude. Mais on peut dire que ce n'eſt pas là la vocation ordinaire du commun des Chrêtiens. Peu de perſonnes ſe peuvent ſoûtenir dans une entiére retraite; & le commun du monde a beſoin de s'occuper ſaintement aux œuvres extérieures de charité qui divertiſſent en quelque ſorte l'eſprit qu'une entiete ſolitude rendroit languiſſant, & qui étant bien choiſies ſervent

vent à le preſerver de la corruption du monde, n'y ayant rien qui puiſſe plus contribuer à faire mépriſer l'éclat & les commoditez du monde, que la vûë continuelle des miſerables. Et c'eſt pourquoi auſſi ceux qui en aiment les plaiſirs & les aiſes, évitent autant qu'ils peuvent ces objets qui leur ſont deſagréables, parce qu'ils les avertiſſent de la miſere de ce monde.

SUR

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

Amen, amen dico vobis: Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. *Joan.* 16. 23.

En verité, en verité, je vous le dis: Tout ce que vous demanderez à mon Pere en mon nom, il vous le donnera.

I.

JEsus Christ dans cet Evangile, aprés avoir aſſûré ſes Apôtres que ſon Pere leur accorderoit tout ce qu'ils lui demanderoient en ſon nom, leur reproche enſuite de ne lui avoir jamais rien demandé en cette maniére. *Uſque modo non peti ſtis quidquam in nomine meo.* Il nous découvre par là la cauſe de l'imperfection des Apôtres pendant ſa vie mortelle. Ils étoient ſujets à beaucoup de défauts à cauſe de l'imperfection de leurs priéres. Il leur marque même en particulier l'une de ces imperfections, qui eſt qu'ils ne demandoient rien au nom de JESUS-CHRIST quoi-

quoique ce ſoit le ſeul moyen d'obtenir l'effet des prieres. Chacun peut tirer la même conſéquence de ſes imperfections. Car s'il ſe trouve ſujet à quantité de défauts, s'il eſt foible dans la vertu, s'il eſt pauvre & dépourvû des graces de Dieu, il faut qu'il y ait de l'imperfection dans ſes prieres, qu'il ne prie pas aſſez, ou qu'il ne prie pas comme il faut. Si un Roi puiſſant, & qui eût des tréſors inépuiſables s'étoit obligé d'enrichir tous ceux qui s'adreſſeroient à lui & qui lui demanderoient dequoi ſoulager leur pauvreté, ce ſeroit une conſéquence neceſſaire, quand on verroit quelqu'un dans l'indigence, qu'il ne s'eſt donc pas adreſſé au Roi, & qu'il n'a pas eu recours à ſa bonté. L'Evangile nous donne lieu de tirer la même conſequence à nôtre égard. Car puiſque JESUS-CHRIST nous y promet que ſon Pere nous accordera tout ceque nous lui demanderons en ſon nom, ne s'enſuit-il pas que ſi nous ſommes pauvres, imparfaits, depourvûs des biens de la grace, c'eſt que nous ne les demandons pas comme il faut. Ainſi tous nos défauts & toutes nos imperfections nous avertiſſent du défaut & de
Jac. 4. 3. l'imperfections de nos prieres. *Vous ne recevez pas*, dit l'Apôtre ſaint Jacques, *parce que vous demandez mal.* Et c'eſt la premiere reflexion que toutes nos miſeres nous doivent porter à faire. Nous devons toû-

toûjours en chercher la cauſe dans nôtre peu d'ardeur à la priére, & le remède en purifiant nos priéres des defauts que nous y mêlons, & qui en empêchent l'effet.

II.

Jesus-Christ nous marque, comme il a été dit, un de ces défauts dans cet Evangile, qui eſt qu'on ne prie pas en ſon nom. Ce qui empêchoit les Apôtres de le faire eſt qu'ils n'étoient pas encore parfaitement inſtruits de ce qui étoit renfermé dans la foi du Médiateur & de la néceſſité de s'appuyer uniquement ſur lui & non ſur ſoi-même. C'étoit une connoiſſance que Jesus Christ avoit différé de leur donner juſqu'aprés ſa réſurrection. Mais ce n'eſt pas cette connoiſſance ſpéculative qui nous manque. C'eſt la pratique de cette connoiſſance. Car ce n'eſt pas la pratiquer que de dire à Dieu ſimplement de bouche qu'on lui demande quelque grace au nom de Jesus Christ. Il faut que ces paroles ſoient accompagnées d'une diſpoſition effective & intérieure qui conſiſte à être pleinement dépoüillé de toute confiance en ſoi même, à être profondément convaincu de ſon indignité, & à avoir en même temps une grande confiance en Jesus-Christ qui nous porte à nous adreſſer à Dieu en ſon nom avec une ferme eſpérance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'un & l'autre de ces

deux diſpoſitions manquent ſouvent aux Chrêtiens. Ils ne ſont point aſſez humiliez devant Dieu, aſſez convaincus de leur néant & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'on point une foi aſſez vive des mérites de JESUS-CHRIST par leſquels ils les peuvent obtenir de Dieu, nonobſtant toute leur indignité. Ils ne conçoivent point aſſez la bonté de Dieu & l'inclination qu'il a à donner ſes graces à ceux qui les lui demandent humblement au nom de ſon Fils.

III.

Il faut râcher d'éviter ces deux défauts dans les priéres que nous faiſons à Dieu, & pluſieurs autres qu'il ſeroit aiſé de remarquer, comme celui de demander des choſes au nom de JESUS-CHRIST qui ſont indignes d'être demandées en ſon nom. Car JESUS-CHRIST ne peut autoriſer ni appuyer que les priéres dignes de lui. Il ne peut ſe rendre miniſtre de nos cupiditez & de nos caprices: & comme il n'a jamais fait que la volonté de Dieu, il ne peut pas intercéder pour nous, afin que nous faſſions la nôtre. Il faut donc que toutes nos priéres tendent uniquement à l'éxécution des volontez de Dieu & à nous y rendre conformes. JESUS-CHRIST ne peut de même offrir à Dieu des priéres lâches & tiédes, des priéres chancelantes, des prieres deſavoüées par le corps de nos autres actions, & qui ſeroient corrompuës par

par divers autres défauts. Il faut donc s'appliquer à retrancher tous ces défauts, afin de rendre nos priéres efficaces.

I V.

Mais il y a ſur ce point une vérité importante qui nous doit empêcher de nous décourager dans la priére, & nous doit fortifier à prier toûjours, quoique nous n'en voyions point de ſuccés. C'eſt que ſi nos imperfections ſont des marques que nous ne prions pas parfaitemet, on n'en doit pas néanmoins conclure que nos priéres ſoient inutiles, & que nous ne ſoyons exaucez en rien. Car nous ſommes toûjours exaucez en ce que nous ſommes exemts de toutes les fautes que nous ne commettons pas, ce que nous pouvons regarder comme un effet de nos priéres. Que ſavons nous de plus s'il ne nous eſt point utile d'être ſujets à beaucoup d'imperfections, & de ne voir rien en nous qui ſoit capable de nous flater ? Que ſavons-nous ſi nôtre orgueil n'a point beſoin de ce contrepoids, & ſi nous avons aſſez d'humilité pour voir en nous des vertus, ſans nous en élever & en tirer vanité?

Il y a des perſonnes que Dieu exauce en ne les exauçant point en apparence. Car, en ne les exauçant point à l'égard de leurs imperfections particuliéres, dont ils demandent d'être délivrez, il les exauce en les conſervant dans l'humilité, qui eſt le

fond de la vie Chrêtienne, & le but principal de nos priéres. Ainſi il n'y a qu'à prier ſans relâche & ſans découragement juſqu'à la mort, en tâchant de corriger fidellement les défauts que l'on remarque dans ſes priéres, mais en laiſſant à Dieu le diſcernement de la mainiére dont il lui plaira de nous exaucer, ſoit en nous corrigeant de nos défauts, ſoit en nous humiliant par nos défauts.

V.

Rien n'eſt plus difficile dans la vie Chrêtienne que l'alliance qu'il y faut faire de la patience dans ſes propres defauts avec le deſir ſincére de s'en corriger. Car il ſemble que l'un ſoit contraire à l'autre, & que l'on ne haïſſe pas aſſez ce que l'on ſouffre tranquillement. Cependant il n'en eſt pas ainſi. Ce n'eſt pas au contraire bien haïr ſes défauts que de s'en impatienter. Car c'eſt ſuppoſer que nous avons beaucoup de force, & qu'il y a lieu de s'étonner de ce que nous ſommes tombez dans ces foibleſſes. Or c'eſt l'orgueil qui produit cet étonnement. Il n'eſt pas étrange que la foibleſſe ſuccombe, & que la corruption produiſe des fruits de corruption. Nous devons même reconnoître que nous pouvions aller beaucoup plus avant; que c'eſt la grace de Dieu qui nous en a préſervez, & nous l'en devons remercier. Mais comment haïr le peché avec cette diſpoſition

tran-

tranquille ? Il le faut haïr, parce que nous ne laiſſons pas d'être coupables. Il le faut haïr, parce que cette foibleſſe & cette corruption ne nous excuſent point étant volontaires. Il le faut haïr, parce que le peché eſt contraire à la Juſtice de Dieu & à ſa Sainteté, & qu'il renferme une injuſtice, & une ingratitude infinie. Il faut ſe réſoudre à le combatre tout de nouveau, ne ſe décourager jamais, & être réſolu d'avoir toûjours recours à Dieu avec la même confiance, & de ne ceſſer jamais d'eſpérer qu'il nous en délivrera.

V I.

Ainſi le ſolide fondement de l'eſpérance du ſalut doit être toûjours à l'égard de chaque ame, l'amour éternel qu'elle doit croire que Dieu lui porte, qui eſt ce que J.C. marque dans cet Evangile par ces paroles: *Ipſe enim Pater amat vos: Car mon Pere vous aime.* C'eſt par cet amour qu'il nous reveille de nos aſſoupiſſemens, qu'il nous ſoûtient dans nos foibleſſes, qu'il nous relève dans nos chutes, qu'il nous fait éviter mille dangers ſans même que nous nous en apercevions. Sans cet amour nos aſſoupiſſemens deviendroient éternels, & nos chutes ſans remédes. Il faut à la verité ſeconder cet amour par ſes ſoins, ſes efforts, ſa vigilance, ſes priéres, mais c'eſt cet amour même qui excite ces ſoins, ces efforts, cette vigilance, ces priéres, & qui ſuppléc

Pſ. 126. 1. plée aux défauts infinis que nous y mêlons. Sans cela tout ſeroit bientôt diſſipé. *Si le Seigneur n'édifie la maiſon, c'eſt en vain que travaillent ceux qui la veulent bâtir.* Mettons donc nôtre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous : *Ipſe enim, Pater amat vos* : & dans les preuves que nous en avons par les ſéparations qu'il a faites de nous, en nous donnant le deſir de le ſervir & en nous donnant de l'horreur pour la voye des méchants.

Voilà ce qui nous peut affermir contre toutes nos inquiétudes. Si nous régardions nos foibleſſes, nos lâchetez, nos imperfections uniquement, nous aurions en quelque ſorte ſujet de deſeſperer, mais en regardant cet amour éternel & tout puiſſant, nous avons au contraire ſujet de tout eſpérer. Et plus nôtre eſpérance ſera forte, & pleine de confiance, plus elle ſera efficace pour nous affermir dans la voye de Dieu, & pour nous faire arriver ſurement au terme de nôtre courſe qui eſt le ſalut. Car de tous ceux qui eſperent en lui & qui attendent ſon ſecours, aucun ne ſera confondu

Pſ. 24. 3. *Etenim univerſi qui ſuſtinent te, non confundentur*, dit le Roi Prophête.

SUR

SUR L'EVANGILE DU LUNDI APRE'S LE V. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

Quis vestrum habebit amicum, & ibit ad illum media nocte, &c. *Luc.* 11. 5.

Si quelqu'un de vous avoit un ami & qu'il l'allât voir au milieu de la nuit, &c.

I.

JESUS-CHRIST, pour instruire ses Apôtres de la nécessité non seulement de prier, mais de prier avec persévérance, se sert de l'exemple d'un ami qui n'ayant point de pain chez lui pour donner à une personne qui y étoit arrivée fort tard, en obtient, par son importunité & par sa persévérance, d'un de ses amis qui n'avoit guéres envie de lui en donner, & qui l'avoit refusé d'abord. Ce qui paroît dissemblable dans cette comparaison, est ce qui la rend plus forte. Cet ami qui prête ces pains & qui n'avoit guéres envie de les prêter, est fort différent de Dieu qui a une grande inclination à nous accorder ses graces. La mauvaise humeur de cet ami n'a

n'a point de rapport à la bonté de Dieu qui ne s'importune jamais de nos priéres Mais la concluſion que JESUS-CHRIST en tire n'en eſt que plus vive par ces différences mêmes. Car ſi cet ami facile à importuner & peu diſpoſé de faire plaiſir, ſe laiſſe fléchir par des priéres perſéverantes, que ne devons-nous point attendre de Dieu qui a des qualitez tout oppoſées ? Ce qui empêche donc que nous n'éprouvions le même ſuccés dans les priéres que nous lui faiſons pour les biens ſpirituels, eſt que nous ne les lui faiſons pas avec la même perſévérance que nous avons à demander & à rechercher les biens temporels. Que ne font point les pauvres pour obtenir des aumônes ? Que ne font point ceux qui paſſent leur vie à la Cour, pour obtenir des graces du Prince ? Combien ſont-ils obligez de ſe ſoûtenir, comme parle l'Ecriture, par l'eſpérance contre l'eſpérance ? Car les Princes ne pouvant faire qu'un certain nombre de graces beaucoup moindre que celui des perſonnes qui les demandent & qui les deſirent, il faut toûjours que pour contenter les uns, ils mécontentent les autres. La Cour eſt pleine de gens qui vieilliſſent ſans rien obtenir, qui ſe montrent, qui s'empreſſent, qui ne manquent à rien, & ne parviennent jamais à ce qu'ils prétendent. Cependant ils ne ſe laſſent point, & ils eſpérent toûjours. Mais il n'en eſt

pas,

pas de même de Dieu que des Princes. Il ne s'appauvrit point en donnant. Il n'épuise point ses tresors. Celui qui obtient ses graces, ne nuit point à d'autres qui les desirent. On ne manque donc jamais d'obtenir ce qu'on lui demande, pourvû qu'on persevere à le demander: & si l'on ne l'obtient pas, c'est toûjours par la faute de celui qui prie, & non par celle de Dieu.

II.

Dieu est rempli de misericorde & de bonté pour nous combler de graces & de faveurs: mais il en sçait le prix, & il ne veut pas que nous l'ignorions ni que nous les mepri sions: *Si scires donum Dei.* Nôtre mépris & nôtre indifference pour ses graces en arrête le cours. Or ne perseverer pas dans la priere, est un motif effectif qu'on fait de ses graces, ou une infidelité contre sa bonté. Il faut qu'on croye, ou qu'elles ne valent pas la peine d'être demandées avec tant d'empressement; ou que Dieu n'est pas assez bon pour nous les accorder. Les prieres de ceux qui ne perseverent pas à prier, ne meritoient donc point d'être exaucées dés le commencement; parce que Dieu voyoit qu'elles partoient d'un cœur peu persuadé de l'excellence de ses dons, & qui avoit peu de confiance en sa bonté. Ainsi il rejette ces prieres, parce qu'elles sont defectueuses dans leur principe. Quiconque prie doit prier *Joan.* 4. 10.

avec

avec resolution de ne se lasser jamais : & il reconnoit bientôt que sa priere n'est pas sans effet. Il voit que ce lui est un grand bien de vivre dans cette dépendance de Dieu, de se tenir à sa porte, & que c'est beaucoup obtenir de lui que d'en obtenir la perseverance dans cet état de mendiant qui doit être l'état de tous les hommes pendant toute cette vie. C'est beaucoup obtenir que d'obtenir de Dieu de sentir ses mi-
Ps. 39. 8. seres & sa pauvreté, & de lui pouvoir dire : *Ego autem mendicus sum & pauper.* Car on ne perit que parce qu'on ne les sent pas.

III.

Les refus & les retardemens de Dieu ne signifient donc autre chose, sinon que nous devons prier avec plus d'ardeur, plus de soûmission, plus d'humilité, plus de perseverance. C'est une voye de Dieu qui nous dit : Corrigez-vous de vôtre lâcheté ; animez vôtre froideur ; soumettez-vous à mes ordres : humiliez-vous sous ma main toute puissante ; perseverez à prier. Ces refus & ces retardemens sont des instructions salutaires, pourvû que nous en usions comme il faut ; que nous ne pretendions point deviner temerairement les intentions de Dieu, & que nous sondions nôtre cœur avec sincerité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppose à l'effet de nos prieres. Peut être même qu'une plus grande prosperité spirituelle nous nuiroit,

& que nous ne ſommes pas capables de la porter. Dieu ne nous veut pas confier ſes dons, parce qu'il nous voit diſpoſez à en abuſer. Il connoit nos foibleſſes, & nous ne les connoiſſons pas. Il voit nos tenebres, & nous ne les voyons pas. Que pouvons-nous donc mieux faire que de nous abandonner à ſa conduite, & de nous regler par la declaration qu'il nous à faite de ſa volonté, qui eſt que nous devons toûjours prier ſans nous laſſer, ni nous decourager jamais : *Oportet ſemper orare & non deficere.* Voilà la voye qu'il nous marque par ſon Evangile. Qui y marche conſtamment juſqu'à la fin a ſujet de croire qu'il y trouvera la vie: mais quiconque ſe laſſe & ſe decourage, eſt aſſuré par-là qu'il ne ſçauroit la trouver, & que ſon découragement ne le peut conduire qu'à la mort. *Luc.* 18, 11.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MARDI APRE'S LE V. DIMANCHE D'APRE'S PASQUE.

Cum eſſet in quodam loco orans, ut ceſſavit, dixit unus ex diſcipulis ejus ad eum : Domine, doce nos orare. *Luc* 11. 1.

Comme il étoit en priere en un certain lieu, aprés qu'il eut ceſſé de prier, l'un de ſes Diſciples lui dit : Seigneur aprenez-nous à prier.

I.

LA priere qu'un des Diſciples fait à JESUS-CHRIST dans l'Evangile de ce jour, en lui demandant qu'il lui apprenne à prier : *Domine, doce nos orare*, nous fait voir que la nature & la raiſon ne ſuffiſent pas pour bien prier ; & que ce n'eſt point une ſcience naturelle. Il ne faut point d'inſtruction aux pauvres pour ſçavoir demander leurs neceſſitez. Le ſeul ſentiment de leur beſoin les en inſtruit ſuffiſam-

ſiſamment. Il en eſt de même de toutes les autres neceſſitez temporelles. Il ne faut point de maîtres pour enſeigner la ſcience de les demander. Mais il en faut pour nous apprendre à prier Dieu. Saint Jean Batiſte en avoit inſtruit ſes Diſciples, comme il eſt marqué dans cet Evangile: & c'eſt avec raiſon que ce Diſciple de JESUS-CHRIST demande la même grace. Car non ſeulement nous n'avons pas le ſentiment de nos vrais beſoins & de ce qui nous eſt vraiment neceſſaire: mais nous avons des ſentimens & des deſirs de faux beſoins & de fauſſes neceſſitez qu'il ne faut pas demander. Nous ne ſçavons pas ce que nous devons principalement demander; ſurquoi nous devons nous appuyer dans nos demandes; comment & avec quelle diſpoſition nous le devons faire.

Non ſeulement nous devons demander à Dieu au commencement de nôtre converſion, qu'il nous apprenne à prier; mais nous le devons demander toute nôtre vie. Ce doit être une priere continuelle, parce que nous en avons un beſoin continuel. Nous ne manquerions pas de ſubſtituer les deſirs de la nature aux deſirs de l'eſprit, à moins que l'inſtruction de la grace ne nous les fit diſcerner. Ainſi celui des Diſciples qui demandoient à JESUS-CHRIST qu'il les inſtruiſit touchant la priere, étoit déja lui-même inſtruit d'une verité trés importante

tante ſur cette matiere, qui eſt celle dont Saint Paul introduiſit depuis les Romains en leur diſant: *Quid oremus ſicut oportet, neſcimus. Nous ne ſçavons ce que nous devons demander à Dieu.* Ce diſciple nous inſtruit donc par cette demande, parce qu'il nous avertit de nôtre ignorance, & que c'eſt une grande ſcience de la bien connoître.

Rom. 8. 26.

II.

JESUS-CHRIST ne rebute point la demande de ce diſciple; & ce fut l'occaſion qu'il prit pour inſtruire toute ſon Egliſe de cette oraiſon divine qui eſt la regle & le modelle de toutes les autres; qui nous apprend non ſeulement à prier, mais à vivre, qui eſt l'abregé de ſon Evangile, & qui comprend non ſeulement tout ce qu'il faut faire pour être ſauvé, mais auſſi le moyen d'obtenir de Dieu la grace de l'accomplir. Les plus grandes œuvres de Dieu, & les inſtructions les plus neceſſaires à ſon Egliſe, ſemblent être des ſuites d'occaſions particulieres plûtôt que d'un deſſein de JESUS CHRSIT. Mais c'eſt que Dieu eſt maître des occaſions auſſi-bien que des ſuites. Il les procure & les fait naître. Il n'avoit pas ſeulement prevu le deſir de ce Diſciple, mais il le lui avoit inſpiré, afin d'avoir lieu de donner à ſon Egliſe cette inſtruction incomparable. C'eſt ainſi qu'il a ſoin de cacher les deſſeins de ſa providence ſous des évenemens qui paroiſſent tout hu-

humains, & lors qu'il nous developpera toute sa conduite sur nous, nous verrons que tout a contribué à nôtre salut, que les moindres évenemens de nôtre vie y étoient essentiels; & que d'autres succés y auroient été essentiellement contraires. Nous verrons qu'il falloit que celui-là passât par ce chemin, & celui-ci par cet autre, & que Dieu rompit une infinité de desseins bons en apparence, mais qui les en auroient detournez. Ce qui nous apprend à desirer peu de choses en particulier; à desirer peu fortement celles que nous desirons; & à n'avoir qu'un desir efficace & invariable, qui est de nous tenir soûmis à Dieu & de nous abandonner à sa conduite.

III.

Il est remarquable que quoique JESUS-CHRIST eut instruit ses Apôtres touchant la priere, ils demeurérent néanmoins trés-imparfaits, aussi bien à l'égard de la priere que des autres vertus; ce qui fit qu'il leur reprocha peu de tems avant sa mort *qu'ils n'avoient encore rien demandé en son nom.* Joan. 16. 24. C'est que l'instruction ne suffit pas pour bien prier. Nous ne sommes pas seulement ignorans à l'égard de ce qu'il faut demander, mais nous sommes de plus foibles & impuissans pour le demander quand nous le sçavons. Car le demander c'est l'aimer & le desirer, & l'on ne desire pas les biens du Ciel tant que l'on desire ardemment

ceux de la terre. C'eſt pourquoi c'eſt particulierement à l'égard de la priere que S. Paul dit que l'eſprit aide l'infirmité : *Spiritus adjuvant infirmitatem noſtram.* A quoi il ajoûte que l'eſprit prie pour nous par des gemiſſemens inénarrables. Il faut donc demander à Dieu non ſeulement qu'il regle nos deſirs ; & nos prieres, mais qu'il repande ſur nous l'Eſprit de prieres, *Spiritum precum*, & en un mot, qu'il nous faſſe prier ſelon ſon eſprit & par ſon eſprit.

Rom. 8. 26.

Zac. 12. 10.

SUR L'EPITRE DU JOUR DE L'ASCENSION.

Primum quidem sermonem feci de omnibus, ô Theophile, quæ cæpit Jesus facere & docere, usque in diem quâ præcipiens Apostolis, per Spiritum Sanctum, quos elegit assumtus est. *Act.* I. I.

J'ay parlé dans mon premier Livre, ô Theophile, de tout ce que Jesus a fait & enseigné depuis le commencement jusqu'au jour qu'il fut élevé dans le ciel aprés avoir instruit par le Saint Esprit, les Apôtres qu'il avoit choisis.

I.

L'Eglise nous propose pour l'Epître de cette Fête le commencement des Actes des Apôtres, qui est proprement la conclusion de l'Evangile, puisque l'Evangile étant l'histoire de la demeure de JESUS-CHRIST dans le monde, son Ascension décrite dans les Actes, en est la fin. Il y avoit déja quarante jours qu'il étoit ressuscité & qu'il ne paroissoit à ses

Apôtres qu'en certains tems pour leur donner des preuves de sa Résurrection, & les instructions dont ils avoient besoin selon leur état. Mais ces quarante jours étant finis, il quitta ses Apôtres, & monta visiblement au ciel en leur présence, de la maniére qui est décrite par saint Luc. Jamais histoire n'eut une si belle fin. Jamais les hommes n'ont rien imaginé de plus grand & de plus illustre, mais jamais rien ne ressentit moins l'homme que toute la conduite de JESUS-CHRIST & principalement depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension. Qu'on y prenne garde, & qu'on se consulte soi même, & l'on trouvera que JESUS-CHRIST n'a presque rien dit ni rien fait de ce que l'esprit humain auroit dit ou fait, & que cependant la conduite de JESUS-CHRIST durant ces quarante jours a une grandeur & une dignité qui ravit l'esprit de ceux qui la considérent. Si l'esprit humain avoit reglé en particulier la maniére dont JESUS-CHRIST devoit quitter le monde, il auroit voulu ou que JESUS-CHRIST montât au ciel à la vuë même de ses ennemis pour les confondre, ou qu'il les negligeât absolument, & ne leur fit point annoncer ensuite qu'il y étoit monté, mais les laissât dans leurs ténébres pour les punir. JESUS-CHRIST ne fit ni l'un ni l'autre. Il priva par justice le commun des Juifs de la vûë de son Ascension, &

& il voulut qu'elle leur fût annoncée, & qu'ils la cruſſent ſur la foi de ſes Diſciples pour leſquels ils avoient un ſouverain mépris. Il donna à ſes Diſciples toutes les qualitez néceſſaires pour rendre un témoignage ſincere & capable de perſuader les gens de bonne foi & non prevenus, mais il ne leur en donna aucune de celles qui attirent l'eſtime & la conſidération des gens qui ſont poſſédez de l'eſprit du monde, afin d'humilier l'orgueil des hommes, & de ne donner entrée à la foi que par l'humilité & la ſincerité. Dieu ſuit ainſi dans la plûpart des choſes des routes fort différentes de nos penſées, & ce n'eſt qu'aprés l'événement que nous pouvons concevoir qu'elles ſont plus propres pour produire l'effet que Dieu a prétendu, que toutes celles que nous aurions pû imaginer. Mais ſi nous ne les pouvons comprendre par avance, nous les pouvons adorer pas avance & les préférer à toutes les vuës de l'eſprit humain.

II.

Il eſt remarquable qu'une des dernieres inſtructions que JESUS-CHRIST donna à ſes Apôtres avant que de les quitter, avoit pour but de reprimer leur curioſité, & de les tenir dans l'attente paiſible de l'execution des deſſeins de Dieu. *Ce n'eſt pas à vous*, leur dit-il, *de ſavoir les temps & les momens que le Pere a mis en ſa puiſſance.* Act. i. 7.
NON *eſt veſtrum noſſe tempora vel momenta*

quæ Pater posuit in sua potestate. Et c'est ce qui fait voir que cet avertissement est d'une importance particuliere.

En effet rien n'est plus contraire au véritable esprit d'un Chrêtien que cette curiosité de connoître les tems de l'execution des volontez de Dieu.

L'esprit Chrêtien est l'esprit d'une humiliation profonde sous la puissance de Dieu. Il se contente de savoir où il doit marcher. Il ne pretend à rien davantage. Il croit qu'il a assez à faire de songer à obéir à Dieu & il s'en occupe entierement. Il est donc bien éloigné de vouloir pénétrer dans les conseils de Dieu & de se repaître inutilement de ce qu'il n'a pas besoin de savoir. Il est bien aise de pouvoir contempler & adorer la science infinie que Dieu a de tous les évenemens futurs, & son ignorance lui sert de degré pour la mieux comprendre. Il est bien aise de se preparer généralement à l'execution de tous les ordres de Dieu sans exception. Or moins il les connoît, plus sa preparation est générale, & sa soumission entiere. Enfin sentant en soi une source de curiosité qui se répand naturellement en pensées & en discours inutiles, & souvent temeraires, il s'attache à la reprimer, & c'est cet esprit que JESUS-CHRIST a inspiré à ses Apôtres par cet avertissement: *Non est vestrum nosse tempora & momenta quæ Pater posuit in sua potestate.*

Nous

III.

Nous avons l'eſprit ſi étroit que nous ne ſaurions lui donner le moindre effort ſans faire tort à l'attention qu'il doit avoir à l'accompliſſement de l'œuvre que Dieu nous impoſe. Nous l'avons ſi temeraire que s'il avoit la moindre ouverture de ſe jetter dans l'avenir, il bâtiroit une infinité de chimeres. Et c'eſt pourquoi Dieu a voulu laiſſer tout le futur dans une profonde obſcurité, afin de rappeller les hommes à s'appliquer uniquement à accomplir ce qu'il leur fait connoître de ſa volonté dans le tems preſent. S'il leur découvre donc quelque choſe de l'avenir, c'eſt lors qu'ils ont quelque choſe à faire pour s'y preparer. Ce fut par cette raiſon qu'il dit à ſes Diſciples la deſcente prochaine du Saint Eſprit, parce qu'il vouloit qu'ils l'attendiſſent enſemble à Jeruſalem. Et comme il falloit encore que ce fût par ſes ordres qu'ils entrepriſſent la Predication de l'Evangile par toute la terre, il leur renouvelle encore cet ordre ſur le point qu'il étoit prêt de monter au ciel, & ce fut par là qu'il termina ſa preſence viſible ſur la terre.

IV.

Une ſeule vuë de Jesus-Christ, montant aux cieux a ſuffi aux Apôtres pour les perſuader qu'il y étoit effectivement monté. Mais Jesus-Christ ſe montra pluſieurs fois à eux depuis ſa Reſurrection,

pour leur en imprimer la foi. C'eſt qu'il eſt aiſé de croire qu'un corps reſſuſcité eſt monté au ciel : mais il eſt bien plus difficile de ſe perſuader qu'un mort crucifié & enſeveli ſoit reſſuſcité. On pourroit craindre aprés avoir vû une fois JESUS-CHRIST reſſuſcité, que ce ne fût une illuſion des ſens. Il falloit pluſieurs apparitions pour en confirmer la créance, au moins à l'égard de ceux qui n'en ſont perſuadez que ſur le témoignage des Apôtres. On auroit dit qu'ils s'étoient imaginé d'avoir vû JESUS-CHRIST, que quelqu'un auroit pris plaiſir à les tromper par quelque artifice. Mais toutes ces penſées ne peuvent avoir lieu à l'égard de l'Aſcenſion qui n'eſt que la derniere apparition de JESUS-CHRIST reſſuſcité, accompagnée de cette circonſtance qu'il s'éleva dans le ciel, & qui renferme ainſi la preuve de ſa Reſurrection & de ſon Aſcenſion tout enſemble.

V.

Cette nuée qui borna la vuë de ſes Apôtres & qui leur cacha le Corps de JESUS-CHRIST montant aux cieux, borne auſſi la connoiſſance des hommes touchant le lieu où il eſt. Nous ſavons qu'il eſt monté au ciel, & même au deſſus de tous les cieux, comme dit Saint Paul dans l'Epître aux Epheſiens : *Qui aſcendit ſuper omnes cœlos.* Mais quel eſt l'endroit qu'il a choiſi ? Eſt-ce à l'Orient, à l'Occident, au Midi,

Epheſ. 4. 10.

Midi, au Septentrion ? C'est ce que personne ne sait. C'est une chose admirable combien Dieu a eu soin de retrancher aux hommes ce qui ne servoit qu'à nourrir leur curiosité, & combien il a eu soin de leur imprimer par sa conduite sur eux l'éloignement où ils doivent être de s'appliquer aux recherches inutiles qui amusent leurs esprits. Et c'est ce qui nous devroit être un motif de renoncer volontairement dans nôtre propre conduite à tout ce qu'il nous est inutile de savoir, de nous priver de mille nouvelles qui occupent nôtre esprit & rempliſſent nos entretiens. Il y a quelque chose dans l'ignorance qui humilie l'esprit, & qui lui apprend ce qu'il est. Et ces connoissances inutiles le privent de cet avantage, & lui causent ordinairement de la vanité & de l'enflure.

V I.

Il est assez difficile de marquer la disposition humaine des Apôtres quand ils eurent vû JESUS-CHRIST monter aux cieux, & le combat qu'ils pûrent éprouver de la nature, touchée de cette privation, & de la charité qui se réjouït de ce que JESUS-CHRIST étoit allé prendre une pleine possession de sa gloire. Il est certain par le recit de Saint Luc, qu'ils demeurerent quelque tems les yeux attachez au lieu où ils l'avoient perdu de vuë. Car c'est ce que marque le discours des Anges qui

Act. I. 11. leur dirent : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?* Ut *quid statis aspicientes in cœlum?* comme s'ils eussent attendu que JESUS-CHRIST descendit de nouveau aprés être monté. Ce fut une derniere marque de l'amour humain qu'ils avoient pour lui. Mais les Anges les firent passer de cet état à des sentimens de foi, en ne leur donnant plus lieu d'esperer d'autre retour visible de J. C. dans ce monde que celui de son dernier avenement. Ainsi depuis ce tems-là ils n'espererent plus de le revoir sur la terre, & tout leur esprit se tourna à l'adorer dans le ciel & à attendre ce dernier avenement. Ce doit être aussi la disposition & la devotion de tous les Chrêtiens : & ils ne sauroient s'occuper trop souvent de l'idée de JESUS-CHRIST glorieux assis à la droite de son Pere, & déscendant de là pour juger les hommes ; parce que cette idée les fait soûvenir de l'obligation qu'ils ont de se mettre dans l'état où ils souhaitent d'être jugez, & de faire tout ce qu'ils voudroient avoir fait en ce tems-là.

VII.

Etant retournez à Jerusalem de la montagne des olives, ils y passérent dix jours en priéres étant tous unis ensemble dans l'attente de la descente du Saint Esprit, avec une disposition générale de faire tout ce qu'il plairoit à Dieu de leur ordonner par

par son Esprit. C'est la disposition où nous devons être à l'égard de toutes les vocations, & de tous les emplois. Avant que le Saint Esprit nous ait marqué nôtre partage, nous n'y devons avoir qu'une disposition generale, sans prevenir le chois de Dieu. Il y en eut quantité dans cette sainte assemblée, qui ne furent appliquez par l'esprit de Dieu qu'à de petits ministéres, comme par exemple à avoir soin de certaines choses temporelles : mais pourvû que ce soit le Saint Esprit qui nous y applique, nul ministere ne nous doit paroître petit. Le grand desordre des hommes est que chacun aspire aux plus grands emplois, & ne se contente pas de ceux qui lui sont proportionnez, ou qui lui sont destinez. Chacun veut aller en pleine mer, & conduire un grand vaisseau. Ainsi on ne voit que des naufrages : car la plûpart ne sont propres qu'à mener une petite barque.

VIII.

Les principales dispositions que les Disciples employerent pour obtenir le don du Saint Esprit, furent l'union & la priere. Ce sont aussi les principaux moyens dont nous devrions user pour attirer les lumieres de Dieu, & la conduite de son esprit. Quand il s'agit, par exemple, d'obtenir de Dieu qu'il nous conduise par son esprit dans quelque pas difficile, si l'on ne peut s'unir aux Chrê-

tiens, de corps, il faut s'y unir d'eſprit, comme Saint Paul s'aſſembla avec ceux de Corinthe pour le rétabliſſement de l'inceſtueux. Il faut déraciner de ſon cœur les moindres racines de diviſion : & dans cet eſprit de charité il faut demander à Dieu la grace dont on a beſoin. Car elle eſt particuliérement promiſe à ce conſentement d'eſprits & de cœurs. Les priéres de chacun conſiderées comme ſeparées de celles des autres, n'ont point la force de l'obtenir. Ainſi tout cœur diviſé des autres, tout cœur aigri contre quelqu'un des membres de l'Egliſe, tout cœur qui n'eſt pas diſpoſé à rendre juſtice aux autres, & à quitter les préventions qu'il peut avoir conçuës témérairement contr'eux, eſt hors d'état de mériter les lumiéres de Dieu. S'il en reçoit, c'eſt pour le bien des autres, & non pas pour ſa propre ſanctification, & ſouvent il n'en reçoit ni pour ſoi ni pour les autres.

IX.

Il eſt remarquable que quoi que la deſcente du Saint Eſprit eût été promiſe aux Apôtres & aux Diſciples, ils ne laiſſérent pas de s'y preparer. Car Dieu ne ſepare point ſes graces des moyens, & il ne veut point qu'on y prétende que par l'emploi fidelle de ces moyens. Il y a même ordinairement une proportion entre la préparation & les graces auſquelles on ſe prépare : & les graces excellentes ſuppoſent des pre-

para-

parations excellentes. C'eſt pourquoi, comme il n'y eût jamais rien de plus grand dans l'ordre de la grace que celle que Dieu donna aux Diſciples le jour de la Pentecôte, il en faut conclure qu'il n'y eut jamais de preparation plus excellente que celle qu'ils pratiquerent en attendant le Saint Eſprit. Leur retraite eſt le modelle de toutes les retraites qui ſe ſont faites & qui ſe feront juſqu'à la fin du monde, & ſi l'on demande ce qu'il y faut faire, il ſuffit de répondre qu'il faut y faire ce que les Apôtres firent dans leur retraite à Jéruſalem pour y attendre le Saint Eſprit, qu'il faut s'y dépoüiller de toute inclination humaine, & ſe livrer à Dieu pour lui obéir dans tous les miniſtéres & toutes les vocations auſquelles il lui pláira de nous appliquer, ſans en prévenir aucune par des déſirs qui ayent l'amour propre pour principe, ſans en exclure aucune par des défiances qui naiſſent de l'eſprit de puſillanimité.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE L'ASCENSION.

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. *Marc.* 16. 15.

Allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à toutes les créatures.

I.

SAint Marc dans son Evangile joint la mission des Apôtres pour prêcher l'Evangile dans toute la terre, à l'Ascension de JESUS-CHRIST, quoiqu'il se soit peut-être passé quelque chose entre deux, parce que cette mission a été l'œuvre principale que JESUS-CHRIST devoit faire avant que de monter aux cieux. Jamais il n'y eut de commandement plus étrange, ni d'entreprise plus extraordinaire & plus hors d'apparence que celle-là. JESUS-CHRIST commande à douze pêcheurs, pauvres, ignorans, sans talens, dépourvûs de tout secours humain, d'aller reformer non un village, non ceux de leur connoissance, ce qui auroit été beaucoup, non les Juifs, non un royaume, mais toute la terre, d'y changer & les opinions & les actions d'ap-

d'apprendre aux hommes à deteſter ce qu'ils avoient adoré, & à haïr tout ce qu'ils avoient aimé. Il leur ordonne de combattre également & l'eſprit & le cœur des hommes, leurs anciennes preventions, & leurs paſſions preſentes, & celà ſans aucuns ſecours, & ſans aucuns moyens humains de s'inſinuer dans leurs eſprits.

Ainſi il n'y eut jamais ſans doute rien de ſi extraordinaire que ce commandement: mais auſſi d'autre côté il n'y eut jamais de commandement fait par une authorité ſi capable de perſuader & de fortifier ceux à qui il étoit fait. C'eſt JESUS-CHRIST reſſuſcité qui le fait. C'eſt JESUS-CHRIST prêt de monter aux cieux à la vûë de ſes Apôtres. C'eſt JESUS-CHRIST promettant d'appuyer par ſon ſecours ce qu'ils feroient dans l'éxécution de ſes ordres: *Et ecce ego vobiſcum ſum uſque ad conſummationem ſæculi.* Qui n'auroit entrepris toutes choſes aprés une telle aſſûrance? Les Apôtres y porterent donc une confiance ſurprenante. Ils formerent cette entrepriſe folle au ſens humain, mais dont la folie même apparente eſt une preuve convainquante de la certitude de l'ordre qu'ils en avoient reçû de JESUS-CHRIST reſſuſcité, & prêt de monter aux cieux. Ainſi plus elle eſt folle, plus elle eſt ſage: & la preuve qu'elle contient de la Reſurrection de JESUS-CHRIST qui eſt le fondement de

de nôtre Religion, en eſt plus certaine & plus convainquante. Car il ne falloit rien moins que la vûë de J. C. reſſuſcité & montant aux cieux pour donner cette confiance aux Apôtres. II.

Il y en a qui pourroient croire que la foi étoit bien aiſée aux Apôtres, puis qu'ils avoient vû de leurs yeux JESUS-CHRIST reſſuſcité & montant au ciel. Mais on peut dire avec verité que nous n'avons pas de moindres ſecours & de moindres preuves qu'eux, quoique nous n'ayons pas vû ce qu'ils ont vû. Ce qui les pouvoit décourager qui eſt l'infinie diſproportion de l'entrepriſe qu'on leur ordonnoit avec les forces des hommes, & d'hommes tels qu'ils étoient, eſt devenu le fondement, & l'affermiſſement de nôtre foi. Cette entrepriſe inouïe & ſans aucune eſperance humaine de ſuccés, eſt éxécutée & accomplie. Nous voyons l'Egliſe édifiée, le paganiſme détruit, la verité reçûë non par un petit nombre de perſonnes, mais par des peuples & des empires. Nous voyons les effets prodigieux de cet ordre donné aux Apôtres par JESUS-CHRIST reſſuſcité; & rien ne pourroit être plus contraire à la raiſon aprés l'accompliſſement d'une choſe ſi ineſperée que de douter que ce ne ſoit l'effet de la Reſurrection & de l'Aſcenſion de JESUS-CHRIST. Ainſi autant que nous voyons d'Egliſes Chrêtiennes, autant les

perſonnes vraiment raiſonnables ont-ils de convictions de la Reſurrection & de l'Aſcenſion de J. C. La Reſurrection de J. C. & ſon Aſcenſion ſervoient aux Apôtres de fondement ſolide pour ne douter point de réüſſir dans l'éxécution de cét ordre : & le ſuccés de leur prédication eſt un fondement inébranlable pour affermir tous les Chrêtiens de tous les ſiécles dans la foi de la Reſurrection de J. C. & de ſon Aſcenſion.

III.

J. C. pour l'éxécution de ſon œuvre qui étoit la converſion des peuples à ſa Religion, avoit beſoin que ſes Apôtres fuſſent fortement perſuadez des veritez auſquelles ils devoient rendre témoignage par leur mort. Or il auroit été impoſſible qu'ils l'euſſent été, s'il ne fût rien arrivé de ce qu'il leur avoit prédit devoir arriver dans la converſion des peuples. Car comment les Apôtres auroient-ils pû croire en celui qui leur auroit prédit que ceux qui croiroient en lui, parleroient des langues nouvelles, qu'ils guériroient les maladies, qu'ils chaſſeroient les démons, s'ils n'euſſent vû aucun effet de cette prédiction & de cette promeſſe? Comment auroient-ils oſé écrire une telle fauſſeté? Il eſt donc certain que ces miracles ſont arrivez, puiſque les Apôtres ont oſé dire que J. C. le leur avoit prédit, qu'ils ont continué de croire en lui, & qu'ils l'ont écrit. Ainſi ces miracles étoient

pour

pour les Apôtres une preuve perpetuelle de la Resurrection de JESUS-CHRIST. Et ce que les Apôtres en ont écrit est une preuve à toute l'Eglise que les Apôtres n'ont pû être trompez, & qu'ils nous ont rendu un témoignage trés-certain en nous assûrant qu'ils avoient vû JESUS-CHRIST ressuscité & montant aux cieux. Dieu dispense d'une maniere admirable les preuves de ses veritez, & il n'y a que ceux qui ne prennent pas la peine de les considerer qui puissent s'empêcher de s'écrier: *Les veritez que vous nous annoncés sont infiniment croyables:* TESTIMONIA *tua credibilia facta sunt nimis.* Les Apôtres convertissoient les peuples par la vûë de ces merveilles: mais ils confirmoient en même tems toute l'Eglise dans la foi de la veritable Religion pas ces miracles. Car ils n'auroient jamais osé écrire ces choses, si elles n'eussent été confirmées par le témoignage de tous les premiers Chrêtiens, & il n'y auroit même point eu de Chrêtiens s'ils eussent pû convaincre les Apôtres d'un mensonge si grossier, si personne n'avoit parlé diverses langues, si personne n'avoit chassé les démons ni guéri les malades.

Ps. 92. 5.

Donc ces merveilles sont effectivement arrivées. Donc J. C. est ressuscité. Donc la Religion Chrêtienne est veritable. Remercions Dieu de la bonté qu'il a eu d'environner la veritable Religion de tant de preu-

preuves qu'il n'y a que les aveugles volontaires qui puiſſent ne les pas voir.

IV.

Il eſt remarquable que ces ſignes & ces effets miraculeux n'étoient point particuliers aux Apotres, mais qu'ils leurs étoient communs avec ceux qui recevoient leur prédication : *Signa autem eos quæ crediderint, hæc ſequentur.* Dieu faiſoit part de ces dons miraculeux à toutes les nouvelles Egliſes. Ainſi ils ne les croyoient point ſeulement ſur le rapport d'autrui : & l'on ne peut point dire qu'on ait abuſé de leur credulité pour les en perſuader. C'étoient les nouveaux fidelles eux-mémes qui parloient des langues nouvelles, qui guériſſoient les malades, qui prédiſoient les choſes futures, qui chaſſoient les démons, & toutes les Egliſes que les Apôtres établiſſoient en tant de lieux differens, avoient toutes quelque participation de ces dons miraculeux. Ainſi elles avoient une preuve ſenſible de la verité de la Religion qu'elles avoient embraſſée. Mais cette preuve n'eſt pas ſeulement pour ces fidelles, elle eſt auſſi pour nous. Car il eſt impoſſible que ces peuples ſe fuſſent convertis, s'ils n'euſſent été ſpectateurs de ces merveilles que les Apôtres leur avoient ſi ſolemnellement promiſes. Ils ne pouvoient s'y tromper ; car ils en étoient eux mêmes les Miniſtres. Ils les ont donc vûës, & une *Marc.* 16. 17.

infinité

infinité d'eux ſont morts pour les atteſter. Rien n'eſt donc plus conſtant que ces dons miraculeux. Jamais les Apôtres n'auroient crû en JESUS-CHRIST, s'il les avoit trompez dans cette promeſſe. Jamais les Apôtres ne l'euſſent oſé écrire, s'il eut été poſſible de les convaincre d'impoſture. Jamais les peuples n'auroient crû en eux, & jamais ils n'auroient donné leur vie pour rendre témoignage à une Religion dont il leur auroit été ſi facile de reconnoître la fauſſeté.

V.

Mais pourquoi Dieu n'a-t'il pas continué ces dons miraculeux pour ſervir de preuves continuelles & ſubſiſtantes à la veritable Religion? C'eſt le ſecret de ſa ſageſſe que le monde ne ſçauroit comprendre. Il voudroit que Dieu convainquit l'incredulité des hommes par des preuves ſi ſenſibles que leur eſprit n'y pût rien oppoſer quand il le voudroit. Mais ils ne conſiderent pas que ſi Dieu avoit ſuivi cette conduite, il auroit pris une voye de raiſon, & non pas de foi. Le cœur n'auroit point eu de part dans la conviction de l'eſprit. Les humbles n'auroient point été diſtinguez des ſuperbes & les cœurs purs & droits des cœurs corrompus & dereglez. Il s'eſt donc contenté de donner aux hommes une certaine meſure de preuves qui ſuffiſent aux cœurs non corrompus pour

les

les perſuader pleinement, & il n'a pas voulu qu'elles fuſſent telles qu'un cœur preſomptueux & déreglé ne ſe put mettre au-deſſus de ces preuves, & ne pût engager l'eſprit en des voyes d'erreur & d'égarement. Ce n'eſt pas que les preuves ne ſoient en ſoi trés-certaines & trés-convainquantes; mais il faut s'y appliquer de bonne foi. La rectitude & la pureté du cœur donnent cette application. La corruption du cœur l'ôte & la bannit. Ces eſprits dereglez par la malice de leur cœur ou ne s'appliquent pas aux preuves de la Religion, & ils la laiſſent pour telle qu'elle eſt en ſe livrant aux choſes ſenſibles, ou s'ils s'y appliquent, c'eſt avec un deſir ſecret de la contredire, & un éloignement de la verité. Ainſi ils réüſſiſſent d'ordinaire à trouver des pretextes d'incredulité: ils cherchent des tenebres, & ils y demeurent.

VI.

Aprés la promeſſe de ces ſignes miraculeux & cet ordre d'annoncer l'Evangile par toute la terre, Saint Marc rapporte l'Aſcenſion de JESUS-CHRIST à la vûë de ſes Apôtres. Ils le ſuivirent des yeux montant au Ciel, & nous l'y devons ſuivre par nos deſirs & nous élever par la foi juſques à ce trône où il eſt aſſis à la droite de ſon Pere. C'eſt ce que font tous les Chrêtiens qui participent à la grace de ce myſtere. *Heureux l'homme* dit le Pſalmiſte, *dont* Pſ. 83. 6.

dont vous êtes le ſecours: car il diſpoſe des degrez dans ſon cœur pour s'élever à vous dans cette vallée de larmes: BEATUS *homo cujus eſt auxilium abs te; aſcenſiones in corde ſuo diſpoſuit in valle lacrimarum.* Il faut honorer l'Aſcenſion du Fils de Dieu par ces aſcenſions du cœur, & c'eſt par ce myſtere que l'on en obtient la grace. Qui ne s'éleve point au deſſus des ſens & des choſes viſibles, n'honore point l'Aſcenſion de JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST n'eſt point monté au Ciel à ſon égard, ſelon S. Bernard. Demandons lui la grace qu'il nous attire aprés lui, qu'il nous faſſe monter tous les jours à quelque degré de vertu qui nous approche de lui en nous ſeparant de la vie des ſens & de la nature.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

Estote itaque prudentes & vigilate in orationibus, *Pet.* 4. 7.

Soyez temperans, & vigilans dans la priere.

I.

L'Apôtre Saint Pierre nous recommande la temperance, & la vigilance dans la priere, non seulement comme étant deux vertus essentielles à la vie Chrêtienne, mais comme l'une étant necessaire à l'autre. Car, pour être vigilant & recuëilli dans les prieres, il faut de necessité être temperant selon l'étenduë de cette vertu. Non seulement il faut garder une exacte moderation à l'égard du boire & du manger, en pratiquant ce que JESUS-CHRIST dit qu'il ne faut pas laisser appesantir son cœur par l'abondance des viandes, & l'yvrognerie: *Attendite vobis, vobis ne forte graventur corda vestra in crapula & ebrietate.* Mais il faut user de la même retenuë dans l'usage de toutes les choses du monde. *Luc.* 21. 34.

monde. Rien n'eſt plus contraire à l'eſprit de priere que les grands divertiſſemens, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent fortement l'ame. L'eſprit ſe cole aux objets auſquels on l'attache. On ne ſçauroit enſuite l'en retirer, ni le trouver quand il s'agit de loüer Dieu. L'imagination devient vagabonde. Les objets qui ſe preſentent entraînent l'eſprit. Il court aprés eux, & ne peut plus s'appliquer à Dieu, ni veiller ſur ſoi-même. C'eſt pourquoi il n'y a point de precepte plus generalement recommandé par tous les ſaints que celui d'éviter les épanchemens & la diſſipation. Mais c'eſt ce qui ne peut ſe faire que par une temperance generale qui nous faſſe renoncer à la joüiſſance de tous les plaiſirs non neceſſaires, & nous porte à nous moderer dans ceux mêmes qu'on peut appeller neceſſaires, & n'y pas livrer nôtre eſprit & nôtre cœur; ce qui renferme une grande moderation à l'égard de tous les objets des ſens.

II.

Il y a une eſpece de cercle dans la production des vertus qui les rendroit impoſſibles, ſi elles ne dépendoient que de nous. Il faut être temperant pour vaquer à la priere; il faut prier pour obtenir la temperance. Comment donc peut-on avoir l'une & l'autre, quand on ne les a pas? Mais Dieu qui eſt auteur de toutes les ver-

tus

tus, sait bien allier cette espéce de contrariété. Il commence cet édifice spirituel par quelle vertu il veut. Il les augmente ensuite l'une par l'autre. Il fait pratiquer par exemple, la tempérance, & par cette tempérance il produit la vigilance dans la priére. Il fait prier ensuite avec plus d'ardeur, & il augmente par-là la tempérance. La tempérance sert à la priére par voye de mérite, & par ce qu'elle en retranche les empêchemens; & la priére sert à la temperance par voye d'impétration, & l'on peut dire même par le retranchement des obstacles & des tentations qui la troublent. Un homme bien appliqué à Dieu est beaucoup moins touché des objets sensibles. Il y a toûjoursdans chacun une vertu qui est le principe des autres. Mais c'est Dieu qui les choisit, & il peut commencer, comme on vient de le dire la sanctification des ames par où il veut. Il y a de même dans les chutes certains vices par où l'ame commence à déchoir: mais il n'y a en a point qui ne puisse être le principe de ses chutes, lorsque par un jugement secret Dieu laisse aller les ames à leur propre corruption. Un homme priera plus lâchement, parce qu'il se sera appliqué par intempérance à quelque objet qui le distrait, & un autre sera plus intempérant, parce qu'il aura été plus négligent dans la priére. Ainsi nous devons crain-

craindre tous les vices non seulement à cause de ce qu'ils renferment en eux-mêmes de malignité ; mais parce qu'ils peuvent tous être le premier anneau de nôtre perte : & nous devons recourir à Dieu avec une humilité d'autant plus profonde, qu'il est seul capable d'augmenter les vertus en la maniere qu'il lui plait, & d'empêcher que l'ame ne tombe dans le precipice par tous les differens pechez qu'elle commet dans cette vie, qui bien qu'ils ne soient pas tous mortels, l'y peuvent tous conduire en éloignant la grace de Dieu, en augmentant les tenebres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour resister aux tentations.

III.

Mais avant tout ayez une charité persévérante les uns pour les autres, v. 8.

L'Apôtre Saint Pierre nous apprend par ces paroles que le moyen le plus general & le plus efficace pour empêcher l'affoiblissement des vertus, est la pratique continuelle de la charité du prochain ; parce que cette vertu couvrant les pechez, elle empêche par consequent que ces pechez ne nous nuisent, & qu'ils ne servent à Dieu de sujet de s'éloigner de nous. Ainsi la plus grande marque de la charité de Dieu pour une ame & d'un regard favorable pour elle, est lors qu'on voit qu'il la remplit de charité envers le prochain. Il lui peut

peut laiſſer avec cela quantité de défauts, afin de l'humilier : mais ceux qui la jugent imparfaite à cauſe de ces défauts, en jugent ſouvent temerairement, parce que ces défauts ne ſubſiſtent pas devant Dieu étant continuellement effacez par la charité que Dieu lui fait pratiquer. Cela fait voir qu'on juge ſouvent trés-mal de la vertu & de la perfection des ames. L'on ne ſe fonde pour les croire plus ou moins parfaites que ſur ce qu'elles ont plus ou moins de défauts, & qu'elles font plus ou moins de fautes. Cependant cette regle eſt fauſſe & incertaine. Peu de défauts ſubſiſtans empêchent beaucoup la perfection : beaucoup de défauts qui ne ſubſiſtent pas & qui ſont effacez par la charité, ne l'empêchent pas.

IV.

Il eſt même trés-difficile de juger de la meſure de la charité. Car cette charité ne conſiſte pas toûjours en œuvres exterieures qui ne peuvent pas être continuelles. Elle conſiſte dans l'affection du cœur, & dans la diſpoſition de faire pour le prochain tout ce qui eſt en nôtre puiſſance. Or il n'y a que Dieu qui ſoit juge de la ſincerité de cette diſpoſition. Ce qui nous en peut donner quelque aſſurance, eſt de ne ſouffrir dans nôtre cœur aucune malignité contre nos freres, de former ſouvent des deſirs de les ſervir & d'en cherher les occaſions, & quand elles ſe preſentent de

les ſervir & d'en chercher les occaſions ; & quand elles ſe preſentent de les embraſſer avec joye ; d'éviter une infinité de choſes, de peur de les choquer, de preferer leurs interêts aux nôtres, & d'avoir une veritable douleur de ce qui fait tort à leur ſalut.

V.

Hoſpitales invicem ſine murmuratione. *v.* 9.

Exercez entre vous l'hoſpitalité ſans murmure

La cauſe des murmures où l'on tombe, dans l'exercice de la charité, eſt que l'on regarde ces œuvres comme des bienfaits & des graces que l'on fait aux hommes, & non comme des graces & des bienfaits que l'on reçoit de Dieu. Ainſi on exige des hommes de grandes reconnoiſſances & de grands égards, comme des recompenſes du bien qu'on leur fait ; & ſi l'on ne les trouve pas en eux, on en murmure & l'on s'en irrite. On veut qu'ils ſoient raiſonnables & moderez ; qu'ils ne ſoient point preſſans ni importuns ; & quand on ne trouve pas en eux toutes les qualitez neceſſaires en ceux qui reçoivent la charité, on la fait avec chagrin. Mais ſi l'on regardoit ces œuvres de charité d'une autre maniere, on agiroit avec un autre eſprit & une autre diſpoſition. Or cette maniere eſt celle qui eſt marquée par ces paroles : *Unusquisque*

quiſque ſicut accepit gratiam, in alterutrum illam adminiſtrantes, ſicut boni diſpenſatores multiformis gratiæ Dei : QUE *chacun de vous rende ſervice aux autres, ſelon le don qu'il en a reçu, comme étant de fidelles diſpenſateurs des differentes graces de Dieu.* Car nous apprenons par-là que ces biens que nous employons en charitez ne ſont pas à nous; que ce ſont des dons de Dieu dont il nous a établi les diſpenſateurs.

Ce ſont non-ſeulement des dons de Dieu, mais de grands dons, & tels qu'étant employez dans l'exercice de la charité, ſaint Paul les appelle des dons ineffables: car c'eſt de ces ſortes de graces dont il eſt dit en un endroit : *Gratias Deo ſuper inenarrabili dono ejus:* DIEU *ſoit loüé de ſon ineffable don.*

Quiconque pratique donc la charité, reçoit infiniment plus de Dieu, qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne ſont point à lui, & qu'il n'a reçûs que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un preſent qui de ſoi-même eſt éternel, & dont il peut joüir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'aſſocier aux ſoins charitables qu'il a de ſes creatures, de le rendre l'inſtrument de ſa providence envers elles. Il lui met entre ſes mains le rachat de ſes pechez, & le prix de ſon Royaume : & il le lui met gratuitement; ſans qu'il eût aucun droit à une ſi

grande grace. Qui ne voit que les murmures dans leſquels on tombe en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'eſt pas aſſez penetré de ces veritez? Car ſi on en étoit touché comme on devroit, on regarderoit les pauvres comme les occaſions qui nous ont attiré les graces de Dieu. On croiroit leur avoir une extrême obligation; Ainſi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoiſſance, & avec amour.

V I.

Si quis loquitur, quaſi ſermones Dei, &c. *v.* 11.

Si quelqu'un parle, que ce ſoit comme Dieu parlant par ſa bouche.

Comment aurions nous droit de regarder nos œuvres de charité comme étant à nous, puiſque nous ne devons pas regarder de la ſorte, même nos diſcours, & que tout ce qu'il y a de veritable & de juſte dans ce que nous diſons au prochain, eſt une grace de Dieu, comme les Conciles mêmes l'ont défini? *Quidquid autem habemus juſtitiæ & veritatis, ex illo fonte eſt quem debemus ſitire in hac eremo.* Ainſi lorſque nous parlons au prochain, tout ce que nous lui diſons de vrai & de juſte appartient à Dieu, & il ne nous eſt pas permis de lui par-

Concil. Aranſ.

parler d'une autre maniere, parce que nous ne lui devons jamais parler que véritablement & justement. Et c'est ce qui nous doit donner une extrême vigilance pour rendre nos discours dignes de Dieu, & pour n'y mêler rien qui ne convienne à celui au nom duquel nous parlons : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.*

VII.

Pour pratiquer ce devoir important, il ne faut pas seulement que tout ce que nous disons au prochain, soit véritable, mais que nous le disions aussi par le mouvement de Dieu & par l'impression de son Esprit : ce qui nous doit faire discerner quand il est tems de parler, & quand la charité nous y oblige. Il faut que nous évitions tout ce qui pourroit détruire l'effet de nos discours par l'image des passions qu'on y mêleroit. Car les discours ne représentent pas seulement les choses que l'on conçoit, mais aussi les maniéres dont on les conçoit. Si donc nos pensées sont accompagnées de quelques mouvemens humains, & si elles ne partent pas d'un bon trésor, c'est-à-dire, d'un cœur bon, desintéressé, & rempli de charité, on en porte l'image dans l'esprit des autres, & l'on détruit par là l'efficace de la verité. Les discours de Dieu doivent être saints en toutes maniéres, & c'est les deshonorer que d'y mêler quelque chose qui ne porte pas le caractére de la Sainteté.

VIII.

Si quis miniſtrat, tanquam ex virtute quam adminiſtrat Deus *v.* 11.

Si quelqu'un ſert dans quelque miniſtere, qu'il y ſerve comme n'agiſſant que par la vertu que Dieu donne.

Ce ne ſont pas ſeulement nos diſcours dans leſquels il faut eſſayer de ne rien mêler qui ne reſſente leur origine & leur regle qui eſt Dieu même: ce ſont auſſi tous les ſervices que l'on rend au prochain, dans leſquels on doit croire que tout ce qu'il y a de bon, ſoit dans la volonté, ſoit dans l'execution, vient de Dieu qui nous donne & la volonté & le pouvoir. Ainſi nous devons toûjours nous conſiderer à l'égard du bien, comme de purs inſtrumens qui ne peuvent rien faire d'eux memes, s'ils ne ſont appliquez & remuez de Dieu. Toute nôtre activité propre ne peut être que mauvaiſe; parce que les mouvemens que nous avons de nous-mêmes ſont toûjours excitez par des paſſions qui ont l'amour propre pour principe. Nous devons regarder bien diverſement nos bonnes œuvres, entant qu'elles viennent de Dieu, & entant qu'elles viennent de nous. Entant qu'elles viennent de Dieu, elles ſont bonnes, mais nous devons croire que Dieu en eſt tellement la cauſe principale que nous n'en ſommes que

Phil. 2. 13.

les

les instrumens. C'est lui qui les a créées en nous : *Creati in operibus bonis.* Mais celles qui sont purement de nous, ne peuvent être que mauvaises, parce que ce sont des productions de nôtre amour propre, des vuës intéressées, des chagrins, des coléres, des empressemens, & généralement tout ce qui ne convient point à Dieu, & qui ne lui peut être attribué. *Ephes.* 2. 10.

IX.

En considérant de cette sorte nos actions de charité, on glorifiera Dieu en toutes choses & à l'égard de nous & à l'égard des autres. On le glorifiera dans les graces que nous avons reçuës de lui, en reconnoissant qu'il en est autheur, & que tout ce qu'il y a de bon dans ces œuvres de charité, vient de lui. Nous le glorifierons dans nos défauts mêmes, en reconnoissant, qu'il n'y a que cela qui nous puisse appartenir : & nous porterons tous ceux envers qui nous pratiquerons ces bonnes œuvres à glorifier Dieu, parce qu'en retranchant les mouvemens humains que nous y mêlons, il n'y aura plus rien qui ne les édifie, & qui ne leur fasse reconnoître l'excellence de la loi Chrêtienne, qui porte les hommes à agir d'une maniére si charitable.

Il est vrai que ceux envers qui l'on pratique la charité, sont souvent ingrats & peu touchez des services qu'on leur rend. Mais si nous nous faisons justice, nous trouve-

rons ſouvent auſſi que c'eſt nous qui détruiſons leur gratitude par les mauvaiſes maniéres que nous y mêlons. Ainſi nous anéantiſſons nous-mêmes la principale partie de nôtre charité, qui eſt la ſpirituelle. Car, au lieu que le principal effet des œuvres de charité devroit être de porter ceux à qui on les fait, à loüer Dieu, on les porte ſouvent au contraire à murmurer, & l'on étouffe ainſi l'onction & l'édification de ces œuvres, qui en eſt la principale partie, & ce qu'on y devroit principalement rechercher.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

Cum autem venerit Paracletus quem ego mittam vobis à Patre, Spiritum veritatis qui à Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me. *Joan.* 15. 26.

Lorsque le Consolateur, cet Esprit de verité qui procéde du Pere, que je vous enverrai de la part de mon Pere, sera venu, il rendra témoignage de moi.

I.

JESUS-CHRIST promet à ses Disciples le Saint Esprit, & l'appelle en cet endroit l'Esprit de verité: *Spiritum veritatis*, pour nous donner lieu de le discerner de l'esprit du monde qui est un esprit de fausseté. C'est la marque la plus claire que nous ayons pour reconnoître le vrai principe de nos actions & de nos pensées. Et c'est pourquoi Saint Bernard n'en donne point d'autre pour discerner si les pensées qui passent dans nôtre esprit, ont Dieu ou le Demon pour auteur. Il veut que nous attribuïons à Dieu toutes pensées veritables, & au Demon toutes les fausses pensées: & l'on ne doit pas juger

autrement de nos œuvres. Car toutes celles qui ſont faites ſelon une lumiére veritable doivent être attribuées à Dieu, puiſque ce ſont des œuvres de lumiére, & celles qui ſont faites en ſuivant de fauſſes lueurs, doivent être attribuées au Demon, puiſque ce ſont des œuvres de tenebres. C'eſt l'origine de ces expreſſions de l'Ecriture, *Faire la vérité, marcher dans la vérité*, qui ne ſignifient autre choſe que ſe conduire ſelon la vérité. Mais il faut bien remarquer qu'il ſe fait quelquefois un certain mélange dans nos penſées mêmes & que le Diable a l'adreſſe de mêler quelquefois de fauſſes intentions & de fauſſes lumieres qui viennent de lui, parmi les veritables qui viennent de Dieu. On voit un pauvre dans une veritable neceſſité ; on eſt en état de l'aſſiſter ; & l'on conclut qu'on le doit faire. Voilà une penſée qu'on doit attribuer au Saint Eſprit ; parce qu'elle n'a rien que de veritable. Le Diable qui la découvre dans nôtre eſprit, nous montre en même tems, qu'en pratiquant cette aumône nous paſſerons pour charitables ; & il nous repreſente cette réputation comme un bien que nous devons deſirer. C'eſt une lumiére fauſſe. Car il eſt faux que cette reputation ſoit un bien que nous devions rechercher. Cependant ces deux lumiéres ; l'une veritable, l'autre fauſſe, nous portent a la même action, & quand nous

Joan. 3. 21. 2. *Joan.* 4. & 3. *Joan.* 3.

la

la faiſons, il eſt incertain qu'elle eſt celle qui nous y détermine.

II.

Quand on s'aperçoit de ce mélange de vrayes & de fauſſes lumieres dans ſon cœur, faut-il omettre de ſuivre les veritables, dans la crainte d'obéir aux fauſſes? Non. Il faut ſe contenter de renoncer à ces vuës fauſſes, à moins que cette même action ne ſe puiſſe faire en ſorte que nous y évitions entiérement le danger de ſuivre les fauſſes. Mais quand on ne s'en aperçoit pas, il eſt plus difficile de diſcerner le veritable principe de nos actions. Car ſouvent c'eſt la vanité qui nous conduit dans ces œuvres que nous nous imaginons de faire pour la verité: & c'en eſt une grande preuve quand nous ſommes froids & ſans mouvement, lors qu'il n'y a que la verité qui nous pouſſe, & que nous ſommes pleins d'ardeur quand il s'y mêle de la vanité, quand nous n'avons aucune inclination aux œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin, & que nous en avons beaucoup pour celles qui nous attirent l'approbation des hommes. Cependant cela n'eſt pas univerſel, & il peut arriver que la charité ſe ſerve utilement du ſecours même de ſes ennemis qui ſont la vanité & la crainte de déplaire aux hommes. Toutes les regles les plus auſtéres ont puni par certaines confuſions les actions qui bleſſoient la regula-

rité, afin que la crainte de cette confusion aidât les Religieux à être plus exacts. Et ce n'eſt point une mauvaiſe pratique, quand on veut ſerieuſement ſe donner à Dieu, que de s'attacher à lui être fidelle en faiſant des démarches qui nous expoſent à la mocquerie du monde ſi nous y manquons. C'eſt au contraire un ſentiment trés-digne d'une ame Chrêtienne que de vouloir bien être l'objet du mépris de toute la terre, ſi elle vient à manquer de fidelité pour Dieu & à retourner en arriere. Quand on ne ſe ſert donc de ces vûës des jugemens des hommes qu'en cette maniere, ce ne ſont point ces vûës qui nous conduiſent & qui ſont le principe de nos actions. C'eſt la charité & la verité qui s'en ſervent pour diminuer l'effort des tentations.

III.

Enfin la verité eſt tellement le propre caractere du Saint Eſprit, qu'il n'y a rien qui marque plus ſenſiblement ſa preſence dans les ames qu'un certain goût pour la verité qui les porte à s'y rendre ſi-tôt qu'on la leur propoſe, ſuivant cette maxime de l'Evangile: *Qui ex Deo eſt, verba Dei audit:* Celui *qui eſt de Dieu entend la parole de Dieu*, qui leur fait diſcerner & ſuivre la verité en toutes choſes, qui les éloigne de toute duplicité, de tout déguiſement, de tout artifice dans leurs paroles & dans leurs actions. Les gens du monde qui

Joan.

ſont

sont animez d'un autre esprit, ont de coûtume au contraire de cacher leurs veritables sentimens, comme dit Saint Gregoire, & d'user d'une infinité de détours & de finesses pour arriver où ils prétendent. Ils mépriſent même ceux qui agiſſent ſimplement, comme des gens ſans adreſſe : mais ils ne prennent pas garde qu'ils ſont eux mêmes les dupes du Diable qui ſe joüe d'eux, en les engageant dans ces conduites artificieuſes, au lieu qu'il eſt lui-même le joüet de ceux qui marchent dans la droiture & dans la verité. I V.

JESUS-CHRIST dit que quand le Saint Eſprit ſera venu, il rendra témoignage de lui, & que ſes Apôtres en rendront auſſi témoignage. C'eſt-à-dire, que les veritez de la foi doivent être autoriſées par deux témoignages, L'un exterieur qui eſt celui des Apôtres: L'autre interieur, qui eſt celui du Saint Eſprit. Il n'a point voulu dans la voye ordinaire que la foi fût reçuë par la ſeule inſpiration du Saint Eſprit, il l'a attachée au témoignage des Apôtres. Tout ce que les Apôtres n'ont point enſeigné n'appartient point à la foi. C'eſt cette précaution de la Sageſſe divine qui préſerve la foi des Chrêtiens de toute illuſion. Car combien auroit on pû y en faire gliſſer, s'il ſuffiſoit pour faire recevoir quelque dogme comme de foi, de prétendre qu'on l'auroit appris par inſpiration ? Chacun

voudroit que ſa penſée fût reçuë comme inſpirée par le Saint Eſprit, & par là voilà les Chrêtiens aux mains, ſans qu'on pût diſcerner qui auroit raiſon, ou qui auroit tort. JESUS-CHRIST n'a point voulu laiſſer ſa doctrine dans cette obſcurité & dans cette confuſion. Il exige l'union du témoignage du Saint Eſprit & de celui des
an. Apôtres. *Il rendra*, dit-il, *témoignage de*
.26. *moi, & vous en rendrez auſſi témoignage.*
7. Il faut donc l'un & l'autre ; & l'un ſans l'autre ne ſuffiroit pas : ou plûtôt ces deux témoignages ſont inſéparables. Car le Saint Eſprit n'autoriſe que ce qui a été annoncé par les Apôtres, & les Apôtres n'ont annoncé que ce qui a été autoriſé par le Saint Eſprit.

V.

Le St. Eſprit joint en deux maniéres ſon témoignage à celui des Predicateurs de l'Evangile. Premiérement en repandant ſon onction dans leurs cœurs, & enſuite ſur leurs paroles, ce qui les rend capables de toucher ceux qui les entendent. Secondement en agiſſant immédiatement ſur les cœurs des auditeurs, & en leur inſpirant l'amour des veritez qu'on leur propoſe. La ſeconde maniere eſt abſolument neceſſaire pour le ſuccés de l'Evangile. Car c'eſt inutilement que la parole du Predicateur frappe les oreilles du corps, ſi l'Eſprit de Dieu n'ouvre celles du cœur. Mais il eſt fort rare auſſi qu'elle ſoit ſéparée de la

pré-

premiere, & que l'Eſprit de Dieu agiſſe ſur le cœur des auditeurs, ſans avoir agi auparavant ſur celui des Predicateurs. Et c'eſt la cauſe la plus ordinaire du peu d'efficace de la parole de ceux qui, comme dit ſaint Gregoire de Nazianze, parlent des choſes ſpirituelles ſans l'Eſprit de Dieu.

On prêche les mêmes veritez qu'autrefois, mais on ne les prêche pas avec le même ſuccés & le même fruit, parce que ceux qui les prêchent ne ſont pas ſi remplis de l'Eſprit de Dieu, & que leurs diſcours ſont plus vuides de ſon onction. Or, comme l'on vient de dire, l'Eſprit de Dieu agit rarement ſur le cœur des auditeurs ſans avoir agit premierement ſur le cœur de celui qui annonce les veritez de l'Evangile. Et c'eſt ce qui doit porter toutes les perſonnes qui ſont ſoigneuſes de menager ce qui leur peut attirer les graces de Dieu, à preferer toûjours les Sermons & les Livres de ceux en qui l'on voit plus de marques de l'Eſprit de Dieu. Car il faut, autant que l'on peut, ſe mettre dans le cours le plus commun de la grace. Or la conduite ordinaire de Dieu eſt de toucher les ames par ceux qui ſont eux mêmes touchez & animez du S. Eſprit. Ce ſont donc ceux qu'il faut écouter. Et au contraire, il n'y a gueres de lieu d'eſperer d'être touché par ceux en qui il ne paroît que des marques de l'Eſprit de l'homme. C'eſt vouloir que Dieu ſuive à nôtre égard, une con-

duite extraordinaire, ce qui eſt une eſpece de tentation de Dieu.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille écouter avec reſpect tous ceux qui nous parlent de la part de Dieu. Car il ne faut faire ce diſcernement entre les Predicateurs que lors qu'il eſt abſolument indifferent d'entendre plûtôt l'un que l'autre. Mais lorſque quelque devoir nous attache plûtôt à l'un qu'à l'autre, la fidelité à pratiquer ce devoir, ſupplée à l'onction du Predicateur, & peut rendre ſa parole plus efficace ſur nous, que celle de ceux en qui il en paroît davantage. Outre qu'il ne faut pas mettre cette onction dans une maniere plus affective de prononcer ce que l'on dit, mais dans l'impreſſion que tout ce qu'on peut ſavoir du Predicateur & tout ce qu'on en voit, forme dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent, en donnant lieu de juger que c'eſt un homme qui croit & qui fait ce qu'il dit, & que ſes diſcours ſont des effuſions de ſon cœur. Quand un Prédicateur donne cette idée de lui, de quelque maniere qu'il prononce, il fera toûjours beaucoup plus de fruit que d'autres, plus exemts de défauts, mais dont on n'aura pas cette même impreſſion.

VII.

Jesus-Christ enſuite prépare ſes Diſciples aux mauvais traitemens qu'ils devoient recevoir des hommes, & il leur déclare que c'eſt pour empêcher qu'ils n'en

ſoient

ſoient ſurpris: & que ces mauvais traitemens ne leur ſoient une occaſion de chute. La plûpart des découragemens & des foibleſſes qui arrivent aux miniſtres de JESUS-CHRIST, ne viennent que de ce qu'ils n'ont pas aſſez dans l'eſprit à quelles conditions ils ont reçû leur miniſtére. On ne s'étonne point d'être bleſſé à la guerre. On ſçait que c'eſt à quoi l'on s'expoſe en y allant, & que qui n'en veut point courir le hazard, n'y doit point aller. Mais on ne regarde plus les miniſteres Eccleſiaſtiques comme dangereux. On croit que le tems de ces dangers eſt paſſé, & qu'on les peut conſiderer preſentement comme un état de commodité & de repos. Et il n'eſt pas en effet étrange qu'on en prenne cette idée ſur la maniere dont la plûpart s'en acquittent; mais ce n'eſt pas celle qu'il en faut prendre ſur les paroles de JESUS-CHRIST. Il donne preſentement aux hommes le même pouvoir. Il les appelle à la même recompenſe. Il les expoſe aux mêmes ennemis. Le diable, qui a ſuſcité ces perſecutions contre les premiers Diſciples de JESUS-CHRIST, n'eſt pas mort depuis ce tems là, comme dit Saint Auguſtin. Il n'a pas moins de malice ni moins de rage. Pourquoi donc les conditions du miniſtere Eccleſiaſtique ſeroient-elles tellement changées?

Mais c'eſt qu'il faut extrémement diſtinguer entre les diverſes manieres d'exercer

ce

Epiſt. 21. ce miniſtere. „ Il n'y a rien dit S. Augu-
„ ſtin, en ce tems ci, de plus agréable que
„ les dignitez d'Evêque, de Prêtre, & de
„ Diacre, ni de plus doux & de plus aiſé
„ que d'en exercer les fonctions quand on
„ veut faire les choſes par maniere d'ac-
„ quit, & flatter les hommes dans leurs
„ deſordres. Mais auſſi n'y a-t-il rien de
„ plus malheureux, de plus pernicieux,
„ & de plus damnable devant Dieu. Au
„ contraire il n'y a rien de plus penible, de
„ plus difficile, de plus orageux en ce tems
„ ci, que les mêmes fonctions, quand on
„ les veut faire ſelon les regles de Dieu,
„ comme il n'y a rien de plus ſaint. S. Au-
guſtin trouvoit donc encore de ſon tems des peines & des dangers dans les fonctions Eccleſiaſtiques, quand on veut s'en acquitter ſaintement, & on n'y en trouveroit pas moins en ce tems-ci que du tems de S. Auguſtin. Il y a donc bien de l'apparence que cette facilité qu'on s'y imagine, ne ſe trouve que dans cette premiere maniere de s'en aquiter que S. Auguſtin appelle malheureuſe, pernicieuſe, damnable, & qu'on trouve dans celle qu'il appelle ſainte, les mêmes dangers, les mêmes peines, les mêmes orages qu'autrefois.

VIII.

Il eſt vrai qu'on trouve rarement de ces faux zelez qui croyent faire une œuvre agréable à Dieu, en repandant le ſang

des

des Miniſtres de JESUS-CHRIST. Mais le demon ne manquera jamais d'adreſſes pour leur ſuſciter des traverſes d'un autre genre. Qu'y avoit-il de plus Saint, de plus irréprochable, de plus appuyé que Saint Charles? Cependant on trouva moyen de le commettre avec la puiſſance ſeculiere, & de le rendre même odieux aux Cardinaux. On ne dira jamais la verité impunément aux hommes, puis que la verité même incarnée ne l'a pas dite ſans s'attirer leur averſion. Elle ſera toûjours haïe, & par conſéquent toûjours perſecutée, tantôt ouvertement & tantôt ſecrettement. Les ſens ſont plus frappez des perſecutions ouvertes telles qu'étoient celles des premiers ſiecles; mais il n'y a peut-être pas moins de difficulté à ſouffrir celles qui ont moins d'éclat, & qui naiſſent des diverſes paſſions des hommes que le démon ſait menager pour affliger les gens de bien qui s'oppoſent à ſes deſſeins.

XI.

Il faut donc que ceux qui ſont appellez preſentement au miniſtere de l'Egliſe, ne ſe perſuadent pas qu'ils n'ayent point de part à ces paroles de de JESUS CHRIST: *Joan.* 16. 1. 2. *Hæc locutus ſum vobis, ut non ſcandalizemini. Abſque Synagogis facient vos:* JE *vous ai dit ces choſes, pour vous préſerver des ſcandales. Ils vous chaſſeront de leurs Synagogues.* Et qu'ainſi ils ayent dans l'eſprit ce

que

que David a dit en la perſonne de J. C. & qui doit être la deviſe de tous ſes veritables miniſtres : *Improperium expectavit cor meum & miſeriam* : MON *cœur s'eſt attendu aux outrages & à la miſere.* Qui a fait ſon compte ſur cela, n'eſt point ſcandaliſé quand il lui arrive ce qu'il a prévû. Il le regarde même comme une marque glorieuſe de ſon miniſtére, qui le rendant plus conforme & aux anciens Paſteurs de l'Egliſe & au Chef de tous les Paſteurs, lui donne plus de droit d'en eſperer les recompenſes. Mais ceux qui ne ſe ſont attendus qu'à trouver du repos dans les charges de l'Egliſe, ſont neceſſairement ſurpris & ſouvent renverſez, quand il leur arrive des traverſes de la part des hommes ; & pour s'en mettre à couvert, ils ont ſouvent recours à des voyes baſſes & indignes, qui leur procurant un repos temporel, les privent de ce qu'ils avoient à attendre de Dieu.

Pſ. 68. 21.

X.

Dieu fait à peu prés dans tous les tems une compenſation des difficultez de la charge Paſtorale, par leſquels il a deſſein de ſanctifier les Paſteurs : & s'il y en a plus d'un certain genre d'un côté, il y en a moins de l'autre d'un autre genre. S'il y a quelquefois de plus grands maux à ſouffrir, il y a auſſi de plus grands ſecours pour les ſoûtenir. Il y a, par exemple, des tems où les dangers de perdre la vie & les biens, ſont

plus

plus communs : mais on y eſt encouragé par de plus grands exemples, & on n'eſt pas entraîné du côté de la foibleſſe par des raiſons ſi plauſibles. Et il y a au contraire d'autres tems, où les obſtacles qu'il faut ſurmonter & les dangers qu'il faut mépriſer, ſont beaucoup moindres, mais dans leſquels il faut s'élever au deſſus de la coûtume, du mauvais exemple, des jugemens de perſonnes d'ailleurs eſtimables, ce qui n'eſt pas ſouvent moins difficile.

X I

Les vents ne ſont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force, mais ces petites parties ne laiſſent pas de renverſer les plus grands arbres par leur union. Les fleuves ne ſont que des gouttes d'eau amaſſées enſemble, mais ils forcent ſouvent les plus fortes digues. Une multitude de jugemens, dont chacun eſt mepriſable ſéparément, ne laiſſe pas d'ébranler & d'emporter ceux mêmes qui auroient ſouvent reſiſté à une violence ouverte. Dés qu'il faut paroître ſingulier dans ſa conduite, & condamner par ſon exemple une infinité de gens, il faut un degré trés ſingulier de courage & de fermeté pour ſe ſoûtenir. Or cela n'eſt pas extraordinaire dans la charge paſtorale dans laquelle on doit ſouvent s'oppoſer à des paſſions autoriſées par la coûtume & par l'exemple de quantité de gens que l'on appelle gens de bien, qui s'élevent dure-

ment contre ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment. En vain allegueroit-on que les maximes que l'on ſoutient ſont ſuivies en d'autres lieux de l'Egliſe, & qu'elles ſont autoriſées par les plus habiles & les plus pieux. Chaque ville, chaque Communauté tient lieu à ceux qui en ſont, de toute le reſte de l'Egliſe. Quiconque ne ſuit pas les maximes de ſa ville & de ſa Communauté, eſt declaré ſingulier; eut-il pour lui tout le reſte de la terre.

XII.

Enfin s'il y a de plus grands dangers en certains tems, il y a ſouvent plus d'obſcurité en d'autres. La conduite qu'on y doit tenir, eſt beaucoup moins certaine. On ne ſçait s'il faut avancer, où s'il faut reculer; s'il faut ſuivre une voye de condeſcendance ou de fermeté. Les regles ſont obſcurcies par les paſſions & par la coûtume. Il ne faut pas s'oppoſer de droit fil au torrent. Il faut donner quelque choſe au tems, à la crainte de ſcandalizer, de troubler, & de faire plus de mal que de bien. Mais quelles bornes doit-on garder en cela? Quel parti y doit-on prendre? C'eſt ce qui tourmente étrangement un Paſteur qui aime ſincerement la verité & la paix. Et c'eſt pourquoi l'Eccleſiaſtique attribuë à la loi de Dieu de tourmenter ceux qui la connoiſſent; *Et cruciabit eum in tribulatione doctrinæ ſuæ*; n'y ayant rien de plus pénible

Eccleſ. 4. 19.

que

que ces perplexitez où un Pasteur est continuellement dans la crainte de s'avancer trop, ou de se trop relâcher; de ne soutenir pas assez les droits de la verité, ou de nuire aux interêts de la charité. Ces peines en obligent quantité de songer à renoncer par la retraite aux ministere de l'Eglise. Ainsi ce sont toûjours les passions des hommes qui les en chassent: & c'est un des sens dans lesquelles cette parole de JESUS-CHRIST: *Absque Synagogis facient vos*, se verifie dans tous les tems de l'Eglise. Que ce soit la violence des hommes ou les peines que l'on éprouve dans leur conduite qui obligent les Pasteurs de se retirer, c'est la même chose quant à l'effet d'exclurre de bons Pasteurs de leur ministere. On dira que ce n'est pas une raison de quitter. Je l'avouë. Mais il y a des ames dont ces obscuritez & ces contradictions continuelles surpassent tellement la force, que leur esprit y succombe. Il n'a plus d'autre pensée que de s'y soustraire par la retraite. Il n'y a point de siecles qui n'en fournissent quantité d'exemples; mais ils sont particulierement fréquens dans le 6. 7 8 & 9 siecle, où l'on trouve une infinité de Saints Evêques qui ont renoncé à leurs fonctions, pour aller finir leur vie dans des Monasteres. Et cela y étoit si commun, que cette conduite extraordinaire en soi, faisoit la conduite ordinaire de ce tems là. *Joan.* 16. 2.

SUR

SUR L'EPITRE DU JOUR DE LA PENTECOSTE.

Cum complerentur dies Pentecoſtes, erant omnes pariter in eodem loco. *Act.* 2. 1.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les Diſciples étant tous enſemble dans un même lieu, &c.

I.

ON doit conſiderer ce qui arrive aujourd'hui comme le plus grand évenement qui ſoit jamais arrivé. Tous les ouvrages des hommes periſſent. Tous leurs établiſſemens ſe détruiſent: & il n'y a rien de ce qu'ils font qui ne ſoit au moins deſtiné à être anéanti dans l'embraſement general du monde. Mais ce que Dieu fait aujourd'hui eſt un ouvrage immortel, & qui ne doit jamais perir. C'eſt la fin de l'Incarnation de ſon Fils. C'eſt le fruit de ſa mort. Il eſt venu pour ſauver le monde: mais le ſalut du monde conſiſte à recevoir un nouvel eſprit qui

qui chaſſe l'ancien, qui detruiſe le vieil homme, qui faſſe de ceux qui le reçoivent de nouvelles creatures, & qui leur donne un nouveau cœur & une nouvelle ame. C'eſt ce levain ſacré qui rend la maſſe du genre humain, auparavant fade, inſipide & corrompuë, une maſſe pleine d'eſprit & de force. C'eſt ce feu divin que J. C. eſt venu apporter au monde pour embraſer le cœur de tous ſes Elûs. C'eſt ce preſent ineffable que J.C. monté au ciel envoye à ceux qu'il aime, pour les conſoler de ſon abſence. On ne ſauroit donc trop conſiderer la maniere avec laquelle il le donne, ni toutes les circonſtances de ce grand évenement.

Il faut pour cela ſe repreſenter quels avoient été les Apôtres & les diſciples de JESUS-CHRIST avant la deſcente du Saint Eſprit. C'étoient des hommes ſinceres, mais foibles & ſujets à toutes les paſſions humaines. Tout faiſoit impreſſion ſur leur eſprit, & principalement la crainte des hommes dont ils avoient fait une horrible épreuve dans la paſſion de J. C. l'ayant tous abandonné dans ce tems-là. Ce n'eſt point qu'ils n'euſſent quelque affection pour lui, lors même qu'ils le quitoient & qu'ils le deſavoüoient: mais c'eſt qu'ils furent tellement ſaiſis de la crainte de la mort, qu'ils ne ſongérent qu'à ſauver leur vie. JESUS-CHRIST les veut tranſformer maintenant en de nouveaux

hommes, pour les envoyer mettre le feu dans toute la terre, y détruire les superstitions & l'idolatrie qui y dominoient absolument, renverser l'empire du demon, & fonder cet empire éternel qui devoit détruire tous les autres, & n'être jamais détruit. Voilà ce que J. C. se propose de faire aujourd'hui. Et il est bon de considerer comment il y dispose ses Apôtres, de quelle sorte il opéra cette merveille, & les suites qu'elle eut dans ce commencement, & qu'elle aura dans le cours de tous les siécles.

II.

Aprés ce terrible ébranlement que les Apôtres ressentirent dans la Passion de J. C. il employa les quarante jours qu'il demeura sur la terre jusqu'à son Ascension, à calmer ce grand orage, à les affermir dans la foi & dans son amour. Il ne faut pas s'imaginer que tout cela se fit, sans qu'ils reçussent le don du S. Esprit. Ils l'avoient même reçû avant la mort de J. C., tout ce qu'il y avoit de bon en eux n'ayant pû naître d'un autre principe. Mais ils l'avoient reçû dans un dégré beaucoup moindre, & qui ne les rendoit pas encore capables des grandes actions auſquelles ils étoient destinez. Il paroît qu'avant la mort de J. C. le S. Esprit les avoit rendu capables de vivre avec lui, quoique d'une maniere imparfaite, & de marcher foiblement dans la voye de Dieu, en s'appuyant sur la presence visible de

Je-

J. C. ; qu'aprés sa resurrection il avoit banni de leurs cœurs beaucoup d'imperfections, & les avoit rendu capables de mener une vie sainte dans l'union de la charité & de la priere. S'ils n'eussent été destinez à rien davantage, cette mesure de grace auroit suffi pour les sanctifier. Il n'auroit point fallu de descente visible du S. Esprit, & ils auroient passé leur vie dans les exercices d'une pieté tranquile, comme de bons Religieux qui se retirent du monde pour en éviter les tentations. En un mot ils étoient propres à demeurer dans la retraite & dans le silence, à fuïr le monde, mais non pas à l'attaquer & à le combattre.

III.

Dieu avoit d'autres desseins sur eux. Il les vouloit envoyer dans le monde, pour y fonder son Royaume, & y détruire celui du diable, pour y attaquer toutes les erreurs & toutes les passions des hommes ; & pour en soûtenir tous les efforts. Il falloit pour cela une autre force que celle qu'ils avoient, un autre courage, une autre sagesse, une autre lumiere, enfin une autre mesure de grace, & une autre plenitude du Saint Esprit. C'est ce dégré où J. C. les veut élever, & qui est le propre effet de la descente visible du Saint Esprit. Mais c'est ce qui nous montre en même tems que toute mesure de grace ne suffit pas pour toutes sortes d'emplois ni pour tou-

tes ſortes d'états, & que ceux qui dans un état de foibleſſe entreprennent des choſes fortes, s'engagent à leur perte & à leur ruine. S. Auguſtin dit de quelqu'un qu'il auroit pû ſe déifier dans la ſolitude, *in ſolitudine poterat deificari*, c'eſt à dire, que la meſure de la grace lui auroit ſuffi pour y ſubſiſter, pour y croître, & pour arriver à la perfection de cét état. Mais quand on entreprend plus que l'on ne peut, on tombe dans le relâchement & dans la diſſipation, on s'affoiblit peu à peu, & enfin on eſt entierement renverſé. Cela fait voir que quoi que tout dépende de Dieu & de ſa grace, il la diſpenſe néanmoins dans un certain ordre dont il ne ſe faut pas écarter. Il ne donne pas ordinairement les grandes graces à ceux qui ſont encore foibles. Il les y éleve peu à peu, & il ne veut pas que nous nous portions de nous-mêmes à ces emplois qui ont beſoin d'une force particuliere. Il nous ſuffit qu'il nous donne nôtre pain quotidien, c'eſt à dire, la grace qui ſuffit à nos emplois ordinaires. C'eſt là ce que nous lui devons demander. Mais quand il s'agit des états élevez & qui ont beſoin d'une grande grace, il faut non ſeulement que Dieu nous y engage ſans que nôtre ambition y contribuë: mais il faut voir de plus ſi Dieu nous a établi dans les degrez qui les doivent preceder ſelon l'ordre de la grace, ſi nous avons reçu quelques premices de cét Eſprit dont nous devons être remplis. Car

Dieu n'a pas accoûtumé, en deſtinant les hommes aux grands emplois, de commencer en eux l'édifice ſpirituel, il ne fait que l'augmenter, le fortifier, & l'émbelir. L'état où étoient donc les Apôtres, condamne tous les uſurpateurs temeraires du miniſtere de l'Egliſe. Il condamne tous les audacieux qui entreprennent des choſes infiniment au deſſus de leurs forces, ſans y avoir été preparez de Dieu. Il nous decouvre la ſource de la plûpart des deſordres de l'Egliſe, qui ne viennent que de la mauvaiſe conduite des Paſteurs mal appellez & dépourvus des graces neceſſaires à leur miniſtere.

I V.

Il faut enſuite conſiderer la maniere dont le S. eſprit deſcendit ſur cette Sainte Aſſemblée, qui repreſente admirablement ce qui ſe devoit faire dans le monde par l'établiſſement & l'accroiſſement de l'Egliſe. *On entendit*, dit Saint Luc, *un grand bruit comme d'un vent violent qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maiſon.* C'eſt-ce qui a toûjours accompagné la predication de l'Evangile, & il étoit impoſſible qu'il en arrivât autrement, ſi l'on conſidere quels étoient ceux à qui les Apôtres ont prêché, & ce qu'ils leur ont prêché. Le monde étoit plongé dans l'amour des choſes viſibles. Il ne ſongeoit qu'à la vie preſente. Il étoit enveloppé des tenebres de toutes ſortes de ſuperſtitions & d'erreurs. Il ſe *Act.* 2.

répand tout d'un coup des gens qui disent hautement: Cessez d'aimer tout ce que vous avez aimé. Cessez de craindre tout ce que vous avez craint. Cessez de desirer tout ce que vous avez desiré. Il y a d'autres biens à desirer, & d'autres maux à craindre, en comparaison desquels les biens & les maux de la vie presente ne meritent pas qu'on y ait égard. Il y a un autre monde qui doit faire mépriser tout ce que l'on voit en celui-ci. Il faut vous depoüiller de toutes vos opinions, renoncer à tous ces Dieux que vous adorez, les detester comme des demons, enfin vous renouveller entierement en quittant tout ce que vous avez été. Doit-on s'étonner qu'une doctrine qui produisoit un si prodigieux renversement, ait causé un grand fracas dans le monde?

V.

Mais il est remarqué avec raison que ce bruit venoit du Ciel. Ce n'étoient point des hommes qui publiassent simplement leurs fantaisies. C'étoit Dieu même qui annonçoit ces veritez aux hommes par ses Ministres, & qui accompagnoit leurs paroles des marques visibles de sa puissance. C'étoient des hommes celestes dégagez des affections de toutes les choses de la terre, & dont la vie étoit aussi élevée que la doctrine. Il se trouve quantité de gens qui disent les mêmes choses qu'eux, mais qui n'ont pas le même succés, parce que leur prédication n'est pas accompagnée de ce bruit

du ciel. Il eſt ſouvent joint au contraire à un bruit de la terre. On connoît les mœurs & les paſſions de ces Prédicateurs, & le monde n'en publie rien que d'humain & d'intereſſé, rien qui ne reſſente la terre & qui ne tienne de la chair & du ſang. On ſait ce qu'ils prétendent & ce qu'ils deſirent, & ces bruits qui les precedent, ne préparent point du tout les eſprits à changer de vie & de ſentimens.

VI.

Outre ce grand bruit, il y eut encore un autre ſigne viſible de la deſcente du Saint Eſprit. Ce furent des *langues de feu* qui ſe repoſerent ſur chacun de ceux qui étoient aſſemblez, & qui les remplirent d'une ardeur interieure qui ſe repandit de leur cœur ſur leur langue & ſur leurs paroles. Ces cœurs brûlans n'avoient que des paroles enflammées propres à mettre le feu dans les autres cœurs que Dieu préparoit interieurement pour le concevoir. Car il faut ordinairement ces deux choſes pour faire du feu. Il faut une matiere propre à le concevoir, & il faut un feu qui l'allume. C'eſt Dieu qui prepare les cœurs: mais il ſe ſert ordinairement de la parole enflammée des Prédicateurs pour y mettre le feu viſiblement, en joignant néanmoins à ce feu extérieur le feu intérieur du Saint Eſprit. C'eſt là la voye ordinaire de la converſion des ames. Et c'eſt ce qui découvre encore pourquoi on voit en ce tems ici ſi

peu de converſions. C'eſt qu'il y a bien peu de langues de feu propres à enflammer les cœurs. Ce ſont pour la plûpart des langues froides qui ne preſentent aux hommes que des diſcours qui n'ont que les vains ornemens d'une éloquence toute humaine, ſans chaleur & ſans force. Ce ſont des lumieres ſans ardeur. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les Predicateurs les plus impetueux & qui s'agitent le plus, ſoient les plus propres à enflammer les cœurs. Ce ſont ſouvent au contraire les moins propres à mettre le feu dans les ames, parce que tous ces mouvemens qu'ils expriment ne ſont que des mouvemens contrefaits, qui naiſſent de l'art & non du cœur, ſans aucune ardeur interieure. Il faut ſe dépouïller de tout cét appareil qui vient de l'art, afin d'enflammer veritablement les cœurs par la doctrine toute pure de l'Evangile.

VII.

Il eſt remarquable qu'entre ceux qui étoient dans cette Sainte aſſemblée & ſur leſquels le S. Eſprit deſcendit en langues de feu, il n'y avoit pas ſeulement des Apôtres & des Diſciples de JESUS-CHRIST, mais auſſi des femmes, & que le S. Eſprit deſcendit ſur elles comme ſur les autres en en forme de langues de feu. Ce n'eſt pas que Dieu leur ait voulu donner par-là le droit du miniſtere évangelique, mais c'eſt qu'en ſe tenant dans les bornes de leur condition

& de leur ſexe, elles ne laiſſent pas de porter le feu dans les cœurs & d'enflammer les ames de l'amour de Dieu par l'exemple de leur vie & par leurs diſcours. *La femme fidelle gagne le mari infidelle.* Les Vierges Chrêtiennes en attirent d'autres, & inſtruiſent ſouvent efficacement celles de leur ſexe qui font la moitié du monde. L'Eſprit de Dieu n'eſt jamais ſans action dans les cœurs: & quoi qu'il ſe reſſerre dans des bornes plus étroites ſelon les differens états, néanmoins tout ce qui eſt feu brûle, & met le feu dans toutes les matieres qui ſont diſpoſées à le recevoir. Et c'eſt pourquoi on a vû tant d'exemples dans la ſuite de l'Egliſe, de converſions operées par des femmes; tant de ſaintes compagnies qu'elles ont gouvernées & qu'elles ont animées par leurs exemples & par leurs diſcours. De ſorte que l'on peut dire que le jour de la Pentecôte a été pour elles, comme pour les Apôtres, le jour de leur vocation à la converſion des ames en la maniere qui leur convient ſelon les regles de l'Egliſe. 1. Cor. 7. 14.

VIII.

Le premier effet & la premiere merveille exterieure que le Saint Eſprit opera dans les Apôtres lors qu'ils l'eurent reçu, fut de les faire parler toutes ſortes de langues, & d'en faire l'eſſai le plus ſignalé qu'on ſe puiſſe imaginer, en parlant aux Juifs ramaſſez à Jeruſalem de toutes les parties du

grandes marques de la reception du Saint Eſprit.

IX.

De tout ce grand nombre de perſonnes qui furent ſpectateurs de cette merveille ou qui entendirent parler, & qui purent enſuite s'en éclaircir parfaitement, il y en eut peu qui ſe convertirent en comparaiſon de ceux qui demeurerent incredules. Ce n'eſt pas que le ſigne ne fut évident à tous ceux qui prirent la peine de s'en informer exactement, & qui en tirerent les conſequences naturelles. Il eſt poſſible qu'un homme apprenne diverſes langues : mais que ſix-vingt perſonnes, qui n'en ſavoient qu'une, commencent tout d'un coup à parler les langues de tous les peuples, que ce don ſe communique à ceux qui embraſſent ce qu'ils enſeignent, comme il ſe communiquoit à ceux qui ſe faiſoient Chrêtiens, & qui recevoient le Saint Eſprit, c'eſt le miracle le plus évident & le moins ſujet à l'illuſion qui fut jamais. D'où vient donc que tous ces Juifs ramaſſez de toutes les parties du monde en tirerent ſi peu de fruit? C'eſt qu'il y en avoit peu qui cherchaſſent ſincerement la verité. Or quand le cœur n'eſt point animé d'un veritable deſir de connoître la verité, les plus grandes & les plus évidentes merveilles demeurent inutiles. Il

y eut peu ſans doute de tous ces Juifs aſſemblez à Jeruſalem qui n'entendiſſent parler de cette merveille, mais il y en eut une infinité qui n'en ayant qu'entendu parler ſans en avoir été témoins, ne prirent pas la peine de l'éxaminer. Il plut à la plûpart de la croire fauſſe ſans examen. C'eſt le parti ordinaire de la pareſſe & de la préoccupation. On trouve preſque toûjours plus court de croire les choſes fauſſes que de s'en éclaircir. D'autres qui ne pouvoient ſe diſſimuler ce miracle, parce qu'ils en étoient témoins, ſe formoient un nuage touchant ce qui pouvoit en être la cauſe, & en demeuroient là ſans en tirer aucune conſéquence. C'eſt, diſoient-ils, une merveille dont nous ne ſavons pas la raiſon, & aprés cét aveu ils laiſſoient là tout le reſte, & continuoient dans leurs opinions touchant JESUS-CHRIST. D'autres attribuoient tout cela à l'impreſſion d'eſprits étrangers ; en ſuppoſant que les Demons parloient par la bouche des Apôtres. D'autres les accuſoient d'être yvres, comme il eſt marqué dans les Actes. Les plus mauvaiſes raiſons ſuffiſent à un eſprit qui n'eſt pas ſincere pour le retenir dans ſa preoccupation, & les plus évidentes ne ſuffiſent pas pour la lui faire quitter. C'eſt ce qui fait voir la neceſſité du don de la foi,

donc

dont le premier effet eſt de donner à l'ame l'amour de la verité, qui la fait rechercher ſincerement. Car on ne la recherche que parce qu'on l'aime, & on ne la cherche point quand on ne l'aime point.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA PENTECOSTE.

Si quis diligit me, ſermonem meum ſervabit. *Joan.* 14. 23. 31.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.

I.

LA veritable charité eſt inſeparable de l'accompliſſement des Commandemens. Car on ne ſauroit aimer Dieu, que l'on ne ſache qu'il eſt ennemi de l'iniquité : *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es.* Or c'eſt une manifeſte iniquité
P. 5. 5. que de deſobéïr à Dieu, lors qu'il nous commande quelque choſe. Ainſi, quand même on ne penetreroit pas la raiſon & la juſtice des comandemens, on voit clairement qu'il eſt injuſte d'y déſobéïr des que Dieu les fait. Il eſt clair par-là que l'éxécution de ce commandement de rapporter toutes nos actions à Dieu n'eſt point ſi difficile qu'on penſe, & qu'il ſuffit preſque pour l'obſerver, d'avoir vraiment la charité

rité dans le cœur. Car il ſuffit pour cela que le motif d'obéïr à Dieu ſoit le principe de nos actions. Or ceux qui ont veritablement l'amour de Dieu dans le cœur, agiſſent par ce principe, ſans méme qu'ils y penſent. Qu'on propoſe à un veritable Chrêtien une mauvaiſe action, comme par exemple, un profit qui engageroit ſa conſcience, il le rejette incontinent, parce que Dieu le deffend. Donc quand il fait le contraire, ce qui le fait agir, eſt que Dieu l'oblige d'agir ainſi. Il eſt vrai qu'il ſe mêle ſouvent d'autres vûës, mais ce qui conduit & qui forme ſa reſolution, c'eſt le commandement de Dieu: & quand toutes ces autres vûës ne ſe preſenteroient pas, il n'agiroit pas autrement. Ce qui nous trompe ſouvent en ce point, eſt que nous jugeons du principe de nos actions par nos reflexions & par nos penſées, & que nous croyons qu'elles en ſont le principe, quand nous les apercevons dans nôtre eſprit. Mais il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car il arrive trés-ſouvent que ceux qui font des reflexions formelles de rapporter leurs actions à Dieu n'agiſſent point en effet pour Dieu, & que ceux qui ne les lui rapportent pas de cette maniere expreſſe, ne laiſſent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe agir pour une fin ſans l'avoir dans la penſée, mais c'eſt qu'on peut avoir cette penſée en deux maniéres fort differentes. Car

il

il y a des penſées expreſſes, connuës, declarées, & il y en a de ſecretes, de cachées, & dont l'eſprit ne s'apperçoit pas par une reflexion expreſſe. Or ſouvent la penſée qui fait agir, n'eſt que de cette derniere eſpece.

II.

Et Pater meus diliget eum, & ad eum veniemus, & manſionem apud eum faciemus.

Et mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui nôtre demeure.

ON a peu d'idée dans cette vie, de ce que c'eſt que cette preſence de trois perſonnes divines dans l'ame des juſtes. Nous ſavons néanmoins que c'eſt quelque choſe trés-grand, & qui éleve les ames à une haute dignité. C'eſt l'effet inſeparable de l'amour de Dieu : *Pater meus diliget eum, & ad eum veniemus.* Or Dieu n'aime ſes créatures que pour les combler de biens. Si la qualité de favoris des Rois eſt ſi eſtimée dans le monde, comment doit-on regarder celle de favori de Dieu ? C'eſt par cette même préſence que les ames deviennent le temple de Dieu, ou plûtôt le ſeul temple de Dieu, parce qu'il n'y a que ce temple qui ſoit capable de recevoir les impreſſions de ſa ſainteté & de ſon amour. Dieu, qui eſt un feu dévorant, ne peut être dans les ames qu'en les purifiant

fiant de leurs souïllures. *Ipse est quasi ignis constans.* Dieu, qui est la lumiere, ne peut être dans les ames qu'en les éclairant : *Quoniam Deus lux est.* Dieu, qui est charité, ne peut être dans les ames qu'en les enflammant d'amour; *Quoniam Deus charitas est.* Dieu, qui est saint, n'y peut être qu'en les sanctifiant & en les consacrant. Cette excellence, cette dignité, cette consecration rendent les ames si grandes que si nous avions des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un néant. C'est la seule grandeur qui merite une estime réelle & intérieure. C'est la seule où nous devions aspirer. La foi doit donc suppléer au défaut de nos sens, & nous faire conclure delà, que c'est une chose bien terrible, que de profaner le temple de Dieu par le peché, de bannir Dieu de sa demeure pour la livrer à son ennemi, de le chasser de son temple pour y ériger des idoles en sa place Et c'est ce que font néanmoins tous les Chrêtiens qui perdent la grace par le peché, ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des Payens. Nous en devons conclure qu'il faut avoir une extréme horreur des moindres fautes, parce qu'elles deshonorent toûjours des fautes commises dans un temple qui ne doit être qu'une maison de priere & d'adoration. *Domus mea, domus orationis vocabitur.* Nous en devons conclure

Heb. 12. 29. *Maïlach.* 3. 3. 1. *Joan.* 1. 5. 1. *Joan.* 4. 16. *Matth.* 21. 13.

clure que c'eſt une choſe horrible que de ſcandaliſer les moindres Chrêtiens, & de les faire tomber dans le crime, puiſque c'eſt profaner en eux le temple de Dieu, ce qui n'eſt jamais exempt de ſacrilege. Enfin nous en devons conclure que nous devons avoir un reſpect interieur pour tous les Chrêtiens, les regarder avec veneration dans le fond du cœur, & nous croire obligez de vivre avec eux dans une retenuë qui égale ou ſurpaſſe celle avec laquelle les perſonnes pieuſes ſont dans les Egliſes, qui ne ſont que la figure des ames des juſtes.

III.

Qui non diligit me, ſermones meos non ſervat. *v.* 24.

Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles.

Il ne les garde point, parce qui s'il en fait les œuvres extérieures, ce n'eſt point pour obéïr à Dieu & pour l'honorer, mais pour quelque fin baſſe & temporelle. Et ainſi Dieu n'a aucun égard à toutes ces œuvres, & ne les compte pour rien.

Il ne les garde pas, parce qu'il ne garde pas le grand Commandement de l'amour de Dieu qui comprend la Loi & les Prophêtes, qui eſt celui qui nous oblige d'aimer Dieu de tout nôtre cœur, de toute nôtre ame, de toutes nos forces.

Il

Il ne les garde pas, parce qu'il n'a point la charité du prochain, que l'on ne ſauroit aimer veritablement ſans aimer Dieu.

Il ne les garde pas, parce qu'il eſt neceſſairement dominé par la cupidité, dont il prefere toûjours les deſirs aux Commandemens de Dieu, quand ils ſont contraires les uns aux autres, ce qui produit infailliblement des violemens criminels de ces Commandemens. Ce ſont des raiſons qui nous doivent faire admirer en ce jour la bonté de Dieu de nous avoir donné ſon amour & ſon Saint Eſprit ſans lequel nous ne pourrions être que des profanateurs du temple de Dieu, & des violateurs de ſes Commandemens.

SUR

SUR L'EVANGILE DU LUNDI D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Amen, amen dico tibi nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu Sancto non poteſt introire in regnum Dei. *Joan.* 3. 5.

En verité, en verité je vous dis, que ſi un homme ne renaît de l'eau & de l'Eſprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.

I.

LE diſcours que JESUS-CHRIST fit à Nicodême touchant la neceſſité du Batême & de la renaiſſance ſpirituelle, qui eſt rapporté dans l'Evangile de ce jour, ne le ſurprit au point qu'il fit, & ne lui parut ſi inconcevable que par le peu d'idée que les Phariſiens avoient de la veritable vertu. Ils la faiſoient toute conſiſter dans l'obſervation de leurs traditions, dans l'accompliſſement exterieur de la Loi, & tout au plus dans une exemption d'actions cri-

mi-

minelles. Ils ne passoient point plus avant, ls ne songoient point au changement du œur, au renouvellement interieur, au retranchement des mauvais desirs. Ainsi comme Nicodême n'avoit jamais ouï parler de cette doctrine, il ne comprit point d'abord tout ce que J. C. lui dit de la necessité de renaître selon l'esprit, & ces paroles ne formerent point en lui d'autre idée que celle d'une seconde naissance corporelle qu'il avoit raison de ne pas comprendre. Mais si les Chrêtiens de ce tems ne sont pas en effet si grossiers que les Pharisiens dans l'intelligence des termes, on peut dire qu'ils en approchent bien dans les idées qu'ils se forment de l'état d'un Chrêtien & de l'essence de la vertu Chrêtienne. L'idée qu'ils en ont paroît par leur pratique. S'ils sont quelquefois touchez du desir de changer de vie, & si ce desir a quelques effets, il se termine d'ordinaire de corriger quelques actions grossierement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs exterieurs de pieté. Mais quant au changement du cœur, à la mortification de leurs passions, au renoncement à l'amour du monde, à l'attention a Dieu, c'est à quoi ils ne pensent point du tout. Ils sont fort contens quand ils sont arrivez jusqu'au retranchement des pechez grossiers, & ils regardent tout le reste comme des idées d'une devotion peu solide, ou au moins non necessaire. En un mot, l'idée qu'ils

qu'ils ont de la vertu eſt fort conforme à celle qu'en avoient les Phariſiens, & ne paſſe gueres plus avant. Ainſi ils ont ſujet de
Math. 5. 20. craindre cette terrible parole de J. C. *Si vôtre juſtice n'eſt plus abondante que celle des Phariſiens, vous n'entrerez point au Royaume des cieux.*

II.

Mais comme tout le monde a ſujet de craindre cette vertu purement exterieure & Phariſaïque, il eſt important d'apprendre de J. C. quelle doit être la vertu neceſſaire pour entrer au ciel : & c'eſt ce que nous trouverons dans ce qu'il dit à Nicodéme, & que Nicodéme ne pût entendre. Car il lui déclara que pour entrer au Royaume des cieux, il falloit être rené d'eau & d'eſprit. On ſait aſſez ce que c'eſt que d'être rené d'eau, car ce n'eſt autre choſe que d'avoir été exterieurement batiſé, & Nicodéme l'auroit aiſément compris. Mais il ne comprenoit pas ce que c'étoit que d'être rené de l'eſprit, & c'eſt pour l'expliquer que J. C. ajoûte : Que
v. 6. *ce qui eſt né de la chair, eſt chair, & que ce qui eſt né de l'eſprit, eſt eſprit,* Quod *natum eſt in carne, caro eſt, & quod natum eſt ex ſpiritu, ſpiritus eſt.* C'eſt-à-dire que tout veritable Chrêtien qui eſt effectivement renouvellé par le S. Eſprit, doit être un homme ſpirituel, qu'il doit ſe conduire par des vûës ſpirituelles, qu'il ne doit pas ſe contenter d'une juſtice exté-

rieure

eure ni d'un culte exterieur : mais qu'il oit *adorer Dieu en Eſprit & en verité*, qu'il loit être interieurement changé, qu'il doit ivoir d'autres ſentimens, d'autres deſirs, d'autres deſſeins, qu'il doit travailler à éteindre en ſoi les deſirs des biens periſſables des honneurs, des plaiſirs du monde, au lieu qu'il s'y livroit auparavant ſans ſcrupule.

III.

Ce renouvellement du cœur eſt en même-tems & ſenſible & inſenſible. On n'en voit pas le principe ni la maniére. C'eſt le Saint Eſprit qui l'opere dans le cœur d'une maniere ſecrette. Le monde ne s'aperçoit point du moment où il ſe fait, ni par où le Saint Eſprit s'eſt fait entrée dans les cœurs. Sa preſence même y eſt inſenſible, auſſi-bien que ſon abſence. *Spiritus ubi vult ſpirat, & neſcis unde veniat & quo vadat.* On ne diſtingue pas ſenſiblement un juſte, d'un injuſte; un regeneré de celui qui ne l'eſt pas; une converſion interieure d'une converſion exterieure & Phariſaïque. Cependant on en a des marques. Cet Eſprit interieur a ſa voix qui eſt diſcernée par ceux qui y ſont attentifs : *Et vocem ejus audis.* Il ſe fait entendre au cœur par les mouvemens de charité qu'il y forme pour Dieu & pour le prochain, par les vûës droites, ſinceres, & juſtes qu'il inſpire. Il ſe fait entendre aux autres par l'idée qu'il porte dans leur eſprit

eſprit des caractetes que S. Paul attribuë à la charité. Un Chrêtien né de l'eſprit, eſt un homme patient, debonnaire, qui ne penſe point de mal, qui n'eſt ni vain ni ambitieux, qui ne cherche point ſes intérêts, qui ne ſe plaît point dans l'injuſtice, & qui aime la droiture, l'équité & la verité. Toutes ces diſpoſitions étant dans le cœur, elles ſe font paroître au dehors dans les occaſions. C'eſt la voix & le langage de cet Eſprit. C'eſt en cette maniere que le Chrêtien né de l'Eſprit, eſt un homme ſpirituel. C'eſt-à-dire, qu'il agit par les impreſſions de cet Eſprit, & non par celles de la chair. Il peut bien y avoir encore quelque mélange de ce qu'il tient de ſa premiere naiſſance, mais il faut que la ſeconde l'emporte, & que le corps de ſes actions ſe rapporte à Dieu. C'eſt la plus baſſe idée que l'on puiſſe avoir d'une renaiſſance effective, & cependant il eſt bien à craindre qu'il n'y ait bien des gens qui n'ayent pas de ſujet de la reconnoître en eux, parce qu'ils n'ont rien qui marque quelque choſe de plus qu'une vertu Phariſaïque.

SUR

SUR L'EVANGILE DU MARDI DE LA PENTECOSTE.

Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est & latro. *Joan.* 10. 1. 10.

Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur & un larron.

I.

IL n'y a point d'Evangile qui nous porte à concevoir une idée plus terrible de l'état de l'Eglise que celui ci. Car il nous donne lieu de considerer de deux sortes de personnes entre ceux qui entrent dans son ministere. Des Pasteurs, & des voleurs. Quiconque n'est point pasteur, est un voleur cruel & impitoyable, puisqu'il est dit de ce voleur, qui ne vient que pour voler & pour massacrer : *Fur non venit nisi ut furetur, & mactet.*

Ce qui est encore plus terrible, c'est que ces meurtres & ces vols ne s'exercent [illegible] sur les corps, mais sur les ames, & qu'ils

ont pour effet de les ravir à Dieu pour les assujettir au demon, & de leur donner une mort non temporelle, mais éternelle. Les mercenaires mêmes sont voleurs, puisqu'ils ne sont point Pasteurs. Car il n'y a point de milieu. Ils tuënt leurs brebis en ne les deffendant pas. Tout cela est renfermé expressément dans cet Evangile, par lequel l'Eglise afin d'exciter fortement tous ses enfans à prier pour ceux qui entrent dans le ministere ecclesiastique, à voulu leur representer l'état effroyable de ceux qui y entrent mal. Car s'il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que de mauvais Pasteurs sont des voleurs & des meurtriers, qui ne peuvent que ravir les ames à Dieu & les massacrer, avec quelle ardeur de priere & de penitence ne doit-on point recourir à Dieu dans ces tems ici? Aussi l'Eglise dans la vûë du danger auquel elle est exposée, ne se contente pas de le faire connoître à ses enfans, elle leur ordonne de plus des jeûnes & des prieres particulieres, afin d'obtenir de Dieu qu'il lui donne de bons ouvriers & de bons Ministres, & qu'il la garantisse de ces mauvais Pasteurs qui ne sont propres qu'à faire mourir les ames. Ces faux Pasteurs sont morts par la cupidité qui les domine & par la hardiesse qu'ils ont eûë d'entrer dans la bergerie de JESUS-CHRIST par une autre porte que par JESUS-CHRIST mê-

ême. Mais au lieu que les morts ſelon le corps n'ont plus de force pour tuer le rps, ces morts ſpirituels n'en ont que plus force pour tuer les ames & leur ôter la de la grace.

II.

Quoique ces idées ſe puiſſent appeler angeliques, on a peine à les accommoer avec l'experience, beaucoup de ceux ui doivent paſſer pour meurtriers ſelon Evangile, n'ayant point ce ſemble les arques & les caracteres de meurtriers. uoi qu'ils ſoient entrez dans l'Egliſe par pidité & par ambition, ils ne laiſſent s d'y faire leur devoir en apparence. Pluurs d'entr'eux prêchent une aſſez bonne ctrine, & l'on ne ſauroit nier qu'il ne ſauve quantité d'ames par leur miniſte. On n'a donc pas lieu, dira-t-on, en concevoir une ſi terrible idée. Il eſt ai même que quand un Paſteur s'aquite l'exterieur de ſes devoirs, on doit juger aritablement ou qu'il eſt bien entré, ou 'il a raparé les défauts de ſon entrée: & nſi il n'eſt pas permis de lui appliquer ces ées que l'Evangile nous donne des mauis Paſteurs. Mais cela n'empêche pas ie quoi qu'il ne nous ſoit pas permis d'en ger durement, tout cela ne ſoit vrai deint Dieu, à l'égard de pluſieurs. Si ous n'y voyons pas tout ce que l'Evangi- nous marque, c'eſt que cette vuë ne

nous ſeroit pas utile dans cette vie & qu'il nous eſt meilleur de ne pas faire ce diſcernement. Mais il ne laiſſe pas d'être vrai qu'il y a une infinité de faux Paſteurs qui ne paroiſſent point tels aux hommes. Dés qu'un Paſteur eſt entré dans l'Egliſe par la porte de la cupidité & qu'il n'a pas reparé ce défaut de vocation, il eſt vuide de l'eſprit de Dieu. Il eſt incapable de reſiſter au diable par ſes prieres, & par conſéquent il lui donne entrée de toutes parts dans la bergerie. La doctrine qu'il annonce quoique bonne & ſaine, étant deſtituée d'onction, & pour la plûpart des ames une lettre morte & une ſemence ſans vie. Si Dieu l'anime & la rend utile à certaines ames, c'eſt par une grace particuliére qui n'eſt point dans l'ordre commun. Cette doctrine même n'étant point diſpenſée par l'eſprit de Dieu, ne ſe trouve point d'ordinaire proportionnée à ceux à qui on l'annonce. Cet homme privé de lumiere ne découvre point les dangers des ames. Il n'en eſt point touché. Il ne les en détourne point. Il vit dans un repos miſerable parmi une infinité de gens qui meurent de toutes parts, & dont Dieu lui imputera la mort. Il ſe contente de ſatisfaire non à l'Evangile, dont il ne connoît pas l'eſprit, mais aux loix auſquelles les hommes ont attaché la reputation de bon Paſteur. Je dis que Dieu lui imputera la

mort

mort de ceux qui périſſent ſous ſon miniſtére, parce qu'encore qu'un vrai Paſteur ne les en eût peut être pas préſervé, néanmoins ayant fait tout ce qu'il pouvoit pour les en garentir, il en ſeroit quite devant Dieu. Mais il n'en eſt pas de même d'un mauvais Paſteur qui irrite Dieu par ſes ſacrifices, & qui ne pratique point les vrais moyens de ſauver les ames. Dieu ne laiſſera pas de lui imputer la mort de tous ceux qui périſſent ſous ſa charge, parce qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit pour les ſauver. Il n'a pas offert pour eux des ſacrifices capables d'appaiſer la colere de Dieu. Il n'a pas prié d'une maniére propre à leur obtenir ſes graces. Il n'a pas fait pénitence pour appaiſer la colére de Dieu. Il n'a pas annoncé la parole de Dieu d'une maniere propre à les toucher. Il n'a pas connu les piéges du diable. Il ne les a pas prévenus. Il n'a pas appliqué les veritables remedes aux plaies des ames, & n'a pas eu la lumiere pour diſcerner ce qui leur étoit utile. Comment Dieu ne lui imputeroit-il pas la mort de ceux qui périſſent, puis qu'il a droit de lui imputer celle de ceux qui ne périſſent pas? Dieu les ſauve: mais ce n'eſt pas par le mauvais Paſteur. Quant à lui, il en fait aſſez pour leur donner la mort, quand ce ne ſeroit que par ſa negligence, & par ſon défaut d'onction & de charité. De ſorte que l'on

peut

peut dire de ces ames qui demeurent vivantes ſous ſon miniſtere, ce que Saint Auguſtin dit dans un ſujet ſemblable : *Et ille vivit, & tu homicida es.* Ces ames ſont vivantes par le ſoin de Dieu, mais vous ne laiſſez pas, faux Paſteurs que vous êtes, d'en être homicide par vôtre negligence, & parce que vous ne les avez pas défenduës comme vous deviez des attaques du demon. Voilà non ce que nous devons penſer des Paſteurs qui ménent une vie reglée : mais ce que les Paſteurs doivent penſer d'eux mémes, lors qu'étant convaincus qu'ils ſont mal entrez, ils n'ont point reparé ſincerement le défaut de leur entrée.

III.

C'eſt donc un état effroyable que celui d'un Paſteur mal entré dans la bergerie de JESUS CHRIST, lors même qu'il n'eſt point reconnu pour tel, qu'il paſſe pour bon Paſteur, pour un homme qui s'aquite bien de ſes devoirs, qu'il prêche, qu'il reprend, qu'il ſe remuë, qu'il fait des aumônes, & qu'il ſatisfait tout le monde. Tout cela ne ſert qu'à l'aveugler & à lui ôter le diſcernement de ſon état. Dés qu'il eſt mal entré, & qu'il n'a point reparé, par une ſerieuſe penitence, le vice de ſon entrée, il ne laiſſe pas d'être devant Dieu un voleur & un meurtrier. Les ames qui ſe ſauvent ſous ſon miniſtere, ne ſont point un merite pour lui, & toutes celles qui ſe per-

erdent lui attirent une terrible condamnation. Il n'y a donc point d'autre moyen pour éviter cet horrible état que de n'entrer dans l'Egliſe que par la porte, ſoit que ce ſoit la premiére fois qu'on y entre, ſoit que ce ſoit en réparant le défaut de la premiere entrée. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une choſe indiſpenſable d'entrer par la porte. Et cette porte eſt JESUS-CHRIST même, ſelon l'Evangile: *Ego ſum oſtium ovium.* Or entrer par JESUS-CHRIST c'eſt entrer par la vocation de JESUS-CHRIST, tant interieure, qu'exterieure. C'eſt entrer non par la cupidité du monde, mais par la charité de JESUS-CHRIST. C'eſt chercher dans l'Egliſe non ſes intérêts, non ſon établiſſement, non ſa grandeur, & ſon élévation, non à ſe diſtinguer, & à n'être pas dans la foule, non à être quelque choſe, non à avoir de la conſidération & de l'emploi, mais à obéïr à JESUS-CHRIST, à ſuivre ſa voix & ſes ordres, & à procurer ſes intérêts aux dépends de toutes choſes, à ſauver les ames qu'il nous a confiées, & à conſacrer tout ce que l'on a & ſa vie même pour leur ſervice. Voilà ce que c'eſt qu'un Paſteur qui entre par la porte. Mais celui qui n'y enrre pas, ne peu eſpéret devant Dieu que le rang & le partage des voleurs & des homicides.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA TRINITE'.

Data eſt mihi omnis poteſtas in cœlo & in terra. *Matth.* 28. 2. 18. 20.

Toute puiſſance m'a été donnée dans le ciel & dans la terre.

I.

LA puiſſance donnée à JESUS-CHRIST entant qu'homme, qui eſt la récompenſe de ſes travaux & de ſes ſouffrances; eſt ſi étenduë qu'elle eſt preſque incompréhenſible. Il ſuffit de dire qu'elle s'étend à toute la nature & à tous les ouvrages de Dieu. Il ſe ſert de tous & les rapporte tous à la conſtruction de ſon Egliſe, qui eſt ſon principal ouvrage. Les Rois qui ſe glorifient tant dans leur puiſſance, n'ont rien qui approche tant ſoit peu de celle de JESUS-CHRIST. Ils ne dominent point ſur les volontez des hommes. Tous ceux qui leur ſont ſujets, peuvent penſer ce qu'ils veulent indépendemment d'eux & ſans qu'ils le ſachent. Il y a une infinité d'actions particuliéres qui ne ſe font point par leur ordre. Ils ne ſont principes que de certaines actions générales, & il y en a une infinité

finité qui échappent à leur connoiſſance & à leur puiſſance. Mais rien ne ſe fait que par la permiſſion ou par l'ordre exprés de JESUS-CHRIST. Les méchans ne vont que juſqu'au degré de malice où il permet qu'ils arrivent. Les bons ne ſouffrent que juſqu'au point auquel il veut que leur patience ſoit éprouvée. Tout eſt reglé par ſa ſageſſe & par ſa puiſſance. Tout coopére directement, ou indirectement à l'accompliſſement de ſes deſſeins.

II.

Ce qui trompe les hommes ſur ce ſujet & qui les flatte d'une puiſſance imaginaire, c'eſt que JESUS-CHRIST ſe ſert de pluſieurs d'entr'eux comme de miniſtres de ſa juſtice, & qu'ainſi il leur laiſſe exercer leurs paſſions, parce qu'il s'en ſert ou pour punir ceux que ſa juſtice veut châtier en ce monde, ou pour éprouver & purifier certaines ames qu'il veut ſauver par cette voye. Il faut que cet homme ſoit rabaiſſé, perſecuté, & qu'il meure dans l'oubli. Il faut donc qu'il y en ait qui le perſecutent & qui contribuent à lui procurer ces maux. Ainſi leurs paſſions à cet égard ayant l'effet où ils tendent, leur donnent une grande idée de leur puiſſance, & cependant c'eſt le plus miſerable de tous les emplois auquel Dieu puiſſe deſtiner ſes créatures. Le plus grand honneur qu'il leur puiſſe faire eſt l'être les miniſtres de ſa miſericorde en-

vers les hommes, & les instrumens des biens temporels ou spirituels qu'il leur veut faire: & le souverain malheur est d'être les instrumens de sa justice, & de n'être destinez qu'à tourmenter & affliger les autres. L'un est l'office des Anges, & l'autre des Demons. Et l'on peut dire même que les hommes employez à ce dernier ministere sont au dessous des Demons, parce qu'ils leur sont livrez pour seconder leurs desseins & recevoir d'eux les impressions par lesquelles ils agissent. Ils croyent suivre leur volonté, & ils ne font que suivre celle du Diable. Ils croyent dominer, & ils sont eux mêmes dominez.

Enfin Dieu remplit les ministres de sa misericorde des biens qu'ils communiquent aux autres: mais à l'égard de ces exécuteurs de sa justice, il ne fait que permettre l'accroissement de leur injustice & de leurs passions, qui font à la verité souffrir les autres, mais pour leur bien, & qui font toûjours un mal beaucoup plus grand à ceux que Dieu y abandonne, ces verges & ces fleaux de Dieu n'etant destinez qu'à être brûlez dans les flammes éternelles aprés qu'il en aura tiré l'usage qu'il prétendoit.

III.

Le plus grand effet de la puissance de JESUS-CHRIST, est la mission des Apôtres pour établir son Evangile dans toute la terre. Et c'est pourquoi il l'a fondé expressé-

preſſément ſur cette puiſſance : *Data eſt mihi omnis poteſtas*, &c. *Euntes ergo*, &c. *Toute puiſſance m'a été donnée dans le ciel & ſur la terre. Allez donc, & inſtruiſez tous les peuples.* Il ne falloit pas une moindre puiſſance pour exécuter ce grand deſſein tant il y avoit de diſproportion entre douze hommes ſans adreſſe, ſans ſcience, ſans éloquence, & la converſion du monde, le changement de toutes ſes opinions & de toutes ſes paſſions. Ce deſſein auroit été imprudent & téméraire à tout autre qu'à JESUS-CHRIST & à des Miniſtres non aſſurez de ſon ſecours : mais avec cette aſſurance, non ſeulement tout eſt poſſible, mais tout eſt ſûr & certain.

L'Egliſe eſt un vaiſſeau qui ne peut périr. Quelque tempête qui l'agite, il arrivera ſurement au port. Ainſi quand on voit dans la ſuite du cours des ſiécles tant d'oppoſitions de la part des hommes, tant d'oppreſſions de la juſtice, on doit être aſſuré que malgré tout cela elle demeurera victorieuſe. Il eſt vrai que les hommes ſemblent y périr & y être ſouvent accablez dans le combat : mais leur accablement eſt leur victoire. Dieu les retire du monde pour les couronner. Cependant il en ſubſtituë d'autres en leur place, & il fait mourir à leur tour ceux qui croyoient avoir triomphé de ſa verité. Leur mémoire périt, leurs deſſeins avortent & s'évanoüiſſent : & ce

qu'ils croyoient avoir détruit, demeure établi & subsiste malgré tout ce qu'ils avoient fait pour le détruire.

I V.

Le travail de Apôtres & de leurs successeurs continuëra, selon JESUS CHRIST jusqu'à la consommation des siécles. Pendant ce tems ils engendreront toûjours des enfans à l'Eglise par leur ministére. Ils instruiront toûjours les peuples, ils les baptiseront, ils les feront enfans de Dieu. Ils annonceront la mort du Seigneur dans la célébration de l'Eucharistie, comme dit Saint Paul. Ainsi l'Eglise subsistera toûjours & par l'instruction extérieure, & par l'administration des Sacremens, & par la presence intérieure de JESUS-CHRIST, & par sa coopération avec ses Ministres, & par ses opérations dans les ames. Tout cela ne se terminera qu'à la consommation des siécles; c'est-à dire lorsqu'il présentera toute son Eglise à son Pere. Voilà la fin de toutes choses, & ce que Dieu s'est proposé dans ce grand ouvrage. Il a voulu avoir un adorateur éternel qui est JESUS-CHRIST égal à son Pere, adoré avec le Pere & le Saint Esprit comme Dieu, & adorateur comme homme de toute la sainte Trinité, à l'adoration de laquelle il associe toute son Eglise qui l'adorera éternellement avec lui & par lui. C'est pour cette raison que l'Eglise a voulu que la fête de la Trinité fût la con-

onſommation de toutes les ſolennitez ju'elle celebre le long de l'année, pour ious montrer que tout ce qui ſe fait tem-)orellement dans l'Egliſe, tend a la diſpoſer ı rendre à la Sainte Trinité des honneurs :ternels.

V.

Mais il ne faut pas ſe contenter d'apprendre par cette Fête que l'adoration de la Trinité ſera l'unique occupation de tous les élûs, & qu'elle eſt la fin de tous les Myſteres: il faut apprendre auſſi de cet Evangile que l'Egliſe nous y propoſe que nous devons tout rapporter à cette adoration dés cette vie même. Et c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST ordonne à ſes Apôtres de barizer tous les Peuples au nom du Pere, & du Fils,& du Saint Eſprit,pour leur montrer que devant leur regeneration à toutes ces trois perſonnes, ils doivent à toutes les trois leur culte, leur hommage, & leur adoration. Car ils ne ſont pas nez d'une ſeule perſonne,mais d'un Dieu en trois perſonnes. Ils ne ſont pas obligez ſeulement à adorer Dieu dans ſon unité, mais ils le doivent adorer dans la Trinité de ſes perſonnes, puis qu'ils ont été batiſez au nom de toutes les trois, & qu'ils ont fait par là une profeſſion ſolennelle de les reconnoître pour leur Dieu.

VI.

C'eſt proprement ce myſtere qui diſtin-

gue

gue les Juifs des Chrêtiens. C'eſt ce myſtere dont Dieu a reſervé la connoiſſance à ſon Egliſe,& qu'il n'a montré que trés-obſcurement à la Synagogue. C'eſt ce myſtere qui a été attaqué par les premieres & les plus grandes hereſies, & dont il a conſervé la foi à ſon Egliſe par le miniſtere de ſes plus grands Saints, par les plus grands travaux & les plus grandes ſouffrances de ſes principaux Elûs. Nous devons donc à Dieu une reconnoiſſance trés-particuliere de ce que cette connoiſſance ne nous coûte rien, qu'il nous l'accorde gratuitement, & qu'il nous a fait entrer ſans travail dans la participation des travaux des autres : *Alii laboraverunt, & vos in labores eorum introiſtis*, diſoit JESUS-CHRIST à ſes Apôtres, ſur un pareil ſujet. Et c'eſt ce qui nous doit porter à pratiquer avec devotion tout ce que l'Egliſe fait pour nous renouveller la mémoire de ce myſtére, à nous conſacrer ſouvent au culte de la Trinité, & à adorer Dieu ſans ceſſe dés cette vie, non ſeulement dans l'unité de ſa nature, mais auſſi dans la Triuité de ſes perſonnes.

Ioan. 4 38.

SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Eſtote miſericordes, ſicut & Pater veſter miſericors eſt. *Luc.* 6. 36. 42.

Soyez pleins de miſericorde, comme vôtre Pere eſt plein de miſericorde.

I.

LE modelle de miſericorde que JESUS-CHRIST nous propoſe ici & qu'il nous oblige de ſuivre dans nôtre conduite envers les hommes, eſt celle que Dieu exerce lui-même envers nous, afin de nous convaincre que Dieu nous ayant traitez avec tant de miſericorde, c'eſt une étrange ingratitude que de ne la vouloir pas exercer envers les hommes, & pour nous obliger à reparer au moins par l'humilité les fautes que nous y commettons tous les jours.

Il eſt utile pour cela de conſiderer la différence qu'il y a entre les offenſes que Dieu nous remet, & celles que nous pouvons remettre aux hommes, & auſſi la difference

rence qui se trouve entre la maniere dont Dieu nous pardonne, & la maniere dont nous pardonnons aux autres. Les offenses que nous commettons contre Dieu, sont infinies par leur objet, parce qu'elles attaquent la Majesté infinie de Dieu. Elles sont innombrables quant à leur multitude, comme les Prêtres l'avoüent dans le Sacrifice de la Messe, parce que devant tout à Dieu & n'y ayant rien que nous ne soyons obligez de lui consacrer, nous commettrons sans cesse des larcins à son égard par les recherches infinies de nous-mêmes que nôtre amour propre mêle dans nos actions. Elles sont réelles & non imaginaires, parce qu'il n'y a rien de plus réel & de plus effectif que la corruption de nôtre cœur. Enfin elles contiennent la souveraine injustice, parce qu'il est essentiellement injuste qu'une créature ne vive pas selon les ordres de son Créateur, & ne lui rapporte pas tout son être & toutes ses actions. Cependant Dieu nous pardonne tout cela, & nous le pardonne continuellement, pourvû que nous recourions à lui avec humilité.

Qu'est ce que les offenses qu'on peut commettre contre nous, en comparaison de celles-là ? Elles ne regardent que de viles creatures, & ne sauroient ainsi être fort considerables. Elles ne peuvent être en fort grand nombre, parce que les hommes

mes ne penſent pas long-tems à nous, & qu'ayant beaucoup de paſſions, ils ne peuvent s'occuper frequemment du deſir de nous nuire. Souvent même elles ne ſont pas réelles. Car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des penſées & des deſſeins qu'ils n'ont point eus, & de juger injuſtement d'eux au même tems que nous nous plaignons de leurs jugemens injuſtes. Souvent auſſi lors qu'ils ont mauvaiſe opinion de nous, ce n'eſt ni par haine ni par malice, mais par une ſimple prévention, & parce qu'ayant l'eſprit borné, ils ont conſideré certaines choſes d'un biais qui ne nous étoit pas favorable. Car il n'eſt pas juſte de pretendre qu'on doit être exemt de ces préventions à nôtre égard, puiſque pour peu que nous nous faſſions juſtice, nous devons reconnoître que nous nous prévenons nous mêmes fort ſouvent à l'égard des autres. Voilà la nature des choſes que nous avons à pardonner aux hommes, & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite miſéricorde, pour reconnoître la miſéricorde infinie que Dieu exerce envers nous.

II.

On peut dire même que les hommes ne nous font jamais d'injuſtice, quelque traitement qu'ils nous faſſent, parce qu'encore

que

que leur volonté puisse être injuste, nous ne souffrons pourtant rien de leur part que nous ne méritions de souffrir. S'ils nous font certains reproches faux & calomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres qu'on nous pourroit faire avec verité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne méritions de perdre, & dont il ne nous fût utile d'être privez, si nous recevions cette privation de la main de Dieu, & non de celle des hommes. Devrions-nous donc avoir de la peine à leur pardonner, puis qu'ils ne nous font réellement que du bien, & s'ils mêlent quelque injustice de leur part, c'est un mal pour eux, & non pas pour nous?

III.

Cependant Dieu nous pardonne toutes nos fautes. Il nous les pardonne sans retenir aucune volonté de nous en punir. Il nous les pardonne pour ne nous les reprocher jamais: & pourvû que nous ne fassions pas de nouvelles fautes, il ne nous distingue point de ceux qui ne l'ont jamais offensé. Mais combien le procedé des hommes est-il different de celui-là? Si la bienséance humaine & quelque mouvement de Religion les porte à pardonner quelquefois à ceux qui les ont offensez, ils en retiennent néanmoins le souvenir: & ce souvenir se reveillant en eux à la moindre occasion, renouvelle leur ressentiment. On remarque aisément qu'aprés avoir

avoir pardonné en apparence, ils ne laiſſent pas d'être bien aiſes de faire connoître dans leurs diſcours l'injuſtice de ceux qui les ont choquez. Les loüanges qu'on leur donne les incommodent. Ils ne ſçauroient s'empêcher de les rabaiſſer. Et enfin ce pardon donné de bouche a trés-peu d'effet dans toutes les actions particulieres.

I V.

Nolite judicare, & non judicabimini.

v. 37.

Ne jugez point, & vous ne ſerez point jugez,

Comme Jesus-Christ avoit propoſé la miſericorde que Dieu exerce envers les hommes, pour regle de celle qu'il leur preſcrivoit les unes envers les autres, il leur enſeigne ici que la maniere dont ils jugeront les autres, ſera la regle dont ils ſeront jugez de Dieu, c'eſt à-dire, non que s'ils jugent injuſtement des autres, ils ſeront jugez injuſtement de Dieu: mais que s'ils en jugent durement avec injuſtice, ils ſeront jugez durement de Dieu avec juſtice. Mais il faut remarquer, que Dieu ne condamne que les jugemens injuſtes. Car il ne défend pas de juger avec juſtice, & il ordonne lui-même de porter des jugemens juſtes: *Juſtum judicium judicate.* Ainſi ce que Dieu condamne dans les jugemens qu'on appelle téméraires, c'eſt l'injuſtice qu'ils renferment. Et comme il n'eſt jamais injuſte de

juger

juger ſelon la verité que l'on connoit clairement, il n'y a jamais de temerité ni d'injuſtice dans les jugemens qui ſont accompagnez d'évidence & de certitude. Je dis dans les jugemens, & non pas dans les paroles. Car on peut avoir raiſon de juger d'une certaine maniere que l'on n'en aura pas de rendre ce jugement public, le jugement n'ayant point d'autre regle que l'évidence; mais les paroles pour être juſtes & exemtes de peché ayant beſoin de beaucoup d'autres conditions.

V.

Pour éviter les jugemens temeraires auſquels on ſe laiſſe ſi facilement aller à l'égard des autres, il n'y auroit qu'à remarquer ce qui nous choque dans ceux que les autres font de nous. Car il ſeroit aiſé par ce moyen de ſe former certains principes & certaines maximes pour nous regler dans nos jugemens, en ſe ſervant de la delicateſſe de l'amour propre pour les decouvrir, & de l'amour de l'équité & de la juſtice pour en uſer à l'égard du prochain. Voici, par exemple, quelques unes de ces maximes qu'on a pû reconnoître par cette voye. Car on ne manque gueres d'être choqué quand les autres ne les obſervent pas envers nous.

Il eſt injuſte, & contre la raiſon, de donner un nom injurieux, qui marque une habitude dans le vice, à ceux qui auront commis quelque faute paſſagere de ce genre

re là. Un homme n'eſt pas imprudent pour avoir commis une imprudence. Il en eſt ſouvent au contraire plus prudent.

Il eſt injuſte d'attribuer une action exterieure qui peut avoir divers principes, au principe qui eſt le plus mauvais.

Il eſt injuſte d'attribuer à paſſion & à haine, ce qui peut être fait par perſuaſion & par conſcience.

Il eſt injuſte d'attribuer à toutes les actions ſemblables les mêmes intentions. Car elles en peuvent avoir de fort differentes.

Il eſt injuſte de ſuppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons : & de paſſer ainſi les bornes de nôtre vûë qui devroit terminer nos jugemens. Car il n'eſt pas proprement défendu de voir ; mais il eſt défendu de juger, c'eſt-à-dire, de former un jugement fixe & arrêté ſur ce que nous ne voyons pas.

Il eſt injuſte de regarder un défaut comme incorrigible, lorſque nous n'avons pris aucun ſoin d'y remedier.

Il eſt injuſte d'attribuer un défaut à quelqu'un ſur le rapport de gens qui ne ſont pas entierement croyables & du jugement deſquels nous avons droit de nous défier.

Il eſt encore injuſte de preferer toûjours dans les mêmes cas & les mêmes circonſtances, les perſonnes qui nous ſont favo-

rables

rables, à ceux qui nous ſont contraires, & de prendre ainſi l'inclination que l'on a pour nous pour la regle de nôtre eſtime, en trouvant, par exemple, petits & ſupportables tous les defauts de ceux qui nous aiment, & grands & inſupportables ceux des perſonnes de qui nous nous imaginons n'être pas aimez. VI.

Il eſt d'autant plus important de s'appliquer à éviter les jugemens temeraires, que c'eſt une ſource d'une infinité de pechez qui troublent toute la vie. Car les preventions qui ne ſont dans le fond que des jugemens temeraires, ſont les cauſes ordinaires des averſions, des haines, des ſeparations, des mediſances, & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes diſſenſions ne naiſſent que des jugemens portez témerairement, qui deviennent les principes de nôtre conduite: & ces jugemens temeraires devenant publics, en produiſent une infinité dans ceux qui les apprennent; parce qu'il y a peu de perſonnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement à celui qui juge du prochain en mal, parce qu'il ſatisfait par-là ſa malignité naturelle, & qu'il ſe juſtifie en même tems, dans cette malignité, en ce que ce jugement a été formé par un autre, ne conſiderant pas que ſi l'autre eſt reſponſable de l'avoir fait, il eſt reſponſable de l'avoir crû. SUR

SUR L'EVANGILE DU JOUR DU SAINT SACREMENT.

Caro mea, vere est cibus; & sanguis meus, vere est potus, *Joan.* 6. *v.* 56. 58.

Ma chair est veritablement viande, & mon sang est veritablement breuvage.

I.

JAmais homme avant JESUS-CHRIST ne s'étoit avisé de se servir de ce langage. Et quoi qu'il y en ait eu qui ont pû croire qu'il étoit utile à d'autres de mediter leurs actions, il ne leur est jamais venu dans l'esprit d'exprimer cette meditation par les mots de *manger* & de *boire*. Il y a même une absurdité visible à distinguer, dans la meditation des actions, le boire & le manger; puisque la meditation se nourrit également de toutes les actions, & qu'on n'y sçauroit trouver la difference qui est marquée par ces termes. Il est donc visible que JESUS-CHRIST ne s'est servi de ces idées extraordinaires, que pour marquer des choses extraordinaires,

res, & qu'il n'y aque la doctrine des Catholiques qui rapporte ces paroles au Sacrement de l'Euchariſtie, qui ait de la vraiſemblance. Car c'eſt par cette doctrine que l'on voit pourquoi ſa chair eſt vraiment viande, & ſon ſang eſt vraiment breuvage. Mais il ne faut pas s'imaginer, que parce que cette doctrine donne un fondement réel & ſolide aux expreſſions de JESUS-CHRIST, on ſoit obligé de ne les étendre point au-delà de la lettre. Au contraire, afin d'avoir droit d'expliquer par métaphore certains termes, il faut qu'il y ait un fondement dans le ſens littéral, qui puiſſe ſoutenir ces metaphores. Si le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST n'entroit point dans nos corps, ſous la forme d'aliment & de breuvages, il n'auroit pû dire: *Ma chair eſt vraiment viande, & mon ſang eſt vraiment breuvage.* Mais cette verité étant ſuppoſée, ces termes s'étendent naturellement & par une métaphore ordinaire à la nourriture ſpirituelle des ames. Ainſi ces paroles: *Ma Chair eſt vraiment viande, & mon Sang vraiment breuvage*, contiennent cette verité litterale que la chair & le Sang de JESUS-CHRIST entrent dans nos corps, ſous la forme d'aliment & de breuvage, & contiennent de plus cette autre verité métaphorique, qui eſt la fin de la premiere, que cet aliment & ce breu-

vage

vage ſont la nourriture ſpirituelle de nos ames.

II.

Il faut donc ſe nourrir ſpirituellement de la chair & du Sang de J. C. Il faut s'en nourrir en la maniere qu'ils ſont dans l'Euchariſtie, en les regardant dans un état de mort, & comme ayant été ſeparez l'un de l'autre par la mort. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre ne dit pas ſeulement à ceux qui offrent le ſacrifice, qu'ils doivent honorer la mort de J. C., en l'offrant; mais il étend cette obligation à tous ceux qui participent au Sacrement même. *Toutes les fois*, dit-il, *que vous mangerez ce Pain, & que vous boirez ce Calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.* C'eſt JESUS-CHRIST mort qui doit être la nouriture ſpirituelle de nos ames. JESUS-CHRIST mort à la vie du corps nous apprend à y mourir avec lui, & à rendre volontairement nôtre vie à Dieu, toutes les fois, qu'il lui plaira de nous la redemander. Il nous apprend à lui offrir nôtre mort avec la ſienne, & à faire par avance ce que nous ne ſerons gueres en état de faire quand le temps de nous acquiter de ce devoir ſera venu. JESUS-CHRIST mort à la reſſemblance de la chair du peché, nous oblige par cét état à mourir à toutes les inclinations de la nature corrompuë. Ce ſont les vuës que nous devons avoir en partici- I. *Cor.* II. 52.

pant à l'Euchariſtie : & c'eſt l'Euchariſtie qui nous donne la force de les executer.

III.

Mais il ne faut pas ſeulement s'entretenir de ces veritez, en recevant ce Sacrement, il faut s'en nourrir dans toute la ſuite de la vie. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre ſe ſert du mot *d'annoncer*, parce qu'il faut, que les autres puiſſent voir dans nôtre vie les impreſſions de la mort de J. C. L'Euchariſtie ne doit pas être une nourriture paſſagere, mais perpetuelle. Et ſaint Baſile a jugé cette impreſſion de mort qui doit paroître dans toutes les actions des Chrêtiens, ſi neceſſaire & ſi eſſentielle, qu'il ne juge dignes de la participation de l'Euchariſtie que ceux qui font paroître par leurs actions qu'ils ſont morts au monde & au peché. Il faut une mort commencée, pour recevoir par ce Sacrement, des impreſſions de mort. JESUS-CHRIST comme mort n'opere rien ſur les ames qui portent à ce Sacrement leurs paſſions toutes vivantes, qui ne font aucun effort pour les detruire & pour les mortifier, & dans le cœur deſquels il ne voit aucune pente à la mortification du vieil homme & de ces concupiſcences. Ces gens ſont incapables d'annoncer la mort du Seigneur. Ils ne ſont propres au contraire qu'à annoncer la vie du vieil homme, c'eſt à-dire, la vie des ſens & des affections charnelles qui paroiſſent dans toutes leurs actions.

qui

IV.

Qui manducat meam carnem, & bibit meum sanguinem, in me manet & ego in eo. *v.* 57.

Celui qui mange ma chair, & boit mon sang, demeure en moi, & moi en lui.

Il est clair, dit saint Augustin, que ces paroles ne s'entendent pas de tous ceux qui mangent la chair de JESUS CHRIST de quelque maniere que ce soit, mais de ceux qui la mangent d'une certaine maniere: de ceux qui ne la reçoivent pas seulement dans leur corps, mais qui la reçoivent dans le cœur par la foi & par l'amour. Et comme JESUS-CHRIST n'a voulu entrer dans nos corps qu'afin d'entrer dans nos ames par ce moyen, ceux qui arrêtent cet effet n'en tirant aucune nourriture spirituelle, aneantissent, autant qu'il est en eux ce bienfait incomprehensible de la bonté de JESUS-CHRIST. Ils s'opposent à la conduite de Dieu. Il interrompent l'enchaînement qu'il a mis entre ses œuvres. Et enfin ils detruisent, autant qu'il leur est possible, le Sacrement de l'Eucharistie. C'est en cela qu'ils se rendent coupables de la profanation du Corps & du Sang du Seigneur. Car JESUS-CHRIST n'ayant établi ce Sacrement que pour établir sa demeure dans les ames, & pour leur communiquer sa vie, quiconque empêche cet effet par sa mauvaise disposi-

tion, & qui rejette ſon eſprit en recevant ſon Corps, lui fait un outrage ſignalé, renverſe l'ordre & l'économie de la grace; & commet une ingratitude horrible envers JESUS-CHRIST.

V.

Mais ces paroles nous apprennent de plus; que le Corps de JESUS-CHRIST ne vient point à nous par l'Euchariſtie pour être le principe d'une ſainteté paſſagere. Il veut prendre poſſeſſion de nos ames, & y établir une demeure fixe; *In me manet & ego in eo: Il demeure en moi, & moi en lui.* Ce ne ſeroit pas regarder J. CHRIST comme ſa demeure, mais ce ſeroit tout au plus en faire une hôtellerie de voyageur, que de s'unir à lui pour le quitter incontinent. C'eſt pourquoi il n'y a point d'idée plus indigne de la vie Chrêtienne, que de s'imaginer qu'elle puiſſe ſe paſſer dans des revolutions continuelles de crimes & de ſainteté, aujourd'hui en grace, demain dans le peché; aujourd'hui reſſuſcité, demain retombé dans la mort, & de croire qu'elle puiſſe ſubſiſter avec une viciſſitude continuelle de mort & de vie, d'habitation du demon & de temple du Saint Eſprit. Il eſt vrai que la grace des Sacremens, & même celle de l'Euchariſtie, ſe peut perdre par la violence des tentations: mais cela ne va pas à des changemens frequens, tels que ſe l'imaginent ceux qui permettent l'uſage

ſage des Sacremens aux perſonnes qui retombent inceſſamment dans des crimes. C'eſt une idée de la vie Chrêtienne inouïe dans toute l'antiquité. Et l'Egliſe a toûjours ſuppoſé au contraire, non que ces gens euſſent perdu la grace qu'il avoient reçuë, mais qu'ils ne l'avoient jamais recouvrée, qu'ils étoient toûjours demeurez dans la mort, & n'en étoient point ſortis, parce que leur penitence étoit fauſſe & illuſoire, & que c'eſt ſe moquer de Dieu que de retomber ſans ceſſe dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander le pardon.

VI.

Jesus-Christ repreſente comme deux choſes inſeparables la demeure des ames en lui & ſa demeure en elles: *In me manet, & ego in eo.* C'eſt ſa demeure dans elles qui fait qu'elles demeurent dans lui: mais c'eſt leur demeure en lui qui fait qu'elles ont une juſte confiance qu'il demeure en elles. Or elles demeurent en lui par la foi, par l'amour, par la confiance, par la preference qu'elles font de lui à toutes choſes, par la ſoumiſſion à ſes ordres. Elles demeurent en lui en ſe ſouvenant de lui, en ſe propoſant ſa gloire, comme le but de leurs actions, en ſorte qu'on ait lieu de reconnoître que c'eſt pour lui qu'elles agiſſent, & à lui qu'elles tendent. Il faut que Jesus-

CHRIST : ſoit nôtre pôle, & que nos cœurs ſe tournent vers lui, comme les aiguilles frotées d'aimant ſe tournent vers les pôles du monde. Ceux qui ſentent en eux ces marques, peuvent avoir une juſte confiance que JESUS-CHRIST demeure en eux, & cette confiance doit diminuer à proportion que ces marques ſont plus obſcures & plus certaines. Et quant à cette preſence de JESUS-CHRIST dans nos ames il faut concevoir que par elle les trois perſonnes divines y établiſſent leur trône & leur demeure ? qu'elles y ſont pour les ſanctifier, pour les remplir de tous les dons du ciel, pour être le principe de leurs actions, & enfin pour en faire le lieu de leurs delices & de leur gloire, qui eſt le ſouverain honneur que la creature puiſſe recevoir.

VII.

Sicut miſit me vivens Pater, & ego vivo propter Patrem, & qui manducat me & ipſe vivet propter me. *v.* 58.

Comme mon Pere qui eſt vivant m'a envoyé, & que je vis par mon Pere, de même celui qui me mange, vivra auſſi pour moi.

JESUS-CHRIT nous enſeigne par ces paroles que le propre effet de l'Euchariſtie eſt de communiquer la vie, & que cette communication de la vie eſt une ſuite de

ſon

ſon incarnation. Dieu le Pere, de toute éternité comme principe du Fils lui communique ſa vie divine. Mais dans le tems il communique à JESUS-CHRIST homme cette même vie divine d'une maniére ineffable. Car c'eſt par cette communication que l'humanité du Fils de Dieu reçoit une plénitude de cette vie. C'eſt ſur ce modelle que JESUS-CHRIST a voulu régler la communication qu'il nous fait de ſa vie par le moyen de ſa chair divine, quoi que dans un degré beaucoup inférieur. Car la premiére communication unit l'humanité à la divinité en unité de perſonnes, & fait que l'homme eſt fils de Dieu ſelon la nature. Mais la ſeconde ne nous rend qu'enfans adoptifs, quoi que nous ne laiſſons pas de vivre de la vie même de Dieu, & de participer à ſa nature, comme dit ſaint Pierre. Et c'eſt pourquoi les Peres ont appellé l'Euchariſtie, *Extenſionem Incarnationis* : L'extenſion de l'incarnation. De ſorte que, comme l'original de ce myſtére paſſe infiniment la capacité de nos eſprits, il n'eſt pas étrange que nous n'en concevions pas bien la copie. Mais il nous ſuffit de comprendre que JESUS-CHRIST eſt dans nous par ce myſtére, comme principe de vie; que cette vie eſt la même que celle qu'il reçoit de ſon Pere entant qu'homme, que cette vie renferme le S. Eſprit. Il l'a receu ſans meſure & avec toute

Joan. 3. 34. plenitude : *Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum.* Il nous le donne avec mesure & selon nos dispositions. Mais il nous doit suffire de savoir que l'Eucharistie est la source où nous le devons chercher.

VIII.

Or si l'Eucharistie est la source de la vie, il s'ensuit que toute la vie Chrêtienne se doit régler par rapport à l'Eucharistie, que nôtre principal soin doit être de nous y prépater, que nôtre principal desir doit être d'y participer, nôtre principale douleur d'en être privez ! *Solus sit dolor hac escâ privari.* Aprés cela nous étonnerons-nous que les Chrêtiens soient si languissans, qu'ils ayent si peu de force & de vigueur pour les bonnes œuvres & pour resister aux tentations, puis qu'ils ont si peu de soin de puiser la vie dans cette source divine, puis qu'ils sont si peu occupez du soin de se préparer à ce Sacrement & si peu touchez de la grace que Dieu leur fait de les y admettre ? On communie certains jours par coûtume, mais aprés avoir communié on n'y pense plus. Communier ce n'est point dans la vie de la plûpart des Chrêtiens une action principale qui ait des suites considérables. Ainsi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifference, il ne produit point ces divins effets que JESUS-CHRIST est tout prêt de repandre dans les ames bien disposées. Plût à Dieu même qu'il

qu'il n'en produisît point de contraire, & qu'au lieu d'être dans la plûpart des ames un principe de vie, il n'y devint point un principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs ténébres, leur froideur, leur dureté. Et c'eſt néanmoins à quoi ſe termine trés-ſouvent la reception de ce divin Sacrement, qui étant établi pour vivifier les ames bien diſpoſées, donne la mort à celles qui ne le ſont pas.

I X.

Mais cette propriété de l'Euchariſtie nous apprend de plus que tous les beſoins & tous les emplois de la vie Chrêtienne nous appelle à l'Euchariſtie pour y trouver ou le reméde ou la force qui nous eſt néceſſaire.

Si l'on eſt preſſé de tentations, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut puiſer la force d'y réſiſter. Et c'eſt pourquoi l'ancienne Egliſe ne croyoit pas que les Chrêtiens puſſent être ſuffiſamment diſpoſez à confeſſer JESUS CHRIST dans les tourmens, s'ils n'étoient armez de l'Euchariſtie. S'il faut former des entrepriſes pour l'honneur de Dieu & pour nôtre ſalut, c'eſt dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiére & la force de les exécuter. Mais comme toutes les actions Chrêtiennes dépendent en cette maniére de l'Euchariſtie, on peut conclure de même de tous les défauts des Chrêtiens, qu'ils reçoivent mal l'Euchariſtie.

riſtie. Toutes les bonnes actions ſont les effets des bonnes Communions, & toutes les mauvaiſes ſont des effets ou des Communions ſacrileges ou du mépris de la Communion. L'état même du peché ne laiſſe pas d'avoir un rapport à l'Euchariſtie. Car le plus grand mal des pecheurs impénitens & qui contribuë le plus à leur damnation, c'eſt l'abus ou le mépris qu'ils en font, & la plus grande marque d'un pecheur vraiment touché de Dieu, c'eſt d'avoir une vraie douleur de ce qu'il a mérité d'en être privé, & un vrai deſir de s'en raprocher ſelon les régles & l'ordre de l'Egliſe.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE, DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Nolite mirari, fratres, si odit vos mundus. 1. *Joan.* 3. 13. 18.

Mes freres, ne vous étonnez pas si le monde vous hait.

I.

IL semble qu'il y ait beaucoup de lieu de s'étonner que le monde puisse haïr de véritables Chrêtiens. Car comment peut-on haïr des gens qui nous aiment, qui ne cherchent point leurs intérêts mais les nôtres, & qui son prêts même de donner leur vie pour nous ? Cependant l'Apôtre dit qu'il ne faut point *s'étonner que le monde nous haïsse* : & il le dit avec raison, parce qu'il connoissoit parfaitement le fond de la cupidité. Il y a dans le cœur de l'homme corrompu une source de haine contre les gens de bien, qui leur est inévitable, quelque soin qu'ils prennent pour ne pas choquer.

quer le monde. Et il eſt bon d'en conſiderer les raiſons pour ne leur pas imputer de ſe l'être attirée par leur imprudence. Le monde aime à être aimé, & la charité aime le monde, mais cet amour ne le contente pas. Il veut être aimé & favoriſé dans ſes paſſions. Il prend pour ennemis ceux qui s'y oppoſent, il croit qu'on ne les peut deſaprouver ſans malignité. Or ſi la charité aime le monde, ce n'eſt pas dans ſes paſſions. Elle s'y oppoſe au contraire quand elle peut, & quand elle ne le peut, elle les condamne. Elle ne l'aime que pour procurer ſon ſalut: & c'eſt ce que le monde conte pour rien, au lieu qu'il conte pour beaucoup l'oppoſition qu'elle fait à ſes paſſions, & qu'il ne manque point de l'attribuer à jalouſie & à malignité.

II.

Il eſt difficile de ſatisfaire le monde, parce qu'il exige plus qu'on ne lui peut accorder. La charité a des bornes dans les ſervices qu'elle rend aux hommes: & la cupidité n'en veut point. La charité ne peut ſervir perſonne contre la charité, & contre l'intérêt d'un autre qu'elle eſt obligée de ménager. Elle ne s'engage point dans les affaires ou injuſtes ou douteuſes. La cupidité ne peut ſouffrir toutes ces meſures. Elle prend toutes ces réſerves pour des effets d'envie ou d'averſion, ou au moins de bizarrerie ou de fantaiſie. Ainſi elle

: regarde tous ceux qui ſe conduiſent par regles, comme des gens qui ne ſont bons ien, & ſur leſquels on ne ſauroit faire :un fond. Enfin la ſeule différence de vie des gens de bien & de celle des gens monde ſuffit pour exciter la haine de ux ci. Car c'eſt une condamnation pu- que de leurs paſſions & de leur conduite. c'eſt ce qui eſt exprimé dans la ſageſſe r ces paroles: *Tanquam nugaces æſtimati mus ab illo.* IL *nous a regardez comme des us & des inſenſez.* Les mechans décou- ent ces jugemens dans les bons, & ne les uvent ſouffrir. Ils veulent paſſer pour ju- es dans leurs injuſtices mêmes, pour pru- ens dans leurs imprudences, pour heureux ans leur miſére. Ils tirent tous ces aveux e la complaiſance de ceux qui les environ- ent & qui deſirent de leur plaire. Et com- ne ils découvrent des penſées contraires lans l'eſprit des gens de bien, ils ne les peu- ent ſouffrir, & ſe portent à leur nuire en a maniére qu'ils le peuvent. Les grands & es puiſſans les chaſſent, les banniſſent, les éxterminent: & ceux qui ne peuvent rien, peuvent toûjours les haïr & en médire.

III.

Voilà ce qui rend la haine du monde inévitable & qui fait qu'un Chrêtien doit s'y attendre. Il en doit même faire ſa gloire, puiſqu'il eſt rendu par là ſemblable à JESUS-CHRIST qui a attiré la haine des

hommes par la verité qu'il leur a dite: mais il n'en doit être que plus ſoigneux de ne ternir pas cette gloire, en s'attirant la haine des hommes par des actions imprudentes & indiſcrettes où la paſſion auroit plus de part que la charité. Et c'eſt ce qui arrive néanmoins ſouvent. Car il y a bien des gens qui gâtent leur ſouffrance par des actions téméraires, en parlant mal à propos, lors qu'ils n'y ſont point obligez, en faiſant à contre-tems des actions de zéle, en paſſant même les bornes de la verité lors qu'ils prétendent la ſoûtenir, en excitant par les pretextes qu'ils en donnent la haine des hommes contr'eux. L'Egliſe ne canoniſe & ne beatifie point ces ſortes de ſouffrances. Elle les condamne & les deſapprouve plûtôt; parce qu'elle ne fait pas moins profeſſion de ſageſſe & de retenuë que de juſtice.

I V.

Nos ſcimus quoniam tranſlati ſumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres. *v.* 14.

Nous reconnoiſſons que nous ſommes paſſez de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres.

La marque de la reſurrection des ames, ſelon cet Apôtre, eſt l'amour du prochain. Ce n'en eſt pas ſeulement une marque incertaine, douteuſe, probable, c'en eſt une

une marque indubitable & certaine: *Nos ſçimus.* Ainſi nous avons plus d'interêt à aimer le prochain, que le prochain n'en a d'être aimé de nous. Il peut être vivant, ſans que nous l'aimions, mais nous ne ſerions point vivans ſi nous ne l'aimions pas, & nous nous procurons beaucoup plus de bien à nous-mêmes par la pratique de la charité que nous n'en procurons aux autres. Nous ne pouvons par les aſſiſtances que nous leur rendons, que conſerver ou guerir leurs corps: mais nous conſervons ou nous reſſuſcitons nôtre propre ame en les aimant & les aſſiſtant. La charité eſt donc un commerce où l'on reçoit beaucoup plus qu'on ne donne: & cependant c'eſt un commerce bien peu pratiqué.

V.

Si la charité eſt une marque certaine de la vie de l'ame; la haine eſt une marque aſſurée de ſa mort: parce que c'en eſt une de l'extinction de la charité. Les hommes s'étonnent quand ils voyent en eux des ſignes & des preſages des maladies mortelles, comme des crachemens de ſang, des friſſons violens, des défaillances: mais ils devroient bien plus s'étonner quand ils ſentent en eux des averſions & des jalouſies; qu'ils s'apercoivent qu'on leur fait plaiſir de médire de quelqu'un, de le rabaiſſer & de le noircir: & que ſes maux & ſes diſgraces leur cauſent une joye ſecrette. Car

ce

ce ſont des marques d'une fievre bien plus dangereuſe pour les ames, que la fiévre corporelle ne l'eſt pour les corps. Il eſt vrai que ce ne ſont pas toûjours des ſignes certains, ſes ſentimens pouvant s'exciter ſans que la volonté y ait de part. Mais ce ſont toûjours des ſignes d'une diſpoſition qui tend à la mort. Ainſi, comme quand on ſent les ſignes des maladies corporelles, on prend des remédes & l'on pratique des régimes pour les prévenir : il faudroit de même quand on aperçoit en ſoi ces ſignes des maladies ſpirituelles, aller au devant du mal dont on eſt menacé. Il faudroit tâcher de faire du bien à ceux pour qui l'on ſent ces averſions. Il faudroit être exact à ne rien dire à leur deſavantage. Il faudroit deſavoüer tous les ſentimens contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal eſt que nous avons ſoin au contraire de les nourrir, en prenant tout en mauvaiſe part de ceux dont nous avons conçu quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

V I.

La haine du prochain n'eſt pas une ſimple marque de mort. L'Apôtre déclare que ceux qui en ſont poſſédez ſont de plus coupables d'homicide : *Omnis qui odit fratrem ſuum, homicida eſt.* Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par intérêt. De ſorte que ſi ſon

ſon interêt change, il ne l'aimera plus, & ne l'aimant plus, ſi ſon interêt eſt qu'elle finiſſe, il en deſire la fin. La haine enferme donc le deſir de la mort du prochain, pourvû qu'elle nous ſerve à quelque choſe, qui eſt une eſpece d'homicide. Mais, ce qui eſt encore pis, c'eſt qu'elle renferme un homicide ſpirituel, & qu'elle tend même à la perte de l'ame du prochain, auſſi bien qu'à celle de ſon corps. Car la haine empêche la charité ſpirituelle. Elle empêche de prier pour le ſalut du prochain, étant impoſſible de prier comme il faut pour une perſonne que l'on hait. Ainſi en leur refuſant les devoirs de la charité commune, on contribuë, autant qu'il eſt en ſoi, à leur mort ſpirituelle. Il n'eſt pas neceſſaire pour cela de les exclurre poſitivement de nos prieres communes. Il ſuffit que Dieu voye que nous ſommes dans une diſpoſition qui ne nous permet pas de les y comprendre.

VII.

In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam ſuam pro nobis poſuit, *v.* 16.

Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné ſa vie pour nous.

Nous connoiſſons la grandeur de la cha-

charité de Dieu par l'oblation qu'il a faite de ſa vie pour nous ; mais nous ſommes bien éloignez de la pouvoir penetrer. Il faudroit pour cela que nous puiſſions comprendre le prix infini de cette vie qui a été offerte pour nous, & l'indignité infinie des pecheurs pour qui il a bien voulu l'offrir. C'eſt la diſtance infinie de ces deux termes qui rend cette oblation inconcevable. Dieu hait le peché d'une haine infinie. Il le punit éternellement & ſans miſericorde dans les anges prévaricateurs. Il aime ſon Fils d'un amour infini. Comment s'eſt-il donc pû faire qu'il ait donné la vie de ce Fils qu'il aimoit infiniment pour ces pecheurs qu'il haïſſoit infiniment ? Voilà la merveille du myſtere de l'Incarnation ; merveille qui ſurpaſſe l'intelligence de la creature ; que nous pouvons ſeulement appercevoir, comme de loin, mais que nous ne devons pas prétendre de penetrer.

VIII.

Ce que nous en devons conclure eſt, que tout l'amour que nous pouvons avoir pour les hommes, eſt bien éloigné de celui que Dieu a eu pour nous. Nous ne pouvons être ſeparez d'eux que par des fautes humaines. Mais qu'eſt-ce que ces fautes en ce qu'elles nous regardent ? Ce ſont de vains phantômes & de vrais néants. Qu'eſt

ce

ce qui nous empêche d'aimer nôtre prochain ? il nous a fait tort, dit on. Et en quoi nous peut-il avoir fait tort ? en des choſes temporelles & par conſequent finies qui ne nous pouvoient rendre heureux, & dont la privation nous eſt plus avantageuſe que la poſſeſſion. Il a mal jugé de nous, Que nous nuiſent ces faux jugemens ? Ils demeurent en lui, & ne paſſent pas à nous. Aprés tout, s'il nous a crû autres que nous ne ſommes, il ne nous a pas crû autres que nous pouvons être, & que nous pouvons devenir. Il nous a attribué des défauts que nous n'avons pas : mais il ne nous en a pas attribué quantité que nous avons, & ainſi nous y gagnons encore. Il n'y a rien en tout cela que de petit & de borné. Si nous n'avons pas fait les mêmes fautes envers nôtre prochain, nous les pouvions faire. Ce n'eſt donc pas grand choſe quand un homme aime un autre homme, nonobſtant ces petits défauts & ces fautes humaines commiſes contre lui. Il ne fait rien de fort extraordinaire en ſacrifiant ſes reſſentimens à la charité en ſe réüniſſant avec le prochain nonobſtant ces ſujets de diviſion. Ce n'eſt que nôtre foibleſſe qui nous y fait paroître de la difficulté. Mais il n'en eſt pas de même de Dieu & des pecheurs. Sa Sainteté eſt infiniment éloignée de la malice de l'homme : & c'eſt cet éloignement infini qui rend cette réünion incomprehenſible. Nous ne com-

comprenons pas bien la grandeur de la haine de Dieu contre les pecheurs ; & nous comprenons encore moins comment il a pû allier cette haine avec cette charité prodigieuse qu'il leur a témoigné en leur donnant son Fils.

IX.

Mais comme les hommes seroient assez portez à croire qu'il leur suffit d'avoir pour les autres une idée imaginaire d'amour qui ne consisteroit que dans des pensées ; Saint Jean pour les détromper de cette illusion, leur propose un exemple réel d'une necessité pressante à soulager, & d'un riche qui le peut faire : & il decide nettement que si ce riche refuse de donner à son frere le soulagement dont il a besoin, il ne doit point pretendre avoir part à la charité de Dieu. Car preferer la possession inutile de son bien au soulagement réel du prochain, est une marque certaine qu'on aime son bien plus que le prochain. Or cette préference est notoirement injuste. Elle est directement contraire à l'ordre de la charité. C'est un violement visible du precepte de Dieu qui nous commande d'aimer le prochain, non comme des choses exterieures pour lesquelles nous ne devons avoir qu'un petit degré d'amour, ou plûtôt que nous ne devons point aimer du tout, & dont nous de-

devons ſimplement uſer; mais comme nous-mêmes, que nous aimons trés-veritablement & à qui nous rapportons toutes les choſes exterieures.

SUR

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE. DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Homo quidam fecit cœnam magnam. *Luc.* 14. *v.* 16.

Un homme fit un jour un grand ſouper.

I.

IL ne paroit pas fort étrange ſur le ſimple recit de la parabole de l'Evangile de ce jour, que ces gens invitez par le Pere de famille à ſon feſtin, ayent refuſé de s'y
v. 18. trouver. Leurs excuſes paroiſſent même legitimes. *J'ai acheté une maiſon aux champs*, dit l'un, *& il faut neceſſairement que je l'aille voir.* Cela ne vaut-il pas bien de ſe priver d'un ſouper? mais on reconnoîtra l'injuſtice de cet excuſe ſi l'on conſidere ce qui eſt marqué par ce ſouper auquel

quel le pere de famille nous invite. Car ce ſouper n'eſt autre choſe que la felicité du ciel. C'eſt le feſtin éternel des Elus de Dieu, hors duquel il n'y a que deſeſpoir & que miſere. Il eſt bien clair que cet appel ne reçoit point d'excuſe; qu'il faut quitter tout ce qui ne s'accorde point avec cette vocation. Car que peut donner un homme qui puiſſe égaler le prix de ſon ame? Ainſi ces gens ſont injuſtes dés lors qu'ils cherchent des excuſes dans une choſe qui n'en reçoit point. Il faut que chacun ait ce principe fortement établi dans ſon cœur, de ne preferer rien à ſon ſalut. La ſeule volonté d'y preferer quelque choſe eſt criminelle. Et c'eſt pour le montrer que JESUS-CHRIST a voulu propoſer les excuſes les plus innocentes, afin de faire voir qu'il n'y en avoit point de recevable.

II.

On dira peut-être que perſonne ne ſe ſert de ces excuſes, parce que ce ne ſont pas des choſes contraires d'aller voir une maiſon des champs, d'éprouver des bœufs, d'épouſer une femme, & de ſe trouver au feſtin du Ciel. Mais c'eſt que JESUS-CHRIST nous a voulu faire connoître par là qu'il n'y a point d'ataches aux choſes temporelles pour petites qu'elles ſoient, qui ne puiſſent être un obſtacle au ſalut, lors que l'ame en fait l'objet capital de ſon amour. Combien y a-t-il de gens tout occu-

cupez du ſoin de leur ſubſiſtance, & dont toutes les penſées roulent à l'entour de cet objet? quand une perſonne n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, il faut neceſſairement que quelque creature devienne ſon Dieu. Les uns mettent leur bonheur dans une maiſon des champs, les autres dans le trafic, les autres dans une femme. Or toute attache à une creature par laquelle on en fait ſon bien principal, eſt un obſtacle à la felicité du Ciel.

III.

Lors même que ces attaches ne nous en privent pas immediatement, elles le peuvent faire mediatement. Elles affoibliſſent en nous la charité. Elles diminuent l'eſprit de priere. Occupant nôtre eſprit, elles l'empêchent de s'occuper de Dieu. Elles nous rendent donc plus foibles contre nos ennemis, & nous diſpoſent à ſuccomber à leurs efforts. Il y a peu de perſonnes qui tombent dans les grand crimes, dont la chute n'ait été preparée par des paſſions qui paroiſſoient innocentes. Et c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST, pour nous faire remonter aux ſources qui cauſent la perte des ames ne s'arrête pas aux grands crimes qui les font exclurre poſitivement du royaume de Dieu. Il remonte juſqu'à ces autres attaches qui paroiſſent innocentes, mais qui diſpoſent aux actions criminelles.

La

I V.

La plûpart des gens du monde font si bien qu'ils n'ont pas le loisir de se sauver. Ils se chargent d'affaires, d'engagemens, de necessitez qui occupent & accablent leurs esprits, desorte qu'il se trouve toûjours qu'ils n'ont point de tems à penser à eux ni à donner au salut de leur ame. Le train commun de la vie des hommes est tellement disposé qu'à mesure qu'ils avancent en âge leurs occupations se multiplient, & les necessitez deviennent plus pressantes. Les jeunes gens ont d'ordinaire du tems de reste, & ils ne savent à quoi l'employer parce qu'ils ne le veulent pas donner à leur ame & à leur salut & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires. Mais si-tôt qu'on devient plus âgé l'emploi devient plus grand, & il ne reste plus de tems pour soi. C'est ce qui arrive presque dans tous les ministeres de la vie civile de Procureurs, d'Avocats, de Conseillers, d'Intendans, de Magistrats & de Ministres d'Etat, & le même arrive à proportion dans les emplois Ecclesiastiques. Plus on y vieillit, moins on a de tems à soi, plus on est accablé des affaires d'autrui ou des siennes. Plus on a de soins pour sa famille & pour les siens, plus on est lié à ses emplois par des intérêts plus pressans. Ces emplois deviennent necessaires pour la subsistance d'une famille & pour la conserver dans l'éclat & dãs l'honneur. Des

femmes accoûtumées au faſte & à la moleſſe, ne pourroient ſouffrir que des maris abandonnaſſent un état neceſſaire pour les y entretenir. Et c'eſt pourquoi le Prophête qui les repreſente ſous la figure de vaches graſſes, leur fait dire à leurs maris: *Apportés, & nous boirons:* c'eſt-à-dire, entretenez nôtre luxe & nos delices, & nous en joüirons. *Audite hoc, vaccæ pingues, quæ eſtis in Samaria, quæ dicitis Dominis veſtris: Afferte, & bibemus.* Il faudroit déchoir & ſe rabaiſſer pour ſe procurer du tems & du loiſir, & c'eſt ce que l'on ne ſauroit ſouffrir. On ſe rend même par l'accoûtumance les occupations ſi neceſſaires, qu'on ne s'en peut plus paſſer. On languit, on s'ennuie, on ſe chagrine ſi tôt qu'on en eſt ſeparé, de ſorte qu'on ne ſauroit plus mener d'autre vie dans ce monde ici que celle qui nous ôte tout le tems de penſer à l'autre.

Amos 4. 1.

V.

Cependant, la plûpart du monde a un beſoin réel de prendre beaucoup de tems pour penſer à ſoi. Les affaires du ſalut ne ſe font pas en une heure, comme l'on penſe. Il y a des gens qui ont beſoin d'un grand repos pour calmer leurs paſſions, & qui ſeront toûjours impétueux, violents, injuſtes, tant qu'ils ſeront dans des occaſions continuelles de les exercer. On ne ſauroit remedier à l'oubli de Dieu où l'on vit dans le monde, & qui en eſt un des plus

plus grands maux, pendant que l'ame eſt plongée dans cette foule d'occupations qui le cauſent. Une pauvre ame deſſéchée, étique, ſans force, ſans vigueur, vuide de Dieu, pleine du monde, a beſoin de nourriture dans un ſi miſérable état. Il lui faut de frequentes lectures, de fréquentes priéres, des converſations utiles pour la remettre peu à peu. Et le moyen de trouver le tems de cela dans cette foule d'occupations? Le monde veut bien qu'on prenne du tems pour guérir ſon corps, qu'on donne beaucoup de nourriture à ceux qui ſont épuiſez, & qu'on ſe ſépare de toute affaire pour ſe rétablir, mais on ne permet rien de tout cela pour le bien de l'ame. Et cependant le ſoin, la nourriture, le repos ne lui ſont pas ſouvent moins néceſſaires qu'au corps. Il y a même quantité de devoirs particuliers auſquels on ne penſe point dans la multitude des occupations, & dont la penſée même ne vient que dans la retraite & dans le repos. Il faut prier Dieu, attirer ſes graces, fléchir ſa miſéricorde. Et le moyen qu'un eſprit tout plein de penſées du monde, accablé de mille affaires, le puiſſe faire comme il faut? Enfin il faut aimer Dieu. Il faut que ſon amour regne dans nôtre cœur, qu'il regle nôtre vie, qu'il aſſujettiſſe nos paſſions. Mais le moyen de l'aimer, ſi nous n'y penſons pas? Et le moyen d'y penſer, ſi tout nôtre eſprit eſt occupé des penſées du monde, &

rempli d'une foule infinie d'affaires qui en banniſſent le ſouvenir de Dieu?

VI.

La plupart du monde auroit donc beſoin de ſe ſéparer de ſes affaires ou en tout, ou en partie, mais c'eſt à quoi, comme nous avons dit, toutes les paſſions & tous les intérêts s'oppoſent. On ſe juſtifie même ſur ce que ces emplois ſont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien qu'on puiſſe condamner. Il eſt permis d'acheter une maiſon des champs, de faire proviſion de beufs pour labourer, & d'épouſer une femme. Il eſt permis de ſoi-même d'exercer tous les emplois de la vie civile, d'être Procureur, Avocat, Conſeiller, Miniſtre d'Etat. Cependant tous ces emplois avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les diſpoſitions d'une ame malade, languiſſante, pleine de playes & de paſſions, ſans lumiére, ſans force pour réſiſter aux tentations, ſont ſouvent d'étranges obſtables pour le ſalut, & attirent cét arrêt terrible: *Nemo virorum illorum qui vocati ſunt, guſtabunt cœnam meam*: [*V.* 24. NUL *de ceux que j'avois conviez, ne goûtera de mon ſouper.* C'eſt ce qui produit d'étranges embaras dans les conſeils que l'on peut donner à ces perſonnes. On ne ſait à quoi on les doit porter. Ils ſont trop foibles pour ſuivre les avis de renoncer abſolument à leurs emplois, & ils ſont trop foi-

foibles encore pour vivre dans ces emplois d'une maniere Chrêtienne, & qui puiſſe contribuer à la gueriſon de leur ame. Ainſi on les abandonne ordinairement à eux-mêmes. Et ce qui en arrive eſt qu'ordinairement ils ſont exclus du feſtin des Elus & du Royaume de Dieu. On ne doit donc point s'étonner aprés cela; que JESUS-CHRIST nous repreſente ces occupations du monde & ces emplois qui paroiſſent permis, comme des cauſes d'excluſion du feſtin. Ce n'eſt pas leur nature qui les rend tels. C'eſt l'abus que les hommes en font. Celui qui avoit acheté une maiſon, n'étoit pas obligé de repondre qu'il ne ſe pouvoit trouver à ce feſtin; parce qu'il étoit obligé de l'aller voir. Il devoit mieux partager ſon tems, & ainſi il auroit pû faire l'un & l'autre. Mais parce que l'amour des choſes temporelles eſt preſque toûjours accompagnéde ce partage injuſte du tems & de cette préference des interêts du monde à ceux de Dieu, JESUS-CHRIST nous le repreſente comme la cauſe ordinaire qui rend la vocation de Dieu inutile.

VII.

Le défaut commun de ces trois ſortes de perſonnes qui refuſerent la vocation du pere de famille, eſt qu'il paroît que c'étoient des gens à leur aiſe, qui n'avoient pas de beſoins, & qui trouvoient chez eux-mêmes dequoi ſe ſatisfaire. L'un étoit con-

rent de sa maison des champs, l'autre de son trafic, l'autre de sa femme. Ils avoient peu de desir pour ce festin auquel ils étoient invitez. Rien ne rend les gens moins disposez à écouter la voix de Dieu que de trouver leur bien & leur repos dans le monde; de ne s'y pas croire malheureux; & de n'avoir ainsi aucuns desirs pour l'autre vie. Et c'est pourquoi J. C., pour nous marquer les dispositions qui nous rendent propres à suivre la vocation de Dieu, les represente par diverses privations des biens & des
vers. 12. avantages de cette vie. *Allez vitement*, dit ce pere de famille à son serviteur, *dans les ruës de la ville & dans les places, & amenez ici les pauvres, les estropiez, les aveugles, & les boiteux*: Exi *citò in plateas & vicos civitatis, & pauperes, ac debiles, & cæcos, & claudos introduc huc.* La condition commune de ces nouveaux conviez est d'être mal dans le monde, & de n'avoir pas sujet d'y être satisfaits. Cela les rend plus susceptibles de la vocation de Dieu. Ils se laissent d'autant plus facilement gagner par l'esperance des biens futurs, qu'ils étoient plus dépourvûs de ceux de ce monde. Ainsi le bonheur temporel est un obstacle à recevoir l'Evangile, & la misere y est une espece de preparation éloignée.

VIII.

Mais la preparation est bien plus prochaine lors qu'on est penetré du sentiment inté-

intérieur de ce qui eſt figuré par ces miſéres. Quand, par exemple, on eſt touché du ſentiment de ſa pauvreté ſpirituelle, quand on ſe reconnoit vuide des vrais biens qui ſont ceux de l'ame,& que ſoit que l'on poſſéde des biens temporels, ſoit qu'on n'en poſſede point,on ne les conte pour rien.Ce ſont ces ſortes de pauvres qui ſont dans la diſpoſition prochaine d'entrer au feſtin dont il s'agit ici. *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Et c'eſt pourquoi lePere de-famille n'ordonne point à ſon ſerviteur de les y convier, mais de les y introduire: *Introduc huc.* Il ſavoit qu'ils y étoient tout préparez & qu'il n'y avoit rien ſur la terre qui les pût retenir. Il en dit autant des eſtropiez, c'eſt-à-dire, de ceux qui recõnoiſſant qu'ils ſerõt toûjours dans le monde privez de quelque choſe eſſencielle à l'intégrité de leur bonheur, aſpirent à une autre vie & à un autre monde où ils eſpérent d'obtenir ce qu'ils deſeſpérent de trouver dans celui-ci. La félicité de ce monde eſt toûjours eſtropiée. Il y manque toûjours quelque partie conſidérable, dont le défaut ôte même le plaiſir de la poſſeſſion de ce qui ne manque pas. Pour en avoir une entiére & parfaite, il faut la chercher ailleurs qu'en ce monde,& la forte perſuaſion qu'on en doit avoir eſt une grande préparation pour ſuivre ſans reſiſtance la vocation de Dieu. *Matt.* 5. 3.

IX.

Enfin pour être introduits par le ſerviteur du pere de famille dans le feſtin, il faut être aveugle & boiteux ſelon l'eſprit. Rien ne s'oppoſe davantage aux véritables lumiéres que la préoccupation des fauſſes: *Si caci eſſetis, non haberetis peccatum : nunc autem dicitis : Quia videmus : peccatum veſtrum manet:* SI *vous étiés aveugles, vous n'auriez point de peché : mais maintenant vous dites que vous voyez; & ainſi vôtre peché demeure toûjours.* Une ame qui ſens ſes ténébres, quiſe reſſouvient des égaremens où elle eſt tombée en ſuivant ſa propre conduite & la vanité de ſes fantaiſies, renonce volontiers à tout cela pour s'attacher aux lumiéres de Dieu & à la conduite de ceux qu'il lui a donnez pour paſteurs. Et au contraire un eſprit plein de lui-même, qui croit avoir aſſez de lumiére pour ſe conduire, demeure toûjours attaché à ſes penſées, & n'eſt jamais flexible à la conduite de Dieu. Il veut aller par ſa route, & non pas par celle de Dieu. Il ne ſe laiſſe pas conduire par ce ſerviteur qui l'appelle au feſtin des Elûs, & voulât y aller tout ſeul, il n'y arrive jamais. Il faut donc reconnoître qu'on eſt aveugle & qu'on a beſoin d'y être conduit, mais il faut de plus être perſuadé qu'on eſt boiteux & qu'on marche imparfaitement dans le chemin qui y conduit. C'eſt par l'aveu & la reconnoiſſance de ſes propres imperfe-

Joan. 9. 41.

ctions

ctions & des fausses démarches que l'on fait dans le chemin du salut, que Dieu nous les pardonne, & qu'il nous juge dignes de recevoir pour récompense la guérison parfaite de nos imperfections que l'on n'obtiendra que dans l'autre vie. Mais pour celle-ci il faut toûjours reconnoître qu'on est boiteux, qu'on est composé de deux parties qui ne s'accordent pas ensemble, & que si l'esprit est prompt, la chair est infirme.

X.

Quoi qu'il ne faille pas chercher un rapport exact dans toutes les paroles des paraboles, on peut dire néanmoins que si les deux premiers ordres que le pere de famille commanda à son serviteur de convier à son festin, regardent les Juifs renfermez dans l'enceinte de la Loi, comme dans une ville, & obligez par là de vivre dans des exercices de Religion qui les rendoient moins éloignez de Dieu: le troisiéme ordre qu'il ordonna à ce serviteur d'y appeller en lui commandant d'aller dans les grands chemins & le long des hayes, marque les Gentils égarez & vagabonds, & qui n'avoient rien qui les approchât de Dieu. Il ne faut pas douter que ce serviteur qui les convia au festin, ne trouvât parmi eux des gens qui lui répondoient comme les premiers: J'ai acheté une maison, j'ai épousé une femme. Il y trouva de même des estropiez, des aveugles, & des boiteux qu'il fit entrer

au feſtin de la même maniére que les ſeconds, Mais l'Evangile ne nous exprime qu'un certain caractére qui ſe rencontre particuliérement dans la foule des Gentils convertis. C'eſt d'être conduits au feſtin par une eſpéce de force & de violence. On peut remarquer cette qualité dans tous les payens en général, puiſque n'étant pas par leur naiſſance partie du peuple de Dieu, & étant étrangers à l'égard de la prémiére alliance, il les a fallu aller chercher dans leurs routes égarées, & les arracher comme par force à leurs ſuperſtitions & à leurs fantaiſies. On la peut remarquer auſſi dans tous les enfans dont le ciel ſera rempli. Car on peut dire que plus des trois quarts du nombre des Elûs ſeront compoſez d'enfans qui ne contribuënt rien par leur volonté propre à être reçûs dans ce feſtin. C'eſt la Providence qui les prend entre ſes maïns, & qui leur faiſant recevoir le Batême, les fait entrer dans le ciel. Cette ſainte violence que Dieu leur fait, eſt leur appel & leur vocation. Ainſi la céleſte Jéruſalem ne ſera preſque peuplée que par des Elûs qui n'y ſeront point entrez par leur volonté propre, & qui n'auront rien contribué d'eux-mêmes à leur ſalut: Dieu ayant voulu faire voir par-là que les merites de ſon Fils ſuffiſent aux Elus; & que pour devenir parfaitement heureux, ils n'ont beſoin que d'en être rendus participans.

Mais

XI.

Mais en même-tems que ce nombre prodigieux d'enfans dont le ciel ſera rempli, nous fait connoître d'une maniére admirable les richeſſes de la grace, & l'étenduë infinie des mérites de JESUS-CHRIST il nous doit donner une extrême terreur par une raiſon particuliére. Car comme il eſt certain que le ciel aura beaucoup d'habitans & que le nombre des Elus ſera fort grand, on eſt quelquefois porté à croire qu'il ne faut pas prendre ſi à la rigueur les préceptes du Chriſtianiſme : parce qu'autrement preſque perſonne ne ſeroit ſauvé, & qu'il faudroit croire que preſque tous les Chrêtiens ſe perdent. Mais cette raiſon eſt trés-peu ſolide. Le ciel ſeroit rempli d'un nombre infini d'Elus, quoi que preſque aucun des adultes ne fût ſauvé, parce qu'il ſera rempli des enfans & des Catholiques & des hérétiques, qui ſont en un nombre prodigieux, & qui ont tous été forcez d'entrer au feſtin par la charitable violence de la Providence. Ceux qui ſont donc dans un âge plus avancé n'ont aucun lieu de ſe confier à cette penſée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrêtiens. Il laiſſe périr tous les Idolâtres, tous les Mahométans, tous les hérétiques, ſans préjudice de ſa miſéricorde. Il peut bien, ſans ceſſer d'être plein de miſéricorde & de bonté, en faire de même à l'egard de tous les Catholi-

ques qui n'auront pas eu ſoin de garder exactement ſes loix, ou de réparer leurs pechez par une ſérieuſe pénitence.

XII.

Mais outre cette foule d'enfans qu'on peut entendre par ceux qui ſont forcez d'entrer au feſtin, & qui en feront même la plus conſidérable partie, Dieu pratique encore une charitable violence envers pluſieurs autres pour les amener au ciel, malgré l'oppoſition de leurs paſſions. Il rompt les deſſeins des uns, il renverſe la fortune des autres. Il s'oppoſe au ſuccés de leurs entrepriſes. Il les laſſe & les fatigue par la pourſuite inutile des biens de la terre. Il révolte le monde contre eux. Il ne leur fait éprouver par tout qu'infidélitez, & qu'injuſtices. Il les couvre d'opprobres, & d'ignominies, pour les obliger à le chercher. Enfin il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos dans le monde, ce qui les oblige enfin de recourir à Dieu & de ſe jetter entre ſes bras. L'excluſion de toutes les autres voyes les contraint d'entrer dans celle du ciel. Et voilà de quelle ſorte Dieu pratique envers eux ce qu'il ordonne à ſon ſerviteur de les forcer d'entrer, *Compelle intrare.* Il le pratique par toutes les créatures qui ſecondent ſes deſſeins, & qui faiſant préciſément ce qu'il leur ordoune, tiennent lieu de ce ſerviteur qui a ordre de les forcer d'entrer au feſtin. Heureuſe contrainte que

Dieu

Dieu n'exerce pas envers tout le monde, & qu'il n'exerce envers quelques uns que par une ſinguliere miſericorde ? Rien n'eſt plus deſirable que cette contrainte qui nous force d'être heureux ; & qui nous éloigne malgré nous de nôtre ſouverain malheur. Et c'eſt pourquoi nous devons ſouvent demander à Dieu qu'il rompe & faſſe avorter tous nos deſſeins qui ſeroient contraires à nôtre ſalut, qu'il nous ferme tous les chemins qui nous en éloignent, & qui nous le rendent plus difficile, & qu'il nous faſſe entrer dans la voie qui y conduit le plus ſurement & le plus directement.

ce que nous ſommes comme pecheurs; & quoique nous ne devions pas vouloir cet état, nous devons neanmoins l'avouër & en reconnoître les engagemens & les ſuites.

Mais ſi la verité nous humilie ſous la main de Dieu, la juſtice ne nous y oblige pas moins. Car outre qu'il eſt juſte que chaque creature ſe tienne dans l'état qui lui convient par ſa nature, il eſt encore juſte qu'elle s'y remette lorſqu'elle s'en eſt tirée par quelque dereglement. L'homme par ſon peché ayant donc voulu ſe ſouſtraire à la dependance de Dieu, & l'orgueil qui vit en lui étant une revolte continuelle & une pente à s'élever contre Dieu, & à ne lui rendre pas la ſoumiſſion qui lui eſt duë dans tous les évenémens, l'ame animée de l'eſprit de juſtice tend continuellement à detruire cet orgueil & cette élevation injuſte qu'elle ſent en elle-même; & elle s'abbaiſſe d'autant plus profondement ſous la main de Dieu, qu'elle ſe ſent obligée de détruire en elle-même l'inclination contraire que le peché y a imprimé.

II.

Auſſi toute la conduite de Dieu envers l'homme ne tend qu'à le reduire à la pratique de ce devoir: & il n'arrive preſque rien dans le monde par où il ne lui donne cette inſtruction, puiſque tout y porte les caracteres de la puiſſance de Dieu & de la foibleſſe de l'homme. Les plaies continuel-

les

les dont il le frappe, ſont particulierement deſtinées à lui en renouveller le ſouvenir parce qu'elles ne ſont, comme dit S. Auguſtin, qu'un dur avertiſſement qu'il fait aux ſuperbes : *Increpatio ſuperborum.* Le ſpectacle de tant de morts expoſez ſans ceſſe à ſes yeux, eſt une voix qui lui dit: *Quid ſuperbis, terra & cinis?* QUEL *ſujet as-tu de t'élever, toi qui n'eſt que poudre & que cendre?* Les miſeres ou les maladies qui l'accablent ou qui le menacent ſans ceſſe ne ſont que lui inculquer la même leçon: Que Dieu eſt grand, & que l'homme eſt foible. Enfin il n'y a point d'inſtruction reïterée en tant de maniere que celle là, puiſqu'elle accompagne toûjours toutes les autres, & qu'elle eſt gravée dans tous les évenemens du monde.

Eccl. 10. 9.

III.

Cependant l'orgueil humain eſt tel, qu'il fait en ſorte de ne l'entendre preſque jamais. Il ſe met au deſſus de tous ces avertiſſemens, & bien loin de s'abaiſſer de ce qui arrive, il tâche d'en profiter pour ſe rehauſſer. Il s'éleve de ce qu'il fait de bien, comme s'il en étoit la cauſe. Il s'éleve du mal que font les autres, parce que par là il les met au deſſus de ſoi. Leurs diſgraces & tout ce qui les rabaiſſe, le contente; & ſi Dieu le touche en particulier par des playes deſtinées à humilier les ſuperbes, il entre dans des ſentimens dimpatience & de revolte.

revolte contre Dieu. Voilà la conduite ordinaire de l'homme orgueilleux, c'eſt-à-dire de l'homme agiſſant en homme: & c'eſt cette conduite malheureuſe que l'Apôtre S. Pierre nous exhorte d'éviter, quand il nous dit: *Humiliez vous ſous la main toute puiſſante de Dieu:* HUMILIAMINI *ſub potenti manu Dei.* Car c'eſt comme s'il nous diſoit; Suivez les deſſeins & la conduite de Dieu ſur vous. Le deſſein de Dieu eſt de vous humilier. Entrez dans cette vuë qui eſt une vuë de miſericorde & de juſtice. Tous les évenemens du monde vous font connoître la grandeur de Dieu, & vôtre foibleſſe: & vôtre bien eſt de les connoître, & de vous tenir dans le rang qui vous convient. Rendez donc à Dieu, dans toutes ces évenemens, la ſoumiſſion qui lui eſt duë, & qu'il n'y en ait aucun dans lequel vous ne lui diſiez: *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum:* VOUS *êtes juſte: Seigneur, & vôtre jugement eſt plein de droiture.* Aprouvez toute ſa conduite ſur vous, & que vôtre ſoin unique ſoit de lui obéïr & de lui être ſoumis en tout ce qui vous arrive. *Pſal.* 118. *vt.* 137.

IV.

Omnem ſolicitudinem veſtram projicientes in eum. *v.* 7.

Jettant dans ſon ſein toutes vos inquiétudes.

L'Apôtre veut que nous remettions à Dieu toutes nos ſolicitudes, c'eſt-à-dire, nos inqui-tu-

tudes& nos craintes,mais non pas nos ſoins & nos applications. Car Dieu veut qu'on ait un ſoin raiſonnable des affaires temporelles, afin de ne les pas tenter. Il ne veut pas qu'on pretende obtenir par des miracles & des voyes extraordinaires ce qui ſe peut faire par des ſoins ordinaires, & par une application humaine. Ainſi la Religion Chrêtienne n'a rien que de ſage & de reglé. Elle nous decharge des craintes & des inquietudes qui ne ſervent de rien, & qui ne font que troubler la tranquilité de nos actions. Elle nous laiſſe l'aplication conduite par la raiſon, qui eſt d'autant plus capable de produire l'effet que l'on pretend qu'elle eſt moins troublée par des paſſions inquiettes. Il ne faut donc point dire qu'elle porte à la negligence. Elle ne retranche au contraire que les cauſes du deſordre. Au lieu des paſſions qui ne font agir que d'une maniere turbulente. Elle ſubſtituë la ſoumiſſion à l'ordre de Dieu qui fait agir fortement & tranquillement.

V.

Mais pourquoi nous obliger à nous depoüiller de toute inquietude? Eſt-il defendu de craindre ce qui eſt a craindre? C'eſt parce que toute inquietude renferme un defaut de ſoumiſſion aux ordre de Dieu, & qu'elle cauſe à l'eſprit une peine inutile. Que craignons nous? Il ne peut rien arriver que ce que Dieu voudra, & Dieu ne

voudra jamais rien que de juſte. C'eſt donc l'exécution de la juſtice que nous craignons. Mais je dis plus, que c'eſt manquer de confiance en la bonté de Dieu que d'apprehender qu'il n'ait pas ſoin de nous, & qu'il ne nous procure pas ce qui nous ſera néceſſaire. Il nous l'a promis & s'y eſt engagé; & c'eſt lui faire injure que de douter de la fidelité de ſes promeſſes. Nos defiances & nos craintes ſont bien plus capables de faire que Dieu nous laiſſe tomber dans les inconveniens que nous craignons, qu'une pleine confiance en ſa bonté. Mais ne voit-on pas, dira-t-on, quantité de gens de bien accablez de miſere & de pauvreté? Pourquoi ne craindrons-nous donc pas des évenemens ſi ordinaires? C'eſt qu'il ne faut pas craindre ce qui peut être un effet de l'amour & du ſoin de Dieu. Car il delivre en deux manieres ceux qu'il aime, des accidens de la vie, ou en les en preſervant par les reſſorts ſecrets de ſa Providence, ou en les fortifiant contre ces accidens, & en leur donnant la patience neceſſaire pour les ſoufftir. Cette ſeconde maniere de les en delivrer, n'eſt pas moins un effet de l'amour de Dieu que la premiere. Elle n'eſt pas moins ſouhaitable à des Chrêtiens qui en doivent ſçavoir le prix. Les compagnons de Daniel furent delivrez par un miracle de la fureur de Nabucodonoſor: mais les martyrs Macabées furent

rent delivrez de celle d'Antiochus par leur propre mort; & leur delivrance n'en fut que plus pleine & plus glorieuſe. Il faut laiſſer à Dieu le chois de ces deux delivrances, parce que ſouvent celle que nous rebuterions, nous ſeroit la plus avantageuſe. Et c'eſt ce qui rend nos inquietudes injuſtes, puiſqu'elles tendent à preſcrire à Dieu une certaine maniere de nous delivrer, qui ne nous eſt peut-être pas la plus utile, ni la plus conforme à ſa volonté.

VI.

Enfin nos inquietudes ſont inutiles & fatiguent nôtre eſprit ſans aucun fruit. Nous craignons les hommes & leurs paſſions, comme ſi les hommes avoient quelque pouvoir de nous nuire ou de nous ſervir, & nous ne ſommes point aſſez perſuadez que Dieu gouverne le monde par une force invincible en ne reglant pas ſes deſſeins ſur les paſſions des hommes, mais en uſant des paſſions des hommes pour l'exécution de ſes deſſeins. Toutes nos inquietudes ne changeront pas la couleur d'un de nos cheveux, ſelon l'expreſſion de l'Evangile. Elles ne dérangeront point l'ordre & le cours de la Providence. Que ne nous occupons-nous donc plûtôt du ſoin de nous y ſoumettre, & d'en accepter tous les ordres & tous les effets avec la reſignation & l'obéïſſance que nous lui devons? Par ce moyen ce qui nous paroît penible, ceſſera

Matt. *ſ.* 36.

de

de l'être; & nous verrons ſouvent, que ce qui nous aura paru favorable, auroit été nôtre ruine temporelle & ſpirituelle, & que Dieu nous l'a fait éviter par une conduite ſecrette, en faiſant réüſſir les choſes non ſelon nos inclinations, mais ſelon nos veritables interêts.

VII.

Sobrii eſtote, & vigilate; quia adverſarius veſter diabolus tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret, cui reſiſtite fortes in fide, *v.* 8. *&* 9.

Soyez ſobres, & veillez: car le demon vôtre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugiſſant, cherchant qui il pourra devorer.

Il n'y a gueres de choſes plus terribles & dont les hommes ayent toutefois moins de terreur, que celle que l'Apôtre Saint Pierre nous découvre par ces paroles, qui eſt que tout le monde eſt rempli de lions inviſibles qui rodent à l'entour de nous, & qui ne cherchent qu'à nous devorer. Les hommes ſont ſi vains dans leur aveuglement, qu'ils ſe font un honneur de ne les pas craindre, & preſque de ne les pas croire. C'eſt une foibleſſe d'eſprit, ſelon pluſieurs d'entr'eux, d'attribuer aux démons quelque effet, comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût quelque apparence que Dieu les ayant

autrefois laiſſé agir, il les ait maintenant reduits à une entiere impuiſſance. Mais cette incredulité eſt beaucoup plus ſupportable quand il ne s'agit que des effets extérieurs. Le mal eſt qu'il y a peu de perſonnes qui croyent ſerieuſement que le diable les tente, leur dreſſe des pieges, & rode à l'entour d'eux pour les perdre. Si l'on le croyoit, on agiroit autrement. On ne laiſſeroit pas au demon toutes les portes de ſon ame ouvertes par la negligence & les diſtractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit les voyes neceſſaires pour lui reſiſter. C'eſt ce que l'Apôtre S. Pierre a deſſein de nous imprimer dans l'eſprit, par ces paroles que nous avons rapportées. Il nous decouvre le danger où nous ſommes. Il nous en apprend le remede. Et par l'un & par l'autre il nous fait connoître l'excés de l'aveuglement de la plûpart des Chrêtiens, qui ne ſongent ni à leur danger ni aux remedes neceſſaires pour s'en garantir.

VIII.

Les remedes qu'il nous propoſe ſont deux. La temperance, & la vigilance: *Sobrii eſtote, & vigilate.* La temperance nous empêche de fournir au demon la matiere & les inſtrumens des tentations. La vigilance nous les découvre & nous fournit des armes pour y reſiſter. Mais il faut commencer par la temperance. Et pour entendre de quelle ſorte elle affoblit les ten-

tentations, il faut concevoir que le diable n'en eſt pas proprement le premier Auteur. Il n'agit pas immédiatement ſur nos ames. Il faut, afin qu'il les puiſſe attaquer, que le corps déreglé par nos paſſions, lui en fourniſſe la matiere. Tout ce qui eſt dereglé lui appartient; & par conſequent tous les effets que le deſordre des paſſions produit dans nos corps, ſont de ſa juriſdiction. Il les employe à ſes fins. Il les excite dans les tems les plus dangereux pour nous, & les plus favorables pour ſes deſſeins. Il frappe nos eſprits par des imaginations vives des objets de nos paſſions. Ce ſont les armes & les machines qu'il employe contre nous, pour ſe rendre maître de nôtre cœur. Or le propre de la temperance eſt de regler les paſſions corporelles, d'en empêcher les excés, & par conſequent les déreglemens du corps qui en ſont les ſuites. Ainſi, elle ſouſtrait au demon ſes armes. Elle affoiblit ſes tentations; & accoûtumant l'ame à ſe détacher de ces objet, & à ne les aimer pas, elle la met en état de reſiſter avec plus de force aux tentations du diable, qui tendent à les lui repreſenter comme aimables.

IX.

Mais ce remede ne ſuffiroit pas, ſi l'on n'y joignoit le ſecond de ceux que Saint Pierre nous enſeigne: qui eſt la vigilance, laquelle, comme nous avons dit, nous fournit des armes pour y reſiſter. Ces armes

mes consistent principalement en trois choses qu'elle nous découvre.

La premiere est qu'elle nous fait connoître les tentations & qu'elle nous donne lieu ainsi de regarder les créatures par lesquelles le diable nous veut attirer, non-seulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les employe pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en sert comme d'un poison pour nous donner la mort; comme d'une épée, pour nous percer le cœur; comme d'un feu, pour nous embraser. Ainsi, si elles ont quelque chose d'attirant en elles-mêmes, elles nous doivent causer de l'horreur étant employées contre nous par ce cruel ennemi.

La seconde chose que la vigilance nous fait découvrir, c'est qu'il n'y a que Dieu qui nous puisse secourir contre cet ennemi & qui nous oblige à recourir continuellement à lui, en disant: *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.* Mes *yeux sont tournez continuellement sur le Seigneur, parce que c'est lui qui garantira mes pieds de tomber dans les pieges.* Or c'est la vigilance qui tient nos yeux ouverts du côté de Dieu, comme c'est le sommeil & la negligence qui les ferme.

Enfin la troisiéme chose qu'elle nous découvre, ce sont les veritez de foi opposées aux illusions du diable. Car il ne nous represente pas les creatures telles qu'elles

ſont en elles-mêmes, il nous les fait voir au travers des fauſſes opinions qui nous les font paroître plus grandes, plus aimables qu'elles ne le ſont en effet, qui nous en cachent les défauts & tout ce qui nous en pourroit diminuer l'eſtime & l'amour. Or ce ſont ces fauſſes opinions que la foi détruit, non ſeulement par les veritez qu'elle nous enſeigne, qui nous apprennent le veritable prix & le veritable uſage des créatures, mais en nous découvrant d'autres objets & d'autres biens dont la grandeur & la beauté nous rend toutes les creatures mépriſables. Et c'eſt en quoi conſiſte cette réſiſtance de la foi à laquelle l'Apôtre nous exhorte: *Cui reſiſtite fortes in fide.*

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Erant appropinquantes ei publicani, & peccatores, ut audirent illum.
Luc. 15. 1. 10.

Les Publicains & les gens de mauvaise vie se tenoient auprés de Jesus pour l'écouter.

I.

CEt Evangile nous represente d'abord le murmure des Pharisiens, de ce que JESUS-CHRIST souffroit que plusieurs d'entre les Publicains & les gens de mauvaise vie s'approchassent de lui, & qu'il mangeoit même avec eux. Cela fait voir que les Pharisiens avoient pour regle & pour pratique générale de se retirer du cõmerce des pecheurs, & qu'ils faisoient consister leur Saintetè dans cet éloignement. Mais cette maxime ainsi entenduë est trés-fausse, & elle est fondée sur des pensées de présomption & d'orgueïl: il est permis de se retirer du commerce des pecheurs par

par plusieurs raisons, il est mauvais de s'en retirer par d'autres raisons. On peut se retirer du commerce des pecheurs par une juste précaution, lors que leurs pechez sont contagieux & qu'on aprehende d'en devenir imitateur en conversant avec eux. On ne peut blâmer cette maniere de se retirer de leur conversation: & il y a bien des gens qui sont au contraire blâmables de ne s'en retirer pas, & de se croire assez fort pour respirer cet air empoisonné sans se nuire. Mais ce n'étoit pas en cette maniere que J.C. conversoit avec les pecheurs. Car outre qu'il n'avoit rien à craindre, ce n'étoit pas pour les écouter, c'étoit pour être écouté d'eux: & il ne leur parloit pas pour approuver leurs pechez, mais pour leur en inspirer l'aversion & l'horreur.

II.

Secondement, on peut s'en retirer par discipline, lors que les pecheurs étant séparez des autres fidelles par l'ordre de l'Eglise, on s'éloigne d'eux pour leur causer une confusion salutaire. Et c'est ce que Saint Paul prescrit, en ordonnant de se séparer de tous les Chrêtiens qui ménent une vie déreglée. Mais cette séparation de charité & de discipline n'étoit pas en usage parmi les Pharisiens. Elle a de plus ses exceptions. Lors, par exemple, qu'on voit manifestement qu'on est plus en état de ramener les pecheurs au bon chemin en

leur parlant, qu'en ne leur parlant point. Jamais l'Egliſe n'abandonne totalement le ſoin des ames. Elle ne ferme jamais totalement ſes entrailles aux plus grands pecheurs. Et ſi elle a quelquefois refuſé pour toûjours ſes Sacremens à quelques perſonnes dans la rigueur de ſa diſcipline, comme à ceux qui étoient retombez aprés leur penitence, elle n'a jamais refuſé de leur faire entendre ſa voix, lors qu'ils deſiroient de l'écouter. Les pecheurs même à qui J. C. parloit n'étoient point de cet ordre, & ne pouvoient être conſiderez comme étant tombez dans une apoſtaſie réïterée, mais comme de ſimples pecheurs qui avoient plûtôt toûjours été privez de la juſtice qu'ils ne l'avoient abandonnée. Ce n'étoit point en toutes ces manieres permiſes que les Phariſiens ſe ſéparoient d'eux. Ils s'en ſéparoient, parce qu'ils ſe croyoient juſtes, & qu'ils croyoient les pecheurs indignes de converſer avec eux Ils étoient tous de l'humeur de ce Phariſien qui diſoit à Dieu: *Je vous rends graces de ce que je ne reſſemble pas aux autres hommes qui ſont adultéres & raviſſeurs du bien d'autri, & entr'autres à ce Publicain-ci.* Ainſi leur refus de commerce avec les pecheurs, étoit fondé ſur une raiſon d'orgueïl. Ils ne ſe mettoient pas fort en peine de les convertir. Leur ſalut leur étoit aſſez indifferent. Et l'accuſation qu'ils formoient contre JESUS-CHRIST, de ce qu'il par-

parloit aux pecheurs de leur salut, faisoit voir que leur coûtume étoit d'en desespe-rer.

III.

Enfin cette pratique des Pharisiens étoit encore fondée sur un autre mauvais princi-pe. C'est qu'ils ne faisoient état que des pechez exterieurs, des pechez grossiers & visibles, & que quoi qu'ils eussent sujet de se croire coupables d'un grand nombre de pechez spirituels, ils ne laissoient pas de se croire justes, & de se préferer aux pecheurs par une préference interieure. Ce n'est point ainsi que les vrais Chrêtiens se séparent des pecheurs. Ils ne se préferent point à eux. Ils craignent que leurs pe-chez interieurs & cachez ne les rendent encore plus coupables qu'eux. Ils s'en sépa-rent donc sans mépris, sans préference, sans aversions, & pour obéir simplement à un ordre exterieur de l'Eglise, qui pres-crit cette separation par des vûës fort con-traires à celles des Pharisiens. JESUS-CHRIST eut donc raison de n'avoir au-cun égard à leur pratique, de ne traiter pas autrement les pecheurs visibles que ceux dont il connoissoit les crimes secrets & spirituels, & de communiquer sa doctri-ne également à tous, puisqu'ils étoient tous également coupables à ses yeux, & que les Pharisiens même l'étoient plus que les autres, parce qu'ils avoient plus d'op-

position à la verité & plus de confiance en eux-mêmes, qui ſont les principaux obſtacles à la converſion.

IV.

J. C. pour refuter le murmure des Phariſiens pouvoit leur alléguer une raiſon trés veritable, qui eſt que s'il n'eût point voulu parler aux pecheurs, il ne devoit donc point leur parler à eux-mêmes, puiſqu'ils étoient les plus grands pecheurs de tous. Il leur a inſinué cette verité en d'autres lieux, mais il ne le fait pas en celui-ci où il avoit deſſein ſeulement d'apaiſer leur murmure. Au contraire il ménage leur délicateſſe par une comparaiſon favorable d'un Paſteur qui quitte nonante-neuf brebis ſur les montagnes, pour aller chercher une brebi égarée. Comparaiſon qui pouvoit faire conclure aux Phariſiens que ſi quelquefois JESUS-CHRIST ſe ſeparoit d'eux pour parler à des pecheurs, il les traitoit en innocens & en brebis qui n'étoient point égarées. Ce qui n'avoit rien de choquant pour eux. Rien n'eſt plus admirable que le menagement dont JESUS-CHRIST a uſé dans la diſpenſation des veritez de ſon Evangile, & le ſoin qu'il a eu d'éviter la haine des hommes, & la diſproportion de ſes veritez avec leurs diſpoſitions. Il faut ſouvent s'adreſſer à lui pour lui demander la participation de cette ſageſſe qui empéche de choquer inutilement les

hommes

hommes par des veritez avancées mal à propos. Mais il ne faut pas prétendre néanmoins avec tous ces ménagemens éviter leur averſion, puiſque J C. même ne l'a point évitée. Ainſi il ne faut pas demander avec moins d'inſtance la force de ſoûtenir ſa verité devant les hommes, lors qu'il eſt neceſſaire de le faire, ſans craindre les effets de leur colere & de leur averſion, que la prudence pour la ménager.

V.

Ce Paſteur auquel JESUS-CHRIST *V.* 4.
ſe compare, qui laiſſe les nonante-neuf brebis ſur les montagnes, pour en aller chercher une qui eſt égarée, aime-t il mieux cette unique brebi égarée que les nonante-neuf qui ne le ſont point? On ne le peut pas conclure de la parabole; mais ſeulement qu'il témoigne à cette unique brebi plus de ſoin & plus d'application, parce qu'elle en a plus de beſoin. Il laiſſe les nonante-neuf brebis ſur les montagnes; mais il les laiſſe en ſureté. Quand Dieu a établi les ames dans une vie ſainte, dans l'éloignement du monde, dans la pratique d'exercices reglez, leur vie même les ſoutient, & il ne faut plus qu'une grace & une providence ordinaire pour les conſerver dans la juſtice. Mais quand une ame s'eſt égarée; & qu'elle s'eſt enfoncée bien avant dans le déreglement, il faut ſouvent de grands renverſemens pour l'en retirer; &

c'eſt une choſe étrange que ce que Dieu fait quelquefois pour ſauver une ſeule ame. Ce n'eſt point une penſée fauſſe que de dire qu'il ſe peut faire que Dieu renverſe quelquefois un Royaume pour ſauver un petit nombre d'Elus. Car il n'y a rien de ſi grand devant Dieu qu'une ame qui eſt dans ſon élection éternelle, ni rien de ſi vil qu'une multitude de reprouvez.

V I.

Mais cette parole de J. C. peut encore avoir une plus grande étenduë & ſe raporter même aux veritables juſtes qui abandonnent Dieu & que Dieu abandonne enſuite quelquefois par des jugemens épouventables, afin de tenir tout le monde dans une frayeur ſalutaire. Ainſi, quand il permet, par exemple, que tout un païs ſoit infecté par l'hereſie, le crime des peres attire l'abandonnement des enfans, qui étant juſtes par la grace du Batême, ne laiſſent pas d'être preſque tous emportez par l'exemple de leurs peres. Et cela n'arrive pas ſeulement par l'hereſie, mais auſſi par la corruption répanduë preſqu'univerſellement dans toute l'Egliſe. Peu d'enfans évitent l'imitation des mauvais exemples de leurs peres, ou de ceux avec qui ils ſont nourris, & ne l'évitant pas, on ne peut nier qu'ils ne ſoient abandonnez. Dieu ne fait rien d'extraordinaire pour les en ſauver, & pendant ce naufrage géneral d'innocent il retire quel-

quelquefois de grands pecheurs de l'abîme des vices où ils ſont plongez, pour en faire des vaſes de miſericorde. En un mot Dieu ne veut point qu'il y ait d'état où l'on ſe puiſſe promettre une entiere ſureté. Il veut que tous *opérent leur ſalut avec crainte & tremblement*, parce que c'eſt lui qui eſt auteur de la bonne volonté qui nous ſauve. Si tous les hommes, quelque ſaints qu'ils ſoient, n'ont pas en eux des cauſes de damnation, comme les Calviniſtes ont oſé le ſoutenir, ils ont au moins de juſtes ſujets pour leſquels Dieu leur peut refuſer le don de perſeverance, & cet amas de ſecours & de protections ſans lequel perſonne n'eſt ſauvé. Il y a donc à craindre pour tout le monde: Mais il eſt vrai pourtant qu'il y a inégalement à craindre. Il y a beaucoup à craindre pour les grands pecheurs: car il y en a peu à qui il faſſe ces miſericordes extraordinaires dont ils ont beſoin pour ſe convertir ſerieuſement. Il y a beaucoup à craindre pour ceux qui n'ont point fortifié la grace de leur Batême par la pratique d'une vie Chrêtienne; parce qu'il y en a peu qui évitent le naufrage dans cette foule de mauvais exemples que le monde leur fournit. Il y a encore beaucoup à craindre pour ceux qui ménent une vie relâchée dans les conditions du monde, quoi qu'elle ſoit exempte de crime, parce que la tiédeur de leur vie donne beaucoup de priſe *Phil.* 2. 12.

au Diable pour les tenter. Mais il y a beaucoup moins à craindre pour ceux qui menent une vie exacte & reglée, qui pratiquent la patience & la retraite, soit dans le monde, soit hors du monde, parce que Dieu en abandonne moins de cet ordre. Ainsi chaque dégré de vertu qu'on acquiert est en même tems un dégré de sureté: & s'il reste toûjours quelque sujet de crainte parce qu'elle est necessaire pour reprimer l'orgueïl, la juste confiance qu'on doit avoir en Dieu augmente néanmoins à proportion du progrés que l'on fait dans la vertu, & sur tout dans l'humilité, qui est la base & le fondement de la vie Chrêtienne.

VII.

Ce divin Pasteur qui avoit laissé ses nonante-neuf brebis sur les montagnes, pour chercher sa brebi égarée, ne pouvoit pas manquer de la retrouver. Il l'avoit suivie dans son égarement même, & n'avoit point détourné ses yeux de dessus elle, & il l'avoit préparée à son retour par divers évenemens qu'il avoit permis qui lui arrivassent. Quand le tems où il la devoit reprendre, fut donc arrivée, il la trouve fatiguée & lasse par ses courses vagabondes. Il l'arrête, il s'en saisit, & par un amour incomparable il la charge sur ses épaules. Elle n'étoit plus capable de marcher elle-même. Il la soulage par cette divine invention. Dieu porte au commence-

mencement les grands pecheurs par la grace forte dont il les touche, qui leur ôte toutes les difficultez de leur chemin, qui les tient comme liez par diverſes neceſſitez par leſquelles il ne permet pas qu'ils lui échapent ; & il leur fait ſentir ſa bonté & ſa miſericorde pour les garantir du déſeſpoir où leur état les pouvoit porter.

VIII.

Non ſeulement il le fait par des mouvemens interieurs de ſa grace ; mais il inſpire le même eſprit à ſes Miniſtres. Car la conduite qu'ils gardent envers ces grands pecheurs à qui Dieu a donné quelque déſir de retourner à lui, n'eſt pas de leur rendre ce retour difficile, en leur parlant d'une maniere dure & diſproportionnée à leur foibleſſe, & en leur repreſentant Dieu comme en fureur contre leurs déreglemens : mais c'eſt de les nourrir d'une douce eſpérance de la miſericorde de Dieu, de la leur repreſenter comme prête à ſubmerger tous leurs pechez, pourvû qu'ils recourent ſincerement à elle. C'eſt de porter une partie de leur penitence, & de ne leur préſcrire d'abord que des œuvres qui ne les rebutent point. Ce n'eſt pas qu'un Paſteur fidelle en veüille demeurer là, & qu'il croye avoir droit de les diſpenſer de la penitence. Il ſçait qu'il leur feroit un extrême tort, puis qu'il leur ôteroit le moyen de ſatisfaire à la juſtice de Dieu, de détruire

leurs mauvaiſes habitudes, de s'affermir dans la bonne voye; mais il attend en patience que ces pecheurs ſoient en état de pratiquer ces remedes, que leurs forces ſpirituelles ſoient augmentées: & cependant il les porte, il s'accommode à eux, & les entretient dans les exercices proportionnez à leur foibleſſe. C'eſt ainſi que Dieu porte les pecheurs & par lui-même & par les Paſteurs, & qu'il les ramene au troupeau hors duquel ils ne pouvoient que ſe perdre.

IX.

Il ne communique pas ſeulement cet eſprit de douceur envers les pecheurs à ſes Miniſtres qui ſont ſur la terre: il le communique aux Anges du ciel & aux ames ſpirituelles de l'Egliſe. Car ce diſcours que le Paſteur fait à ſes amis: *Congratulamini mihi, quia inveni ovem quam perdideram*: Rejoüiſſez-vous *avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui étoit perduë*, repreſente les mouvemens qu'il inſpire aux Anges & aux ames vraiment ſpirituelles. Il les remplit de deſirs pour la converſion de certains pecheurs, & d'une joye proportionnée à ces deſirs, quand ils l'ont obtenuë. Il veut qu'ils coopérent à la penitence de ces pecheurs en y prenant part par leurs prieres & leurs bonnes œuvres: & il arrive rarement qu'un grand pecheur ſoit bien converti ſans qu'il y en ait quelque cauſe ſur la terre dans la charité particuliere que

Dieu

Dieu inſpire à des ames juſtes.

X.

JESUS-CHRIST pour faire mieux com- *V. 8.*
prendre ce qu'un Paſteur doit faire pour ramener les pecheurs à la voye du ſalut, ſe ſert encore d'une autre comparaiſon, qui eſt celle d'une femme, qui ayant perdu une dragme de dix qu'elle avoit, allume une lampe & balaie toute la maiſon pour la retrouver. Et cette comparaiſon fait voir que les Paſteurs doivent exciter toute leur lumiere, & employer tous leurs ſoins pour retrouver les ames égarées. Cette lumiere leur doit faire examiner toute leur conduite, pour découvrir ſi ce n'eſt point par leur faute qu'elles ſe ſont perduës, & s'ils n'y ont point contribué par leur negligence. Et il eſt rare qu'ils puiſſent s'aſſurer de n'en être point les cauſes, ou parce qu'ils n'ont pas aſſez prié pour elles, ou parce qu'ils n'ont pas aſſez remedié à ce qui les a fait tomber, & c'eſt ce qui les oblige à cet examen de leur propre conduite & à celui de l'état de l'Egliſe qu'ils gouvernent, repreſenté par le ſoin qu'a cette femme de balier ſa maiſon. Les choſes égarées ſe cachent aiſément dans la confuſion, & dans le deſordre d'une maiſon pleine d'ordures: mais quand on a ſoin, autant que l'on peut, de purifier la maiſon de ſon cœur, & de bannir les ſcandales de l'Egliſe, on s'ouvre la voye de réduire les pecheurs à leur devoir.

XI.

XI.

C'eſt ce qui fait voir en même tems que les deſordres & les ſcandales de l'Egliſe ſont la cauſe ordinaire de la chûte des particuliers, & que ceux qui y contribuent, ou qui n'y remedient pas, ſe rendent coupables de tous les pechez qui en naiſſent. Ainſi, pour convertir les pecheurs particuliers, il faut s'apliquer d'ordinaire à ſe reformer ſoi même, & l'Egliſe autant que l'on peut. Il faut tâcher d'y remettre tout dans l'ordre, de l'éclairer par les lumieres de l'Ecriture qui eſt la lampe qui diſſipe les ténebres de cette vie, & qui nous eſt donnée pour nous y conduire. Ainſi les deſordres ne demeurent point cachez. Ils ſont découverts aux pecheurs mêmes; & rien n'a plus de force pour les ramener à la voye de la juſtice, que cette condamnation générale qu'ils voyent que l'on fait de leurs déreglemens.

XII.

Il n'eſt pas étrange aprés cela que cette femme, figure de l'Egliſe & des Paſteurs, deſire qu'on prenne part à ſa joye ſur la converſion des pecheurs. Car cette converſion eſt un bien commun auquel tout le monde eſt obligé de prendre part. Un grand pecheur attire la colére de Dieu ſur toute l'Egliſe, comme celui qui cacha des dépoüilles de Jérico, l'attira ſur tous les Iſraëli-

Israëlites. L'Eglise est obligée de se purifier de ce mauvais levain pour détourner cette colére de Dieu. *Expurgate vetus fermentum*, dit Saint Paul, en parlant de l'incestueux de Corinthe. Ainsi, quand elle réüssit dans le desir qu'elle doit avoir de la conversion des pecheurs, ce doit être une joye commune, parce que c'est une marque que la colére de Dieu est apaisée, & parce que l'outrage fait à Dieu par les pechez est réparé par la conversion des pecheurs: car c'est encore ce qu'elle considére le plus. L'outrage que Dieu reçoit par les pechez doit affliger toute l'Eglise, & par consequent la réparation de cet outrage la doit réjoüir.

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Eſtimo quod non ſunt condignæ paſſiones &c. *Rom.* 8. *v.* 18. 23.

Je trouve que les ſouffrances de la vie preſente n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous.

I.

CEtte verité n'a pas beſoin d'être expliquée: mais elle a bien beſoin d'être méditée, parce que les hommes qui n'en ſauroiẽt douter dans l'eſprit, n'en ſont guéres pénetrez dans le cœur. Les moindres maux temporels les touchent plus vivemẽt que les biens de l'autre vie tout éternels qu'ils ſoient. Il n'y a point de ſi petit interêt, de ſi petit plaiſir, & de ſi petite douleur pour laquelle on n'abandõne ſon ame & ſon éternité. Qu'eſt-ce que le plaiſir d'un jureur, d'un blaſphémateur, d'un médiſant? Qu'eſt-ce que la douleur qu'on prétend repouſſer par un démenti & par des injures? Qu'eſt-ce que la peine d'un jeûne qu'on évite par le violement d'un précepte de l'Egliſe? Enfin rien n'eſt ſi vil aux hommes que leur ame & leur ſalut. Ce

II.

Ce qui produit en eux cet effroyable déreglement eſt qu'ils conçoivent fortement le preſent & le ſenſible, & qu'ils conçoivent trés foiblement ce qui eſt ſpirituel ou futur. Ils ont une idée infiniment vive des moindres choſes temporelles : & ils en ont une infiniment ſombre de ce qui n'arrivera qu'aprés la mort. Il y en a qui ſont perſuadez qu'il faudra bien quelque jour changer de vie : mais en attendant, diſent-ils, il eſt bon de joüir des biens du monde, & d'en éviter les maux. Ils croyent qu'ils auront toûjours aſſez de temps pour penſer à l'autre vie, & que cela ne manque jamais à perſonne. Ces illuſions ſont groſſieres, mais elles n'en ſont pas moins communes. On s'y laiſſe aller ſans ſe les avoüer expreſſément à ſoi même. Ce n'eſt pas proprement l'eſprit qui y tombe : c'eſt le cœur toûjours avide du plaiſir & impatient dans les moindres maux, ce qui fait qu'il n'aplique l'eſprit qu'au ſentiment preſent, & ne lui donne aucune liberté de penſer à l'avenir.

III.

Le remede unique de ce déreglement ſi dangereux eſt de demander à Dieu qu'il nous faſſe ſentir, & qu'il imprime fortement dans nos eſprits la diſproportion des maux temporels avec les biens éternels. Et pour joindre nôtre aplication avec le ſecours de Dieu, il eſt bon de méditer ces diſ-

proportions

proportions en ſuivant les idées que Saint
De div. ſerm. 1. n. 7. Bernard en avoir. „ Voyez, dit-il, combien „ ce que nous avons à ſouffrir en cette vie a „ peu de raport avec la gloire que nous at- „ tendons en l'autre. Les ſouffrances ſont „ paſſageres ſelon l'Apôtre, & de plus legè „ res, la gloire non ſeulement eſt éternelle, „ mais immenſe dans ſa grandeur & dans „ ſon élevation. Pourquoi vous amuſez- „ vous à compter à l'incertain, les jours & „ les années que vous avez à ſouffrir quel- „ que choſe dans ce monde? Le tems paſſe, „ & la peine paſſe avec le tems. Ces jours „ de ſouffrances ne ſe joignent pas enſem- „ ble. Ils ſe cedent la place & ſe ſuccedent „ les uns aux autres. Mais il n'en eſt pas ainſi de la gloire, de la récompenſe du ſalai- „ re de nos travaux. Elle n'aura point de „ ſucceſſion & de viciſſitude, comme elle „ n'aura point de fin. Elle nous ſera don- „ née tout à la fois, & elle demeurera éter-
Pſ. 126. 2. „ nellement. *Quand il aura donné le ſom-* „ *meil à ſes ſerviteurs*, dit le Pſalmiſte, *voi-* „ *là l'heritage du Seigneur qui eſt tout prêt.* „ Le mal de chaque jour eſt conſommé „ chaque jour & ne ſe reſerve point au len- „ demain: mais la recompenſe de tous vos „ travaux vous ſera donnée dans un jour „ auquel aucun autre jour ne ſuccedera.
2. *Tim.* 4. 8. „ *Une couronne de juſtice m'eſt reſervée*, dit „ l'Apôtre, *que le juſte Juge me rendra*, „ non dans ces jours, mais *dans ce jour* „ unique

unique & éternel. *Un ſeul jour dans vos parvis*, dit le Pſalmiſte, *vaut mieux que mille jours*. On boit la peine goute à goute, on la prend peu à peu, elle paſſe par petites parties: mais la récompenſe ſe répandra ſur nous comme un torrent; comme un fleuve impétueux de plaiſirs. Ce ſera un torrent de joye, un fleuve de gloire, un fleuve de paix, mais un fleuve qui nous remplira de ſes eaux, & qui ne s'écoulera point, un fleuve qui ne paſſera point, mais qui nous inondera de ſon abondance. P. 85. 11.

IV.

Vanitati enim creatura ſubjecta eſt, non volens *v.* 20.

Les créatures ſont aſſujetties à la vanité involontairement.

La doctrine de Saint Paul dans ce paſſage & dans la ſuite eſt trés remarquable, & néanmoins peu conſiderée par le commun des Chrêtiens. Il veut que la corruption du peché ſoit répanduë non ſeulement dans le cœur des hommes, mais auſſi ſur toutes les créatures en la maniere qu'elle le peut être, c'eſt à dire, que comme les hommes ſont devenus ſuſceptibles des impreſſions du peché, toutes les autres créatures en ſont dévenuës les inſtrumens. Car au lieu qu'elles avoient été créées pour ſervir aux hommes de ſujets & de motifs

de

de loüer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produiſent ſur leurs eſprits, elles ſont preſentement employées par les démons pour les tenter & les éloigner de Dieu. Cet uſage des créatures étant contre l'inſtitution de la nature, Saint Paul dit que ce n'eſt pas volontairement que la créature y eſt aſſujettie, & qu'elle tend à en être delivrée, comme elle le ſera dans le renouvellement du monde, lorſque le peché ſera détruit, & que Dieu ôtera aux demons l'empire qu'ils ont encore ſur les créatures corporelles, qui les fait apeller par Saint Paul, *les Princes de la terre & les Puiſſances de l'air.* Ainſi, tant s'en faut qu'il ne faille rien attribuer aux démons de tous les deſordres des ſaiſons, & de tous les effets qui arrivent par le mouvement de la matiere, qu'il y a de l'aparence qu'ils ont part à tout ce qui nuit aux hommes, & qu'ils ſont les cauſes de la plûpart des évenemens du monde qui contribuëat à augmenter les pechez : & ils produiroient, peut-être, un bouleverſement entier de toute la nature, ſi Dieu n'avoit borné la puiſſance qu'il leur a donnée, & ne les empêchoit par ſes Anges d'exécuter tous les deſſeins que leur malice leur fait concevoir. Nous ne verrons que dans l'autre monde toute la part qu'ils ont en ce qui ſe paſſe dans ce monde ici, mais nous pouvons juger dés celui ci ſur les principes de l'Ecriture, qu'ils en ont beaucoup. Car ne pouvant tenter les hom-

beſ. 6. 12.

mes qu'en agitant les humeurs & en remuant les esprits qui sont dans le corps d'une maniere propre à exciter certaines idées, & certaines pensées, on doit juger qu'ils produisent souvent ces sortes de mouvemens en nous, parce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que les tentations. Ainsi ce n'est point en vain que S. Paul dit, que *nous avons un combat contre les puissances de l'air*, & qu'il leur attribuë *des traits enflammez* qui ne peuvent consister néanmoins que dans les mauvaises pensées qu'ils inspirent aux hommes, qui sont excitées par les mouvemens qu'ils causent dans les humeurs & dans la matiere. *Eph.* 6. 12. 16.

V.

Cette doctrine produit naturellement deux conséquences importantes. La premiere est que nous ne devons jamais user des créatures sans tâcher de détourner, par la priere, les mauvais effets de ces impressions que le demon fait sur les corps, & que l'usage que l'on en fait sans cela est imprudent & témeraire. C'est ce qui fait dire à S. Paul que les alimens sont sanctifiez *par la parole de Dieu & par la priere.* C'est le motif de toutes les benedictions de l'Eglise par lesquelles elle demande à Dieu de détourner les mauvais effets de cette puissance des démons sur toutes les choses du monde. C'est la raison qui lui fait consacrer certaines matieres pour en être remede comme l'eau benite, les cierges. Toutes *1. Tim.* 4. 5.

ces choſes ainſi conſacrées, ſont comme un monument de ſes prieres, & comme des prieres continuelles & ſubſiſtantes: & Dieu ſe plaît à les employer pour confondre l'orgueïl du Diable en le réduiſant par des matieres viles, mais fortifiées par la benediction de ſon Egliſe, à l'impuiſſance d'agir & de nuire aux hommes. Et c'eſt ce qui fait voir que c'eſt une force d'eſprit trés-mal entenduë que de croire pouvoir uſer des créatures, ſans détourner par la priere les effets de ce pouvoir que le Diable a ſur elles, & que c'eſt en quelque ſorte ſe livrer à lui que d'en uſer indifferemment & ſans recourir à Dieu: qu'ainſi l'on ne ſçauroit trop frequemment s'adreſſer à Dieu pour lui demander que les alimens dont nous nous ſervons & tous les objets qui frapent nos ſens ne ſoient point employez à nôtre perte par le Demon.

VI

Mais la ſeconde conſéquence eſt encore plus importante. C'eſt qu'il n'y a que la neceſſité qui nous puiſſe excuſer dans l'uſage des créatures, & que ceux qui reſſerrent le plus cet uſage ſont les plus prudens. Comme elles ſont toutes empoiſonnées, en uſer c'eſt teû, ours remplir ſon ame de poiſons. C'eſt donner lieu au demon d'agir ſur nous par le moyen des créatures qui lui ſont ſoumiſes. Dieu empêche ces mauvais effets, quand il n'y a que la neceſſité qui

qui nous porte à en uſer, & que nous nous adreſſons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous a dit qu'il en fera de même quand nous voudrons joüir des créatures ſans néceſſité ? Ainſi il ne faut point d'autre raiſon à un Chrêtien pour ſe priver des ſpectacles, des délices de la vie, &, en un mot, de l'uſage de toutes les creatures dont il ſe peut paſſer, que de dire qu'il ne veut point des préſents de ſon ennemi, qu'il redoute ſes poiſons, & que tout ce qui eſt ſous ſa puiſſance, lui eſt ſuſpect.

VII.

Si la priére eſt néceſſaire pour empêcher que le Diable ne ſe ſerve des objets extérieurs pour faire de mauvaiſes impreſſions ſur nos ames, elle eſt encore beaucoup plus néceſſaire, quand il s'agit de traiter avec les hommes, & de recevoir en ſon ame l'impreſſion de leurs penſées & de leurs mouvemens, ou par la lecture ou par l'entretien, puiſque la plûpart des diſcours des hommes ont en effet le Demon pour principe, n'étant que des effuſions de l'erreur & de l'orgueïl, & des autres paſſions que le Demon leur a inſpirées, & ſur leſquels il domine. Ils ſont donc naturellement empoiſonnez, & ces poiſons ſont reçus dans l'ame qui les écoute ſans précaution. Un homme de bien ne liſoit jamais les livres des héretiques, ſans avoir fait les exorciſmes de l'Egliſe, parce qu'il di-

diſoit qu'ils avoient été faits par l'eſprit du Diable, & qu'il y avoit dans ces livres une impreſſion d'erreur: *Operatio erroris.* Mais tous les livres des Payens ne viennent-ils pas de la même ſource, & ceux mêmes de la plûpart des gens qui écrivent dans le Chriſtianiſme: Le Diable eſt le plus grand écrivain du monde, auſſi bien que le plus grand parleur, puiſqu'il a part à la plûpart des écrits & des paroles des hommes. Cependant les hommes ſont ſi ſimples, ou plûtôt ſi aveugles & ſi deſtituez de lumiere qu'ils écoutent tous ces diſcours & liſent tous ces livres ſans diſcernement, ſans prieres, & ſans pratiquer aucune des choſes qui en peuvent détourner les mauvais effets.

2. *Theſſ.* 2. II.

VIII.

Le Diable n'a pas moins de puiſſance ſur ceux qui liſent les meilleurs livres, quand on s'y porte par des motifs corrompus. Il trouve moyen de les rendre ou l'aliment de leur vanité, ou l'inſtrument de leurs paſſions. Il en trompe pluſieurs par la lecture de l'Ecriture, ou il fait qu'ils s'en ſervent pour tromper les autres, ce qui fait qu'un Saint demandoit à Dieu que jamais ſes écritures ne lui ſerviſſent ni à tromper les autres, ni à ſe tromper lui même: *Nec fallar in eis, nec fallam ex eis.* C'eſt ce qui nous devroit porter à ne commencer jamais la lecture d'aucun livre de pieté ſans demander à Dieu la grace de nous garan-

Aug. Conf. lib. 11. *c.* 2.

rantir des abus que nôtre corruption peut faire des veritez les plus saintes & de nous préserver des illusions que le Diable y peut mêler pour nous séduire.

IX.

Si l'Apôtre represente toutes les créatures comme gémissant de servir ainsi d'instrument au Demon pour perdre & pour corrompre les ames, & comme desirant d'être délivrées de cet état pour n'être plus que les instrumens de la Justice, & de l'obéïssance à Dieu, ce qui arrivera lors que la gloire des enfans de Dieu étant manifestée, l'empire du Diable sera pleinement détruit: quel doit être le gémissement des hommes mêmes qui sont l'objet de toute la malignité des Demons, & contre lesquels ils employent toutes ces créatures pour les séduire? avec quelque ardeur ne doivent-ils pas desirer d'être délivrez de toutes ces piéges; d'être garantis de tous ces périls, & non seulement de découvrir ces filets que les demons leur tendent, mais que ces filets mêmes soient rompus & brisez, & que les Demons soient réduits à l'impuissance de les tenter. C'est là cette délivrance dont il est dit: *Le filet a été brisé & nous nous sommes échapez*; LAQUEUS *contritus est, & nos liberati sumus.* Il n'y aura plus de lieu à la séduction de l'erreur, lors que la lumiere de la verité luira pleinement aux hommes. Il n'y aura plus de

lieu à l'illuſion des paſſions, lors que le cœur des hommes ſera pleinement poſſedé de l'amour de Dieu. Ce ſera alors que toutes ces choſes changeront de face à l'égard des hommes, parce qu'ils n'y verront que les grandeurs de Dieu, & des motifs de le loüer & de l'aimer. Ce ſera là l'unique uſage des créatures ; & c'eſt où nous devons aſpirer par nos gémiſſemens & par nos deſirs, principalement quand nous nous ſentons preſſez par le mauvais uſage que le Demon en fait contre nous pendant qu'il eſt encore le Prince du monde.

SUR

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Cùm turbæ irruerent in eum, ut audirent verbum Dei, & ipſe ſtabat ſecus ſtagnum Geneſareth. Et vidit duas naves ſtantes ſecus ſtagnum : piſcatores autem deſcenderunt, & lavabant retia. *Luc.* 5. 1. 11.

En ce tems là Jeſus étant ſur le bord du Lac de Géneſareth, & ſe trouuant accablé par la foule du peuple qui le preſſoit pour entendre la parole de Dieu, il vid deux barques arrêtées au bord du Lac, dont les pêcheurs étoient deſcendus, & lavoient leurs fillets.

I.

IEsus, le Dieu de force, a voulu néanmoins ſe laiſſer accabler & fatiguer par la multitude, & ſe ſouſtraire à la foule, pour avertir les Paſteurs environnez d'in-

firmité combien il étoit dangereux de vivre dans le tumulte du monde, & que l'unique moyen de ſe ſoutenir étoit de s'en ſeparer autant qu'ils peuvent. Rien n'eſt plus contraire à la vie & au but que doit avoir un Paſteur Evangelique, que de vivre dans la multitude du monde, d'être ſpectateur de tous les déreglemens des hommes. S'il les reprend tous & toûjours, & en tous lieux, il en devient importun & inſupportable, ou bien l'on vient à mépriſer ſa parole, & à n'en faire aucun état. S'il ne le reprend pas, on l'en fait approbateur, il en perd même le ſentiment & le diſcernement; il s'y accoûtume, & il ne compte preſque plus pour rien les pechez qui ne ſont pas énormes. C'eſt une choſe étrange combien le commerce frequent avec les hommes diminuë la délicateſſe de la conſcience, & affoiblit l'idée que l'on doit avoir des fautes que l'on commet contre Dieu. Les Paſteurs ne s'en reſſentent pas moins que les autres, parce qu'étant continuellement obligez de remedier à des grands maux, ils perdent peu à peu l'idée des moindres. D'ailleurs ce commerce avec le monde diminuë infiniment la créance qu'ils devroient avoir ſur l'eſprit des peuples. Ils n'en ſauroient vivre avec eux ſans les rendre ſpectateurs de leurs foibleſſes, & cette vûë de leurs foibleſſes, pour petites qu'elles ſoient les fait regarder comme des

gens

gens ordinaires, sujets à tous les défauts des hommes On s'imagine qu'étant semblables aux autres dans les petites fautes, ils le sont aussi dans les plus grandes. On donne lieu à mille discours & à mille soupçons. Car il est étrange combien le peuple si peu délicat & si peu clairvoyant sur sa propre vie, est délicat & clairvoyant sur celle des Pasteurs. On ne leur pardonne rien. Cependant, en vivant dans le monde, ils contractent necessairement quantité de défauts, & par là ils s'en attirent le mépris.

II.

Il faut donc qu'un Pasteur se retire de la foule, & qu'il repare ses forces dans la retraite & la solitude, lors même qu'il semble que les peuples ne le presse que pour entendre de sa bouche la parole de Dieu. Il faut qu'il leur paroisse separé de la vie cõmune. dégagé des embaras du monde, & exempt des passions qui agitent le reste des hommes. Il faut qu'il y ait de l'intervale entre la vie des Pasteurs & celle du peuple, & que le peuple reconnoisse qu'il n'y sauroit atteindre. C'est ce qui attire la créance aux Pasteurs, & qui leur donne même moyen de se faire cõnoitre à plus de personne. Quand ils sont dans la foule, ils ne sont connus que de ceux qui sont les plus prés d'eux. mais en étant un peu éloignez ils sont vûs de tout le monde.

III.

Ce qui distingue la vie des Pasteurs

de celle des Religieux ſolitaires, n'eſt pas que les Paſteurs doivent vivre toûjours dans le monde, & que les Religieux en doivent toûjours être ſeparez: car les uns & les autres doivent vivre dans la ſeparation du monde. Mais c'eſt que les Religieux s'y doivent ſouſtraire totalement, & les Paſteurs au contraire ne s'en doivent point tellement ſeparer, que le monde ne puiſſe joüir de l'exemple de leur bonne vie, & qu'ils ne puiſſent de leur retraite même faire entendre au peuple la parole de Dieu, & les inſtruire de leurs devoirs, ſans prendre part à leurs interêts & à leurs paſſions. C'eſt pourquoi la retraite des Paſteurs eſt en elle même plus parfaite que celle des Religieux, parce qu'elle enferme en même tems la ſeparation des hommes & l'exercice de la charité envers les hommes. Mais ſi elle eſt plus parfaite, elle eſt auſſi plus difficile parce qu'elle expoſe davantage les Paſteurs à la vûë du monde qui eſt toûjours contagieuſe. Les Paſteurs ſont plus utiles au monde, & le monde eſt moins nuiſible aux Religieux. Ainſi, pour ſubſiſter dans la vie Paſtorale, il faut avoir plus de perfection & plus de vertu, que pour ſubſiſter en celle des Religieux entierement ſeparez du monde.

IV.

JESUS-CHRIST, des deux barques qui étoient au bord de la mer de Géneſareth,

reth, choisit celle de Saint Pierre, tant pour prêcher le peuple, que pour ordonner ensuite à S. Pierre d'aller en haute mer, afin d'y figurer par la pêche miraculeuse des poissons, le ministere auquel il l'avoit destiné, & lui expliquer à lui-même cette figure, en lui marquãt qu'il le vouloit rendre *pêcheur d'homme*. Il est donc clair que cette action de J. C. étoit une action figurative & prophétique, & que ce n'est point par hazard qu'il a choisi la barque de S. Pierre, mais qu'il a voulu representer que c'étoit de cette barque qu'il faloit pêcher les hommes, c'est à dire les attirer à l'Eglise, qu'il n'y avoit que ceux qui étoient dans cette barque qui eussent droit de publier la verité; qu'il n'y avoit qu'eux qu'on dût écouter; qu'il n'y avoit qu'eux qui eussent le don de convertir les peuples, & de les enfermer dans les filets de l'Eglise. Il suffit de n'être pas dans cette barque pour être privé de tous ces droits. Les heretiques n'ont aucun droit de prêcher. Il ne les faut point écouter. Ils ne sauroient convertir personne; parce qu'ils ne sont point dans la barque de S. Pierre, ni liez de communion avec le siege de S. Pierre, qui est l'Eglise Romaine Aussi voit-on que le privilege de convertir les ames, & de prêcher l'Evangile est demeuré tellement à l'Eglise Romaine, que les heretiques n'y aspirent pas. Qui a prêché l'Evangile depuis le neuf & le dixiéme siécle,

cle, à tout le Septentrion, à une grande partie de l'Afrique, aux Indes Orientales, à la Chine & au Japon, & à tout le nouveau monde? C'eſt l'Egliſe Romaine. Les heretiques n'y ont point de part, quoique leurs ſectes priſes enſemble ne ſoient pas moins répanduës que l'Egliſe Catholique.

V.

Le privilege de prendre les hommes par la pêche ſpirituelle eſt entierement propre à l'Egliſe, & ne peut convenir à aucune ſocieté heretique ni ſchiſmatique. Ces ſocietez illegitimes peuvent bien unir les hommes dans quelques opinions & dans quelques pratiques exterieures: mais ce n'eſt pas là proprement les enfermer dans un même rets. C'eſt abuſer leurs eſprits par une même erreur: mais ce n'eſt pas unir à Dieu & entr'eux leurs cœurs & leurs volontez, en quoi conſiſte proprement cette priſe. Il n'y a que la vraye Religion & la vraye Egliſe qui réüniſſe les cœurs dans l'amour d'un même bien qui eſt Dieu même. Toutes les Religions Payennes, comme remarque S. Auguſtin dans un des livres de la Cité de Dieu, n'ont pas même eſſayé de regler les mœurs des hommes. Elles les ont laiſſé abandonnez aux mêmes paſſions qu'ils avoient auparavant, ſans leur rien préſcrire touchant ce qu'ils doivent aimer. Et c'eſt, ſelon ce S. Docteur, une marque évidente de leur fauſſeté, Les ſocietez heretiques

tiques essayent bien de le faire, mais elles n'y réüssissent point. Elles peuvent inspirer des vertus exterieures, mais elles ne peuvent inspirer la charité, que l'on ne transporte point hors l'Eglise Catholique Il n'y a que dans cette Eglise où l'on trouve des cœurs vraiment unis dans l'amour de Dieu, & enfermez dans les rets d'une même foi, en quoi consiste cette prise qui les rend vraiment membres de l'Eglise.

VI.

Mais il ne faut pas s'imaginer que les Pasteurs de l'Eglise qui sont les veritables *pêcheurs d'homme* établis par J. C. fassent cela par leurs propres forces. C'est la parole de Dieu qui opére cette merveille par eux. Sans elle ils pourroient travailler, mais ils travailleroient vainement. Ils ressembleroient aux Apôtres qui travaillerent toute la nuit sans rien prendre. Il faut lâcher les filets par l'ordre de J. C. & en suivant sa parole, *In verbo tuo laxabo rete.* C'est cette parole qui converti effectivement les ames, qui captive leurs volontez, & qui les renferme dans les filets de l'Eglise. Les hommes peuvent être les instrumens & les ministres des conversions, mais ils n'en sont jamais les causes & les principes. *Marc.* 1. 17. *V.* 5.

VII.

Quand St. Pierre dit donc qu'il jettera les filets sur la parole de JESUS CHRIST, il marque que cette parole de JESUS-

CHRIST étoit le ſujet de ſa confiance. Il ne s'appuyoit point ſur ſon travail, ni ſur ſon induſtrie. Il en avoit déja éprouvé l'inutilité. Il fondoit uniquement le ſuccés de ſa pêche ſur l'ordre de J. C. & ſur le ſecours que cet ordre lui donnoit lieu d'eſperer. C'eſt la vraye diſpoſition des Predicateurs évangeliques. Ils ne font aucun fonds ſur les talens humains qu'ils peuvent avoir. Bien loin de les rechercher, ils les mépriſent pour n'anéantir pas la force de la Croix. Ils mettent toute leur confiance dans le ſecours de Dieu, & s'en regardent comme ſimples inſtrumens deſtituez par eux mêmes de toute force, mais qui peuvent tout par l'efficace de la parole de Dieu. Rien ne détruit plus l'effet des Predicatiõs que la recherche trop grande des moyens humains, & la confiance dans ſes propres talens. C'eſt cette confiance qui fait auſſi que l'on prévient les ordres de Dieu, & que l'on s'ingere de ſoi-même dans ce miniſtere, au lieu que ceux qui n'eſperent rien d'eux-mêmes, n'entreprennent jamais d'éxercer ces miniſteres que quand l'ordre de Dieu les y contraint.

VII.

Il faut encore remarquer que cette pêche abondante ne ſe fit pas au bord de la mer, & que J. CHRIST avoit auparavant donné ordre à Saint Pierre de le mener en pleine mer : *Duc in altum.* Tant que les Predi-

cateurs

cateurs évangeliques ne ſont gueres éloignez de la terre par leur vie & par leur diſcours, qu'ils ne tâchent de détourner les hommes que des grands crimes, & de les porter à une vertu foible & commune, ils font peu de fruit; & c'eſt en partie ce qui a empêché les Miniſtres de l'ancienne Loi de faire de grands progrés: parce que, ſelon le tems, ils ne devoient les regler que dans l'uſage des proſperitez du monde, & qu'en les leur promettant pour recompenſe de leurs bonnes actions, ils leur en inſpiroient plûtôt l'eſtime que le mépris. Le progrés de l'Evangile n'a commencé que lorſqu'on a mené les hommes en pleine mer, en leur annonçant ces grandes veritez: *Bien heureux ſont les pauvres d'eſprit: Bien heureux ſons ceux qui ſouffrent perſecution pour la juſtice:* en leur aprenant non à rechercher les proſperitez du monde, mais à les mépriſer. Il eſt bien plus ſûr de prétendre les moderer; de ſe priver du monde, que d'en bien uſer. C'eſt la cauſe du ſuccés prodigieux des Apôtres & des hommes Apoſtoliques. Ils aprenoient aux hommes à haïr le monde, à s'abſtenir des *paſſions Mondaines*, à mettre leur joye dans la ſouffrance: *Omne gaudium exiſtimate fratres mei, cùm in tentationes varias incideritis.* Plus les Predicateurs ſe ſont avancez dans la pleine mer de la perfection Chrétienne, plus ils ont attiré de monde. C'eſt ce qui a peuplé les deſerts.

Mat. 5. 3. 10.

Tit. 2. 12.

Jac. 1. 2.

C'eſt ce qui a bâti tant de monaſtéres. C'eſt ce qui a cauſé ce progrés merveilleux des Ordres Religieux par toute la terre. Car tout cela ſe doit attribuer à l'éminence de la vertu de ceux qui ont établi ce genre de vie ſi éloignée de celle du commun du monde.

IX.

C'eſt une choſe inſéparable de la multitude que les diviſions, parce qu'il s'y trouve toûjours beaucoup de charnels qui ſe conduiſent par leurs paſſions, beaucoup d'audacieux & de temeraires qui aiment à ſe faire chefs de parti, à attacher les autres à eux & à s'établir par là dans une eſpece de domination. Dieu n'a pas voulu exempter ſon Egliſe de ce malheur; parce qu'il n'a pas voulu qu'on la diſtinguât par les ſens, & qu'il a voulu au contraire que la corruption du cœur pût porter à la méconnoitre. Il s'eſt élevé des hereſies dans les tems mêmes où l'Egliſe étoit la plus Sainte, c'eſt-à-dire durant les tems des perſecutions. Mais alors il étoit plus facile de les diſcerner: parce que toutes ces nouvelles ſectes trouvoient le moyen de s'en garantir. Les perſecutions étant ceſſées par la converſion des Empereurs, & la multitude des charnels étant entrée dans l'Egliſe par des conſiderations temporelles, ce fut alors proprement que l'on vid l'effet de la multitude par le nombre infini de ſchiſmes & d'here-

ſies

ſies qui s'éleverent dans l'Egliſe. Ce qui a donné lieu de lui appliquer ces paroles : *Ma douleur n'a jamais été plus amere que dans la paix* : Ecce *in pace amaritudo mea amariſſima*. Cela n'a pas ſeulement eu lieu dans ces commencemens, mais dans toute la ſuite, & l'on ne doit point attribuer les dernieres hereſies à une autre cauſe qu'à celle ci. Que l'Egliſe alors ſe trouva chargée d'une multitude infinie de vicieux & de charnels, dont les uns eurent la hardieſſe de ſe faire chefs de parti, & les autres ſe laiſſerent ſéduire par ces ames orgueïlleuſes & témeraires. C'eſt ce qui eſt marqué par ce qu'on voit dans cet Evangile, que la multitude des poiſſons faiſoit rompre le filet.

X.

Il eſt remarqué que S. Pierre ayant vû cette pêche miraculeuſe fut frapé d'un tel étonnement qu'il dit à J.C. *éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je ſuis un pecheur*, & que ce même ſentimẽt s'empara de l'eſprit des autres diſciples. C'eſt l'effet naturel que doit produire ſur nous la manifeſtation de la puiſſance de Dieu, & de ſa grandeur infinie. On ne ſeroit pas digne de paroître en ſa preſence, & l'on tâche de s'en ſouſtraire pour un tems, afin de travailler à ſe purifier de l'impureté de ſes pechez. Il eſt vrai que ce ſentiment eſt imparfait, s'il n'eſt temperé par la vûë de la bonté de Dieu, qui nous attire à lui nonobſtant nos miſeres & nos *V.* 8.

foi-

foibleſſes. Mais c'eſt néanmoins le premier des mouvemens que Dieu a accoûtumé d'inſpirer aux pecheurs qu'il convertit. C'eſt par ce ſentiment qu'ils ſe ſont toûjours jugé indignes de la participation des miſteres, & qu'ils s'en ſont humblement retirez pour s'y preparer par la penitence. Si ces mouvemens ſont rares préſentement, ce n'eſt pas qu'on y ſoit plus touché de la bonté de Dieu qu'autrefois; mais c'eſt qu'on a moins d'idée de ſa grandeur, de ſa puiſſance & du reſpect qui lui eſt dû, & que les vrayes converſions y ſont ſi rares, qu'on y voit même rarement les ſentimens par où elles ont accoûtumé de commencer.

X.I.

La priſe de cette multitude de poiſſons qui jetta S. Pierre dans un tel étonnement, n'étoit que la figure d'une merveille beaucoup plus grande, dont les Apôtres devoient être les miniſtres, qui eſt la converſion des peuples. C'étoit un miracle qui figuroit un autre miracle; & même le plus grand des miracles, n'y ayant rien de plus merveilleux dans toute la conduite de Dieu que la maniere dont il a formé ſon Egliſe par des inſtrumens ſi foibles, & par ces moyens ſi diſproportionnez à un ſi grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître, d'une maniere plus éclatante, l'empire ſouverain qu'il a ſur les cœurs. Ainſi la conſideration de cette merveille nous de-

vroit remplir du même sentiment que cette pêche miraculeuse causa à Saint Pierre, c'est à dire, d'une admiration profonde de la grandeur de Dieu, & d'un sentiment d'humilité qui nous portât à nous purifier sans cesse pour paroître devant ses yeux.

XII.

Si le sentiment de la puissance de Dieu est capable de nous étonner, il doit en même temps nous consoler. Ce n'est point par nos forces que nôtre parfaite conversion se doit opérer que nos passions doivent être assujetties; que nos pechez doivent être détruits & que nous devons être rendus de nouvelles créatures dignes de paroitre devant ses yeux. Il est vrai qu'il y a bien loin de l'état des pecheurs à celui où les Sts. doivent être pour joüir de Dieu. Mais il est vrai aussi que Dieu est bien puissant pour opérer ce changement. Ainsi tous les effets de la toute puissance doivent fortifier nôtre esperance, puisque c'est d'elle que nous attendons nôtre renouvellement, & non pas de nous. Travaillons-y comme nous pourrons. Imitons les Apôtres qui ne laisserent pas nonobstant le miracle dont ils étoient spectateurs, de prêter leur ministere à la décharge de ces poissons. Mais joignons-y nos efforts, sans nous y appuyer: & mettant toute nôtre confiance en la puissance de sa grace, tâchons de fortifier nôtre confiance par tant d'effets signalez de sa puissance

ſance qu'il a expoſez à nos yeux. Entrons dans la pratique de ce que dit David: *Memor fui operum Domini, quia memor ero ab initio mirabilium tuorum*; Je *me ſuis ſouvenu des œuvres du Seigneur, & j'ai repaſſé dans mon eſprit les merveilles qu'il a faites dés le commencement du monde*: & tirons-en le même fruit que ce Saint Prophéte, qui eſt de fortifier nos eſperances, & d'attendre avec plus de confiance le renouvellement de nos ames & de nos corps.

SUR L'EPITRE DU V. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Omnes unanimes, &c. 1. *Pet.* 3. *v.* 8. 51.

Qu'il ſe trouve en vous une parfaite union.

I.

LA Religion Chrêtienne a des principes fertiles qui produiſent une infinité de conſéquences, ſoit pour les diſpoſitions interieures, ſoit pour les devoirs exterieurs. Et les Apôtres les propoſent ſouvent dans leurs lettres ſans marquer même la liaiſon qu'elles ont avec ces principes, parce qu'ils la ſuppoſent aſſez claire. C'eſt ce que l'on peut voir dans Saint Paul en pluſieurs de ſes Epitres, comme quand il décrit dans la premiere aux Corinthiens les qualitez de la charité. Et c'eſt ce que St. Pierre fait ici. Aprés avoir expliqué dans le commencement de cette Epitre aux Chrêtiens à qui il écrit, les fondemens de la Religion Chrétienne, il en tire ici diverſes conſéquences qu'il ne marque qu'en un mot en laiſſant à méditer à ceux à qui il écrit, de

quelle

laiſſant à méditer à ceux à qui il écrit, de quelle ſorte elles naiſſent du fond de la Religion, dont il les ſuppoſe inſtruits.

La premiere de ces conſéquences, eſt que les Chrêtiens doivent être parfaitement unis: *In fine autem omnes unanimes.* C'eſt à dire qu'ils ne doivent avoir qu'une même ame & un même cœur. Et cette expreſſion ne contient point une penſée métaphorique, mais une verité literale. Car tous les Chrêtiens ne doivent pas ſeulement avoir entr'eux une union de volonté, une union métaphorique, une union myſtique; mais une union réelle par la participation du même Eſprit de Dieu qui les doit tous animer. Cet Eſprit doit être l'ame de leur ame, comme leur ame eſt l'ame de leur corps. Il doit être le principe de tous leurs mouvemens, leur inſpirer les mêmes deſirs & les mêmes inclinations, leur faire rechercher un même bien. Enfin il les doit unir auſſi étroitement que ſi une même ame animoit pluſieurs corps. Et c'eſt pourquoi ſaint Hilaire ne veut pas qu'on faſſe paſſer l'union des Chrêtiens entr'eux pour une union ſimplement d'affection & de volonté. Il veut qu'on l'appelle une union naturelle: & c'eſt en cela qu'il met la reſſemblance entre l'union des trois perſonnes divines, & celle que les Chrêtiens ont entr'eux: parce que comme les perſonnes de la Sainte Trinité n'ont qu'une même nature, les

Lib 8 de Trinit.

Chrê-

Chrêtiens auſſi n'ont qu'un même Eſprit qui les doit conduire dans toutes leurs actions. Tant qu'ils ſe laiſſent gouverner par cet Eſprit, il eſt impoſſible qu'ils ſoient déſunis. Car l'eſprit de l'homme peut être contraire à l'eſprit de l'homme : mais l'Eſprit de Dieu ne peut être contraire à ſoi-même.

II.

Compatientes.

Une bonté compatiſſante.

La ſeconde conſéquence que S. Pierre tire du fond du Chriſtianiſme, c'eſt que les Chrêtiens doivent être compatiſſans, *compatientes.* Et cette conſéquence n'eſt pas moins claire. Car la compaſſion vient de ce qu'on regarde les autres comme étroitement unis à nous, & comme faiſant en quelque ſorte partie de nôtre être. Les hommes ne ſe regardent pas d'ordinaire ſeuls. Ils s'uniſſent quantité d'objets, dont ils compoſent en quelque ſorte leur être, & pour leſquels ils ont les mêmes ſentimens que pour eux mêmes. Un homme ne veut pas ſeulement être heureux en ſoi, il le veut être dans ſa femme, dans ſes enfans, dans ſes parens, dans ſes amis : & de même il ſe croit malheureux par les maux de ces perſonnes qu'il s'eſt unies. Or quelle union plus étroite que celle des Chrétiens ? Ils ſe tiennent lieu les uns aux

autres

autres, de peres, & de meres, de freres, & de ſœurs, ſelon l'Evangile. Ils ont tous été rachetez d'un même ſang. Ils ſont nez d'un même Dieu qui eſt leur Pere commun. Ils ſont animez d'un même eſprit. Ils ſont nourris d'un même pain. Ils participent à un même breuvage. Ils tendent à une même fin. Et ils eſperent que cette union ſera conſommée par cette union ſouveraine & ineffable qui ſera entre tous les Bienheureux, qui les faiſant connoître parfaitement les uns aux autres, bannira d'entre eux toute diverſité d'affections & de ſentimens. Comment ſe pourroit-il faire que des perſonnes ſi étroitement unies ne reſſentiſſent pas naturellement les maux les uns des autres? Ainſi la dureté envers le prochain eſt une grande marque qu'on n'eſt gueres lié au corps de JESUS-CHRIST, & que l'on conſidere peu tous ces nœuds ſacrez qui nous uniſſent les uns avec les autres Et c'eſt pourquoi le Prophéte compare les mauvais Chrêtiens à des monceaux de ſable qui n'ont aucune union interieure. *Et dabo Jeruſalem in acervos arenæ.* Ils ſont joints entr'eux par l'exterieur de la Religion; mais il n'y a point entre la plûpart, de lieu intérieur & ſpirituel qui en faſſe un même corps. C'eſt la cauſe du peu de compaſſion qu'ils ont les uns pour les autres.

Fra-

III.

Fraternitatis amatores.

Une amitié de freres.

Ce mot marque que nous devons aimer nos freres en tous états. Car il y en a qui ne témoignent leur affection que dans les maux. Il faut être miserable pour en éprouver les effets : & ainsi on souhaite de n'être jamais l'objet de cette sorte d'affection. Mais ce n'est pas le naturel de la vraie charité. Elle fait paroître en tout temps, en toutes sortes d'occasions, & dans les devoirs les plus communs une affection qui édifie le prochain Elle prend part à ses biens comme à ses maux. Elle est toûjours prête d'entrer dans ses interêts & dans ses justes desirs. C'est cette charité génerale que St. Pierre recommande par ces paroles : *Fraternitatis amatores.* Il faut que les Chrêtiens sentent & éprouvent que nous le regardons avec une tendresse de freres, & que si nous avons par quelque endroit quelque avantage sur eux, nous nous réduisons par cet amour fraternel à une parfaite égalité avec eux. Nous les considerons comme nos freres, & nous voulons être traitez d'eux de la même sorte, sans prétendre aucun avantage de la diversité de nos conditions ou de nos talens. Mi-

IV.

Miſericordes.

Une affection pleine de tendreſſe.

Ce qui eſt marqué par ce mot n'eſt qu'une ſuite de ce qui eſt exprimé par le précedent, mais on y ajoute que cette affection générale que nous devons témoigner à nos freres ne doit pas conſiſter ſeulement en des témoignages exterieurs, mais qu'elle doit naître d'une diſpoſition intérieure & ſincere. Car le terme dont l'Apôtre ſe ſert ſignifie une bonté interieure qui nous rend véritablement ſenſibles aux biens & aux maux du prochain, & qui marque que ſoit qu'on les aſſiſte dans leur miſere, ſoit qu'on prenne part à leurs biens, on ne le fait pas pour ſatisfaire ſeulement exterieurement à ces devoirs: mais par un ſentiment intérieur de bonté & d'affection. C'eſt uniquement cette diſpoſition intérieure qui plait à Dieu, lequel ne peut approuver les effets extérieurs qu'en tant qu'ils naiſſent de ce principe dans lequel conſiſte la vraye charité. Ainſi le manque des biens extérieurs ne prive point les Chrêtiens du moyen de plaire à Dieu par l'exercice de la charité du prochain, parce que Dieu a beaucoup plus d'égard à ces diſpoſitions interieures qu'aux effets extérieurs. La veuve qui ne donne que deux petites piéces

de

de monoye, donna plus, selon l'Evangile, que ceux qui faisoient de grands présents au Temple. Et une autre veuve qui n'auroit pas même un denier, mais en qui Dieu verroit un fond de bonté, ne donneroit pas moins, ou plûtôt ne seroit pas moins approuvée de JESUS-CHRIST que celle qui mérita ses loüanges par l'offrande qu'elle fit. Il y a des gens qui seront jugez trés liberaux devant Dieu quoi qu'ils n'ayent jamais rien donné, & d'autres qui seront jugez avares quoi qu'ils ayent beaucoup donné, parce qu'ils l'auront fait sans ce fond de bonté de charité qui en fait le prix.

V.

Modesti, humiles.

Une douceur qui gagne les cœurs.

Ces deux mots, selon la langue originale, ne signifient en ce lieu qu'une même vertu, qui retranchant de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, ne leur fait paroître que ce qui peut gagner le cœur. La vertu Chrêtienne aplanit toutes les inégalitez de nos humeurs & en retranche toutes les rudesses. Ce n'est pas qu'il n'y ait des temperammens naturellement farouches qui ne sont pas absolument incompatibles avec la charité. Mais ceux qui sentent en eux cette disposition, en doivent faire un exercice

cice continuel de mortification, en tâchant de vaincre tout ce qu'il y a d'âpre & de rude dans leur naturel, par des actions contraires de bonté & de tendresse. C'est ce que l'on demande au St. Esprit dans cette priere : *Flecte quod est rigidum.*

VI.

Non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto. *v.* 9.

Ne rendant point mal pour mal, ni outrage pour outrage.

Quiconque rend le mal pour le mal, ne fait qu'augmenter le mal du prochain, sans se délivrer de celui qu'il a reçu, ou plûtôt il augmente le mal du prochain, & se fait un nouveau mal beaucoup pire que celui qu'il avoit reçu. Celui qui s'est porté à nuire au prochain & à lui faire quelque outrage, est déja bien à plaindre par cette action. Il a fait une plaie dangereuse à son ame. Il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle en se vengeant de lui. Car on augmente par là sa haine & son aversion qui fait sa plaie. Mais de plus on s'en fait une à soi-même par cette vengeance. Car on se prive par là du bien de la patience & de la charité ; & d'innocent que l'on étoit on se rend coupable d'animosité & de vengeance.

sed

VII.

Sed è contrario benedicentes quia in hoc vocati estis ut benedictionem hæreditate possideatis.

Mais au contraire benissez ceux qui vous maudissent, sachant que c'est à cela que vous êtes appellez, afin de recevoir comme heritiers la benediction que Dieu vous reserve.

L'Apôtre Saint Pierre rend ici la raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait. C'est que nous ne sommes point établis de Dieu pour être les ministres de sa justice, mais simplement pour être les instrumens de sa misericorde envers les hommes. Il s'est reservé la punition & la vengeance : *Mihi vindicta*, & il n'a chargé les hommes que de procurer le bien des autres en toutes les manieres qu'ils le peuvent. La maniere dont il veut qu'ils s'aquittent de ce devoir n'a point de bornes. Elle ne peut être empêchée par aucune malice des hommes. Car il veut qu'ils se servent de la misericorde qu'ils exercent envers les autres pour obtenir la sienne, & qu'ils fassent du bien aux hommes, afin qu'il les comble de ses benedictions. Or jamais les hommes ne sauroient être si indignes que nous leur fassions du bien que

Rom. 12. 19.

nous l'avons été & que nous le ſommes encore d'obtenir les graces de Dieu. Il ne veut point que nous ayons égard à leur miſere ni à leurs défauts, comme nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos miſeres & à nos défauts. Il nous meſurera, ſelon l'Evangile, à la même meſure ſur laquelle nous aurons meſuré les autres. Nôtre vocation, ſelon Saint Pierre eſt donc d'exercer envers le prochain une miſericorde qui n'ait point de bornes, afin que Dieu ne borne point ſes miſericordes ſur nous, & que nonobſtant nos indignitez & nos infidelitez il n'arrête point le cours de ſes graces.

VIII.

Et quis eſt qui vobis noceat, ſi boni æmulatores fueritis? *v.* 13.

Car qui vous fera du mal ſi vous ne penſez qu'à faire du bien?

C'eſt un principe qu'on ne ſauroit avoir trop dans l'eſprit que celui que ſaint Pierre propoſe en cet endroit: Que rien ne peut nuire à ceux qui demeurent fidelles à Dieu. Un Chrêtien peut faire un bon uſage de tout, & même des choſes les plus terribles, de la pauvreté, des douleurs, de la mort. Toute la malice des hommes & des Demons ne peut par tous ſes efforts que lui fournir des ſujets de nouveaux merites. Qu'ont

Qu'ont fait les efforts du demon contre Job & contre les Martyrs, que d'augmenter leur gloire & leur recompense ? La Philosophie humaine à tâché de rendre le sage invulnerable aux traits de la fortune, & de le mettre au-dessus de tous les accidens humains. Mais ce qui n'étoit qu'une vaine idée dans les discours des Philosophes, est une realité trés-effective dans la Philosophie Chrêtienne. Un Chrêtien par son humilité & par son attachement à Dieu est au-dessus de tout. Il ne lui arrive rien dont il ne tire avantage, & dont il ne se fasse un tresor. Tout ce qui lui vient de la part des hommes, ne sert qu'à augmenter ses richesses. Enfin il n'y a que lui-même qui puisse troubler sa felicité, qui le puisse blesser, qui lui puisse nuire. C'est la source de cette autre maxime, qui est une suite de celle-ci, & qui la renferme: *Nemo laditur nisi à se ipso* : RIEN *ne peut nuire à l'homme que lui-même.* Et c'est pourquoi l'Apôtre ajoute que si nous soufrons quelque chose pour la justice, nous n'en sommes que plus heureux. D'où il s'ensuit nettement que les hommes ne sont point à craindre : *Timorem autem eorum ne timueritis* ; parce qu'avec toutes leur mauvaise volonté ils ne sauroient nous faire aucun mal. *V.* 34.

IX.

Dominum autem Christum sanctificate in cordibus vestris.

Mais rendez gloire dans vos cœurs à la Sainteté du Seigneur nôtre Dieu.

Un Chrêtien étant donc delivré de la crainte des hommes ne doit avoir qu'un unique soin, qui est d'honorer JESUS-CHRIST dans son cœur & de rapporter toutes ses actions à sa gloire. Il faut que ce culte soit interieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, & qu'il rende JESUS-CHRIST maître de nos ames. Dieu ne veut point de devoirs purement exterieurs. Les hommes se contentent des dehors, parce qu'ils ne voyent que le dehors: mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte interieur produit necessairement l'exterieur: mais l'exterieur ne produit pas toûjours l'interieur. C'est pourquoi Saint Pierre se contente de nous recommander le culte interieur de JESUS-CHRIST, sçachant assez que ce culte se repand naturellement au dehors, & que possedant le cœur il se rend maître de toutes les actions exterieures qui en dépendent. *Dominum autem Christum sanctificate in cordibus vestris.*

SUR

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Niſi abundaverit juſtitia veſtra pluſquam Scribarum & Phariſæorum non intrabitis in regnum cœlorum *Matth. 5. v. 20.*

Si vôtre juſtice n'eſt plus pleine & plus parfaite que celle des Docteurs de la Loi & des Phariſiens, vous n'entrerez point dans le Royaume du Ciel.

I.

LE peu de crainte que cette parole de l'Evangile imprime dans l'Eſprit du commun du monde, eſt une grande marque de leur indifference pour leur ſalut. JESUS-CHRIST menace tous les Juifs & en leur perſonne tous les Chrêtiens, qu'ils n'entreront point dans le Royaume de Dieu, ſi leur juſtice n'eſt plus abondante que celle des Phariſiens. Il y va

donc de leur ſalut de ſavoir en quoi ils la doivent ſurpaſſer. Cependant combien y en a-il peu qui s'informent en quoi conſiſte le défaut de la vertu des Phariſiens, & en quoi celle des Chrêtiens doit être plus grande ? Si l'on diſoit aux hommes que quiconque n'obſervera pas certaines formalitez, ſera privé de ſon bien, ils ne manqueroient jamais de s'en inſtruire. Mais quand on les menace de l'excluſion du Royaume de Dieu, s'ils n'ont certaines diſpoſitions, il ſemble qu'ils n'y ayent point d'interêt ; ils ne s'en informent point, ils vivent en repos dans l'ignorance d'une verité ſi neceſſaire : & il faut la leur apprendre comme malgré eux, ſi l'on veut qu'ils le ſachent. Cependant le deſir du ſalut eſt eſſenciel au ſalut ; & le deſir du ſalut enferme la recherche exacte de tout ce qui eſt neceſſaire pour être ſauvé. Ces paroles de l'Evangile nous marquant donc une choſe neceſſaire pour le ſalut, c'eſt une trés grande negligence que de ne ſe pas inſtruire du ſens qu'elles enferment.

I I.

Il faut donc ſavoir premierement que Jesus-Christ ne fait aucun reproche aux Phariſiens touchant la foi. Ils ſavoient ce que Dieu en avoit revelé aux Juifs. Il attendoient le Meſſie & avoient du zele contre les erreurs oppoſées à la vraye Religion. On ne leur peut reprocher auſſi qu'ils

qu'ils violaſſent ouvertement le Décalogue. Ils n'étoient ni parjures ni blaſphémateurs, ni violateurs du Sabbat, ni meurtries, ni adultéres, ni raviſſeurs du bien d'autrui, ni faux témoins. Ils avoient bien quelques fauſſes explications de certains articles, comme du commandement d'honorer ſon pere & ſa mere: mais elles étoient couvertes du pretexte de zéle pour Dieu, & autoriſées par la tradition de leurs principaux Docteurs. Ils pratiquoient une exactitude prodigieuſe dans l'obſervation de la Loi de Moyſe juſqu'à y ajouter des choſes qui n'étoient pas commandées, comme de payer la dîme des moindres herbes de leur jardin, faire toûjours plus que ce qui leur étoit préciſément ordonné, de peur de manquer à ce qui étoit d'obligation. Ils faiſoient de longues priéres. Ils jeûnoient deux fois la ſemaine. Ils avoient un grand zéle pour convertir les Infidelles à la Religion des Juifs. On feroit, ce ſemble, de ces Phariſiens des gens irréprochables parmi les Chrêtiens. Cependant c'eſt la verité même qui nous apprend que qui ne les ſurpaſſe point en Juſtice n'entrera point dans le Royaume de Dieu.

III.

Ainſi la premiéte inſtruction qu'on doit tirer de cette parole de JESUS-CHRIST, eſt que la ſeule exemption des crimes groſſiers ne ſuffit point pour être ſauvé, &

qu'on peut obſerver l'exterieur des Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, ſans avoir aucune part au royaume de Dieu. Il faut aller plus avant. Il faut avoir ce que les Phariſiens n'avoient pas: & c'eſt ce qu'ils faut apprendre des reproches que J. C. leur fait dans l'Evangile. Le premier eſt qu'ils faiſoient conſiſter toute la vertu dans la pratique exterieure des préceptes, ſans ſe mettre aucunement en peine de tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur. Ils ne croyoient pas que les deſirs de vengeance, d'impureté, d'avarice, d'envie, fuſſent des pechez, pourvû qu'on n'en commit pas les actions. Ainſi ils n'avoient aucune vigilance ſur leurs mouvemens interieurs. Ils ne retenoient que la main, & non pas le cœur, ce qui leur fait reprocher par J. C. qu'*ils ne nettoyoient que le dehors du vaſe, ſans avoir ſoin d'en purifier le dedans*, & qu'*ils étoient ſemblables à ces ſepulcres qui paroiſſant beaux à l'exterieur ne ſont pleins au dedans que de corruption & de pourriture.* C'eſt ce qui nous aprend d'abord que qui ne veille point à la garde de ſon cœur, qui donne liberté à ſes deſirs, qui ne ſe purifie point de ſes ſoüillures cachées, qui s'abandonne à ſes mauvaiſes penſées, mérite tous les reproches que J. C. a faits ſur ce ſujet aux Phariſiens.

Matth. 23. 25. 26. 27.

IV.

De cette idée qu'ils avoient de la vertu il en naiſſoit néceſſairement une confiance en

en eux mêmes & une préſomption en leur propre juſtice. Car comme les actions extérieures ſont viſibles & certaines, y faiſant conſiſter la juſtice, ils ne doutoient point qu'ils ne fuſſent juſtes. Ils marchoient donc devant Dieu la tête levée, ſans crainte, & ſans confuſion intérieure. Les deſordres de leur cœur ne les humilioient point, parce qu'ils ne les connoient pour rien. Ils ne ſe croyoient ni foibles ni miſerables. Ils ne diſoient point comme ſaint Paul: *Malheureux homme que je ſuis!* INFELIX *ego homo!* Ils ne connoiſſent point la playe de la concupiſcence, ni la plûpart de ſes effets. Ils ne s'en humilioient point devant Dieu. Ils ne portoient point contr'eux-mêmes ce jugement de juſtice, par lequel on ſe reconnoît non ſeulement comme pecheur & miſérable, mais auſſi comme pecheur orgueilleux & par conſéquent digne de mépris, d'abaiſſement & d'humiliation. *Rom.* 7. 24.

V.

C'eſt un abus ordinaire des hommes de ſe conſidérer plûtôt comme obligez à éviter les vices qu'à avoir les vertus. Cependant toutes les vertus ſont de precepte, au moins dans la préparation du cœur. Ce n'eſt point un conſeil, mais un précepte que d'être humble de cœur, & de ſe juger digne de mepris. Et bien loin qu'il ſoit permis de tendre à ſe rehauſſer dans l'eſtime & l'approbation des hommes, on eſt *Matt.* 11. 29.

obligé au contraire d'avoir une volonté effective de combattre ſon orgueil en s'humiliant à l'égard de Dieu & des hommes. Cette diſpoſition manquoit abſolument aux Phariſiens. Et quiconque ne l'a pas, ne peut avoir qu'une vertu Phariſaïque, qui non ſeulement n'eſt d'aucun mérite devant Dieu, mais dont il a plus d'averſion que de tous les vices extérieurs. Il y a des défauts de diſpoſitions qui ſont criminels. N'avoir point de charité, c'eſt un crime. C'en eſt un de même que de n'avoir point d'humilité, ni point de reconnoiſſance. C'eſt néanmoins ſur quoi preſque perſonne ne s'examine. On croit être en aſſurance quand on n'a point fait d'actions formellement contraires à la charité, à l'humilité, à la gratitude, parce que les occaſions ne s'en ſont pas préſentées: & l'on ne ſonge point que Dieu n'exige pas moins le fond de ces vertus que les actions extérieures, & qu'il ne ſauroit aimer les ames où il ne les voit pas.

V I.

Cette confiance en ſoi-même produit néceſſairement le mépris des autres, & cette préférence ſuperbe qu'on fait de ſoi-même à ceux qui ſont engagez dans les pechez groſſiers. C'eſt cette diſpoſition qui nous eſt marquée par la priére orgueilleuſe de ce Phariſien de l'Evangile, qui conſiſtoit à faire à Dieu un dénombrement de ſes bonnes actions, & à ſe préférer aux pe-

cheurs

cheurs, & en particulier à un Publicain qui prioit humblement dans le Temple : *Gratias tibi ago quod non sum sicut cæteri homines ..... velut etiam hic publicanus.* La vraie humilité oblige les plus exents des fautes extérieures à ne se point préférer aux plus grands pecheurs, parce qu'il se peut faire d'une part que les pechez des autres soient réparez & couverts par la penitence, & de l'autre que les vertus extérieures qui paroissent en nous, soient gâtées par le mélange des vices spirituels. Mais les Pharisiens n'entendoient point cette Philosophie Chrêtienne. Ils mésuroient les vertus aux œuvres exterieures. Ainsi, quand ils en faisoient plus que les autres, ils se préferoient nettement à eux, & ne prenoient point cette préférence pour un orgueil, mais pour une action de justice. Et c'est par là qu'il arrive souvent que des personnes n'étant pas bien établies dans les vertus intérieures se perdent ou s'affoiblissent par la multiplication de leurs bonnes œuvres extérieures, en tombant dans une disposition Pharisaïque qui consiste à mésurer sa vertu sur ces actions extérieures, & à croire qu'on a autant d'avantages sur les autres qu'on les surpasse en nombre de bonnes-œuvres. Luc. 18. 11.

VII.

Il est fort naturel que ceux qui s'estiment eux-mêmes, desirent aussi d'être estimez

des autres. Et c'eſt pourquoi le deſir de l'honneur & de l'eſtime étoit encore un des caractéres des Phariſiens. Ils ne faiſoient rien que par oſtentation & pour être vûs & eſtimez des hommes, comme J.C. le leur reproche. S'ils jeûnoient, ils vouloient qu'on le vît, & qu'on le ſût, & ils affectoient pour cela de paroître pâles. Il en étoit de même de leurs priéres & de leurs aumônes. Ils y avoient toûjours en vuë d'attirer l'eſtime des hommes, & ils n'en faiſoient pas même ſcrupule parce que ces vices ajoûtez ne détruiſoient pas l'œuvre extérieure dans laquelle ils faiſoient conſiſter toute la vertu. Ce qui nous aprend que quoi que la vuë de l'eſtime des hommes ne détruiſe pas les actions vertueuſes, lors qu'elle n'en eſt pas le principe, & qu'elle n'eſt pas volontaire, elle les anéantit néanmoins quãd elle eſt le principal motif qui nous le fait entreprendre, où elle les corrompt, & en ruine le mérite, quand aprés les avoir faites par un bon motif, on les raporte volontairement à une mauvaiſe fin. Et comme nous ne ſavons jamais quel eſt le vrai principe de nos actions, ni juſqu à quel point nos penſées & nos deſirs ſont volontaires ou involontaires, nous ne ſavons point auſſi ſi ce qui paroît de bon en nous, eſt réel ou faux, Chrêtien ou Phariſaïque.

VIII.

L'orgueïl & la vanité étoient ſuivis dans les

les Phariſiens de tous les vices qui les accompagnent. Ils vouloient par tout les premiéres places. Ils exigeoient qu'on leur fit de grands honneurs. Ils vouloient regner dans l'eſprit des femmes devotes, & s'inſinuoient dans leurs maiſons. Mais ſur tout ils étoient envieux de la reputation d'autrui. Et c'eſt ce qui les rendoit ſi fort ennemis des vrais Prophêtes, & principalement de Jesus Christ & qui les diſpoſoit à s'oppoſer davantage à ſa doctrine que les plus vicieux d'entre les Juifs. Le progrés de vices ſpirituels eſt plus grand que celui des vices corporels, parce que l'ame s'y livre plus pleinement, qu'elle y trouve moins d'obſtacles, que les objets en ſont plus continuels, & qu'ils paroiſſent moins vices à celui qui s'y abandonne.

I X.

Les Phariſiens étoient les plus vertueux d'entre les Juifs à l'exterieur : mais ils étoient réellement néanmoins les plus méchans des Juifs & les plus capables des grands crimes. Auſſi ce ſont ceux qui ont eu le plus de part à la mort de Jesus-Christ. C'eſt une choſe étrange & bien humiliante pour les gens de bien, que quelque exemts qu'ils ſoient des crimes extérieurs, ils ne ſauroient s'aſſurer de n'être pas auſſi criminels que les plus méchans des hommes, parce qu'ils ne ſavent pas la meſure de leur orgueïl, ni de leur ingratitude.

Dieu

Dieu ne nous impute pas les pechez que nous pourrions commettre par la corruption qui eſt en nous, lors qu'elle eſt involontaire: mais quand nous la nourriſſons volontairement, les crimes y ſont en quelque maniere tout formez, & Dieu qui les voit, nous juge par les effets qui ſont conçûs dans nôtre cœur, & qui ne manquent de ſe produire au dehors que faute d'occaſion.

X.

Ce que l'Evangile ajoûte enſuite, tend encore à nous faire comprendre combien ce que Dieu exige des Chrêtiens, eſt au deſſus de ce que la lettre de la Loi ſembloit éxiger des Juifs. Car la Loi en défendant de tuer, ſembloit avoir negligé tout ce qui étoit au deſſous & qui ne tendoit pas à procurer la mort au prochain. Mais JESUS-CHRIST nous aprend que la Loi éternelle défend non ſeulement le dernier effet de la haine du prochain, qui eſt le meurtre, mais auſſi les plus legers commencemens, comme la colére. C'eſt-à-dire, en un mot, que Dieu ne diſcernera pas la haine du prochain ſimplement par les effets extérieurs, mais qu'il la condamnera en elle-même, encore même qu'elle ne produiſe que des paroles, qui ſemblent bien éloignées de la malice du meurtre. *Quiconque*, dit S. Jean, *hait ſon frere, eſt homicide*, c'eſt-à-dire, qu'il ſera traité de Dieu comme un homicide, parce que la haine en renferme la malice.

1. *Joan.* 3. 1.

Cel

Cela fait donc voir qu'il y a des paroles qui paroiſſent peu conſiderables, qui ſont néanmoins des pechez dignes de la damnation, parce qu'elles naiſſent d'un fond de haine formée & permanente.

X I.

Il ne faut donc pas diſtinguer ces trois dégrez dont parle l'Evangile par la ſeule différence des effets extérieurs, mais auſſi par le different dégré de la haine du prochain, qui eſt tantôt commencée, tantôt plus forte, & tantôt conſommée. Elle n'eſt ordinairement que commencée quand elle ne produit qu'un certain chagrin qui ne va pas même juſques aux paroles de reproches: & cependant dans cet état même elle n'eſt pas innocente. Dieu la punira plus ſeverement, que les Juifs ne puniſſoient les crimes ordinaires. Que ſi le mouvement de haine eſt plus fort & qu'il produiſe au dehors les reproches communs que la paſſion ſuggére, quoi qu'il ne marque pas encore une haine conſommée, Dieu les punira plus ſéverement que les Juifs ne puniſſoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugez par le ſouverain conſeil de l'Etat. Mais ſi la haine eſt telle qu'elle porte à faire de certains reproches qui marquent un deſſein formé de détruire la reputation du prochain, & qui ne ſont pas ſimplement les effets d'une paſſion paſſagere, mais d'une haine enracinée qui tend à le

des-

deshonorer entierement parmi les hommes, comme faisoit parmi les Juifs l'injure de fou, il ne faut plus chercher dans la conduite des hommes, d'exemples de la severité avec laquelle Dieu punira ce crime : & il faut savoir qu'il le punira par la derniere de ses peines qui est la damnation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par là que dans les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoi qu'elles ne se terminent qu'à des paroles, il y en a plusieurs où l'on perd entiérement la grace de Dieu, & où l'on se rend digne de l'enfer, & que cela se rencontre quand la haine est arrivée jusqu'à un cerrain dégré, où, de dessein formé, l'on veut deshonorer le prochain par des reproches qui le privent de considération parmi les hommes.

XII.

Le remede que JESUS-CHRIST propose ensuite, & qu'il represente comme si necessaire qu'il veut que pour le pratiquer, on quitte le present qu'on est prêt d'offrir à l'autel, qui est d'aller se reconcilier avec le prochain qu'on a offensé, en lui demandant pardon, ce remede dis-je, est doublement utile pour celui qui a offensé, & pour celui qui a été offensé. C'est une marque que celui qui a offensé a changé de volonté, & qu'il condamne la faute qu'il a faite. Car autrement la reconciliation seroit trompeuse. C'est de plus un remede salutaire de

la

la playe que l'on a faite au prochain. Car une injure reçûë eſt une ſemence continuelle de haine dans le cœur de celui à qui on l'a faite. Elle lui cauſe une tentation qui tend à lui faire perdre la charité toutes les fois qu'il s'en ſouvient. Souvent on y reſiſte au commencement, & l'on y ſuccombe longtems aprés lorſque la memoire s'en renouvelle. On doit donc regarder cette injure comme une playe dangereuſe, où le feu & la gangréne ſe peuvent mettre à tout moment. Ainſi celui qui la faite eſt obligé d'y remédier en s'humiliant ſincerement ſous celui qu'il a offenſé, & en lui en demandant pardon, qui eſt l'unique moyen d'éteindre cette étincelle de haine qu'on a jetté dans ſon cœur, & qui peut toûjours y produire un funeſte embraſſement.

SUR

SUR L'EPITRE DU VI. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

An ignoratis quia quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus? *Rom.* 6. 3. 11.

Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptizez en JESUS-CHRIST, *nous avons été baptizez en sa mort?*

I.

CEs paroles de l'Apôtre: *Que nous tous qui avons été batizez en* JESUS-CHRIST *nous avons été batizez en sa mort*, ne nous marquent pas seulement que sa mort est la source des graces que nous recevons par le Batême, que nous y sommes en quelque maniere lavez de son sang, puisque c'est la vertu de ce sang qui nous purifie de nos pechez, & qu'ainsi les eaux du Batême qui touchent & nettoyent nôtre corps sont la figure du sang de JESUS-CHRIST qui nettoye nôtre ame de ses soüillures: mais

mais cette expreſſion myſterieuſe nous enſeigne auſſi une autre verité plus conforme à ſon intention & qu'il explique dans la ſuite. C'eſt que l'action du Batême & cette ſainte ceremonie par laquelle nous ſommes plongez dans l'eau ou au moins couverts d'eau repreſente la mort de J. C. qui ſe termina par ſon enſeveliſſement, comme le modelle de nôtre mort ſpirituelle. Le tombeau reçut le corps de JESUS-CHRIST privé de la vie d'Adam, par laquelle il portoit la figure du peché: & le Batême doit recevoir nos ames mortes à la corruption d'Adam & à la concupiſcence que l'Ecriture appelle *le corps du peché & le vieil homme*. Ainſi le Batême figure deux morts. L'une que nous repreſentons par cette ceremonie ſacrée, qui eſt la mort de JESUS-CHRIST. L'autre que nous éprouvons dans le Batême même & que nous promettons de conſommer qui eſt la mort au peché, laquelle commence dans le Batême, & doit continuer toute nôtre vie. *Rom. 6. 6.*

II.

Il ſe doit donc paſſer dans le Batême une mort preſente, qui eſt la mort au regne du peché. Car comme ce regne du peché conſiſte dans la preference de la creature au Createur & dans l'amour de ſoi-même plus que de Dieu, nous le détruiſons en rentrant ſous l'obéïſſance de Dieu; & en renonçant à tous les crimes par leſquels nous nous y ſom-

ſommes ſouſtraits. Nos pechez y periſſent par la remiſſion que nous en recevons, comme les Egyptiens, qui en étoient la figure, perirent dans la mer rouge qui repreſentoit nôtre batême. Mais il y a une autre mort qui n'y eſt encore que commencée, & que nous promettons d'accomplir tout le reſte de nôtre vie. C'eſt que nous y faiſons profeſſion par cette même ceremonie exterieure d'une vie de mort, c'eſt-à-dire de mourir continuellement à l'amour des creatures, & de mortifier ſans ceſſe l'inclination que nous avons à en jouïr, qui eſt ce qu'on appelle le vieil homme.

III.

La preference des creatures à Dieu eſt la mort de l'ame, & l'amour des creatures pour elles-mêmes, quoi que ſans cette preference, eſt la voye de la mort. Car en aimant les creatures pour elles-mêmes, on ſe diſpoſe à les preferer à Dieu. Non-ſeulement c'eſt une diſpoſition & un acheminement à la mort, mais c'eſt une mort commencée. Car l'amour des creatures diminuant toûjours celui de Dieu, nous prive d'une partie de nôtre vraye vie qui conſiſte toute dans l'amour de Dieu. L'ame qui s'arrête aux creatures, retarde le cours du voyage par lequel elle tend à Dieu, & en voulant jouïr d'elles, elle ſe prive à proportion de la jouïſſance de Dieu. Nous nous engageons donc dans nôtre Batême à travailler toute nôtre vie à mourir à cet amour

& à mortifier les mauvaiſes inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette Sainte ceremonie, dont la renonciation au démon, à ſes œuvres, & à ſes pompes, n'eſt que l'explication. Car le démon ne regne ſur nous que par l'amour des creatures. Ainſi on ne renonce au démon qu'en renonçant à cet amour.

IV.

Le renoncement à l'amour des creatures étant donc un des engagemens de nôtre Batême, il s'enſuit que nous nous y obligeons à n'uſer d'aucune que par neceſſité & que nous y promettons d'obſerver cette regle de la temperance Chrêtienne *de n'en deſirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'uſage que nous en ferons une telle moderation qu'il n'y ait rien de la paſſion qui porte à en jouïr.* Et de-là on doit conclurre que toutes les recherches de plaiſirs non neceſſaires, ſont contraires aux engagemens de nôtre Batême, quoi qu'elles ne ſoient pas toûjours des pechez mortels; parce que la jouïſſance de ces plaiſirs eſt cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profeſſion de mourir, & que nous avons figurée par nôtre enſeveliſſement ſous les eaux du Batême. C'eſt cette vie d'Adam à laquelle JESUS-CHRIST nous a obligé de mourir en mourant lui-même ſur la Croix, & en ſe dépoüillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam & qui figuroit le vieil-homme ſelon Saint Paul. Ainſi ceux qui

paſſent leur vie dans les plaiſirs du monde, la paſſent dans un violement continuel de leur Batême. Et l'on ne peut pas douter que cette ſorte de vie ne ſoit eſſenciellement contraire à la vie Chrêtienne, puiſqu'elle eſt contraire au premier engagement que nous avons contracté en faiſant profeſſion du Chriſtianiſme.

V.

Il paroît encore de-là que ce qu'on appelle les vœux de Religion, & tous les autres qu'on peut faire pour s'obliger à renoncer abſolument à la joüiſſance de certains plaiſirs, & à la poſſeſſion de quelques creatures, ne ſont que des facilitez que le S. Eſprit a inſpiré aux Chrêtiens pour obſerver plus aiſément les obligations de leur Batême. Par les promeſſes qu'ils y ont faites, ils ſont obligez à n'aimer aucune créature pour elle-même. Or la voye la plus courte & la plus facile pour ne les pas aimer, eſt de s'en priver abſolument, & d'y renoncer pour toûjours. Il eſt difficile de ne pas aimer ce dont on joüit avec plaiſir. Le plaiſir eſt un glu qui cole & attache l'ame à ſon objet: & il eſt bien mal aiſé qu'on ne paſſe de cette attache juſqu'à l'amour volontaire. Ainſi la vie de ces perſonnes qui renoncent abſolument au monde & à la joüiſſance des creatures, eſt plus difficile comme vie humaine; mais plus facile comme vie Chrêtienne. Il eſt plus facile de joüir des creatures que de s'en priver:

mais il eſt plus difficile de jouïr des creatures ſans les aimer, que de s'en priver afin de ne les aimer pas.

V I.

Il paroît par là clairement, que ſi ceux qui demeurent dans la joüiſſance du monde, ſe veulent ſauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant Chrêtiennement) non ſeulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus reformez; mais elle deviendra plus penible, plus incommode, & plus difficile. Ils ſont obligez à la même fin, qui eſt de n'aimer point les creatures, & de reſiſter au torrent de la concupiſcence qui nous y porte. Ils ne peuvent pas pratiquer le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui eſt de ſe priver abſolument de leur joüiſſance, il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garantir: & tous ces autres moyens ſont plus difficiles, & demandent de plus grands efforts, & une plus grande mortification interieure. Plus ils ſont expoſez au torrent du monde, plus ils doivent ſe roidir pour n'en être point entraînez. Car s'ils ceſſent un peu de faire efforts au contraire, ils en ſeront emportez. En joüiſſant des creatures ils les aimeront; en les aimant ils s'y attacheront; en s'y attachant ils viendront à les preferer à Dieu; & les preferant à Dieu ils violeront criminellement les promeſſes de leur Batême. Tout amour des creatu-

res y donne quelque atteinte, comme nous l'avons prouvé. Et elles ſont violées d'une maniere criminelle par la preference de la creature à Dieu.

VII.

Mais l'état d'un Chrêtien batiſé ne doit pas être ſeulement diſtingué de celui où il étoit auparavant, par la mort au monde & à la concupiſcence : il le doit être encore davantage par le nouvel état où il entre, & la nouvelle vie qu'il doit mener aprés ſon Batême. S'il eſt neceſſaire de mourir au monde pour vivre de cette vie, il eſt neceſſaire de vivre de cette vie pour mourir au monde. Car l'amour ne ſe bannit que par un autre amour, & il n'y a que l'amour de Dieu qui puiſſe éteindre l'amour du monde. Il faut donc que l'amour des choſes du ciel, l'amour de la juſtice, l'amour de la verité, l'amour de l'éternité prenne la place de l'amour des choſes temporelles. Cette vie reſſuſcitée renferme une nouveauté d'actions. Et il ne faut pas s'imaginer que cela puiſſe être entierement inſenſible aux hommes, & qu'un Chrêtien veritablement regeneré & menant une vie nouvelle puiſſe être aiſément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil-homme. Il eſt vrai que la concupiſcence n'étant pas entierement détruite, il y a encore quelque ſorte de mélange dans les actions des plus gens de bien, mais néanmoins

comme la vie nouvelle y doit être la plus forte, elle y doit être auſſi la plus continuelle. Les actions du vieil Adam n'y doivent plus être que comme des actions qui échapent, & qui ſe derobent en quelque maniere à la vûë de l'ame : mais les actions de religion, de juſtice, & de ſainteté y doivent regner, & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impreſſion ſe forme ſur ce qui domine le plus dans les mœurs, celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment Chrêtien, doit être trés differente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'eſprit du monde domine.

VIII.

L'Apôtre nous apprend, que comme la mort du peché nous rend ſemblable à la mort de JESUS-CHRIST, la nouvelle vie des Chrêtiens nous repreſente l'état de JESUS-CHRIST reſſuſcité, & en eſt même l'effet. Car c'eſt JESUS-CHRIST reſſuſcité qui opere cette vie en nous. Or elle la doit repreſenter principalement dans l'exemption totale de la mort. JESUS-CHRIST reſſuſcité d'entre les morts ne meurt plus, *jam non moritur*. Et un Chrêtien veritablement regeneré ne doit plus mourir de même par le peché. La grace Chrêtienne n'eſt point un état inconſtant, comme bien des gens ſe l'imaginent. C'eſt un état durable, qui a de la fermeté & de la ſtabilité. C'eſt une choſe inouïë dans tous les *Rom.* 6. 9.

Peres qui ont connu l'eſprit du Chriſtianiſme que ces viciſſitudes de vie & de mort dans leſquelles pluſieurs ſe perſuadent qu'un Chrêtien peut vivre. L'eſprit de Dieu ne prend point poſſeſſion d'un cœur pour ſi peu de tems : & il n'y rentre point ſi facilement quand on l'en a banni. Ce ſont des imaginations formées ſur l'état des Chrêtiens de ces derniers ſiecles, dans leſquels on voit ces changemens & ces inconſtances ; mais l'idée que l'Apôtre nous donne de la vie Chrétienne, nous doit faire conclure, non que cette inconſtance ſe peut rencontrer dans de veritables Chrêtiens, mais que ceux en qui elle ſe rencontre, ne le ſont pas. I X.

Ces changemens ſi frequens ſont même contraires à la nature de la volonté. Elle peut bien changer d'actions exterieures, pourvû que ce ſoient des effets de la même paſſion qui regarde les choſes diverſement & par differentes faces. Mais elle ne change pas aiſement d'amour dominant ni de fin derniere. Un ambitieux qui met ſon ſouverain bien dans la grandeur, ne ſe depoüille pas facilement de cette paſſion qui le domine. Il n'eſt point humble aujourd'hui, & demain orgueilleux. Dieu a voulu que l'amour qui fait la vie Chretienne, y fut ſemblable. C'eſt une Paſſion, mais une paſſion dominante, & qui eſt d'ordinaire auſſi durable que toutes les autres paſſions.

SUR

SUR L'EVANGILE DU VI. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Cùm turba multa esset, nec haberent quod manducarent, convocatis discipulis, ait illis: Misereor super turbam. *Marc* 8. 19.

Le peuple qui suivoit Jesus étant en fort grand nombre & n'ayant point dequoi manger, Jesus appellant ses Disciples, leur dit: J'ai pitié de ce peuple.

I.

CE que l'Evangile nous rapporte du zele de ce peuple qui suivoit JESUS-CHRIST dans un lieu desert sans avoir dequoi manger, & qui s'exposoit par là à la defaillance, si JESUS-CHRIST ne l'eût nourri par un miracle, donne lieu à plusieurs réflexions importantes. La premiere est qu'il peut arriver que par un saint oubli de soi-même, par une grande ardeur de pieté on ne menage pas assez les forces de son corps, sans que Dieu nous impute cette imprudence. Car ce peuple en commit une de cette nature, puisqu'il

s'exposoit à la défaillance, si JESUS-CHRIST ne l'eût secouru par un miracle. On pouvoit donc dire qu'il tentoit Dieu en quelque sorte, puisqu'il l'obligeoit à ce miracle: & cependant son ardeur n'a fait qu'attirer la misericorde de JESUS-CHRIST & nullement ses reproches. La plûpart des Saints ont commis de ces sortes d'imprudences, & ont souvent abregé leur vie par des austeritez & des travaux qu'ils ne croyoient pas excessifs, mais qui l'étoient effectivement, sans que Dieu leur ait imputé ces sortes de défauts, parce qu'il voyoit que c'étoit leur amour & l'ardeur de leur pieté qui les causoit. Dans les choses douteuses les plus grands intérêts & les plus fortes passions nous déterminent ordinairement, & cela n'est point imprudent. Ainsi, comme l'on ignore la mesure précise de ses forces, quand on a beaucoup d'ardeur de pieté, on ne manque point de prendre le parti le plus fort, & de se porter aux choses qui sont en soi plus utiles à son ame. Les personnes qui dans ces sortes de doutes prennent toûjours le plus foible & le plus conforme aux inclinations de la nature, font bien connoître par-là que leur pieté est fort languissante. De sorte qu'il se peut faire & qu'ils soient en effet trop foibles pour entreprendre certaines actions, & pour pratiquer certaines penitences, & que néanmoins ils pechent en ne les pratiquant pas,

pas ; parce que cette foibleſſe de leur corps ne leur étant pas clairement connuë, c'eſt par amour de leur corps & non par raiſon qu'ils prennent le parti de cette prudence timide qui évite avec tant de ſoin tout ce qui peut nuire à leur ſanté.

II.

L'ardeur de ce Peuple pour écouter la parole de Dieu étoit grande ; mais elle n'étoit que paſſagére. Ils n'étoient pas pour cela veritablement convertis ni juſtifiez ; ou s'ils l'étoient, ils l'étoient d'une maniere trés-foible, puiſque tout cela ſe diſſipa & qu'il ne paroît point qu'aucun ait réellement perſevéré, y ayant eu peu de veritables & de durables converſions avant la mort & la reſurrection de JESUS-CHRIST. Cela fait voir que ceux qui ſont nouvellement touchez, ſont capables de ſe porter à certaines actions de zele & de charité, qui paroiſſent grandes ; mais qu'il y a bien de la difference entre ces ardeurs que les premiers mouvemens de converſion font concevoir, & une pieté ferme & ſolide. La devotion des novices eſt d'ordinaire plus ardante ; parce qu'elle eſt plus nouvelle ; mais elle ſe paſſe bientôt, lors que les objets qui les occupoient, ceſſent de leur être nouveaux Le tems affoiblit tous les ſentimens ; & même ceux de pieté : mais, au defaut de cette devotion ſenſible, les perſonnes vraiment touchées ſubſtituent une

piété forte & courageuſe, qui enracine les vertus, fortifie les reſolutions, & qui paroiſſant moins vive dans le ſentiment, a beaucoup plus de force & de ſolidité dans le fond. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les ſentimens vifs que des mouvemens paſſagers nous peuvent donner, ſi nous n'avons ſoin de les enraciner dans nôtre cœur par un long exercice d'une vie vraiment Chrêtienne.

III.

Il eſt dit que JESUS-CHRIST fut touché de compaſſion pour ce peuple. Et comme ſa compaſſion étoit veritable & qu'elle le porta à faire un miracle ſignalé, on ne doit point douter que ce miracle ne fût deſtiné par la charité de J. C. non ſeulement à nourrir leur corps, mais auſſi à fortifier leur ame. Car ce doit être la fin de toutes les charitez corporelles, & on les pratique mal, quand on n'a pas principalement en vûë le bien ſpirituel du prochain. Cependant cette miſericorde de J. C. quoique tres-réelle & trés effective, n'étoit pas jointe avec la volonté de leur donner ces graces ſpeciales qui produiſent la perſeverance. Il la leur eut accordée s'ils l'euſſent demandée. Ils pouvoient & ils devoient la demander : mais il n'avoit pas deſſein de leur donner cette grace forte & particuliere de prier, qu'il donne à quelques uns, ſans qu'ils l'ayent meritée. Il

y a

y a donc deux ſortes de miſericordes en J. C. L'une plus commune, & l'autre plus grande. L'une qui produit ces graces paſſagéres, & l'autre qui produit ces graces perſévérantes. C'eſt ce que David entendoit parfaitement, lors qu'il demandoit à Dieu qu'il eût pitié de lui non ſelon ſa miſericorde commune, mais ſelon ſa grande miſericorde : *Miſerere mei, Deus, ſecundum magnam miſericordiam tuam.* Et c'eſt ce que nous devons faire de même dans tous les bienfaits temporels & ſpirituels que nous recevons de Dieu. Comme nous ne ſavons encore ſi ce ſont des effets de ſa miſericorde commune, ou de ſa grande miſericorde, il veut qu'en les recevant avec gratitude, nous lui demandions toûjours cette grande miſéricorde qui eſt la ſource de la perſévérance, & dont il ne nous aſſure jamais durant cette vie, afin que nous ne ceſſions jamais de la demander. *Pſ.* 50. 1.

IV.

Cette miſericorde commune que Dieu exerce envers ceux qu'il prévoit en devoir abuſer, n'empêche pas qu'il n'ait encore d'autres vûës de rendre ces mêmes graces utiles à d'autres qui n'en abuſeront pas, & c'eſt ce que J. C. fit en cette occaſion. Car ce miracle qu'il opera pour les Juifs, étoit en même tems fait pour les Chrêtiens qui en doivent mieux uſer que les Juifs. Il vouloit qu'il ſervit à fortifier leur foi & à nourrir leurs ames par les inſtructions qu'il

renfermoit. Ainſi, comme nous ſommes du nombre de ceux qui y ont part & que J. C. a eu en vûë, nous ne devons point regarder ce miracle comme fait ſimplement pour les Juifs, mais comme fait pour nous. Et comme ces Juifs auroient été des ingrats s'ils n'en avoient eu aucune reconnoiſſance, nous le ſommes beaucoup plus qu'eux quand nous ne ſommes point touchez de ce que Dieu a bien voulu nous le faire connoître pour édifier nôtre foi, & pour nous ſervir d'une nourriture ſpirituelle.

V.

Ce miracle de J. C. étant une marque de ſa puiſſance infinie & de ſes richeſſes inépuiſables, par leſquelles il nourrit toutes les créatures & fournit à tous leurs beſoins, nous donne lieu d'admirer non ſeulement l'uſage qu'il en a voulu faire en de certaines occaſions, mais beaucoup plus la reſerve avec laquelle il en a ſi peu uſé. Car ce même JESUS qui pouvoit nourrir ſept mille perſonnes avec ſept pains, ſe laiſſoit manquer lui-même de toutes choſes. Il vouloit bien que d'autres ſuppléaſſent à ſes néceſſitez, & recevoir d'eux extérieurement ce qu'il leur donnoit lui même. Et par là il pratiquoit en même tems & la pauvreté & l'humilité, qui ne lui étoient pas moins cheres que ſa puiſſance, & dont la pratique même lui étoit bien plus continuelle que les demonſtrations qu'il faiſoit quelque-

ſois

fois de ſon pouvoir. Et c'eſt ce qui nous apprend qu'autant que nous le pouvons, nous nous devons réduire aux voyes communes & humbles, & ne faire paroître l'autorité, ſi nous en avons, que dans des rencontres extraordinaires que la charité nous fait diſcerner. J. C. a donné aux hommes un exemple continuël d'humiliation : & nous y ſommes d'autant plus obligez que lui, que J. C. n'avoit que faire de s'humilier pour lui-même, au lieu que nous avons un beſoin continuel d'humilier nôtre orgueil, & qu'ainſi l'humilité eſt plus deſtinée à nôtre propre bien qu'à celui des autres.

VI.

On peut encore connoître par ces maques de grandeur & de puiſſance que J. C. donnoit quelquefois, combien ſon humilité étoit differente de la nôtre. Car elle étoit toute volontaire en lui, au lieu qu'en nous elle eſt preſque toute néceſſaire. Il ſupprimoit continuellement ſa grandeur, & l'empêchoit de paroître : mais toute l'humilité des hommes ne va qu'à ne ſupprimer pas leur baſſeſſe & à vouloir bien que les autres en connoiſſent une partie. Ce n'eſt qu'un aveu ſincére de ce qu'ils ſont dans la vérité : & par cet aveu même ils s'honorent beaucoup d'avantage qu'en voulant déguiſer aux hommes ce qu'ils ne leur peuvent cacher.

VII.

Comme JESUS-CHRIST avoit encore

plus en vûë dans ce miracle les Fidelles qui naîtroient dans la ſuite des tems que les Juifs qui l'environnoient, il leur a voulu ſans doute apprendre par les motifs qu'il a eû de faire ce miracle pour les Juifs, ce qui le peut porter à faire des miracles de graces ſur les Chrêtiens. Les qualitez qui paroiſſent extérieurement dans ces Juifs, nous répréſentent donc celles qui doivent être effectivement dans les Chrêtiens. Ces peuples que J. C. nourrit par miracle, l'avoient ſuivi dans le deſert. Il faut donc ſuivre auſſi J. C. dans le deſert pour mériter ſes graces. Il faut le ſuivre dans la pratique des véritez que le monde ne connoît point, & qui ſont comme déſertes & abandonnées. Il faut ſe retirer ſoi-même, non-ſeulement d'eſprit, mais de corps, de la foule des affaires. Il y aura une infinité de gens qui ne participeront point aux graces de J. C. parce qu'ils auront voulu demeurer dans la foule, & qu'ils n'auront pas eu le courage de le ſuivre dans la retraite.

VIII.

Mais eſt-on donc obligé de quitter le monde, d'abandonner ſes affaires, de renoncer aux occupations? Je ne dis pas cela. Il y a des gens qui ne le peuvent faire, parce qu'il y a des devoirs de juſtice qui les obligent à demeurer dans le monde. Mais ce que je dis, c'eſt qu'il faut écouter J. C. & ſe faire au moins une retraite dans ſon cœur.

cœur. Il ne ſe faut pas plonger dans les affaires, & être encore plus attaché à Dieu, & plus occupé de Dieu que des choſes du monde. Si l'on peut vivre de cette ſorte dans la multitude des affaires, à la bõne heure. Si l'on y peut poſſéder ſon ame, travailler à la mortification de ſes paſſions, adorer, prier, & écouter J. C. je n'ai rien à dire. Mais ſi l'on ne fait rien de tout cela, & qu'on ſe laiſſe dominer & accabler l'eſprit par les choſes temporelles, quel moyen de s'empêcher de périr? Il faut donc néceſſairement ou ſe ſéparer du monde, ou vivre dans le monde comme ſi l'on n'y étoit pas.

IX.

On voit encore dans ce peuple une autre diſpoſition excellente. C'eſt la pratique de ce précepte de J. C.: *Cherchez premierement le Royaume de Dieu, & tout le reſte vous ſera donné comme par ſurcroit.* Il ſuit J. C., il l'écoute, il ne ſe met en peine de rien. Les néceſſitez les plus preſſantes ne le font pas ſonger à ſoi. On fait tout le contraire dans le monde. On commence toûjours par le ſoin de l'établiſſement & de la fortune. La pieté n'eſt que l'acceſſoire. On y ſongera quand on aura pourvû à ce qu'on appelle néceſſaire. Ainſi, le Royaume de Dieu eſt la derniére choſe que l'on cherche. Ce n'eſt pas le moyen de porter J. C. à nous nourrir. C'eſt pourquoi il renvoie la plûpart de ces gens ſans nourriture, & il *Matt.* 6. 33.

leur arrive alors ce que J. C. apprehendoit pour ces Juifs, qui eſt de tomber en défaillance dans le chemin, c'eſt-à-dire, de manquer de force & de vigueur pour marcher dans la voie des commandemens de Dieu.

X.

Quand J. C. trouve des ames dans la diſpoſition de chercher le Royaume de Dieu avant toutes choſes, il y en ajoûte encore une autre pour les rendre ſuſceptibles de ſes graces. C'eſt de les humilier actuellement & de les rabaiſſer à leurs propres yeux. Et c'eſt ce qui eſt figuré par l'ordre que J. C. donna au peuple de s'aſſeoir ſur la terre, pour recevoir la nourriture qu'il leur vouloit faire donner: *Et præcepit turbæ diſcumbere ſuper terram.* Tant que nous ſommes debout & que nous témoignons de la confiance en nôtre vigueur & en nôtre force, nous ne ſommes pas encore en état de recevoir les graces de Dieu. Il faut être dans un vif ſentiment de ſa foibleſſe, & de ſon impuiſſance à ſe ſoûtenir: & c'eſt alors que Dieu ſe plaît à nous remplir de force & de vigueur ſpirituelle. La force des Infidelles naît de leur cupidité qui les éléve, & celle des Chrêtiens vient de leur humilité qui les rabaiſſe.

XI.

Mais quoi que Dieu agiſſe par lui-même dans les ames, & qu'il les nourriſſe lui-même par ſa vérité & par ſa ſageſſe, il ne

les

les rend pas pour cela indépendantes du miniſtére de l'Egliſe, ni de l'autorité de ſes Paſteurs. C'eſt par eux qu'il leur fait diſtribuer cette nourriture Ce ſont eux qui ont ſoin que perſonne n'en manque, & qui pourvoyent à tous les beſoins des particuliers. Les Apôtres donnoient au peuple ce qu'ils recevoient de JESUS-CHRIST, & c'étoit entre leurs mains que ſe faiſoit le miracle de la multiplication des pains. Qui n'auroit voulu rien recevoir des Apôtres, n'auroit rien reçû de JESUS CHRIST. Ils ne reçoivent de JESUS CHRIST les pains que pour les donner. C'eſt auſſi de JESUS CHRIST que les Paſteurs doivent recevoir la nourriture qu'ils diſtribuent au peuple. S'ils la cherchent dans eux-mêmes & dans leurs propres lumiéres, ils n'y trouveront rien de proportionné aux neceſſitez du peuple. Il faut que Dieu leur donne les veritez qu'ils annoncent, & qu'elles ſe multiplient en les diſtribuant. Une même verité ſuffit à pluſieurs, ſans que la nourriture que l'un en reçoit, diminuë celle qu'en reçoit un autre. Les Apôtres ne diſtribuerent que ſept pains: mais ces ſept pains qui figuroient les ſept dons du Saint Eſprit, ſuffirent à tout ce peuple, & il en reſta même pour en nourrir d'autres.

XII.

JESUS-CHRIST ordonna aux Apôtres de ramaſſer ce qui reſtoit & que le peuple avoit

avoit laiſſé, apres avoir été raſſaſié ſuffiſamment. Dieu veut que nous faſſions un ſage ménagement des graces qu'il nous donne, & que nous ne prétendions point qu'il nous doive donner à chaque pas de nouvelles lumiéres Il y a bien des gens qui tombent dans ce défaut. Quand ils ont reçû la grace de la devotion, ils ſuppoſent que Dieu la leur donnera toûjours avec la même abondance. Mais cela n'eſt pas ainſi. Il veut que l'on vive des reſtes de la nourriture qu'il nous a donnée, & qu'on ne les diſſipe pas. Les ſentimens ſont d'ordinaire paſſagers: & cette devotion qui contente l'ame & qui la raſſaſie, ne dure pas toûjours: mais les lumieres de la verité nous reſtent, lors mêmes que ces ſentimens paroiſſent paſſez. Il faut vivre de ces veritez dans ce tems de ſechereſſe, s'y attacher, & les ſuivre exactement? & ainſi l'on vit des reſtes de ce qu'on avoit reçû de Dieu dans ce tems où il nous avoit fait une plus abondante effuſion de ſes graces.

SUR

SUR L'EPITRE DU VII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE,

Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ. *Rom. 6. v. 19. 23.*

Je vous parle humainement, & je me rabaisse à cause de la foiblesse de vôtre chair.

I.

LE peu que Dieu exige des hommes pour les guérir de leurs maladies spirituelles, est une condescendance prodigieuse, & un excés de miséricorde. Que de maux ne souffre-t-on point pour prolonger nne vie mortelle que l'on ne sait s'il est meilleur de prolonger? A quoi ne s'assujettit-on point pour se délivrer de certaines maladies? Quelles douleurs ne souffre-t-on point pour se guérir d'une fistule ou de la pierre? Combien la cure même des maladies les plus ordinaires comme des fiévres est-elle pénible par l'assujettissement aux remedes, & à des régimes incommodes? Quand Dieu nous auroit donc proposé des moyens aussi difficiles que ceux-là pour guérir nos ames de leurs maladies, n'auroit-il pas usé envers nous d'une extrême mi- *Greg. Naz. Orat. 1.*

miſericorde? Car quelle proportion y a-t-il des maux du corps qui finiſſent auſſi-bien que le corps, avec les maux des ames qui ſont de leur nature éternels comme les ames ſont immortelles? Qui veut connoître l'énormité du peché, qu'il en juge par la punition qui eſt l'enfer. Car il faut qu'il y ait au moins autant de malice dans le peché, qu'il y a de rigueur dans les tourmens qui le puniſſent. C'eſt donc un mal effroyable que le peché. Et ſi pour en être delivré, Dieu exigeoit de nous, tous les maux & toutes les douleurs dont l'homme eſt capable en cette vie, ce ſeroit encore une bonté incomparable. Qu'on choiſiſſe la vie la plus extraordinaire en auſterité qui ait jamais été pratiquée par aucun des anacorêtes de la Syrie, ſi Dieu, pour nous delivrer de nos pechez nous la preſcrivoit, nous la devrions recevoir avec une reconnoiſſance infinie. Cependant il ne nous ordonne point ces ſortes de vies. Il ſe contente de beaucoup moins, & c'eſt ce que l'Apôtre nous marque dans cette Epître, & que nous expliquerons dans la ſuite. Mais cependant pour connoître l'excés de la condeſcendance de Dieu envers nous, il eſt bon de paſſer par ces dégrez, & de conſiderer attentivement ce que la juſtice de Dieu avoit droit d'exiger de nous, pour nous accorder la delivrance de nos pechez.

La

II.

La cauſe de cette condeſcendance de Dieu eſt celle que marque Saint Paul, c'eſt-à-dire, l'infirmité de nôtre chair, qui nous fait concevoir une grande idée des maux corporels, & une idée trés foible & trés-obſcure de la grandeur des maux ſpirituels. S'il falloit que les hommes ſouffriſſent de grands maux & qui fuſſent de longue durée, l'infirmité de la chair en feroit ſuccomber la plus grande partie. Dieu donc, qui connoît cette infirmité, les en diſpenſe par une bonté ineffable, & c'eſt cette diſpenſe qu'il leur a fait annoncer par ſon Apôtre: *Humanum dico propter infirmitatem carnis veſtræ: Je vous parle humainement, & je me rabaiſſe*, dit-il, *à cauſe de l'infirmité de vôtre chair.* Mais à quoi ſe réduit ce rabaiſſement de Dieu? Il ſe réduit à exiger de nous des œuvres de juſtice, au lieu des œuvres de peché qu'il nous veut bien pardonner. Mais au moins en pourroit-il exiger beaucoup davantage. Et quand il nous ordonneroit, comme il a dit par un de ſes Prophêtes, *de faire dix fois plus* pour nôtre ſalut que nous n'avons fait pour nôtre perte, il n'y auroit rien que de miſericordieux & de juſte. Cependant il ſe contente encore de moins, & il porte plus loin ſa condeſcendance. Il lui ſuffit que nous en faſſions autant *Comme vous avez fait ſervir*, dit-il, *les membres de vôtre corps à l'im-*

l'impureté & à l'injuſtice, pour commettre de mauvaiſes actions, faites les ſervir maintenant à la pieté & à la juſtice, pour mener une vie ſainte.

III.

Ce principe de l'Apôtre nous étant ouvert, c'eſt à chacun des Chrêtiens d'en faire l'application par l'examen particulier des déreglemens où ſa corruption l'a engagé. Et cet examen lui doit faire prendre la reſolution de reparer par des œuvres de juſtice, ſes déreglemens paſſez, mais des œuvres de juſtice qui y ſoient oppoſées. Or quoique ce ſoit peu de choſe en comparaiſon de ce que Dieu pourroit exiger de nous, néanmoins cela va beaucoup plus loin qu'on ne penſe. Que doit faire, par exemple, un homme qui a vêcu dans l'oubli de Dieu, & qui a manqué dans toute ſa vie paſſée à l'adorer & à l'aimer, ſinon d'employer toute ſa vie à l'adorer & à l'aimer depuis que Dieu lui a fait la grace de le toucher? Que doit faire un homme qui a donné une liberté entiére à ſa langue de ſe répandre en paroles où de médiſances, ou de railleries, ou de curioſité, ſinon de faire ſervir cette même langue à des œuvres de juſtice contraires à celle-là, & à édifier le monde ou par ſon ſilence, ou par des paroles de charité & de ſupport envers le prochain, & qui puiſſent éloigner les hommes des mêmes vices où ſes pechez les ont pû porter.

Pour

I V.

Pour montrer que ce precepte de l'Apôtre comprend toute la vie Chrêtienne, & nous conduit à la pratique de ſes principaux devoirs, il ne faut que conſiderer ce que dit S. Paul: que la vie payenne conſiſte à faire la volonté de ſa chair & de ſes penſées: *facientes voluntatem carnis & cogitationem.* Car cela covient à tous ceux qui ne ſont pas conduits par l'Eſprit de Dieu; puiſque hors la conduite de cet Eſprit qui nous éclaire par les lumieres de la verité, & qui nous fait marcher dans ſes voyes, l'on ne ſe peut conduire que par deux lumieres, celle des ſens qui nous attire aux plaiſirs, ou qui nous effraye par la crainte des maux corporels, celle de l'eſprit humain qui ne pouvant ſortir de lui-même, ne nous propoſe que de ſuivre nos propres volontez, nos interêts, & nôtre gloire. Voilà ce que nous avons tous fait quand nous avons ſuivi nôtre propre eſprit. Ainſi, pour ſuivre la regle de l'Apôtre & pratiquer les œuvres de juſtice oppoſées à nos doreglemens paſſez, il faut renoncer à toutes les ſatisfactions des ſens, à toutes les recherches de nous-mêmes, & paſſer tout le reſte de nôtre vie dans une exécution fidelle de ce que Dieu veut de nous en chaque rencontre. Quiconque vit en cette maniere, & qui s'attache dans toutes ſes actions particulieres à ſuivre la volonté de Dieu, peut

Epheſ. 2. 3.

avoir

avoir une juſte confiance qu'il mene une vie vraiment Chrêtienne. Mais cette ſorte de vie eſt étrangement differente de celle de la vie que l'on mene dans le monde.

V.

Combien cette même regle nous oblige-t-elle à nous humilier ! Car tant que nous n'avons point penſé à Dieu, la plûpart de nos actions ont été mêlées de vûës de vanité, & c'étoit l'objet de la plûpart de nos penſées. Il faut donc, pour pratiquer cette juſtice que l'Apôtre nous preſcrit, que tout nôtre exterieur tende à nous humilier, & que comme nous nous ſommes entretenu l'eſprit de nos avantages imaginaires, ou que nous croyons avoir, ou auſquels nous aſpirions, nous n'ayons point au contraire de vûës plus ordinaires que celle de nôtre pauvreté & de nôtre miſere. Ainſi, comme en agiſſant par l'eſprit du monde nous portions dans l'eſprit des autres preſque par toutes nos actions une impreſſion d'orgueïl, il faut ſelon la regle de l'Apôtre, tâcher au contraire de porter dans l'eſprit des autres par toutes nos actions, une impreſſion d'humilité, ſelon ce que preſcrit Saint
1. Pet. 5. 5. Pierre par ces paroles : *Tâchez de vous inſpirer tous l'humilité les uns aux autres : Omnes invicem humilitatem inſinuate.*

VI.

L'Apôtre S. Paul n'a pas deſſein ſeulement par ces œuvres de juſtice qu'il nous or-

ordonne, de nous porter à reparer nos déreglemens paſſez. Son but eſt auſſi de remedier par là à nos foibleſſes preſentes. Car l'on a pour l'ordinaire autant de foibleſſes qu'on a commis de pechez dans ſa vie paſſée. Ces playes ne ſont preſque jamais ſi parfaitement guéries, qu'elles ne ſoient prêtes à ſe rouvrir. Il faut donc, pour empêcher cet effet, conſolider les cicatrices en fortifiant ſon ame par les œuvres de juſtice contraires à ces défauts. C'eſt le ſeul moyen d'éviter les rechûtes, & c'eſt l'omiſſion de ce moyen qui les rend ſi frequentes. Ainſi ces œuvres ne ſont pas ſeulement neceſſaires comme reparation & comme ſatisfaction pour les pechez paſſez, mais elles le ſont auſſi comme remedes & comme preſervatifs pour les foibleſſes preſentes

VII.

Mais ce qui releve encore infiniment la bonté de Dieu, c'eſt que ce qu'il exige de nous pour la réparation de nos pechez, ce qu'il nous preſcrit pour le remede de nos maladies, bien loin d'être une peine inutile en ſoi, & qui n'ait point d'autre prix que de diminuer les maux dont il nous veut delivrer, comme la plûpart des remedes corporels, eſt au contraire un bien deſirable en ſoi qui orne & embellir l'ame, & qui merite d'être recherché comme une grande recompenſe. Car Dieu nous guerit des vices par les vertus. Or les vertus en elles-mê-

mêmes ſont un ſi grand bien que nous les devrions pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune recompenſe. Quelle comparaiſon y a-t-il d'un homme temperant & juſte, qui conſerve ſon corps & ſon ame pure, que la charité fait entrer dans tous les beſoins du prochain, qui pratique exactement tous ſes devoirs : quelle comparaiſon, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une ame cruelle & brutale, plongée dans l'impureté : qui n'a ni reſpect pour Dieu ni fidelité pour les hommes, & qui s'aime d'une maniere ſi dereglée, qu'elle ſe couvre ſans ceſſe de honte & d'infamie, & ſe plonge en toutes ſortes de deſordres.

VIII.

Il y a donc dans la vertu dés cette vie même une recompenſe de la vertu, & il y a dans le vice même une punition du vice. L'homme de bien reçoit ſon centuple dés cette vie. C'eſt-à-dire qu'il eſt cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la juſtice qu'il ne l'étoit en vivant dans le deſordre & dans l'injuſtice. La pratique de la vertu eſt toûjours accompagnée de paix & de conſolation interieure, & d'une douce eſperance qui nous ſoûtient & nous ſoulage. L'eſprit y trouve toûjours de l'appui & un ſecours favorable. Le vice au contraire dans ſa plus grande ardeur, eſt accompagné de dégoûts, d'ennui, & d'une

pente

pente au deſeſpoir. Il ne ſçauroit s'empêcher de ſentir l'inſtabilité des creatures ſur leſquelles il s'appuye, & de ſe regarder ainſi, comme ſans appuy & ſans ſecours. Ces conſiderations ſont renfermées dans cette demande que nous fait l'Apôtre: *Quem ergo fructum habuiſtis tunc in illis, in quibus nunc erubeſcitis:* QUEL *fruit tiriez vous donc alors de ces deſordres dont vous rougiſſez maintenant*: & dans ces autres paroles par leſquelles il releve les avantagss preſens & futurs de la vertu: *Nunc vero liberati à peccato, ſervi autem facti Deo, habetis fructum in ſanctificationem, finem vero vitam æternam*: MAIS *à preſent étant affranchis de la domination du peché, & devenus eſclaves de Dieu, vous avez pour fruit vôtre ſanctification, & pour fin la vie éternelle.* Verſ. 21. Verſ. 22

IX.

L'Apôtre ne ſe contente pas de nous decouvrir les differens effets de ces deux ſortes de vices, il nous en decouvre la cauſe & le principe. C'eſt que l'homme ne trouvant pas ſon bonheur dans ſoi-même, eſt obligé de le chercher hors de lui. Or le cherchant hors de lui, il s'aſſujettit naturellement à l'objet dans la poſſeſſion duquel il met ſon bonheur. Il en devient neceſſairement eſclave. Et ainſi il ne peut éviter de devenir l'eſclave ou de Dieu, ou du peché, de la juſtice, ou du vice, mais l'aſſu-

l'aſſujettiſſement à Dieu eſt ſon état naturel. C'eſt le plus grand honneur dont il ſoit capable. C'eſt ſon bonheur & ſa gloire. C'eſt la fin de ſon être, la perfection de ſa nature. Et au contraire l'aſſujettiſſement aux créatures & au peché eſt une dégradation de la nobleſſe de ſon ame. C'eſt un eſclavage indigne de lui, une ſervitude honteuſe qui l'avilit, le corrompt, & le prive de tous les avantages de ſon être. Tout cela eſt renfermé dans ces paroles de
Verſ. 20. l'Apôtre : *Cum enim ſervi eſſetis peccati, liberi fuiſtis juſtitiæ :* CAR *lors que vous étiez eſclaves au peché, vous étiez dans une fauſſe liberté à l'égard de la juſtice.* C'eſt-à-dire qu'en pretendant éviter l'aſſujettiſſement à Dieu, on tombe neceſſairement dans la ſervitude du vice, & qu'en ſe ſeparant d'un maître qui nous combloit d'honneurs & de biens, on ſe rend eſclave neceſſairement d'un maître impitoyable qui nous comble de miſere & d'infamie.

SUR

SUR L'EVANGILE DU VII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Attendite à falſis Prophetis, qui veniunt ad vos in veſtimentis ovium, intrinſecus autem ſunt lupi rapaces. *Matth.* 7. 15.

Gardez-vous des faux Prophetes, qui viennent à vous vêtus comme des brebis & qui au dedans ſont des loups ravaiſſans.

I.

IL n'y a point de precepte dans l'Evangile ni plus terrible que celui-ci, puis qu'en ne l'obſervant pas on devient la proye des loups raviſſans, ni plus difficile dans la pratique. Car ce ne ſont point ſeulement les ſavans, les éclairez, les eſprits intelligens & ſubſtils qui doivent diſcerner les faux Prophetes: c'eſt le commun du monde & les eſprits les plus groſſiers. Ce n'eſt point du dehors qu'il faut juger: c'eſt du dedans. Car cette cruauté qui les rend des loups raviſſans, eſt interieure: *Intrinſecus ſunt lupi rapaces.* Et quel moyen de ſonder ce dedans, puis qu'il nous eſt défendu de juger de ce qui nous eſt caché, & qu'il ne paroît au dehors que la peau de

brebis? Il eſt vrai qu'il ſort quelquefois des effets exterieurs de ce fond caché. Mais combien y en a-t-il peu qui nous donnent lieu de porter un jugement auſſi terrible que celui de condamner quelqu'un comme un loup raviſſant & un faux Prophete? Les gens de bien ne ſont pas exempts de defauts. On les condamneroit tous comme faux Prophetes, s'il ſuffiſoit pour cela d'avoir des défauts. On doit donc diſtinguer neceſſairement entre les défauts compatibles avec la pieté, & ceux qui ne le ſont pas. Mais comment faire ce diſcernement? Nous n'avons pas ſeulement entendu parler de la plupart des actions de ceux dont nous avons à juger. La plupart ſont incertaines; & de celles qui ſont certaines la plûpart ne ſont pas ſuffiſantes pour nous donner lieu de porter un jugement aſſuré. Il ne s'enſuit pas même de ce qu'un homme ſera mechant, qu'on doive rejetter ce qu'il dit. Il peut dire vrai, & vivre mal, comme il peut être regulier dans ſa vie & dereglé dans ſes maximes. Il n'y a point de conſequences certaines de la doctrine à la vie, ni de la vie à la doctrine. On ne voit donc pas d'abord comment on peut pratiquer ce precepte de l'Evangile qui nous ordonne de juger des faux Prophêtes & des faux diriecteurs par leurs œuvres, afin de les éviter.

II.

Cependant ſi la choſe eſt difficile en ſoi elle

elle n'eſt pas plus difficile aux ſimples qu'aux ſavans: & même ſi les ignorans ſont humbles, & s'ils ont le cœur droit, ils ſont en quelque ſorte plus a couvert des faux Prophetes, & ils ont des marques plus claires pour les diſcerner que les plus habiles & les plus éclairez. Car à l'égard de la foi, la premiere regle que l'on y doit ſuivre eſt de ne la faire pas dependre d'une ſeule perſonne non plus qne de ſon examen particulier. Il faut former nôtre foi ſur les inſtructions publiques de l'Egliſe, & ſur le conſentement des Paſteurs, & non ſur l'autorité d'aucun particulier, ni ſur nos propres raiſonnemens. Rien n'eſt de foi que ce qui eſt reçu generalement dans toute l'Egliſe, & autoriſé par ſes Conciles. Ainſi voilà deja la foi des ſimples à couvert de la ſeduction des faux Prophetes. Il en eſt de même des principes generaux des mœurs, & des preceptes de la loi naturelle. Il y a une lumiere interieure qui nous les fait diſcerner. Et les ſimples qui ont le cœur pur, ne l'ont pas moins que les grands eſprits. Ils ne ſont donc en danger d'être trompez par les hommes qu'à l'égard de certaines concluſions de ces principes qui ſont plus obſcures. Or dans ces ſortes de choſes il y a toûjours un parti qui eſt clair. Car s'il eſt incertain ſi une choſe eſt licite, il eſt d'ordinaire certain qu'il eſt permis de s'en abſtenir, & il y a

une regle de prudence qui nous peut préſerver d'égarement dans ces rencontres, qui eſt de prendre toûjours le parti le plus ſûr, principalement quand on n'a de la lumiére que d'un côté, & que l'on voit bien qu'il eſt permis d'agir d'une certaine maniére, & que l'on ne ſait pas qu'il ſoit permis de faire le contraire.

Vid. Chr. de diverſ. locis n. T. p. 942.

III.

Il faut remarquer de plus qu'on ſe met à couvert des faux Prophetes & des faux directeurs en deux maniéres : par une juſte condamnation, & par une ſage précaution, par une condamnation fondée ſur l'évidence de leur déréglement, & par une précaution fondée ſur l'inévidence de leur ſainteté. Ainſi la plûpart du monde eſt inexcuſable dans ſes erreurs : car s'ils n'ont pas aſſez de lumiere pour condamner les faux directeurs, ils en ont aſſez pour ne ſe livrer pas à eux. C'eſt une témerité viſible de faire des choſes importantes dont on ne connoit pas la juſtice par ſoi-même, ſur l'autorité d'une ſeule perſonne dont on connoit peu la lumiére & la probité.

IV.

Voilà les deux voies générales de ſe garder des faux directeurs. Et ce qui fait que l'on n'eſt pas excuſable quand on ſe laiſſe ſeduire par eux, c'eſt que cette ſeduction vient toûjours de la corruption du cœur.

Com-

Comme il n'eſt pas pur ni dans la droiture où il devroit être, il ne diſcerne pas la malice & la corruption des faux Prophetes. C'eſt ſa propre injuſtice qui lui ôte la lumiere. Si nous avions le cœur pur, nous reconnoîtrions ſans peine tout ce qui s'éloigneroit de la droiture, & Dieu augmentant ſes lumieres nous preſerveroit infailliblement de ceux qui nous voudroient tromper. Les ames ſimples ne jouïſſent pas moins de cet avantage que les plus intelligentes. *La ſimplicité des juſtes*, dit l'Ecriture, *les menera dans une voye droite* : SIMPLICITAS *juſtorum diriget eos.* Lors donc qu'on ſe laiſſe ſeduire c'eſt que nôtre propre ſeduction s'unit avec celle des mauvais directeurs. Et nous nous trompons nous-mêmes avant que d'être trompez par les autres. C'eſt pourquoi le grand ſecret pour ſe preſerver de toutes ſortes d'illuſions eſt de bien purifier ſon cœur, & d'en deraciner tout ce que Saint Paul appelle le *levain de la malice*, pour ne le remplir que d'équité & d'amour de la juſtice.

V.

Ce défaut de lumiere nous engage ordinairement à un défaut d'attention. On n'eſt point ſur ſes gardes à l'égard des faux Prophetes, & on ne pratique point la vigilence que Dieu nous preſcrit par ces paroles: *Attendite à falſis Prophetis.* Or cette vigilance n'eſt pas tant un examen curieux de

leurs actions, que de celles qu'ils nous inſpirent, & auſquelles ils nous portent. Il faut examiner leurs conſeils, & conſiderer de prés à quoi ils nous veulent engager : s'ils ne nous veulent point rendre partiſans de leurs paſſions, de leurs jugemens temeraires, de leurs preocupations. Car encore quil ne ſoit pas toûjours clair qu'ils ſe trompent, il eſt clair que leurs conſeils ſont mauvais à nôtre égard : lors qu'ils nous veulent inſpirer de prendre part à des choſes qui ne nous ſont point neceſſaires, & dont nous ne ſommes point capables : & qu'ils nous veulent faire juger des points dont Dieu n'exige point de nous la connoiſſance & l'examen.

V I.

Tous les auteurs des factions & des hereſies étoient reconnoiſſables par cet endroit. Ils ont voulu engager les Peuples à juger des choſes dont l'humilité les devoit perſuader qu'ils étoient entierement incapables de juger. Toute l'Egliſe Romaine leur ont-ils dit, eſt pleine d'erreurs. Vous devez les condamner avec nous. Mais les plus ſimples leur devoient repondre, qu'étant évidemment incapables de reconnoître ces erreurs, dont on leur vouloit faire juger, il leur étoit évident que ceux qui leur donnoient ce conſeil, étoient des trompeurs. Ainſi ce n'eſt que par la faute des Peuples & par un defaut d'humilité qu'ils ſe

ſont

ſont laiſſé emporter à ces loups raviſſans qui les ont ſeparez de l'Egliſe & qui ſe couvroient pour les tromper, d'un faux zéle pour la pureté de l'Evangile, & pour l'Ecriture ſainte. C'étoit la peau de brebis qu'ils avoient empruntée pour ſeduire les ames foibles & peu éclairées, mais qui n'étoit pas néanmoins difficile à diſcerner & à reconnoître aux plus ſimples, s'ils euſſent eu, l'humilité qu'ils devoient avoir.

VII.

Il ſemble néanmoins que ce que dit l'Evangile ne s'entende pas ſeulement de ce qui peut regarder la doctrine, mais généralement de toute la conduite des faux Prophetes, & que J. C. nous veüille enſeigner qu'il y a dans cette conduite des marques qui nous les doivent faire diſcerner. Et c'eſt auſſi ce qui arrive ordinairement. Car il eſt fort difficile de contraindre ſa cupidité à l'égard de certains objets, ſans lui donner lieu de ſe répandre à l'égard d'autres. L'hypocriſie eſt rarement générale. L'amour propre s'échape toûjours par quelque endroit, & cet endroit nous donne lieu de nous défier du reſte. La vraye pieté bannit généralement tous les vices, parce que l'Eſprit de Dieu les haït tous. Mais bien loin que la cupidité les haïſſe tous, qu'elle en aime toûjours pluſieurs. La crainte d'être découverte en fait étouffer quelques uns: mais cette crainte n'eſt pas toûjours

jours assez agissante, ni assez attentive pour éloigner l'ame de toutes sortes de déréglemens. C'est même un effet de la providence de Dieu de ne le permettre pas. Car pour donner aux vrais Chrêtiens un moyen facile de discerner ceux qu'ils ne doivent pas croire, il permet ordinairement que les hypocrites tombent dans des vices grossiers, & c'est ce qu'il a fait à l'égard de la plûpart des nouveaux Réformateurs.

VIII.

Au moins les hypocrites ne sauroient éviter de tomber en un certain défaut qui suffit pour empêcher les gens de bien de se laisser seduire à eux. C'est qu'il naît de toutes leurs actions particulieres une certaine impression générale qui éloigne d'eux les personnes qui ont le sentiment vif. Car cette impression qui naît de toutes les actions est fort differente, lors que les vertus sont sincéres, & effectives, & lors qu'elles ne sont que contrefaites. On n'en sauroit marquer au juste la différence, mais on la sent & on ne s'y trompe pas quand on a le cœur pur & droit. Or cette impression suffit à tous ceux qui n'ont pas le sentiment corrompu, non pour condamner les faux directeurs, car on s'y pourroit tromper en prenant une antipathie naturelle pour une impression & un sentiment produit par la lumiere de la verité, mais pour empêcher qu'on ne se livre à eux.

Ainsi

Ainſi la credulité téméraire de ceux qui les ſuivent, eſt toûjours accompagnée de ce défaut de ſentiment que la pureté du cœur donneroit, & que l'impureté & la corruption du cœur gâte & émouſſe. De ſorte qu'il paroît encore par là que l'on n'eſt ſéduit par les faux directeurs qu'à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition de ſon cœur.

I. X.

C'eſt pourquoi encore que cette parabole de JESUS-CHRIST *qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruit, & un mauvais arbre n'en peut prodnire de bons,* ne ſe puiſſe entendre de chaque action particuliére, n'y ayant point de gens de bien qui ne faſſent des fautes qui peuvent paſſer en un ſens pour de mauvais fruits, ni de méchans qui ne faſſent quelques bonnes actions, qui peuvent paſſer pour de bons fruits, elle peut être fort bien entenduë de l'impreſſion qui naît de toute la vie. Car en ce ſens il eſt vrai qu'un bon arbre ne ſauroit produire de mauvais fruit: c'eſt-à-dire qu'il naît toûjours du corps des actions des gens de bien une impreſſion édifiante qui ſe fait diſcerner par ceux qui n'ont pas ce cœur corrompu par la malignité & par l'envie. Et il eſt vrai au contraire en ce même ſens, qu'un mauvais arbre ne ſauroit produire de bons fruits: c'eſt-à-dire qu'il naît toûjours du corps des actions des méchans une impreſſion peu édifiãre qui donne *V.* 18.

ne de l'éloignement d'eux à ceux qui aïment ſincérement la vertu. On y remarque toûjours une recherche de leurs intérêts, de leur propre gloire, de leur réputation, de leur commodité. Ils veulent toûjours dominer & ſe maintenir dans un certain empire ſur les autres. Il y a toûjours en eux une malignité cachée qui explique tout en mauvaiſe part, & qui tend à rabaiſſer les autres pour s'élever au deſſus d'eux. On a beau diſſimuler ſes paſſions par ſes paroles. Elles parlent par les actions qui ſont le langage du cœur, comme les paroles ſont le langage de l'eſprit. Or ce langage du cœur eſt toûjours intelligible à ceux qui n'ont pas le cœur gâté, & c'eſt toûjours la faute de ceux qui l'ont mal diſpoſé de ce qu'ils ne l'entendent pas, & qu'ils ſe laiſſent ainſi ſeduire par les faux docteurs, & n'ont pas pour les bons les ſentimens qu'ils devroient avoir. X.

Le mauvais choix que la plûpart du monde fait des directeurs étant donc un effet de la corruption de leur cœur, & ce choix étant la cauſe de la plûpart des deſordres des Chrêtiens : il paroît que l'avertiſſement que J. C. nous donne par ces paroles : *Attendite à falſis prophetis*, eſt d'une telle importance que la perte d'une grande partie des Chrêtiens vient de ce qu'ils ne le ſuivent pas. Les hommes ne ſont point d'ordinaire attachez au mal par des paſſions

sions si fortes qu'on ne les pût porter à le quiter, si leur passion n'étoit fortifiée par de mauvais directeurs : & c'est pourquoi entre les instrumens du démon il n'y en a point de plus propres qu'eux à empêcher la conversion des ames, & l'on peut dire que le diable n'a point de ministres qui coopérent plus efficacement à ses desseins.

X I.

Tout arbre qui ne produit point de bon fruit sera coupé & jeté au feu. V. 19.

Les hommes se croyent à couvert de la justice de Dieu lors qu'ils ne commettent point de crimes, & qu'on ne leur peut reprocher de mauvaises actions. Cependant J. C. nous avertit ici qu'il suffit pour être condamné au feu éternel de n'en faire point de bonnes, & la raison en est claire. C'est que celui qui ne fait point de bonnes actions, n'a point la charité dans le cœur. Car l'amour de Dieu n'est point une passion oisive. Donnez-moy un amour, dit S. Augustin, qui demeure sans action dans le cœur, & vous n'en trouverez point. *Da mihi amorem vacantem in anima, & non invenies.* L'amour qui domine le cœur, le tourne toûjours vers son objet, & le cœur tourné vers son objet y rapporte toûjours le gros de ses actions. Il est clair de plus que celui qui ne rapporte point ses actions à Dieu, les rapporte au monde, qu'il vit pour le monde, & non pour Dieu. Or c'est un

grand mal que de n'avoir que le monde pour l'objet de ſa vie. C'eſt manquer à un devoir eſſenciel, auquel on eſt obligé envers Dieu comme Créateur & comme Redempteur. Car il nous a créés pour lui, & il nous a rachetez, afin que nous vivions pour
2. *Cor.* lui : *ut & qui vivunt, jam non ſibi vivant*
1. 15. *ſed ei qui pro ipſi mortuus eſt & reſurrexit.* Enfin il eſt évident que le bon exemple eſt une charité que nous devons au prochain, & qui manque à ce devoir manque à un devoir eſſenciel. Or on y manque toûjours quand on ne fait point de bons fruits, & que l'on eſt ſtérile & infructueux en bonnes œuvres.

XII.

Ces bons fruits ne conſiſtent pas dans les paroles ni dans les priéres qui ne ſont point ſuivies d'actions. Et c'eſt pourquoi J. C. ajoûte que ce ne ſeront point ceux qui lui
V. 21. diront *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume de Dieu, mais ceux qui feront la volonté de ſon Pere.* Il faut mener une vie réglée ſelon toutes les loix de Dieu & qu'il en paroiſſe dans les actions une exécution fidelle. Ce ſont là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le prochain. Mais c'eſt en vain qu'on prétend contenter Dieu, ou édifier les hommes, quand on manque à l'accompliſſement de ſes devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur du commun des hommes un diſcernement aſſez juſte de la

vraye

vraye vertu, & quand ils ſuivent ſimplement la lumiere qu'ils y trouvent, ils ne ſe laiſſent pas ſéduire par des paroles trompeuſes qui ſont dementies par les actions. Et de tout cela il s'enſuit que ſi le diſcernement de faux docteurs eſt trés-important, il n'eſt pas difficile à ceux qui ont le cœur pur, & que le vrai moyen de ne tomber point dans leurs pieges, eſt d'en ôter l'impureté, & de demander à Dieu par des prieres ferventes qu'il crée en nous un cœur pur & qu'il renouvelle dans nôtre ame un eſprit plein de droiture & de juſtice: *Cor mundum crea in me, Deus, & ſpiritum rectum innova in viſceribus meis.* *Pſ. 50. 12.*

SUR L'EPITRE DU VIII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Fratres, debitores ſumus non carni, ut ſecundùm carnem vivamus. *Rom.* 8. 12. 17.

Nous ne ſommes point redevables à la chair pour vivre ſelon la chair.

I.

L'Apôtre reconnoît par ces paroles une dette de l'homme envers ſoi-même; mais il nie que cette dette ſoit de vivre ſelon les deſirs de la chair. En effet nous nous devons regarder comme ayant reçû en dépôt & nôtre ame & nôtre corps, & comme ayant été établis de Dieu pour procurer ce qui eſt neceſſaire à l'un & à l'autre. Nous ſommes chargez de les faire arriver à leur fin & à leur bonheur. Dieu eſt ſi bon qu'il nous commande de nous rendre heureux, & il ne nous punit que parce que nous voulons être malheureux. Nous devons donc au corps le bonheur du corps, comme nous devons à l'ame le bonheur de l'ame. C'eſt un devoir de juſtice auquel Dieu nous aſſujettis en nous donnant l'un & l'autre. Car Dieu veut que toutes choſes arrivent à la fin

fin pour laquelle il les a créés, & qu'elles y reviennent ſi elles s'en ſont écartées. Mais ce bonheur que nous devons procurer au corps n'eſt pas de contenter ſes inclinations. C'eſt de le rendre immortel & glorieux. C'eſt de le garantir de la mort éternelle, dont il eſt menacé. Voilà ce que nous lui devons, & les hommes ſont injuſtes envers eux-mêmes quand ils ne ſatisfont pas à cette dette.

II.

Bien loin que la recherche des plaiſirs des ſens ſoit le bien du corps, que c'eſt au contraire ſa maladie. Car par ce corps il ne faut pas entendre la matiere dont nous ſommes compoſez qui demeure toûjours inſenſible. *Neque enim eſt ullus ſenſus in corpore*, dit Cicéron. Il faut entendre l'ame qui s'applique au corps, & en qui reſident les ſentimens que nous attribuons au corps. C'eſt cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair. Lors que l'ame met ſon plaiſir & ſa joye à recevoir ces impreſſions, & qu'elle ne les réçoit pas ſeulement par neceſſité : mais qu'elle les recherche, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle y met ſon bonheur. Voilà ce que c'eſt que la vie des ſens & la vie de la chair : & cette vie eſt non le bien de l'ame, mais ſa maladie, parce qu'étant créée pour aimer Dieu & pour en joüir, c'eſt un effroyable aviliſſement pour elle & un horri-

ble

ble desordre, qu'elle veüille joüir de ses sens. Car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, ni joüir de Dieu & des créatures corporelles tout ensemble. Dieu merite tout son amour. Il n'y veut point de partage. Il est seul capable de le satisfaire. Ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu, & elle commet une double injustice envers Dieu, en lui ravissant ce qu'elle lui doit, & envers soi-même en se privant de son bonheur, & en se rendant par là miserable contre l'ordre de Dieu.

III.

La pente au plaisir du corps & à la vie sensuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps, ce que nous lui devons n'est pas d'aigrir & d'augmenter cette maladie, c'est au contraire de la guérir par des remedes convenables. Or elle s'aigrit en suivant cette pente & ces desirs corrompus, & on y remedie au contraire par la mortification & la privation des plaisirs. Ainsi tant s'en faut qu'on soit obligé de se procurer les satisfactions des sens, qu'on est obligé de se les refuser, parce qu'on est obligé de se guérir. Que diroit-on d'une personne à qui on auroit confié le soin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter son mal, & ne lui feroit prendre aucun remede pour le soulager? On diroit que cette personne seroit injuste & cruelle. Or nous commettrons cette injustice, & nous exercons

çons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas ſoin de mortifier nos ſens, & que nous leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainſi la mortification & la privation des plaiſirs eſt un devoir de juſtice. Un homme intempérant eſt injuſte envers ſoi-même, quand il ne ſe prive pas des plaiſirs illicites par la mortification & par le jeûne: & l'on eſt même injuſte envers ſoi-même, quand on ſe permet tous les plaiſirs licites auſquels nôtre inclination nous porte. On ſe doit la mortification & la privation des plaiſirs, comme on ſe doit une medecine & un autre reméde: & on eſt auſſi injuſte en ne les pratiquant pas, que ſi on laiſſoit devorer ſon corps par une gangréne dangereuſe, faute d'y apporter les remedes neceſſaires.

I V.

C'eſt ce qui nous oblige de changer les idées que nous nous formons de la vie des hommes, & de la regarder d'une maniere toute oppoſée à celle dont on la regarde ordinairement. Les perſonnes auſteres & mortifiées qui ſe refuſent tous les plaiſirs du corps & tous les delices de la vie, paſſent pour ennemis de leur corps: & ce ſont ceux néanmoins qui l'aiment le plus veritablement & le plus efficacement. Tout ce qu'ils font, ne tend qu'à le guérir, à éteindre en lui les ſemences de la mort, à le rendre immortel, incorruptible, glorieux.

Tout

Tout ce qu'ils pratiquent à ſon égard, ne tient lieu que d'un regime preſcrit par le plus habile de tous les médecins qui eſt J. C.& pratiqué par toutes les perſonnes vraiment ſages: & ce régime quoique dur en apparence, l'eſt pourtant beaucoup moins que celui qu'on ſe trouve tous les jours obligé de ſuivre pour le guérir de certaines maladies corporelles. Ceux qui vivent de cette ſorte, ſont donc les vrais amateurs du corps, parce que ce ſont ceux qui lui procurent ſes vrais biens. Dieu, qui les oblige à cette juſtice, le fait par un motif de miſericorde pour eux, parce qu'il voit que c'eſt la vraie voye pour les garantir des maux qui les menacent. Au contraire les vrais ennemis de leur corps, & qui le traitent non ſeulement avec injuſtice, mais avec inhumanité, ſont ceux qui le flatent & qui le careſſent, & qui le ſuivent dans l'inclination qu'il a de joüir des plaiſirs du monde. Car quelle plus grande cruauté, & quel procedé plus digne d'ennemis envenimez, que d'empoiſonner ſans ceſſe leur propre corps, & de lui preparer ſans ceſſe des tourmens infinis & éternels? C'eſt néanmoins l'unique occupation des voluptueux, & de ceux qui paſſent leur vie dans la recherche des plaiſirs du monde, & dans la fuite des mortifications & des auſteritez. Et c'eſt pourquoi l'Ecriture qui regarde les choſes par leurs veritables idées, don-

donne le nom de cruelle à une femme impudique qui ſemble ne rechercher que le plaiſir. *N'abandonnez pas*, dit-elle, *vos années à une cruelle.* Car elle eſt veritablement cruelle & envers ſoi-même & envers ceux qu'elle attire, puiſque tout ce qu'elle fait, ne tend qu'à procurer la mort & aux autres & à elle-même. *Prov. 5. 9.*

V.

Comme on doit ſe porter aux mortifications par un motif de juſtice & par un amour reglé de ſon corps, on ſe doit accorder les ſoulagemens dont il a beſoin par le même motif de juſtice: & c'eſt ce qui fait voir de quelle maniere on peut pratiquer les actions les plus ordinaires dans la vûë de Dieu, & par l'amour de ſa juſtice. Car ayant reçû de lui le dépôt de nôtre vie pour la conſerver autant que ſa providence le permettra, nous ſommes obligez de faire ce qui eſt neceſſaire pour cela, en évitant neanmoins ce qui peut cauſer ces autres maladies dont nous avons parlé. La juſtice de Dieu oblige donc l'homme à avoir un ſoin raiſonnable de ſon corps & à lui procurer ſes beſoins eſſenciels. C'eſt le motif par lequel on doit prendre les alimens & les remedes, & s'aſſujettir aux autres neceſſitez. Et ce motif quand il eſt ſincere, ſanctifie les actions les plus ordinaires, & qui paroiſſent n'avoir que le corps pour objet. Car ce ſont en même tems des actions

tions de juſtice, & des payemens d'une dette à laquelle Dieu nous aſſujettit. Et ainſi on les doit pratiquer par obéïſſance à Dieu & à ſa juſtice. Il eſt rare de manquer à ces devoirs ; mais il eſt trés-ordinaire de manquer à y ſatisfaire par ce motif, & de ne ſe porter à pourvoir aux juſtes neceſſitez du corps que par l'amour du plaiſir. Ainſi l'on perd encore par là le merite quon auroit pû acquerir en ſuivant les loix de Dieu, & l'on ne ſatisfait pas véritablement aux neceſſitez du corps, puis qu'on l'empoiſonne en même tems qu'on le nourrit.

V I.

Si vous faites mourir par l'eſprit les paſſions de la chair, vous vivrez. v. 13.

Cet eſprit eſt l'eſprit de charité non ſeulement envers Dieu, mais envers ſoi-même ; non ſeulement envers ſon ame, mais envers ſon corps. Il ne tend point à détruire le corps, mais à le conſerver. Il ne veut détruire en lui que ce qui lui peut cauſer la mort éternelle, que les poiſons qui le corrompent, que les ulceres qui s'y forment pour le faire mourir. Voilà ce que l'Eſprit de Dieu pretend détruire & dans nous & dans les autres. D'où il paroit qu'il ne tend qu'à nôtre bien veritable, & qu'il ne fait rien que par un motif d'amour, mais d'un amour ſage & reglé qui fait diſcerner les vrais moyens de procurer le bien

de

de ceux qu'il aime. Les hommes ſont donc bien deraiſonnables d'avoir tant d'éloignement de ce qu'on appelle mortification; puis qu'elle ne tend qu'à faire vivre le corps, & à lui procurer les biens dont il eſt capable. Car cette vie que l'Apôtre promet à ceux qui mortifient les œuvres de la chair, n'eſt pas ſeulement la vie de l'ame, c'eſt auſſi celle du corps; mais du corps dans le ciel & non ſur la terre.

VII.

Quicumque ſpiritu Dei aguntur, hi ſunt filii Dei. v. 14.

On n'eſt point enfant de Dieu par une grace ſterile, oiſive, & ſans mouvement. L'Eſprit de Dieu, quand il eſt dans le cœur, le pouſſe & le fait agir. Il devient le principe de ſes actions & les rapporte à des fins dignes de lui. Car c'eſt principalement par là qu'on le reconnoit & qu'on le diſcerne. Il eſt inconnu en quelque ſorte comme principe, mais il eſt connu par la fin à laquelle il rapporte nos actions. Et quelle eſt cette fin; c'eſt celle à laquelle JESUS-CHRIST a rapporté les ſiennes. Car cet Eſprit de Dieu eſt en même tems l'Eſprit de JESUS-CHRIST. Et l'Eſprit de JESUS-CHRIST doit produire en nous les mêmes inclinations & les mêmes ſentimens qu'il a produit dans JESUS-CHRIST, & nous faire aimer les mêmes objets. *Hoc*

ſen-

Philip. 2. 5. *ſentite in vobis quod & in Chriſto Jeſu.* Il n'y a donc qu'à étudier les inclinations de JESUS-CHRIST, pour connoître celles que l'eſprit de Dieu doit produire en nous. L'eſprit de JESUS-CHRIST eſt un eſprit *Matth.* 11. 29. d'humilité & de douceur. *Apprenez de moi,* dit-il, *que je ſuis doux & humble de cœur.* Ce même eſprit agiſſant dans les fidelles, leur doit inſpirer un deſir de s'humilier en toutes choſes, & un eſprit de douceur, de patience & de ſupport à l'égard du prochain. L'eſprit de JESUS-CHRIST eſt un eſprit d'adoration, d'amour, & de confiance envers Dieu ſon Pere. Cet eſprit doit donc nous porter à Dieu par des mouvemens d'amour, & c'eſt pourquoi il eſt dit dans cet Epître, que nous n'avons pas *Verſ.* 15. *reçû l'eſprit de ſervitude, mais l'eſprit d'adoption qui nous fait crier: mon Pere, mon Pere.* Enfin l'eſprit de JESUS-CHRIST eſt un eſprit de pauvreté, & de detachement de toutes les choſes du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriſer, & nous empechera ainſi de les rechercher. Voilà les marques de cet eſprit. Plus on en a, plus on a ſujet d'avoir confiance de le poſſeder, & qui n'en a point du tout, s'en flatte inutilement, & pretend ainſi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

VIII.

Il eſt vrai que ces mouvemens de l'eſprit de

de Dieu ne ſe trouvent pas en nous ſans oppoſition & ſans combat. *L'eſprit convoite contre la chair & la chair contre l'eſprit*, dit le même Apôtre ; mais c'eſt ce combat même qui le doit rendre plus reconnoiſſable. Car il fait voir que l'eſprit d'un Chrêtien eſt continuellement occupé à reprimer les mauvais deſirs qui naiſſent de ſa corruption. Il n'eſt pas exempt d'inclinations pour les plaiſirs, mais il les reprime, & il ne les ſçauroit reprimer que par une mortification continuelle. Il ne regarde pas ſi ces plaiſirs ſont abſolument défendus. Il lui ſuffit que ce ſoient des plaiſirs, pour les éviter. Il n'eſt pas exempt non plus de ſentimens de vanité ; mais il les reprime en s'humiliant, & en s'aneantiſſant en toutes choſes, comme JESUS-CHRIST s'eſt anéanti, & n'a jamais cherché ſa propre gloire. Ainſi s'eſt ſe tromper volontairement que de s'imaginer qu'on puiſſe participer à l'Eſprit de JESUS-CHRIST en faiſant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une maniere douce & commode, exemte de peines & de mortifications. *Galat. 5. 15.*

I X.

Si tamen compatimur, ut & conglorificemur. *v.* 17.

Pourveu toutefois que nous ſouffrions avec lui, afin que nous ſoyons gloriſiez avec lui.

Enfin l'Apôtre nous donne la marque la moins ſuſpecte de toutes, qui eſt la ſouffrance qu'il propoſe comme une condition neceſſaire pour parvenir à l'heritage qui nous appartient comme enfans de Dieu, & pour participer à la gloire de JESUS-CHRIST. Et ces ſouffrances ne conſiſtent pas ſeulement à accepter humblement tous les maux qui nous viennent de la part de Dieu, lequel ne manque jamais d'en départir à ſes enfans une certaine meſure; mais elle eſt même inſeparable de l'état d'un Chrêtien. L'oppoſition qu'il trouve à ſes ſentimens ſoit au dehors, ſoit au dedans, lui tient lieu d'une perſecution continuelle. Il ne ſauroit ſouffrir ſans douleur & ſans amertume l'aveuglement des hommes qui ne penſent point à Dieu, & qui le content pour rien dans la conduite de leur vie. Le combat qu'il eſt obligé de ſoutenir contre lui-même, le laſſe & le fatigue, & lui fait crier à Dieu: *Qui me delivrera du corps de cette mort?* Enfin l'amour de JESUS-CHRIST le preſſe; & l'a-

Rom. 8. 24.

l'amour de JESUS-CHRIST crucifié ; ce qui lui donne neceſſairement une inclination pour les croix, & le rend amateur des ſouffrances, & ennemi des plaiſirs & des aiſes de la vie, & fait naître en lui dans quelque degré la diſpoſition que ſaint Chryſoſtome exprime par ces paroles: Que l'amour de la croix *eſt une diſpoſition d'eſprit qui nous rend preparez à toutes ſortes de combats, qui nous fait deſirer la mort, & qui ne ſauroit ſouffrir rien qui tend au relâchement & à la moleſſe.* ἐφ' ὅλῃ γὰρ σαπρᾷ ψυχῇ παρατεζαγμένης, θανατιώσης, οὐδὲν ἀνετὸν ἐπιζητούσης.

SUR L'EVANGILE DU VIII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Homo quidam erat dives, qui habebat villicum; & hic diffamatus est apud illum, quasi dissipasset bona ipsius. *Luc.* 16. 1. 9.

Un homme riche avoit un économe qui fût accusé devant lui d'avoir dissipé son bien.

I.

C'Est une regle des Peres: Qu'il ne faut pas pretendre que tout soit semblable dans une parabole, & qu'il suffit d'y considerer les veritez que Dieu a eu dessein de nous faire entendre. Il ne faut donc point avoir égard à l'injustice de cet économe qui avoit dissipé le bien de son maître, ni a la fraude par laquelle il changea les obligations de ceux qui devoient à son maître, mais seulement à l'état où il se trouva; qui represente celui de tous les hommes: & aux moyens ausquels il eut recours pour se mettre à couvert de la pauvreté qu'il apprehendoit, qui sont les mêmes que ceux queles hommes doivent pratiquer. Cet homme étoit économe d'un ri-

che,

che, & nous ſommes tous les économes de Dieu qui eſt le grand riche, puiſque tout lui appartient. Que les hommes faſſent tout ce qu'ils voudront pour amaſſer des richeſſes, qu'ils employent toutes ſortes de moyens juſtes & injuſtes pour en acquerir, ils ne ſauroient réüſſir dans ce deſſein. Il y a une pauvreté eſſencielle à la creature, dont il leur eſt impoſſible de ſe tiret : & cette pauvreté conſiſte en ce que tout ce que les hommes croyent poſſeder, ne leur ſauroit appartenir. Dieu y a toûjours un droit inalienable, par lequel il les leur ôte quand il veut. C'eſt une verité certaine & fondée ſur les loix éternelles ; que tout eſt à Dieu, qu'il conſerve toûjours un domaine ſur tous les biens dont il nous accorde l'uſage; qu'il ne nous fait aucun tort ni aucune injuſtice en nous en privant ; & que nous ne pouvons dire avec juſtice de ces privations, que ce que diſoit Job : *Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a ôté, il en a diſpoſé comme il lui a plu.* *Job.* 1. 21.

II.

Non ſeulement il le peut faire avec juſtice, mais il le fait effectivement par la mort qui renferme une privation totale de tous les biens de la terre. Que les Riches & les grands s'élevent tant qu'ils voudront de l'abondance de leurs biens & de la grandeur de leur puiſſance, ils ſeront tous reduits par la mort à l'exremité de la pauvreté. Et

il ne faut pas qu'ils disent que ce n'est rien d'être privé de ces biens lors qu'on est incapable d'en jouïr. S'ils meurent dans l'amour des richesses, ils en sentiront si vivement la privation, que leur pauvreté leur sera infiniment plus penible, qu'elle ne l'est en ce monde ici, au plus miserable d'entre les hommes. Quoi que l'on perde par la mort le pouvoir de jouïr des biens du monde, on n'en pert pas le desir quand on en a été possedé durant sa vie. Le seul moyen d'éviter cette pauvreté, c'est d'étendre ces desirs avant sa mort C'est-à-dire que ceux qui auront été détachez des richesses dans ce monde, n'auront aucune douleur d'en être privez en l'autre, & que ceux aucontraire qui auront été riches d'esprit par l'amour des biens perissables, & qui les auront preferez à Dieu, seront à jamais tourmentez par la privation de ces biens: & même quand ils ne les auroient pas preferez à Dieu ils ne laisseront pas, quand ils en seront privez par la mort, de ressentir une douleur beaucoup plus grande que celle que les pauvres ne peuvent ressentir en ce monde de la plus extrême pauvreté.

III.

Nous ne sommes pas seulement pauvres comme n'ayant aucun droit réel sur les biens du monde qui ne peuvent jamais appartenir

partenir aux creatures, parce qu'ils ſont toûjours à Dieu, nous le ſommes encore à l'égard de l'uſage de ces biens. Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en diſpoſer comme nous voudrons. Il eſt trop juſte pour en avoir fait une diſtribution ſi inégale. Ces biens étant des moyens deſtinez par la providence à la ſubſiſtance des hommes, il ne les donne à quelques-uns que pour les diſtribuer aux autres. Un riche comme riche n'eſt donc qu'un ſimple diſpenſateur des biens de Dieu: & dans cette diſpenſation même il ne lui eſt point permis de ſe conduire ſimplement par ſes caprices & ſes phantaiſies. Il faut qu'il ait égard aux neceſſitez, aux engagemens de la providence, & en un mot à l'ordre de la charité. Voilà la condition des riches & ce qui leur eſt preſcrit, non par des loix temporelles qui peuvent changer, mais par des loix fixes, invariables, & éternelles. *VS. Baſil. hom. de. avar. p. 311.*

IV.

On ne ſera point reçu dans ce conte qu'on nous demandera de nôtre adminiſtration, à repondre qu'on n'a reçu de Dieu aucunes richeſſes, & qu'ainſi on n'a aucun conte à en rendre. Car au défaut des biens exterieurs, il faudra rendre conte des biens naturels, de ſa ſanté, de ſes ſens, de ſon corps, de ſon ame, de ſes penſées, de ſes deſirs. Il faudra même,

rendre conte de toutes les privations dont on pouvoit faire un bon uſage, de ſes maladies, de ſes pertes, des ſujets qu'on a eus de s'humilier: & des moyens qu'on a eusde pratiquer toutes les vertus. On étoit obligé de faire un bon uſage de toutes ces choſes. C'étoient des eſpeces de talens,dont par conſequent on ſera obligé de rendre compte. Ainſi perſonne n'en ſera exemt: & cette parole : *Redde rationem villicationis tuæ*, regarde generalement toutes ces choſes.

V. 2.

V.

Si ce conte eſt terrible,parce qu'il regarde tous les hommes & tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, il l'eſt encore beaucoup davantage, parce qu'il ſera impoſſible d'y rien cacher. Nos actions ſe produiront d'elles-mêmes pour nous accuſer. Elles y ſeront depoüillées de tous les deguiſemens dont nous nous efforçons de les couvrir en ce monde, non ſeulement aux autres, mais à nous-mêmes. Car nous ſommes bien aiſes de nous cacher, autant que nous le pouvons, le vrai motif qui nous fait agir, & de nous imaginer que nous avons agi par des vûës deſintereſſées, lors que nous ne recherchions que nous-mêmes. Toutes ces fauſſes couleurs diſparoitront alors, & l'on verra nos intentions telles qu'elles ſont dans le fond du cœur. Auſſi cet econôme de l'Evangile ne fonde point ſa ſureté ſur ce qu'il pourra cacher à ſon maî-

maître une partie de ſes dettes: Il ſait bien que cela eſt impoſſible. Il a recours à d'autres moyens, & ce ſont ceux-là même que nous devons pratiquer auſſi bien que lui, ſi nous voulons nous garantir d'une miſére éternelle.

V I.

Le moyen dont l'Evangile nous dit qu'il ſe ſervit pour ſe mettre à couvert de la pauvreté, fut de faire largeſſe des biens de ſon maître, & de remettre à ſes debiteurs une partie de leurs dettes. Ce moyen ſeroit injuſte à l'égard des hommes, parce qu'ils ne veulent pas d'ordinaire qu'on diſſipe leurs biens, & que l'on diminuë leurs revenus: mais il n'eſt point injuſte à l'égard de Dieu qui eſt figuré par cet homme riche, parce qu'il veut bien que nous faſſions cet uſage de ſes biens, & que nous les employions à ces œuvres de miſéricorde. Il nous permet cette intention de nous préparer des amis qui nous garantiſſent de la pauvreté dont nous ſommes menacez. Et bien loin que cela nous ſoit défendu, c'eſt au contraire l'uſage que nous puiſſions faire de ſes biens qu'il approuve davantage. Il veut qu'au lieu de les employer en des dépenſes de faſte & de vanité, à la recherche des plaiſirs, & enfin à des ſuperfluitez qui ne regardent que nous mêmes, nous en faſſions des œuvres de charité, qui nous acquierrent des défenſeurs dans l'autre vie.

VII.

Cette néceſſité d'avoir des défenſeurs en l'autre vie eſt particuliere & générale. Elle eſt particuliére, parce qu'il y a de certains pecheurs qui ne ſauroient ſe ſauver que par des aumônes extraordinairement abondantes. Ce n'eſt pas que les aumônes telles qu'elles ſoient, ſoient ſuffiſantes pour ſauver quelqu'un ſans une vraie penitence, mais c'eſt que Dieu n'accorde ſouvent cette vraie pénitence qu'à des aumônes trés-abondantes. On n'obtient donc jamais la rémiſſion de ſes pechez ſans une véritable converſion du cœur, mais ſouvent on n'obtient la véritable converſion du cœur que par les aumônes. C'eſt en ce ſens que J. C. dit aux Phariſiens qu'ils donnaſſent ſeulement le ſuperflu de leur bien aux pauvres, & qu'ils ſeroient purifiez de tous leurs pé-
Luc. 11. 41. chez : *Veruntamen quod ſuper eſt, date eleemoſynam, & ecce omnia munda ſunt vobis*, & que Daniel conſeilla à Nabuchodonoſor
Dan. 4. 24. de *racheter ſes pechez par ſes aumônes*. Car il ne faut pas prétendre que Dieu puiſſe pardonner les pechez à des ames impénitentes & non converties. Mais les riches doivent ſavoir que le principal moyen que Dieu leur donne pour obtenir cet eſprit de pénitence, c'eſt d'avoir recours à l'aumône, & de ſe faire par ce moyen des interceſſeurs auprés de lui.

VIII.

Mais ce moyen n'eſt pas ſeulement particu-

ticulier, il eſt auſſi général. Perſonne ne ſe ſauve que par la pratique des œuvres de miſéricorde, comme il paroît par l'arrêt même que J C. prononcera dans ſon dernier jugement à l'égard des élus & des réprouvez en declarant les uns dignes du ciel, à cauſe qu'ils auront pratiqué ces œuvres, & en condamnant les autres pour ne les avoir point pratiquées. Auſſi les a-t-il miſes entre les mains de tout le monde. Qui ne peut pratiquer la charité par des aumônes corporelles, la peut pratiquer par des aumônes ſpirituelles, par le ſupport, par la patience, par la douceur, par l'édification qu'il donne aux autres, qui eſt une charité continuelle. Enfin il la peut pratiquer par ſa compaſſion, par ſes ſouhaits, par ſes priéres, qui ſont des richeſſes qui ne manquent jamais à ceux qui ont le tréſor de la charité dans le cœur.

I X.

Perſonne ne doit donc croire dans l'Egliſe qu'il n'ait point beſoin d'être aidé par le ſecours des autres pour entrer en l'autre monde dans les tabernacles éternels, & que ſes ſeuls mérites l'y puiſſent faire recevoir. Le ſecours que l'on reçoit de la charité des autres eſt néceſſaire à tout le monde, & l'on n'obtient le don de perſévérance que par l'union des priéres des fidelles avec les nôtres. C'eſt une divine invention que Dieu a trouvée pour unir les Chrêtiens enſemble

par ce commerce de charité. Les beſoins réciproques qu'il a établis en ſont le plus fort lien. Si le pauvre a beſoin du riche pour vivre, le riche a beſoin du pauvre pour obtenir les graces de Dieu, & c'eſt pour cela qu'il nous eſt commandé de traiter les autras comme nos ſuperieurs. Car ayant beſoin de l'entremiſe & de l'interceſſion des autres pour nôtre ſalut, nous ſommes obligez de nous regarder comme dépendans d'eux, comme inférieurs à eux, & par conſéquent de nous metrre au deſſous d'eux. Ainſi l'eſprit du Chriſtianiſme eſt incompatible avec la fierté & l'arrogance, parce que ces défauts ne peuvent ſubſiſter avec le ſentiment de cette dépendance mutuelle que Dieu a établie parmi les Chrêtiens.

X.

Mais ne pourroit on pas conclure de là qu'on peut borner ſa charité aux perſonnes ſaintes, ſpirituelles & reconnoiſſantes, qui offrent actuellement leurs priéres pour nous ? Nullement. Quelque ingratitude qu'il y eût en ceux envers qui l'on exerce la charité, & quoi que l'averſion qu'ils auroient pour nous, les empêchât de prier, ou que leur peu de vertu rendit leurs priéres ſans efficace, Dieu nous traitera comme s'ils avoient fait les priéres les plus ferventes pour nous. Il ne conſidére pas ce qu'ils ſont, mais ce qu'ils doivent faire: & il nous ſuffit pour obtenir les graces de Dieu, d'avoir

voir fait ce qui étoit néceſſaire pour engager les autres à les demander pour nous. C'eſt pourquoy ſaint Chryſoſtome décide qu'encore que les priéres des perſonnes ſaintes & ſpirituelles ayent beaucoup plus d'efficace auprés de Dieu, que celles du commun du monde, nous devons néanmoins préférer les beſoins plus preſſans & plus grands de ceux qui ont moins de vertu aux néceſſitez communes & moins preſſantes de ceux qui en ont beaucoup davantage. Rien ne peut plus, par exemple, attirer ſur nous les miſéricordes de Dieu que la charité que nous ferons à nos ennemis, quoi qu'il arrive rarement qu'ils prient pour nous. Mais Dieu ſupplée au défaut de leurs priéres, & nous tient compte non de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils devroient faire pour nous.

XI.

JESUS-CHRIST finit cette parabole par une inſtruction générale qui eſt d'une extrême étenduë, & qu'il renferme dans ces paroles : *que les enfans du ſiécle ſont plus prudens dans la conduite de leurs affaires que ne le ſont les enfans de lumiére.* Ce que JESUS-CHRIST veut dire, c'eſt que les gens du monde qu'il appelle *les enfans du ſiécle*, parce qu'ils n'ont des prétentions que pour le ſiécle, ſe conduiſent avec plus de ſageſſe pour arriver à leurs fins baſſes & temporelles, que ne font ceux qui ont pour *v.* 8.

fin les biens éternels & la felicité de l'autre vie. Et quoi que les biens éternels méritent qu'on ait tout un autre soin & une autre application pour les acquérir que tous les biens passagers dont la privation est souvent plus avantageuse que la possession, il se trouve néanmoins par experience qu'on s'applique tout autrement à ce qui n'est que temporel qu'à ce qui doit durer éternellement. Il est utile de le considérer en détail, afin de se mieux convaincre que les gens du monde ménagent tout autrement les intérêts de leur fortune pour le monde, que les gens de bien ne font d'ordinaire les intérêts de leur salut. Avec quel soin, par exemple, ne font-ils point leur cour à ceux qui les peuvent servir auprés des Princes & des grands du monde ? Combien sont-ils attentifs à les obliger ? Quelle application n'ont-ils point à les ménager & à leur plaire ? Si la charité nous donnoit une application semblable à tout ce qui nous peut servir pour nous avancer dans la piété ne seroit-ce pas assez pour devenir saints ?

XII.

Quand on considére les travaux qu'il faut souffrir dans tous les emplois du monde pour avancer sa fortune, la persévérance qu'il faut avoir pour attendre les tems favorables, l'espérance ferme par laquelle on se soûtient pour ne se pas décourager des mauvais succés, la patience qu'il faut pratiquer

pratiquer dans les rebuts & les oppoſitions que l'on rencontre, la diſſimulation dont il faut uſer envers ceux dont on eſt maltraité, l'on trouvera que les gens du monde ſeroient des Saints s'ils faiſoient pour Dieu ce qu'ils font pour leur fortune, & que les gens de bien ſeroient de fort mauvais courtiſans s'ils ne faiſoient pour le monde que ce qu'ils font pour Dieu. Cependant Dieu eſt ſi bon qu'il ne laiſſe pas de ſe contenter, pourveu qu'on ſuive de loin, dans ce qui regarde le ſalut, cette ardeur & cette application des gens du monde pour leur fortune, & qu'on s'humilie en comparant la lâcheté & la tiédeur que l'on a, avec la chaleur que la cupidité inſpire à ceux qui aiment le monde & qui ne cherchent qu'à s'y établir.

SUR L'EPITRE. DU IX. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Nolo vos ignorare, fratres, quoniam patres noſtri omnes ſub nube fuerunt. 1. Cor. 10. 1. 13.

Vous devez ſavoir que nos peres ont tous été ſous la nuée.

I.

IL y a dans les hommes une inclination naturelle à tirer avantage des marques exterieures de la Religion. Ils ſe promettent les récompenſes qu'elle propoſe, pourvû qu'ils en conſervent l'exterieur. Saint Auguſtin témoigne dans le livre de la foi & des œuvres, qu'il y en avoit qui promettoient le ſalut à tous les batiſez, quelque vie qu'ils menaſſent, pourvû qu'ils ne renonçaſſent, point expreſſement à la foi. Et quoi que cette hereſie ait eu peu de partiſans par la defenſe exterieure de ce dogme, elle en a toûjours eu une infinité par la perſuaſion interieure. On ne ſauroit s'imaginer que Dieu faſſe une telle difference entre ceux qui font également profeſſion de la même Religion, & qui participent aux mêmes Sacremens. Et c'eſt pourquoi l'on voit que des gens qui violent viſiblement les pre-

cep-

ceptes de Dieu, ne laiſſent pas d'avoir du zéle pour la Religion, d'avoir les héretiques en horreur, & de travailler à leur converſion, parce qu'ils mettent le capital de la vie Chrêtienne & l'eſperance de leur ſalut dans cette profeſſion extérieure. Il y a de plus une illuſion dont on a peine à ſe défaire. On ne ſauroit s'imaginer que Dieu veüille faire périr tant de monde. Les pechez qui nous cauſeroient de la terreur s'ils nous étoient particuliers, ceſſent de nous épouventer quand ils ſont communs. On dort en repos quand on ſe regarde entouré d'une multitude, comme ſi Dieu étoit obligé de l'épargner.

II.

C'eſt cette erreur que l'Apôtre a deſſein de déraciner de l'eſprit des Chrêtiens, par l'exemple le plus ſignalé que Dieu en pouvoit donner. Cet exemple eſt celui des Juifs, qui quoi que tirez de la captivité d'Egypte, ſpectateurs de toutes les merveilles de Dieu, diſtinguez des infidelles par tant de bienfaits, ſont néanmoins tous peris dans le deſert par un effet de la juſtice de Dieu. Car il ſemble que l'honneur de Dieu étoit engagé à les faire entrer dans la terre promiſe, aprés les avoir retirez avec tant d'éclat de la captivité d'Egypte. Cependant Dieu les fait tous mourir dans le deſert, ſans que de toute cette multitude il y en ait eu plus de deux qui ayent été exceptez

ceptez de cette vengeance generale, ſavoir Joſué & Caleb.

III.

Afin qu'on ne diſe pas que cela ne nous regarde point, Saint Paul fait voir que tout ce qui étoit arrivé aux Juifs, étoit la figure de ce que Dieu fait pour les Chrêtiens, que la nuée & la mer étoient la figure du batême, que la manne & l'eau de la pierre étoient la figure de l'Euchariſtie: & il en conclut que les ſacremens des Juifs étant la figure de ceux des Chrêtiens, le châtiment exercé ſur les Juifs eſt auſſi la figure de celui que Dieu exercera ſur les Chrêtiens, & que la participation univerſelle aux mêmes Sacremens n'ayant point empêché la punition preſque univerſelle de tous les Juifs, la participation de tous les Chrêtiens au Batême & à l'Euchariſtie ne les empêchera point de même de périr preſque univerſellement, s'ils imitent l'infidelité des Juifs. Ainſi en empruntant ces idées de l'Apôtre, on peut craindre avec raiſon que de toutes ces foules de Chrêtiens qui s'aſſemblent dans les Egliſes, & de ces villes nombreuſes où il n'y a perſonne qui ne faſſe profeſſion de la vraie Religion, il n'y ait quelquefois aucun adulte de ſauvé.

IV.

L'Apôtre n'a pas craint de nous donner ces idées, pour nous reveiller de l'aſſoupiſſement où nous ſommes. Car en verité

les

les menaces de l'enfer ne font point ſur nous l'impreſſion qu'elles y devroient faire : & il y a quelque choſe de ſurnaturel dans l'inſenſibilité des hommes ſur ce point. Car ſi on leur diſoit que de tous les hommes il y en aura ſeulement un ſeul de danné ; cela devroit cauſer beaucoup de crainte à chacun que ce malheur ne tombât ſur lui : & le peu de probabilité de l'evénement ne les en devroit pas exempter. La raiſon en eſt claire. C'eſt qu'il y auroit encore plus de grandeur dans ce mal, qu'il n'y auroit peu de probabilité dans l'événement. Qui ne craindroit, ſi de deux perſonnes il y en avoit un qui dût être roüé, & qu'aucun des deux ne ſût préciſément ſur qui ce ſort tomberoit ? Or, en ſuppoſant qu'il n'y eût qu'un de cent qui fût condanné à un certain ſupplice, mais que ce ſupplice fût cent fois plus grand que d'être ſimplement roüé, ſi la crainte étoit conduite par la raiſon on devroit autant craindre que l'on craindroit ſi l'on étoit aſſuré que, de deux perſonnes, dont on ſeroit l'une, il y en eût une qui dût ſouffrir le ſupplice de la roüe. Cependant il eſt clair que le ſupplice d'un miſérable réprouvé, condanné aux flammes éternelles ſurpaſſe infiniment tout ce que l'on peut ſouffrir en cette vie, puiſqu'il n'y a aucune proportion entre le tems & l'éternité. Et par conſéquent quand il ſeroit vrai qu'il n'y

n'y eut qu'un ſeul homme qui dût être damné, on devroit faire plus de choſes pour éviter cet accident, que l'on n'en fait pour éviter tous les maux de cette vie. Qui peut donc comprendre la ſtupidité des hommes, puis qu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y aura un homme éternellement damné, qu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y en aura pluſieurs, mais que la comparaiſon de l'Apôtre les oblige de conclure que c'eſt beaucoup ſi d'un grand nombre de Chrêtiens il y en a quelques-uns de ſauvez?

V.

Encore ſi on leur donnoit des marques bien claires par leſquelles ils puſſent connoître qu'ils ne ſont point de ce nombre malheureux. Mais helas! ces marques ſont fort obſcures, & pour le reconnoître il n'y a qu'à diviſer les Chrêtiens en deux claſſes; l'une, de ceux qui ont fait des crimes certains, qui les ont privez pour un tems du droit du royaume de Dieu, & leur ont fait mériter l'enfer; l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces ſortes de crimes ou qui ne s'en ſentent point coupables. A l'égard de ceux qui ſe ſont rendu certainement criminels, l'incertitude eſt trés-grande: car ils n'ont pû ſortir de cet état que par une vraye penitence. Mais cette penitence eſt toûjours fort incertaine, principalement dans la maniere dont on la fait aujourd'hui. Elle ne ſauroit

être

être veritable, ſi elle ne renferme un amour ſincere de Dieu qui nous le faſſe preferer à toutes choſes. Or il n'eſt pas facile de diſcerner en nous le regne de cet amour. On peut s'abſtenir des actions criminelles par divers motifs. La coûtume, la crainte, le deſir d'un repos humain peuvent faire cet effet. Car il y a quelque choſe d'incommode: même pour cette vie, dans la penſée qu'on eſt dans un état certainement criminel; & l'on peut fort bien en vouloir ſortir par le ſeul motif d'éviter cette inquietude. Il n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'heretiques s'aquitent fort exactement des devoirs de leur Religion par des motifs qui ne ſçauroient être qu'humains; puis qu'on ne tranſporte point la charité hors de l'Egliſe Catholique: & il ne faut point douter qu'il n'y en ait pluſieurs parmi les Catholiques qui ne ſont que de ce genre, & qui aprés être morts par le peché, ſe convertiſſent d'une maniere qui n'a rien que de naturel, & ne s'aquittent des actions de Religions que d'une maniere purement humaine.

V I.

Il ne ſe rencontre gueres moins d'incertitude dans ceux que l'on appelle innocens; parce qu'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire avec une entiere certitude, qu'on en eſt exemt. On peut perdre la vie de l'ame par une penſée criminelle. On la

peut

peut perdre par l'ingratitude, par l'orgueil, par l'envie, par le manque de charité envers le prochain, par la recherche continuelle de ſoi-même, & enfin par la privation de l'amour de Dieu. Qui peut s'aſſurer qu'il n'eſt point engagé dans aucun de ces pechez ſpirituels, puiſque c'eſt le propre de tous ceux qui y ſont, de ne le pas ſçavoir? Le diable repand toûjours des tenebres ſur les ames qu'il y fait tomber: & ainſi nous n'avons point de certitude que l'ignorance où nous ſommes de nôtre état, ne ſoit point un effet de ces tenebres. Je ne prêtens point pouſſer les ames juſqu'à une entiere défiance. Qui ne voit point en ſoi de crimes viſibles, a droit d'eſperer qu'il eſt du nombre de ceux qui poſſedent le S. Eſprit, & à qui le royaume de Dieu appartient. Mais cette ſorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte. Et c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop s'y exciter, parce qu'une des plus mauvaiſes marques que nous puiſſions avoir, eſt le peu de crainte que nous reſſentons.

VII.

On apprehende d'ordinaire qu'en excitant en ſoi des ſentimens de crainte on ne diminuë ſa confiance & ſa charité: mais on ſe trompe en cela. La charité & la confiance s'affoibliſſent beaucoup plus par les diſtractions d'une vie relâchée que par la crainte.

crainte. Nos prieres ne ſçauroient être accompagnées d'une grande confiance, lorſque nôtre cœur nous reproche une vie pleine de pareſſe & de negligence. *Si nôtre cœur*, dit l'Apôtre Saint Jean, *ne nous reproche rien, nous nous approcherons de Dieu avec confiance.* S'il nous fait donc des reproches, nous ne pouvons nous en approcher, & Dieu nous paroîtra éloigné de nous. La crainte corrigeant donc la pareſſe & la negligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre & en pratiquant une certaine ſuite de moyens. Or la voye de la charité, c'eſt la crainte, ſelon qu'il eſt dit *que la crainte eſt le commencement de la ſageſſe.* Et cela ne ſe doit pas ſeulement entendre des commencemens de la charité, mais de ſon accroiſſement même & de ſa perfection. Car on n'y arrive que par une vie exacte & en s'éloignant de tout peché. Or il eſt rare que l'ame ſe ſoutienne dans cette vie exacte & appliquée à tous ſes devoirs, ſi elle n'eſt vivement penetrée de la crainte de Dieu.

1. *Joan.* 3. 21.

P. 112. 10.

VIII.

Il eſt donc bon de conſiderer encore dans cet avertiſſement que l'Apôtre Saint Paul nous donne, que ce qui eſt arrivé aux Juifs, étoit la figure de ce qui ſe fait dans le Chriſtianiſme: qu'il y a la même difference entre ce qui eſt arrivé aux Juifs, & ce qui arrive

arrive aux Chrêtiens, qu'entre la figure & la verité, la copie & l'original, l'ombre & le corps. On en peut juger par la difference qui se rencontre entre la nuée & le paſſage de la mer rouge, qui ne regardoit néanmoins que les corps, & le Batême Chrêtien qui purifie les ames & les nettoye de leurs pechez; entre la manne figure de l'Eucharitie, mais qui toute miraculeuſequ'elle étoit, ne ſervoit qu'à nourrir les corps, & le corps même de JESUS-CHRIST entrant dans les nôtres pour donner la vie à nos ames & les remplir de ſes graces. Il ne faut donc point douter auſſi qu'il n'y ait la même proportion entre la punition des Chrêtiens qui abuſent des graces de Dieu & celle des Juifs, qu'il ya entre les faveurs que Dieu a faits aux Chrêtiens, & celle que les Juifs avoient reçuës. C'eſt-à-dire que tous les châtimens des Juifs ne ſont qu'une legere figure de la ſeverité avec laquelle Dieu punira les Chrêtiens ingrats & méconnoiſans.

IX.

Ainſi ne nous flattons point. Les Chrêtiens par leur profeſſion même ſont deſtinez ou à être exceſſivement malheureux, ou à être ſouverainement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux, leur punition ſera meſurée ſur la grandeur des bienfaits de Dieu, dont ils auront abuſé. Ainſi il y aura un terrible renverſement dans le monde futur. Les Chrêtiens paroiſſent en cette vie

les

les plus favoriſez de tous les hommes, & il paroit une effroyable inegalité entre eux & ces nations que Dieu a laiſſées dans l'ignorance de la vraye Religion. Cependant il ſe trouvera à la fin du monde, que preſque tous les Chrêtiens ſeront les plus miſerables de tous les hommes, & que les payens mêmes quelques miſerables qu'ils y ſoient, & quoi qu'engagez dans la damnation éternelle, ſeront l'objet de leur jalouſie, parce qu'ils ſeront infiniment moins malheureux que les Chrêtiens. Voilà le danger que nous courons tous, & il eſt étrange qu'il faſſe ſi peu d'impreſſion ſur nôtre eſprit.

SUR L'EVANGILE DU IX. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Ut appropinquavit JESUS Jeruſalem, videns civitatem, flevit ſuper illam. *Luc.* 19. 41. 47.

JESUS étant arrivé proche de Jeruſalem, & jettant les yeux ſur la Ville, il pleura de compaſſion pour elle.

I.

JESUS-CHRIST a voulu reſſentir les mouvemens de certaines paſſions, tant afin de les ſanctifier en les reſſentant, & de nous obtenir la grace d'en bien uſer, qu'afin de nous apprendre juſqu'à quel point il eſt permis de les porter, & quels ſont les objets qui les doivent exciter. Il s'eſt mis en colere, pour nous montrer que nôtre colere ne doit avoir que les vices pour objet, & ſur tout les outrages que l'on fait à Dieu. Il a voulu éprouver les ſentimens de

de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer soûmis dans nos craintes, & dans nos foiblesses à la volonté de Dieu, & à la préferer au desir naturel de l'exemption des maux temporels. Il a desiré ardemment certaines choses, comme de consommer son Batême, c'est à-dire sa passion, & de faire la derniere Pâque avec ses Disciples, afin de nous faire voir à quoi nos desirs nous doivent porter. C'est ainsi qu'il a usé dans cet Evangile de ce sentiment de compassion qui lui fit verser des larmes sur la Ville de Jerusalem. Car comme il n'y a point de passion dont on puisse faire un si saint usage que la tristesse & les larmes, pourveu qu'on les sache menager, il a jugé important de nous donner un exemple de ce sage ménagement. Il a donc pleuré non sur ses propres interêts, non sur les maux qu'il devoit souffrir, mais sur l'aveuglement des Juifs, sur l'abus qu'ils faisoient des graces qu'il leur offroit, sur la destruction de Jerusalem qui en devoit être la punition, & qui étoit la figure de la reprobation de tous les mauvais Chrêtiens. Voilà les objets qui lui ont fait verser des larmes. Ne craignons point de même d'en repandre, quand ce seront les pechez des hommes & leur avenglement qui les feront couler, & quand nôtre compassion naîtra des maux qu'ils s'attirent. Mais ne les prodiguons pas à pleurer sur les pertes des biens

temporels, ni ſur des maux paſſagers qui nous peuvent être plus avantageux que nuiſibles. Elles ſont trop précieuſes pour être employées à des uſages ſi vils & ſi mépriſables.

II.

Ne pleurons pas ſeulement comme J. C. c'eſt à dire, pour les mêmes ſujets que lui, mais auſſi dans le même tems que lui. Il pleure lors qu'il eſt prêt d'entrer en triomphe dans Jeruſalem. Il prévient ſa pompe par ſes larmes, & il pratique excellemment cet avis du Sage: *In die bonorum, nec immemor ſis malorum.* Il nous apprend par là à ne nous pas laiſſer ébloüir par la proſperité du monde, & à diſſiper par la verité le nuage qu'elle répand ſur l'eſprit. Sa lumiere nous découvre non ſeulement la fragilité & l'inconſtance de ce qui nous flatte, mais elle nous fait voir de plus que tous ces avantages paſſagers ſont des ſemences de douleurs & de miſeres, ſi nous ſouffrons que nôtre ame s'y attache & s'y cole par le plaiſir de la joüiſſance, & qu'ainſi le moyen de ſe défendre de ce danger eſt de ne perdre point de vûë la fin qui les doit anéantir dans peu de tems. Jeſus-Chriſt voyoit dans ces acclamations des Juifs leur prochain changement, & leur lâcheté à le défendre contre ſes ennemis qui y devoit ſucceder dans peu de jours. Nous devons de même voir dans les loüanges & les applaudiſſemens des hommes l'incerti-

Eccl. II. 27.

certitude & la foibleſſe des jugemens qu'ils portent de nous; l'inconſtance & le peu de fermeté de l'affection qu'ils nous témoignent, & la diſpoſition prochaine où ils ſont pour la plûpart, de ſe déclarer contre nous, ſi leur interêt & leurs paſſions les y portent.

III.

JESUS-CHRIST pleure ſur l'incredulité des Juifs: & cependant c'eſt par cette incredulité des Juifs qu'il a prouvé ſa miſſion. Sans cela les Prophéties n'auroient point été accomplies, & par conſéquent la preuve des Prophéties auroit été imparfaite. Ainſi l'incredulité des Juifs étoit eſſentielle à la preuve de la verité de nôtre Religion, & elle étoit de plus neceſſaire à l'accompliſſement de la redemption des hommes. Cependant JESUS-CHRIST ne laiſſa pas d'en pleurer, parce que comme le bon uſage que Dieu fait de la malice des hommes, n'empêche point la juſte haine qu'il a de cette malice: de même la malice des hommes n'empêche point leur miſere. Il y a trois choſes dans tous les pecheurs. Ils ſont miſerables, ils ſont coupables, ils ſont inſtrumens de la miſericorde de Dieu par leur malice même. Ces trois qualitez conſiderées ſéparément doivent exciter trois ſortes de mouvemens. La miſere excite la compaſſion, la malice qui rend coupable, excite l'indignation, & le bien que Dieu tire

de la malice, doit exciter la joye. J. C. a voulu reſſentir ces trois ſortes de mouvemens dans ſon humanité, & c'eſt auſſi celui de la compaſſion qu'il fait paroître.

Ce qu'il y a de plus admirable c'eſt que quoique J. C. ſçût le mauvais uſage que les Juifs devoient faire de la grace qu'il leur preſentoit, il ne laiſſa pas néanmoins de la leur préſenter. C'eſt un grand ſecret de la conduite de Dieu qui eſt beaucoup au deſſus de la portée de l'eſprit des hommes. L'idée que nous avons humainement de la charité nous porteroit à ne pas faire aux autres des biens dont nous ſaurions qu'ils doivent abuſer, & qui les doivent rendre plus miſerables : mais la charité de Dieu infiniment plus pure que la nôtre, n'eſt pas détournée de faire du bien aux hommes par la préviſion de l'abus qu'ils en feront, parce qu'elle voit en même tems le bien qu'elle tirera de cet abus. Si cette conduite eſt trop haute pour être compriſe par nous, nous la devons adorer ſans la comprendre. Car elle eſt d'ailleurs trés certaine étant marquée dans toute la conduite de Dieu. Il a ſçû l'abus que les anges prévaricateurs & le premier homme devoient faire de ſes graces. Il n'a pas néanmoins laiſſé de les leur faire. C'eſt un ſecret qui ſurpaſſe les hommes ; mais qui étant une fois crû & reçû, diſſipe toutes les petites objections qu'une vaine ſubtilité tâche de répandre ſur nos myſteres.

Pour-

Pourquoi, dit-on, Dieu répandroit-il ſes graces ſur des ames mal diſpoſées, s'il les donnoit par des volontez particulieres? Il les a pourtant donné aux Anges & à Adam, quoi qu'il prévît leur peché. Il faut que la ſubtilité ſe taiſe & s'humilie ſous le poids des veritez de Dieu, & que quoi qu'elle ne les puiſſe comprendre, elle les croye ſans les comprendre.

IV.

Le principal objet des larmes de Jesus-Christ fut l'abus qu'il prévoyoit que Jeruſalem alloit faire de la grace qu'il lui faiſoit de la viſiter, qui pouvoit être pour elle, ſi elle en eût bien uſé, une ſource de paix & de ſalut. *Ah*, dit-il, *ſi tu avois reconnu, au moins en ce jour qui t'eſt donné, ce qui te pouvoit apporter la paix! Mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux.* Le ſalut des élûs n'a point de cauſe dans l'homme; mais la reprobation y en a. Un peché en produit un autre; & il eſt vrai de dire, au moins à l'égard de ceux qui ont été une fois juſtifiez, que ſans de nouveaux pechez ils n'euſſent point été damnez. Car la perte des hommes n'eſt point un objet que Dieu déſire. Il voudroit qu'ils ne lui en donnaſſent point de ſujet, & il ſeroit prêt de leur faire miſericorde, s'ils avoient ſincerement recours à lui. Ainſi la ruïne des ames & leur perte éternelle eſt d'ordinaire attachée à l'abus de quelque grace de. *V.* 42.

Dieu. Cet abus fait que Dieu ſe retire d'elles, qu'il leur ſouſtrait ſa protection & ſes graces. Et de cette ſouſtraction il arrive qu'elles ſe précipitent de plus en plus dans des déreglemens qui attirent leur ruïne. Dieu ne ſe retire pas même d'ordinaire pour les premieres infidelitez. Il ne laiſſe pas d'éclairer encore l'eſprit, & de toucher le cœur de ceux qui les ont commiſes. On voit encore dans certains pecheurs de bons mouvemens & des ſemences de converſion, mais il y a certains abus des viſites de Dieu qui ſont comme le ſceau & l'accompliſſement de la mort des ames, aprés leſquels on ne voit plus en elles de ces retours, Dieu ne leur faiſant plus que des graces foibles & éloignées. Tel fut le mépris que les Juifs firent de la derniere viſite de J. C. & le parricide exécrable qu'ils firent enſuite en le crucifiant. Car aprés ce crime il ſe retira de la plûpart d'eux. Il les laiſſa dans un effroyable aveuglement, qui leur cacha même la cauſe de ce qu'ils ſouffroient. La mort de J. C. fut vengée dés ce monde même de la maniere la plus effroyable dont Dieu ait jamais puni les crimes des hommes. Et cependant les Juifs ne conçûrent jamais que c'étoit la cauſe du châtiment que Dieu exerçoit contre eux. C'étoit donc ce dernier abus de ſes graces qui devoit combler la reprobation des Juifs, que Jeſus-Chriſt pleuroit en approchant de Jeruſalem. Et

c'eſt

c'eſt ce qu'il marque par ces paroles : *Ah, ſi tu avois reconnu au moins en ce jour ce qui te pouvoit procurer la paix ! Mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux.*

V.

La punition viſible que Dieu exerça ſur Jeruſalem coupable de la mort de ſon Fils, paroit effroyable. Cependant ce n'eſt qu'une trés foible image de celles qu'il exercera contre les Chrêtiens qui étoufferont J. C. dans leur cœur aprés l'y avoir conçû, qui le crucifieront en eux mêmes une ſeconde fois, comme parle Saint Paul, & qui ne reconnoîtront pas l'excellence de la grace qu'il leur a faite. Car la grandeur de la punition des uns & des autres ſe doit régler ſur l'excellence des viſites dont ils auront abuſé. Celle qu'il a faite aux Juifs n'a été qu'une viſite exterieure. Il ne prit point poſſeſſiõ de leurs cœurs. Il n'y rétablit point ſon royaume. Elle tendoit à leur procurer la paix ; mais elle ne la leur donnoit pas. Elle les laiſſoit ennemis de Dieu. Mais par la viſite qu'il fait aux Chrêtiens, il ſe rend le maître & le roi de leurs cœurs, il leur donne effectivement la paix qui conſiſte dans la reconciliation avec Dieu, il fait une nouvelle alliance avec eux, il y met ſon trône & y rétablit ſon royaume. Ainſi l'injure qu'ils lui font en le chaſſant de leur cœur aprés l'y avoir reçû, en éteignant la vie divine qu'il y avoit allumée, eſt tout autrement gran-

Heb. 6. 6.

de que celle qui lui fut faite par les Juifs lors qu'ils le firent mourir. Et il ne faut point douter qu'elle n'ait été le principal ſujet des larmes de J. C. & qu'il n'ait pleuré la perte des Chrêtiens, dans celle des Juifs qui n'en étoit que la figure.

V I.

Quand J. C. marque que la fin de ſa viſite étoit de procurer la paix à Jeruſalem: *Si cognoviſſes quæ ad pacem tibi*, il marque clairement qu'elle étoit en guerre avec Dieu, & il nous donne lieu de concevoir l'état effroyable de tous les pecheurs, & celui où nous ſommes en danger de tomber en pechant. Car tous les pecheurs ſont en guerre contre Dieu. Il les regarde comme ſes ennemis, parce que le peché attaque directement ſa Sainteté & ſa Juſtice. Les hommes, quelque animez qu'ils ſoient, ne ſauroient faire la guerre qu'en hommes. Ainſi les effets de cette guerre ne ſauroient aller plus loin que la mort du corps. Mais Dieu fera la guerre aux pecheurs en Dieu tout puiſſant & éternel. Il leur fera ſentir à jamais les effets de ſa colere, & ceux qui l'auront méritée, ne ſeront pas un ſeul moment ſans en porter le poids, & ne perdront jamais de vûë l'objet ſi effroyable d'un Dieu tout puiſſant & irrité. Voilà le danger où ſont tous les hommes. Et l'unique voye de l'éviter eſt de bien diſcerner les moyens que Dieu leur donne de ſe procurer la paix par le bon uſage de

ſes

ſes viſites. VII.

Tous les effets de la bonté de Dieu envers les hommes peuvent être mis au nombre de ſes viſites, puis qu'ils s'en devroient ſervir pour ſe procurer la paix, & qu'ils en devroient tirer des motifs de reconnoiſſance, d'amour, & de pénitence. C'eſt le fondement de ce reproche que Saint Paul fait aux pecheurs : *Eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté, de ſa patience, & de ſa longue tolerance? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence?* Il marque dans le chapitre précedent que c'eſt Dieu qui a fait connoître aux payens tout ce qui ſe peut découvrir de ſon eſſence, de ſa divinité, & de ſa puiſſance éternelle, & que cette connoiſſance les rendoit inexcuſables. Toutes ſes graces, de quelque nature qu'elles fuſſent, étoient donc des eſpéces de viſites de Dieu à l'égard de ceux qui les ont reçûës, puiſqu'ils étoient coupables de n'en avoir pas fait uſage. Ainſi Dieu nous viſite par tous les biens qu'il nous fait, par tous les maux qu'il nous envoye, & parce que tout cela nous doit porter à recourir à lui. Nous ſommes continuellement environnez de ces viſites Il nous parle par toutes les créatures intelligentes & non intelligentes, animées & inanimées. Ce n'eſt que nôtre endurciſſement qui nous rend ſourds à ſa voix, & qui nous empêche de la diſcerner. Mais outre ces bienfaits ge-

Rom. 2. 4.

Rom. 1. 19.

neraux, il y en a de certains qui s'appellent plus proprement des viſites, & ce ſont ceux par leſquels Dieu ſe manifeſte plus clairement à nous, & nous parle de plus prés. De ce genre ſont les inſtructions qu'il nous donne par ſes Ecritures & par ſes miniſtres: les exemples extraordinaires de vertu qu'il expoſe à nos yeux, les lumieres par leſquelles il éclaire nos eſprits, les inſpirations & les mouvemens par leſquels il remuë nos cœurs; les châtimens qui ont une proportion viſible avec nos déreglemens, les occaſions particulieres qu'il nous préſente d'operer nôtre ſalut en exerçant la charité envers le prochain: en protegeant les innocens, en ſecourant les affligez. Par toutes ces diverſes rencontres JESUS-CHRIST nous viſite & ſe préſente à nous, il nous met entre les mains le prix de nôtre ſalut, il nous marque la voye pour y arriver, & nous n'avons pour y parvenir qu'à reconnoître que c'eſt lui qui nous viſite, & à ſeconder ſes intentions & ſes deſſeins.

VIII.

Chacun eſt donc dans l'obligation d'examiner les manieres dont Dieu l'a viſité par le paſſé, & l'uſage qu'il a fait de ſes viſites. Et comme il eſt impoſſible qu'on ne reconnoiſſe qu'on les a mal ménagées, & que par l'abus qu'on en a fait on a merité ſouvent d'être abandonné de Dieu & d'être privé de la continuation de ſes graces, ce mauvais uſage

uſage des graces de Dieu doit être un des principaux objets de nôtre pénitence. Il eſt certain qu'à la mort Dieu mettra devant les yeux de chaque ame en particulier toutes les graces qu'il lui aura faites, & toutes les diverſes manieres dont il l'aura viſitée pendant qu'elle aura été dans le corps: & cette vûë remplira de confuſion & de deſeſpoir celles qui n'auront pas uſé de ces viſites pour ſe convertir à Dieu. Prévenons donc par la pénitence ces regrets inévitables, mais infructueux. Voyons pendant nôtre vie ce que nous verrons néceſſairement, mais inutilement alors. Nous devons donc, en conſidérant la multitude des bienfaits dont Dieu nous a accablez, & le peu d'uſage que nous en avons fait, reconnoître devant lui que nous avons ſouvent changé en inſtrument de nôtre perte ce qu'il nous accordoit pour operer nôtre ſalut, que nous avons pris ſujet de l'offenſer des faveurs mêmes qu'il nous a faites; que nous avons diſſipé ſes tréſors, & que nous nous ſommes laiſſez dépoüiller par le démon de la plûpart des biens que nous avons reçûs de Dieu. Le diable a uſé de nôtre ſtupidité comme ceux qui ont découvert le nouveau monde ont uſé de l'ignorance des peuples qu'ils y ont trouvez. Car comme ils ont tiré leurs richeſſes en échange de bagatelles de nul prix: le démon nous ravit de même les plus excellentes graces de

Dieu en nous donnant en échange des choſes temporelles qui ne ſont dignes que de mépris. Cette comparaiſon même ne repréſente que trés imparfaitement nôtre illuſion. Car comme le prix de ce qu'on eſtime précieux ne dépend que de l'imagination, ces peuples n'étoient trompez qu'en imagination, & s'ils ne recevoient que des choſes vaines, ils n'en donnoient auſſi que de vaines en échange. Mais le prix des biens que le diable nous ravit, ne dépend point de l'imagination. Ce ſont des biens ſolides & ineſtimables que nous lui abandonnons pour des choſes de néant.

IX.

Nous devons même regarder cette revûë que nous ferons ſur le peu d'uſage que nous avons fait par le paſſé des graces & des viſites de Dieu, comme une autre ſorte de viſite que ſa bonté nous accorde. Nous méritions par nôtre ingratitude qu'il nous laiſſât dans l'aveuglement, ce qui nous auroit fait tomber dans un entier oubli des graces de Dieu. C'eſt donc par ſon ſecours que nous avons cette penſée, & que nous faiſons cette reflexion: & l'uſage que nous en devons faire, eſt de lui demander d'être à l'avenir plus fidelle à ſes viſites, de les diſcerner, & d'en uſer ſelon ſes deſſeins; & que ſi nous avons été aſſez aveuglez pour en abuſer juſqu'ici, nôtre aveuglement finiſſe à cet inſtant qu'il nous fait la grace de

le

le reconnoitre, & que le reſte de nôtre vie ſoit conſacré à faire penitence de l'abus que nous avons fait dans le paſſé des viſites de Dieu, & les mieux menager à l'avenir. Ce ſont les deux objets que tout Chrêtien ſe doit propoſer ; & pourvû qu'il le faſſe comme il faut, il peut reparer en quelque ſorte ce qu'il a perdu, & ſe preparer à recevoir Jesus-Christ avec confiance lors qu'il le viſitera à l'heure de la mort, non plus d'une maniere cachée, mais claire & manifeſte pour lui rendre en qualité de Juge ce qu'il aura merité par ſes actions.

X.

On peut remarquer dans l'exemple du paſſé que le mauvais uſage que nous avons fait des viſites de Dieu, vient principalement de deux cauſes, dont la premiere eſt que nous n'en avons pas diſcerné la plus grande partie, parce que nous les avons regardées au travers du voile de nos paſſions, & non par les lumieres de la foi. Nôtre cupidité ne nous a fait conſiderer dans les biens du monde que le plaiſir d'en joüir, & non pas les moyens d'en faire des œuvres de pieté. Elle n'a regardé les maux qu'en ce qu'ils s'oppoſoient à ſes deſirs, & non dans les avantages que nous en pouvions tirer. Pour remedier donc à l'avenir, à ce deſordre qui nous a rendu tant de graces inutiles, il faut s'accoûtumer à regarder toutes choſes par des vûës de foi & de verité,

té, & tâcher d'affoiblir autant que nous le pourrons, l'activité des passions qui nous séduisent, & qui ne nous découvrent dans tous les objets qui nous environnent que ce qui se raporte à elles.

XI.

La seconde cause qui nous rend inutiles les visites de Dieu, lors même que nous les discernons, c'est que nous ne sommes pas assez persuadez du besoin que nous avons d'une nouvelle grace pour en bien user. Il nous semble qu'il suffit de connoître le bien que nous devons faire, pour l'accomplir effectivement, ou d'avoir commencé de bonnes œuvres pour les continuer. C'est une autre sorte d'aveuglement qui n'est pas moins dangereux, & qui ne nous prive pas moins du fruit & de l'utilité des graces de Dieu. Les graces reçûës ne se conservent que par de nouvelles graces qu'il faut obtenir : & ainsi chaque grace de Dieu enferme une obligation indispensable de reconnoître nôtre impuissance à les conserver, & d'en demander la continuation. De sorte que la resolution de faire à l'avenir un bon usage des visites de Dieu, doit enfermer celle d'avoir continuellement recours à lui pour obtenir de sa misericorde la grace d'une fidelle cooperation à ses visites & à ses graces.

XII.

Il ne faut pas se laisser aller aux pensées de-

de défiance qui peuvent naître de ce que Dieu, dans la diſtribution de ſes graces, donne quelquefois les premieres ſans les ſecondes, qu'il viſite ſouvent les hommes ſans leur donner la grace de diſcerner ſes viſites, & même qu'il les leur fait ſouvent diſcerner, & en faire bon uſage pour quelque tems ſans leur donner la grace de perſeverer dans ce bon uſage, qu'ainſi ces graces ne ſont qu'augmenter la condamnation de ceux qui les reçoivent. Il faut reſiſter, dis-je, à ces penſées de défiance par trois principes immobiles qui nous doivent affermir dans la confiance en Dieu.

Le premier eſt que Dieu eſt bon dans toutes les graces qu'il fait aux hommes, quelque mauvais uſage qu'ils en faſſent, qu'elles ont toutes leur ſource dans ſa miſéricorde, quoique nos yeux ſoient trop foibles pour la diſcerner. Il faut donc reconnoître & adorer par la foi cette bonté de Dieu dans toutes ſes graces.

Le ſecond eſt que le mauvais uſage de ces graces vient uniquement de la volonté de l'homme & d'une malice inexcuſable au jugement de la ſouveraine Juſtice. D'où il s'enſuit que toutes les vûës qui nous font trouver des excuſes à nos pechez ſont neceſſairement fauſſes. Ce n'eſt point une impuiſſance involontaire qui nous empêche d'en bien uſer, c'eſt nôtre volonté même, & nous ne nous en pouvons prendre qu'à

qu'à nous. Les Juifs, dit l'Evangile, *ne pouvoient croire en* JESUS-CHRIST : *Non poterant credere. Mais pourquoi ne pouvoient-ils croire* : dit Saint Auguſtin. *C'eſt qu'ils ne le vouloient pas.* Leur volonté étoit la cauſe de leur impuiſſance à croire, & non l'impuiſſance la cauſe de leur incredulité.

Joan. 12. 39.

Le troiſiéme eſt que nous ſommes aſſûré par l'Ecriture que la perſeverance dans la grace s'obtient par une priere fidelle & perſeverante, & que nul n'eſt aſſûré que Dieu ne lui accordera pas cette priere perſeverante. C'eſt donc une folie & une infidelité, que de ceſſer de prier, puiſque c'eſt ſuppoſer que l'on eſt aſſuré que Dieu ne nous accordera pas ſa grace, de quoi perſonne n'eſt aſſuré.

SUR L'EPITRE DU X. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Scitis quoniam cùm gentes eſſetis, ad ſimulachra muta, prout ducebamini, euntes. 1. *Corinth.* 12. 2. 11.

Vous vous ſouvenez bien qu'étant Payens vous vous laiſſiez entraîner, ſelon qu'on vous menoit, vers les idoles muettes.

I.

NOus ne nous pouvons pas ſouvenir de l'état où nous étions étans Payens, puis que nous ne l'avons jamais été, & que Dieu nous a épargné tous les crimes que nous aurions faits en cet état, en nous faiſant donner le batême dés nôtre enfance, & en nous faiſant enſuite inſtruire de la verité dés le moment que nous avons été capables de la comprendre. Mais nous pouvions néanmoins reconnoître en nous la méme foibleſſe qui étoit la ſource de l'idolatrie payenne. Car comme les Payens recevoient toutes leurs erreurs & leurs ſuperſtitions ſans examen, & par la force de l'autorité & de la coûtume, nous recevons de même une infinité d'impreſſions fauſſes qui corrom-

pent

pent nos eſprits, par la ſeule force de la coûtume, & par le diſcours & les actions de ceux avec qui nous vivons. Il eſt rare qu'on examine les principes ſur leſquels on agit. On les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, & veritable ce qui eſt crû. On tire bien de ſa naiſſance une pente à aimer les créatures, & à deſirer ce qui eſt grand. mais la détermination de cette pente naturelle ſe fait ſans examen & par la violence de la coûtume. Nous ne pouvons pas donc ſeulement nous ſouvenir comme les payens que nous avons été entraînez à pluſieurs erreurs par le mauvais exemple, mais nous devons reconnoître que nous avons encore en nous quantité de ces erreurs & de ces fauſſes impreſſions qui nous entraînent, non en ſéduiſant proprement nôtre raiſon mais en empêchant nôtre raiſon d'agir. Il n'y a rien de ſi dur que la coûtume n'adouciſſe, rien de doux qu'elle ne rende dure & difficile. On s'engage gayement aux dangers & aux travaux de la guerre, parce que c'eſt la mode, & que cette mode y attache une fauſſe idée de courage & de grandeur: & les moindres actions Chrêtiennes ſont pénibles, parce que le commun du monde ſe les repreſente comme difficiles.

II.

Qu'on examine ce qui nous fait agir, ce qui

qui nous ſoutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plûtôt qu'à un autre, & l'on trouvera qu'on eſt preſque par tout le joüet des opinions des autres, qu'on ſuit les ſentimens de ceux de ſon âge, & de ceux avec qui on vit. & que la raiſon n'a preſque point de part dans nôtre conduite. Il y a des opinions & des paſſions de jeunes gens, des opinions & des paſſions de perſonnes plus avancées en âge, des opinions & des paſſions de vieillards. On paſſe d'opinions en opinions, de paſſions en paſſions, comme l'on paſſe d'âge en âge. La plûpart des hommes n'arrivent jamais à la verité. S'ils l'entrevoyent de loin, elle n'a aucune efficace ſur leurs eſprits, parce qu'elle les trouve livrez à des opinions qui leur ſont devenuës comme naturelles, & qui forment en eux des impreſſions qui les dominent.

III.

C'eſt ce qui rend le monde ſi dangereux, & la bonne éducation des enfans ſi difficile, & enfin la retraite ſi neceſſaire à toutes ſortes de perſonnes. Car on peut dire que les opinions corrompuës dont on ſe remplit dans le monde, ſont une ſeconde concupiſcence auſſi difficile à déraciner que la premiere. Le ſeul moyen de s'en garentir eſt de ſe rendre diſciple de la verité, de la mediter ſans ceſſe, de s'en remplir, de ſe conduire par elle, & de ſe former une vie dont

toutes

toutes les actions ſoient établies ſur des principes de verité. C'eſt ce qu'on a prétendu faire par l'établiſſement de la vie monaſtique & de toutes les ſaintes Societez. Et encore n'a t'on pas empêché que les opinions humaines ne s'y ſoient gliſſées par bien des endroits. Mais au défaut des monaſteres, chacun au moins eſt obligé de ſe preſcrire un genre de vie reglé par la verité; de ſe ſervir pour cela de l'avis des perſonnes ſages, & de ſe ſeparer autant qu'il peut du commerce des perſonnes qui vivent au hazard & qui ſont dominez & entraînez par les impreſſions populaires.

I V.

En diviſant les hommes en deux claſſes; l'une de gens qui ſe conduiſent par la verité, & menent une vie reglée par la verité & par la raiſon; & l'autre de gens qui ſe conduiſent par opinion & par l'impreſſion de l'exemple: on trouvera que la premiere eſt d'un ſi petit nombre de perſonnes, qu'on en eſt épouventé, & qu'on eſt porté de s'écrier avec le Prophête qu'il *n'y a point de juſtice, point de verité, point de connoiſſance de Dieu ſur la terre* Le monde n'eſt preſque compoſé que de gens dont la vie n'eſt établie que ſur des principes d'opinions fauſſes & temeraires. Mais ce qui trompe en cela eſt que les faux principes étant établis & dominant dans l'eſprit, on ſe ſert enſuite de la raiſon pour les ſuivre & pour ar-

arriver au but que l'on s'eſt propoſé ſans raiſon. Ce n'eſt point par raiſon qu'on ſe propoſe de faire de grandes fortunes, ſoit dans laguerre, ſoit dans les emplois du monde: mais ceux qui ſe ſont propoſé ces ſortes de fins, employent enſuite beaucoup d'adreſſe pous y réüſſir. Ils prennent des voyes droites & naturelles pour cela. Ils ſe conduiſent ſagement & avec eſprit pour arriver à leur fin; au lieu que ceux qui ne ſe ſont pas trompez dans le principe, & qui ſe ſont propoſé une fin juſte & legitime prennent ſouvent des voyes égarées pour y réüſſir, & ſe conduiſent peu par la raiſon dans le choix de leur chemin: ce qui fait dire à J. C. que *les enfans du ſiecle ſont plus prudens que les enfans de lumiere.* Ainſi les habiles gens du monde ne ſont pas ceux qui ſe propoſent une fin droite & choiſie par la raiſon, il y en a trés-peu de ce genre là; mais ceux qui ſe ſervent mieux de la raiſon & de l'eſprit pour arriver à la fin qu'ils ont choiſie par l'impreſſion de la coûtume. *Luc.* 16. 8.

V.

C'eſt en quoi conſiſte la prudence du monde; & cette prudence ſubſiſte fort bien avec le Paganiſme, c'eſt à-dire, avec le culte des idoles, non de ces idoles forgées par la ſeule erreur de l'eſprit, mais de ces autres idoles étroitement liées avec la concupiſcence, qui regnent preſque autant dans le monde qu'elles y ayent jamais regné. Le paga-

paganiſme proprement n'eſt donc point encore aboli dans le monde, parce que le monde eſt plein de gens qui ſe conduiſent ſur des principes d'erreur reçûs ſans examen & par la force de l'exemple, & qui adorent l'objet de leurs paſſions, en quoi conſiſtoit proprement le paganiſme. Si l'on n'adore plus Jupiter, l'on adore l'idole de la fortune. Cependant l'opinion qui nous repreſente la fortune comme quelque choſe de grand & de deſirable n'eſt pas moins fauſſe que celle qui engageoit les payens à l'adoration d'un faux Jupiter Mais ce qui fait qu'entre les erreurs les unes s'aboliſſent plus aiſément que les autres, c'eſt qu'entre ces erreurs où la coûtume engage, il y en a qui ſont en quelque ſorte plus naturelles les unes que les autres, c'eſt à dire, plus conformes à la corruption du cœur des hommes. Il y a des erreurs ſpeculatives qui n'ont point de ſource naturelle dans le cœur mais ſeulement dans l'illuſion de l'eſprit des hommes: & il y a des erreurs qu'on peut appeller de pratique qui ont des racines ſi profondes dans le fond de l'ame qu'on ne les ſçauroit entierement arracher. On a détruit les erreurs ſpeculatives par la prédication de la verité, & ſouvent même une erreur en a chaſſé une autre: & quand une erreur de cette ſorte a été abolie, il n'y a plus lieu de craindre qu'elle ſe renouvelle. Perſonne n'eſt plus tenté d'adorer Jupiter,

ni

ni Minerve, ni Mercure, ni toutes les Divinitez fabuleuſes : mais pour les erreurs qui ont une liaiſon plus étroite avec la concupiſcence, elles ſe détruiſent trés difficilement, & elles ſe renouvellent tres facilement.

V I.

L'Apôtre S. Paul aprés avoit décrit cette vie payenne fondée ſur l'erreur, décrit la vie Chrêtienne fondée ſur la verité. Et ayant donné pour marque de cette vie la connoiſſance & l'amour de JESUS-CHRIST, & nous ayant appris à prendre pour Chrêtiens tous ceux qui le confeſſent avec amour, & pour vuides de l'eſprit de Dieu tous ceux qui s'oppoſent à JESUS-CHRIST en quelque maniere que ce ſoit, il nous enſeigne que cet eſprit de verité qui conduit les Chrêtiens, leur diſtribuë des graces differentes, & que tous les Chrêtiens n'ont pas les mêmes. Il y a unité de lumiere dans la fin. Ils ſont tous unis dans la créance de JESUS CHRIST & dans l'obéiſſance à ſes preceptes : mais ils ſont differemment partagez de lumieres & de talens à l'égard des moyens. Ce qui fait la difference des graces que l'Apôtre marque enſuite par ces paroles : *l'un reçoit du S. Eſprit* le don *de parler* de Dieu *dans une* haute *ſageſſe*, *un autre reçoit du même S. Eſprit* le don *de parler* aux hommes *avec ſcience*, *un autre reçoit* le don *de la foi par le même Eſprit*, *&c.* V. 8 9.

Dieu

V I I.

Dieu distinguoit ainsi autrefois les Chrêtiens par des dons visibles & surnaturels qu'ils exerçoient pour l'édification de l'Eglise: & comme ces dons étoient clairement au dessus de la nature, ils étoient obligez de demeurer dans ce qu'ils recevoient de Dieu, & ne pouvoient pas s'attribuer le don d'un autre: car on ne sçauroit entreprendre, par exemple, de parler de langues inconnuës quand on n'a pas reçû ce don. Il fait de même encore à present une distribution de divers talens aux Chrêtiens, pour les rendre propres les uns à un ministere, les autres à un autre. Mais comme ces talens ne sont point si sensiblement surnaturels & qu'on peut croire plus facilement de les avoir, il arrive que plusieurs ne discernant pas leur don, s'attribuënt celui d'un autre; & c'est ce qui cause une confusion beaucoup plus grande dans l'état present de l'Eglise qu'il n'y en avoit au commencement, parce qu'il arrive de là que la plûpart du monde est hors de son don, & s'attribuë des ministeres pour lesquels il n'a point de vrai talent. Ainsi souvent on ne réüssit ni pour soi ni pour les autres; & la vie que l'on mene, au lieu d'être conduite par l'esprit de Dieu, n'est conduite que par celui de l'homme: ce qui est contraire à ce que S. Paul nous enseigne ici, puis qu'il paroit qu'il veut que tous les membres de JESUS-CHRIST ayent chacun leur don

& chacun leur action qui leur ſoit propre. C'eſt en effet ce qui les rend membres du corps de JESUS-CHRIST, chaque membre devant neceſſairement contribuer à l'intégrité de tout le corps, & ne pouvant être ſans action & ſans fonction, à moins que ce ne ſoit plûtôt un défaut dans le corps qu'un membre & une partie.

VIII.

Les uſurpateurs des fonctions qui ne leur conviennent pas, ne font autre choſe dans la verité que de ſe retrancher eux-mêmes du nombre des vrais membres de JESUS-CHRIST, parce qu'ils ne ſont plus conduits & animez de ſon Eſprit dans ce miniſtére uſurpé: & en ſe privant de cette qualité par leur ambition déreglée, ils ſe privent de l'unique dignité qui ſoit deſirable au monde, & ſe reduiſent à la derniére miſére & au dernier aviliſſement. Tout eſt bas & miſerable hors de ce corps. Car JESUS-CHRIST ne ſauvera que ſon corps. il n'élevera au ciel que ſon corps. Ainſi toute l'ambition des hommes doit ſe reduire à ſe procuret une place dans ce corps *Vt ſibi locum provideant in corpore Sacerdotis*, dit ſaint Auguſtin. Mais pour y avoir place il faut être animé du Saint Eſprit, & conduit par le Saint Eſprit dans la fonction qu'on y exerce. Ainſi il ne faut pas l'avoir uſurpée par ambition.

I X.

C'eſt le fondement de cette belle régle de S. Auguſtin : Qu'il ne faut rien chercher dans le corps de J. C. que la ſanté: *Non quæras in corpore Chriſti niſi ſanitatem.* Celui qui l'obſerve, demeure dans l'état commun des Chrêtiens juſqu'à ce qu'on l'aplique à des fonctions particuliéres, ſans que ſon ambition y contribuë : & cet état commun devient ſon talent & ſon don particulier tant qu'on ne l'en tire pas. Il peut même avoir des dons particuliers dans cette condition generale : mais il ne ſauroit ſe tromper dans ces dons, parce qu'il n'en uſe que dans l'exercice des devoirs communs. On eſt obligé de prier, de travailler, de lire autant qu'on le peut. On eſt obligé ou d'éxercer la charité envers les autres, ou de ſouffrir que les autres l'exercent envers nous dans nos beſoins. Il y en a qui ont des adreſſes particuliéres dans ces actions, & d'autres qui n'en ont pas Mais ceux qui ne les ont pas, peuvent recompenſer par leur humilité ce qui manque à leur induſtrie. Ainſi le défaut de talent ne leur nuit pas, & leur en procure un autre. C'eſt un grand talent que de ſouffrir en paix de manquer de talens, & de n'en concevoir ni dépit ni jalouſie contre les autres. C'eſt un grand talent que de vivre dans l'humiliation & dans le mépris ; & d'être bien aiſe de n'attirer la conſideration & l'eſtime des hom-

mes

mes par aucun endroit. C'eſt une vocation trés-heureuſe que d'être appellé à celle-là, & l'on ne laiſſe pas d'y pouvoir ſervir à l'édification du prochain, car rien n'eſt plus édifiant que de ne témoigner aucune impatience dans cet état.

SUR L'EVANGILE DU X. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

Dixit & ad quoſdam qui in ſe confidebant tanquam juſti & aſpernabantur cæteros, parabolam iſtam : Duo homines, &c. *Luc.* 18. 9. 14.

En ce tems-là JESUS *dit cette parabole à quelques-uns qui mettoient leur confiance en eux-mêmes comme étant juſtes & qui mépriſoient les autres &c.*

I.

L'Evangile de ce jour nous préſentant deux portraits tracez par la main de JESUS-CHRIST, l'un d'un faux juſte en la perſonne du Phariſien, & l'autre d'un vrai pénitent en celle du Publicain, mérite une application particuliére ; parce que rien ne nous eſt plus important que de ne nous laiſſer pas ébloüir par une fauſſe juſtice, & de bien diſcerner les caractéres d'une veritable penitence. Ce faux ju-

juſte; qui eſt ce Phariſien, nous eſt donc repréſenté comme occupé de ſa juſtice, & ne voyant rien que cela. Il ſuffit à l'homme; pour tomber dans l'orgueïl, de concevoir en ſoi l'image de certaines vertus, & de n'y appercevoir point de contrepoids. Le ſeul défaut de ces vûës ſuffit pour ſéduire le cœur, parce que le fond d'orgueïl qui s'y répand, occupe bien tôt toute l'ame à moins qu'il ne ſoit réprimé par ces autres penſées qui en ſont le contrepoiſon. Ainſi pour concevoir l'orgueïl du Phariſien, il ne faut pas tant conſidérer ce qu'il penſoit, que ce qu'il ne penſoit pas. On doit donc remarquer premierement qu'on ne voit en lui aucun motif de crainte, ni aucune vûë qui lui rendit ſa vertu ſuſpecte; ni qui bornât ſa confiance. *Mon Dieu*, diſoit-il, *je vous rens graces de ce que je ne ſuis point comme le reſte des hommes, qui ſont voleurs: injuſtiſies, & adultéres.* Mais que ſavoit il s'il ne l'étoit pas? Il pouvoit bien s'aſſurer qu'il n'avoit pas commis les actions extérieures de ces crimes; mais on ne ſauroit répondre, avec une entiére aſſurance, des déſirs intérieurs. Il ne faut qu'une vûë d'eſprit, un conſentement paſſager pour nous rendre criminels devant Dieu: & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en ſoit gliſſé dans le cœur, & un contrepoids que Dieu lui laiſſe pour empêcher qu'il ne s'éleve, & qu'il n'entre dans un excés de con-

fiance. Et c'eſt ce contrepoids que ce Phariſien n'avoit point. Il ne s'arrêtoit qu'aux actions exterieures. Il y faiſoit conſiſter toute la vertu, & ne faiſoit point de reflexion qu'il n'avoit aucune aſſurance d'être exempt de crimes dans les mouvemens interieurs.

II.

Il ne penſoit point non plus qu'il avoit pû ſe porter à éviter ces vices non pour l'amour de la juſtice & par la vûë d'obéïr à Dieu, mais par celle d'aquérir de la reputation devant les hommes, ou par le ſeul motif du plaiſir qu'il avoit à ſe conſiderer comme juſte, & qu'ainſi le corps de ſes actions pouvoit être rempli d'impureté. Il manquoit donc encore de l'idée de la vraye vertu. Il ne la faiſoit conſiſter que dans l'écorce des actions exrerieures, & ne conſideroit pas que l'intention interieure en eſt l'ame. Or il n'avoit aucune aſſurance de cette intention ſecrete, & c'eſt le défaut de cette vûë qui produiſoit ſa confiance. Une ame bien perſuadée que ce qui paroît au déhors des actions de vertu, n'en eſt que l'écorce, & qu'il n'y a que le motif & l'eſprit qui les produit, qui en ſoit la vie, ne ſauroit s'élever des actions extérieures de vertu qu'elle aperçoit en ſoi, parce qu'elle reconnoit en même tems devant Dieu qu'elle ignore ſi elles n'ont point eté corrompuës par l'impureté des motifs qui les ont produites.

Les

III.

Les vertus ne ſont eſtimables qu'en tant qu'elles ſubſiſtent & qu'elles nous rendent agréables à Dieu. Mais une vertu détruite & anéantie n'eſt pas un ſujet de confiance. C'en eſt au contraire un de crainte & de confuſion. Cependant perſonne ne ſait ſi les vertus qu'il a pratiquées, quand même elles auroient été veritables, ſont encore ſubſiſtantes. Il ne faut qu'un ſeul peché mortel ou ſpirituel ou corporel, pour ravager toutes les vertus & pour en détruire le merite. Or qui peut s'aſſurer qu'il n'en a point commis ? Il y en a même qui ſont comme imperceptibles, tels que ſont l'abus des graces de Dieu, l'ingratitude, l'envie, & le défaut de charité. On peut donc bien rendre graces à Dieu de n'être point tombé dans certains déréglemens : mais on n'a point d'aſſurance que ces vertus ſubſiſtent & qu'on en poſſéde le mérite, & c'eſt ce qu'il paroit que ce Phariſien s'attribuoit. Il ſe regardoit devant Dieu comme un homme juſte, chaſte. Il s'attribuoit le merite de ces vertus, en ſuppoſant qu'il l'avoit eu, & qu'il l'avoit cõſervé. Cependant il n'en avoit point d'aſſurance legitime. Sa confiance étoit donc fondée ſur l'illuſion, & elle étoit exceſſive, parce qu'elle n'étoit point contrepeſée par cette vûë qui rabaiſſe & humilie l'ame, en lui montrant qu'elle ne ſauroit faire aucun fond certain ſur ce qu'elle a eu de mérites & de vertus.

I V.

On voit encore que ce Pharisien manquoit d'une autre vûë essentielle : qui est que les graces que nous avons recûës de Dieu ne se doivent pas seulement reconnoître par un aveu sterile, mais par un accroissement d'amour & de bonnes œuvres. Dieu exige l'usure de ses dons ; & qui n'est pas assuré de cet accroissement, n'est point assuré de n'avoir pas abusé des graces de Dieu. C'est encore un contrepoids que les justes ont toûjours, & qui les tient petits devant Dieu, parce qu'ils n'ont jamais cette assurance & qu'ils peuvent toûjours craindre de n'avoir point fait profiter le talent que Dieu leur avoit donné, & de l'avoir simplement caché, comme ce mauvais serviteur marqué dans la parabole de l'Evangile. Or il paroît que ce Pharisien n'avoit point encore ce contrepoids. Il ne croyoit point que les dons de Dieu fussent des engagemens & des dettes qui nous rendissent redevables envers lui d'un acroissement continuel. Il ne pratiquoit point ce que dit saint Paul qu'il oublioit le passé, & qu'il étendoit ses desirs vers l'avenir. Il étoit content de ce qu'il avoit fait pour Dieu, ou plûtôt de ce qu'il en avoit reçû, & n'en desiroit pas davantage. On voit en lui une satieté des dons de Dieu, mais on n'y voit point de priéres, & de desirs, comme le marque saint Augustin. C'est à-dire qu'il n'avoit aucun desir de s'avancer

Philip. 3. 14.

dans la vertu, ni d'y faire un progrès continuel. Il disoit en quelque maniere à Dieu : *C'est assez*, ce qui suffisoit pour le perdre selon la pensée de S. Augustin: *Si dixeris sufficit, periisti.* Il n'étoit point comme celui dont parle David qui avoit disposé des dégrez dans son cœur pour s'élever plus haut & pour s'aprocher de Dieu de plus en plus : *Ascensiones in corde suo disposuit.* Enfin il étoit borné & arrêté. Et cet état est un état criminel, parce que la vertu ne nous est point commandée dans un certain dégré ; mais que nous sommes toûjours obligez de tendre, au moins par nos désirs, à un accroissement continuel. V.

Ps. 83. 6.

Greg. Nanz.

Une autre erreur qui paroit dans ce Pharisien, ou plutôt un manque d'une vûë necessaire & humiliante, est qu'il s'imaginoit qu'il suffisoit d'avoir une fois reçû les graces de Dieu, & qu'il n'avoit point besoin de nouvelles graces pour les conserver ; & c'est pourquoi il avouë bien devant Dieu qu'il les a reçuës, mais il ne craint point de les perdre, ni que Dieu se rétire de lui. Il ne dit point comme David : *Spiritum sanctum tuum ne auferas à me :* Ne *rétirez point de moi vôtre Saint Esprit :* Il ne dit point comme le même Prophête : *Confirma hoc, Deus : quod operatus es in nobis,* O Dieu, *rendez ferme ce que vous avez fait en nous.* Il ne croyoit point avoir besoin de nouvelles graces pour con-

Ps. 50. 13.

Ps. 67. 29.

ſerver celles qu'il avoit reçuës. C'eſt-à-dire que s'il ne s'attribuoit pas les vertus, il s'attribuoit la force d'y perſeverer, ce qui eſt une grande erreur. Car à quelque degré de vertu qu'on ſoit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On eſt toûjours foible à ſon égard. On a toûjours beſoin de ſon ſecours pour ſe ſoûtenir, & on n'a jamais en ſoi toute la force neceſſaire pour reſiſter aux tentations, ſans avoir beſoin de lui demander de nouvelles graces. Et c'eſt pourquoi l'état de ce Phariſien, qui ne demandoit à Dieu aucune nouvelle grace, & qui s'attribuoit la force de perſeverer dans la juſtice, étoit un état d'une horrible préſomption.

V I.

Enfin le dernier défaut qui privoit ce Phariſien des contrepoids neceſſaires pour humilier l'ame & pour la rabaiſſer à ſes yeux, c'eſt qu'il paroit qu'il étoit occupé de ſes vertus, & qu'il ne penſoit point à ſes défauts & à ſes pechez. Il ſemble qu'il eût une vertu pure & ſans mélange, qu'il n'eût point de playes qui l'obligeaſſent de recourir au médecin celeſte, point de fautes dont il fût obligé de demander pardon à Dieu. Ainſi il ne croyoit point avoir beſoin de la miſericorde de Dieu. Il n'avoit aucun ſentiment de ſes miſéres. Il ne demandoit point à Dieu ſa delivrance. La terre n'étoit point pour lui une valée de larmes & de gémiſſemens, & il ne ſe croyoit rede-

vable en rien à la juſtice de Dieu. Son orgueïl agiſſoit ſans aucun obſtacle & le rempliſſoit d'une confiance préſomptueuſe en lui même, qui ne lui fourniſſoit aucuns ſujets de s'humilier. Le plus dangereux état d'une ame eſt de ne voir en ſoi que des vertus. Elle n'eſt point capable de ſoûtenir cette vûë ſans ſe perdre: & c'eſt pourquoi c'eſt une miſericorde de Dieu de nous laiſſer toûjours des défauts & des miſéres, & de nous les mettre ſouvent devant les yeux, afin que cette vûë nous tienne dans une humiliation qui reprime nôtre orgueïl. Si nous ne les voyons pas, ce n'eſt pas que nous n'en ayons point, mais c'eſt que nous ſommes aveuglez ſur nous-mêmes. C'eſt ce qui fait voir l'importance de cet avertiſſement de Saint Baſile, qui marque proprement le défaut de ce Phariſien, & le
„ moyen de l'éviter ; Ne ſoyez point,
„ dit-il, un juge corrompu & injuſte à
„ l'égard de vous même, en mettant en
„ compte tout ce que vous croyez avoir
„ de bon, & oubliant volontairement
„ toutes vos fautes & tous vos défauts,
„ en vous élevant de vos bonnes œuvres
„ d'aujourd'hui, & vous pardonnant les
„ mauvaiſes que vous fîtes hier. Quand
„ donc le preſent vous éleve, rabaiſſez-
„ vous par le ſouvenir du paſſé, & vous
„ éviterez ainſi l'enflure inſenſée dont
„ vous ſeriez tenté ſans cela.

Baſil. Tom. I Hom. de hu

VII.

Il ne faut pas s'étonner qu'une ame dans cet état regarde les autres avec mépris, comme le Pharisien fit le Publicain. Son plaisir étoit de le voir dans un grand rabaissement à son égard : & dans ce dessein il se servit pour le rabaisser du même genre d'artifice dont il s'étoit servi pour s'élever en lui-même. Il s'étoit élevé en ne considérant que ces prétenduës vertus, sans avoir aucune vûë de tous les contre poids qu'il pouvoit trouver en soi-même pour se rabaisser, & il regarde au contraire le Publicain par tous les endroits humilians, sans avoir aucune vûë de ce qui les pouvoit relever. Le Publicain avoit vécu dans le desordre, & avoit commis beaucoup d'injustices & de pechez. Le Pharisien le regarde par cet endroit. Mais il étoit touché de Dieu & rempli d'une confusion intérieure. C'est ce que le Pharisien ne voyoit pas. Quand il auroit été excusable de ne voir pas encore en lui sa penitence, il ne l'étoit point de ne pas supposer que cela pouvoit être, & de ne pas savoir ce que le Prophête Isaïe avoit enseigné : Que de quelque forte teinture de pechez que les ames soient penétrées, la penitence véritable les peut rendre aussi blanches comme le neige : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.* Il suffit pour ne pas désespérer les pecheurs, que Dieu leur ait pû faire misericorde & leur ait pû

pardonner leurs pechez: & nous n'avons pas droit de leur attribuer leurs défauts comme permanens; puiſque Dieu peut avoir diſſipé toutes leurs ténebres & guéri toutes leurs plaies, & qu'en cet état ils ſont beaucoup Préférables à ceux qui n'ayant pas commis les mêmes pechez n'ont pas reçû de Dieu le même degré d'amour, de penitence & d'humilité.

VIII.

L'orgueïl nous ouvre les yeux pour nous découvrir nos plus petits avantages, & il nous les ferme à tout ce qui pourroit détruire à l'égard du prochain les mauvaiſes impreſſions que nous en avons conçûës. Ce publicain, par exemple, donnoit pluſieurs ſignes d'une véritable converſion que le Phariſien devoit appercevoir, s'il n'eut point été aveuglé par ſon orgueïl; & ce ſont ces ſignes que nous devons ramaſſer ici pour nous édifier de ſon exemple. L'Evangile remarque qu'il ſe tenoit *loin*, & nous devons conclure de cette place, qu'il choiſiſſoit extérieurement celle où il ſe mettoit dans ſon ame. Un véritable pénitent doit ſe mettre au deſſous de tous les hommes & ſe regarder par une raiſon particuliere comme le dernier de tous. Si l'eſperance de la miſéricorde de Dieu lui donne encore la hardieſſe de venir dans ſon temple, dont il doit connoître qu'il meritoit d'être exclus, il doit au moins ſe contentre d'être *V.* 13.

dans la derniere place & dans le dernier ordre, & regarder même ce qu'on lui accorde comme une grace toute singuliére. C'eſt le ſentiment qu'ont eu autrefois tous les vrais pénitens. Il leur ſuffiſoit de ſe tenir à la porte de l'Egliſe, & ils regardoient comme une grande faveur quand ils étoient admis à écouter la parole de Dieu, ou qu'ils étoient reçûs à ſe proſterner dans l'Egliſe, quoi qu'ils fuſſent encore exclus de la vûë même des myſteres. A plus forte raiſon ceux à qui l'Egliſe permet maintenant d'aſſiſter au ſacrifice & de joüir de la vûë de J. C. preſent, ſe doivent tenir trop honorez de cette grace, & ſouffrir avec paix qu'elle les ſepare pendant quelque tems, de la participation des myſteres, afin de les préparer à en aprocher plus dignement. C'étoit là l'état du publicain qui joüiſſant de ce que Dieu lui accordoit, ſe reduiſoit néanmoins en lui-même au dernier rang comme convenable à ſon état.

IX.

Il eſt encore remarqué qu'il n'oſoit *lever*
V. 13. *les yeux au ciel*, pour nous exprimer, par ſon exemple, un autre ſentiment que doivent avoir tous les veritables pénitens. Un pecheur ſe doit croire indigne de l'uſage & de la vûë même de toutes les creatures, Dieu les accorde aux innocens : mais les pecheurs méritent d'en être privez, & s'ils ſont touchez de penitence, ils doivent re-

reconnoître la juſtice de cette privation. Un pecheur merite d'être écraſé par toutes les créatures ; & ce n'eſt que par une miſericorde ſinguliere que Dieu ſuſpend encore cet effet. Il arrivera à la fin du monde où il eſt dit que *l'univers combatra contre les inſenſez* : Et *pugnabit orbis terrarum contra inſenſatos* : & il devroit arriver à l'égard de chaque pecheur dés le moment qu'il a peché. Ainſi ce publicain connoiſſant ce qu'il avoit mérité, regardoit toutes les creatures comme prêtes à ſe declarer contre lui. Il n'en pouvoit même ſoutenir la vuë, perce qu'elles l'avertiſſoient de la grandeur de ſes offenſes. Car comme elles ſont des marques de la puiſſance de Dieu, elles lui faiſoient connoitre l'inſolence du pecheur qui oſe violer les loix d'un Dieu ſi puiſſant. Voilà quels étoient les ſentimens de ce publicain, & quels doivent être ceux de tous les vrais pénitens qui ſont touchez de l'énormité de leurs fautes, & en s'humiliant ainſi devant Dieu, ils méritent qu'il porte d'eux ce jugement favorable que J. C. fait ici de ce publicain. Sap. 5. 18.

X.

La penitence du publicain ne conſiſtoit pas ſeulement dans cette confuſion intérieure qui l'empêchoit de lever les yeux au ciel. Elle auroit été équivoque, ſi elle étoit demeurée dans cet état. Les pecheurs s'éloigneront de Dieu & de ſa lumiere par

la

la ſeule honte qu'ils auront de paroître à la vûë des créatures dans l'horrible difformité où ils ſe verront eux-mêmes : mais il n'auront pour cela aucun regret véritable de leurs pechez. Ils n'en reccoîtront point ſincerement l'injuſtice. Ils n'auront aucun deſſein de les punir. Ils ſe déchireront par deſeſpoir, & ils voudront, s'il leur étoit poſſible, détruire leur être. Mais ils n'auront point cette douleur tranquile accompagnée d'eſperance qui paroît dans le publicain. Dieu veut qu'on ſente de la douleur dans la vûë de ſes pechez, & quon faſſe deſſein de les punir : mais il veut que ce ſoit ſans deſeſpoir. Rien n'eſt plus injurieux à Dieu que de donner des bornes à ſa miſéricorde & de ſuppoſer ſa haine inflexible contre les pecheurs. Il ne haït le peché qu'autant qu'il ſubſiſte, & ſi-tôt qu'il a ceſſé par une converſion veritable, il ceſſe de haïr le pecheur ; parce qu'il le voit dans l'état où il doit être. Sa converſion même ne peut être qu'un effet de ſon amour. Ainſi quiconque eſt ſérieuſement converti, doit être perſuadé que Dieu l'aime, & ce ſeroit un grand déréglement que de croire ne pouvoir pas obtenir la rémiſſion de ſes pechez de celui dont on a déja obtenu le changement de ſon cœur. Il eſt donc impoſſible qu'un homme vraiment pénitent ne joigne à ſa douleur l'eſperance de la miſericorde de Dieu puiſque ſa douleur même n'eſt fondée que ſur la bonté de Dieu qu'il a of-

ſenſé. Il ſe punit donc, il frappe ſa poitrine comme ce publicain : mais il ſe punit par amour & avec eſperance d'obtenir miſéricorde. Et c'eſt pourquoi l'on voit que le publicain s'adreſſe à Dieu par un mouvement d'eſperance, en lui diſant : *Deus propitius eſto mihi peccatori.*

XI.

Le publicain n'allegue aucune raiſon à Dieu pour obtenir le pardon de ſes pechez. Il ſavoit bien que ce pardon devoit être fondé ſur ſa ſeule miſericorde. Car quoi qu'il fût converti & qu'il ſentit ſa volonté changée, il ſavoit bien que cette converſion étoit une grace toute gratuite, à laquelle Dieu n'avoit pû être porté que par une miſericorde particuliere, ſans en trouver aucune cauſe dans les hommes mêmes. Dieu ne veut pardonner au pecheur qu'en le convertiſſant : mais il le convertit ſans aucun merite de ſa part, & par un effet de ſa pure miſericorde. Ainſi le pardon des pechez étant fondé ſur la converſion eſt un pur effet de la grace, ſans aucun mérite de la part de l'homme. Et l'homme ne doit rien voir en ſoi dans tout cet édifice ſpirituel que Dieu rebâtit en lui, qui ne ſoit un ouvrage de ſa grace.

XII.

Ce publicain ſe reconnoît pecheur devant Dieu : & cet aveu qui paroit commun, marque en lui une diſpoſition particuliére. Rien n'eſt plus commun aux hommes que

de ſe reconnoître pecheurs de paroles. Rien n'eſt plus rare que de le faire ſincerement. Il y a dans la plûpart des hommes un deſir ſecret de ſe juſtifier : & ſi l'on pouvoit cacher ſes pechez à Dieu, on les lui cacheroit de même qu'aux hommes. Quiconque ne veut point paroître pecheur devant les hommes, ne le voudroit point paroître devant Dieu, s'il pouvoit. Et quiconque veut ſincerement paroître pecheur devant Dieu, ne conte pour rien de le paroître devant les hommes. L'aveu de ſon peché, quand il eſt ſincere, eſt un effet de l'amour de la verité : & cet amour de la verité nous empêche de le déguiſer devant les hommes auſſi bien que devant Dieu. Ainſi il n'y a point de plus mauvaiſes marques pour un pénitent que de vouloir paſſer pour innocent devant les hommes, de ne vouloir ſouffrir de leur part aucune humiliation,
1. *Reg.* 15. 30. & de dire avec Saül, *Honorez-moi devant les hommes.* Car c'eſt une marque certaine qu'on n'aime pas la veriré, puis qu'on aſpire à une reputation que la verité ne nous accorde pas.

Fin du IV. Tome des Continuations.

ANT 1742520